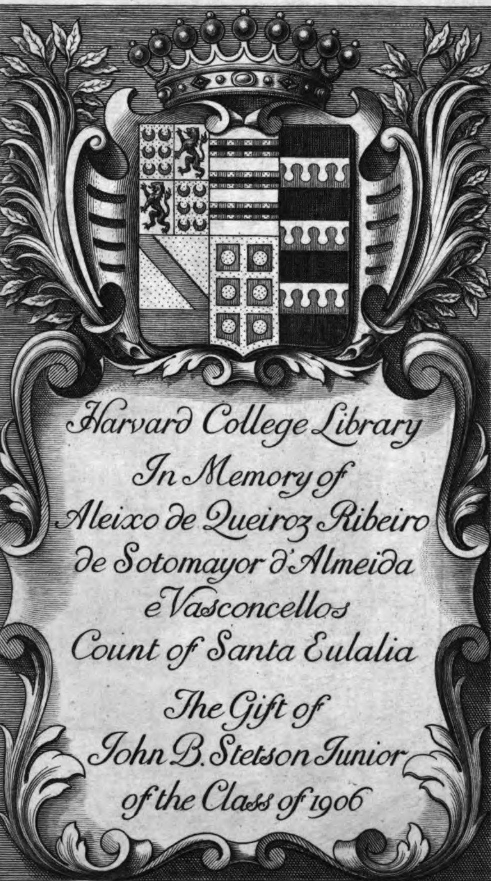

HD WIDENER
HW BAYQ /


Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906
LONDON 1930



2692

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. ROLLIN.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez DESAINT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME, & qui indiquent les principales Matieres.

HISTOIRE DES INDIENS.

SECONDE PARTIE.

INDIENS *établis entre le Gange & l'Indus.*

SECTION PREMIERE.

PEUPLES SOUMIS AU GRAND-MOGOL.

SECTION II.

PEUPLES ETABLIS HORS DES LIMITES DE L'EMPIRE MOGOL, DANS LA PRESQU'ISLE DE L'INDOSTAN.

Fin de la Table.



HISTOIRE



HISTOIRE
DES
INDIENS.

SECONDE PARTIE.

INDIENS établis entre le Gange & l'Indus.



UNE carriere plus agréable vient s'offrir à nos recherches. Nous allons faire connoître les peuples qui habitent cette contrée, que les Perſans & les Arabes ont nommée l'*Indoſtan*, qui comprend l'Inde proprement dite. Deux grands fleuves lui ſervent de bornes, le Gange à l'Eſt,

& le *Sind*, ou l'Indus, à l'Oueſt. Le premier ſe jette par quatre embouchures dans le golphe de Bengale, qui ſépare l'Indoſtan de l'Arrakan, du Pégu, de Siam, & des autres Etats de la preſqu'iſle que j'ai décrite. Le ſecond ſe décharge dans la mer de Perſe, & ſépare l'Empire du Sofi des Etats du Mogol. De l'un à l'autre fleuve, dans leur plus grand éloignement, on compte environ quatre cens lieues *. Au Midi l'Indoſtan eſt borné par la mer, & du côté du Nord il a pour limites la Tartarie & le Tibet. Depuis l'extrémité de ſa frontiere ſeptentrionale juſqu'aux païs les plus avancés vers le Sud, on compte quatre cens cinquante lieues.

* Grandes lieues à 20 le dégré.

La plus riche & la plus conſidérable portion de ce païs appartient au Grand-Mogol. Les côtes maritimes de Bengale & de Malabar, & quelques frontieres du Nord, dépendent en partie de pluſieurs Princes Aſiatiques, la plûpart tributaires de ce Monarque. Les Portugais, les François, les Anglois, & les Hollandois ont auſſi des poſſeſſions ſur les mêmes côtes.

Commençons par les peuples ſoumis au Grand-Mogol.

SECTION PREMIERE.

PEUPLES SOUMIS AU GRAND MOGOL.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Mogols. Jugement sur les anciennes Annales de ce Peuple.

UN Ecrivain Tartare fait remonter l'origine des Mogols jusqu'à Japhet. Il suppose que ce troisiéme fils de Noé, ayant quitté les montagnes où l'Arche s'étoit arrêtée, alla s'établir sur les bords du Volga, & qu'il eut huit fils: *Turk*, fondateur des peuples qui portent ce nom; *Kars*, ou *Khosars*; *Saklab*, *Rus*, qu'on veut faire passer pour le pere des Russiens; *Maninakh*; *ZWin*, ou *Shin*, premier ayeul des Chinois; *Kamari*, & *Tarik*.

Histoire Généalogique des Tartares par *Abulghasi*, traduction Françoise.

Turk eut quatre fils, dont l'aîné, nommé *Taunak*, lui succéda. Turk & Taunak se rendirent recommandables par l'invention utile de plusieurs arts, tels que la construction des tentes & l'usage du sel. Le quatriéme descen-

dant de Taunak, nommé *Alanza*; laissa deux fils, *Tatar* & *Mungl*, entre lesquels il divisa ses possessions. Le premier de ces Princes eut en partage la Tartarie Orientale, & donna son nom aux *Tatars*, appellés depuis, par corruption, *Tartares*. L'autre eut la Tartarie Occidentale, & fut le fondateur des *Mungls*, dont le nom a souffert une altération encore plus étrange, puisqu'on les a successivement appellé *Moguls*, *Mongols*, & *Mogols*. L'Auteur observe que sous le régne d'Alanza les peuples abandonnerent le culte du vrai Dieu, pour adorer les Idoles.

Oguz, petit fils de Mungl, rétablit la véritable Religion. Il donna dès le berceau des preuves éclatantes de piété. Sa mere voyant qu'il l'averissoit continuellement en songe de renoncer à l'idolâtrie, & qu'il refusoit de prendre aucune nourriture, fit vœu d'embrasser le culte du vrai Dieu. Oguz commença alors à se laisser nourrir. A l'âge d'un an, comme son pere vouloit lui donner un nom, Oguz le prévint, & dit d'une voix intelligible : *Je m'appelle Oguz*. Dès qu'il commença à parler, il eut continuellement dans la

bouche le nom d'*Allah*, qui signifie Dieu.

Il fit aux idolâtres une guerre cruelle, qui dura, dit-on, soixante-douze ans. Il les poursuivit jusques dans les Etats de Tatar-Khan, qu'il vainquit, & sur lequel il fit des prises considérables, qu'il emporta sur des charriots, dont l'invention se rapporte à son régne. Oguz, après cette guerre, qui soumit à sa domination plusieurs tribus Tartares, étendit ses conquêtes dans le Katai, dans le Royaume de Tangut, & dans d'autres provinces septentrionales de l'Asie. Il subjugua ensuite une partie de l'Inde, & finit par s'emparer de la Perse. Il mourut après un régne de cent seize ans.

Depuis Oguz jusqu'au Prince *Il-Khan*, septiéme successeur de Mungl, les Annales Mogoles n'offrent aucun événement remarquable. Il-Khan soutint mal la réputation de ses ancêtres. Il fut vaincu par *Sivntz*, huitiéme Monarque de la branche Tartare, & l'Empire Mogol fut entièrement renversé. Il-Khan périt lui-même dans cette guerre; & de tous les Princes qui composoient sa famille, il n'y en eut que deux qui échapperent à la fu-

reur des Tartares, *Kayan*, le plus jeune de ses fils, & *Nagos*, son neveu. Ils chercherent un asyle dans les montagnes; & après une longue marche, ils rencontrerent une vallée délicieuse qu'ils nommerent *Irganakon*. Ils s'y établirent avec leurs femmes & ce qu'ils avoient sauvé de leurs bestiaux.

La postérité de ces Princes devint si nombreuse au bout de quatre cens cinquante ans, que le païs ne pouvant suffire à cette multitude d'habitans, ils prirent le parti de retourner dans la patrie de leurs ancêtres. Ils partirent d'Irganakon sous la conduite de *Bertezena*, qui descendoit de Kayan. Mais n'ayant pu retrouver le sentier qui avoit conduit leurs peres dans cette vallée, ils se frayerent un chemin sous une montagne, dans un endroit rempli de mines de fer, auxquelles ils mirent le feu, entretenant l'activité des flammes avec soixante-dix grands soufflets. L'Auteur ajoute que les Mogols ont toujours célébré depuis une fête en mémoire de ce grand événement. On éleve une forge au milieu d'une campagne: on y fait rougir un morceau de fer: le Khan frappe dessus avec un marteau: les chefs des Tribus & le peuple imitent son exem-

Abulghasi, *ibid.*

ple, & chacun donne successivement son coup: cette action est précédée & suivie de prieres (1).

Bertezena & ses compagnons ayant franchi ce passage merveilleux, rentrerent dans l'ancien Mogolistan, chasserent les Tartares des possessions usurpées sur Il-Khan, & rétablirent heureusement l'Empire Mogol.

L'Annaliste que j'ai cité se borne à nous faire connoître les noms des Princes qui regnerent après Bertezena, jusqu'au tems d'*Yuldul*, onziéme Khan de la même race. Yuldul eut deux fils, qui moururent avant lui, & qui laisserent un fils & une fille, l'un nommé *Deyan-Bayan*, & l'autre *Alanku*. Ils furent mariés ensemble. Deyan-Bayan, qui avoit succédé à Yuldul son ayeul, mourut dans sa premiere jeunesse, & laissa deux Princes en bas âge. Alanku gouverna le Royaume pendant leur minorité, & refusa les propositions de

(1) M. Petis de la Croix donne à cet usage une origine plus vraisemblable. Il dit que certains chefs Mogols établirent dans une montagne nommée *Arkenekon* une fonderie célèbre, qui mit en réputation les Mogols de ce canton. Ce fut pour consacrer la mémoire de cette invention utile, que la fête dont on a parlé fut instituée. Zingiskan descendoit de ces illustres Mogols, qu'on appella les *Forgerons d'Arkenekon*. De là la Fable qu'il étoit fils d'un Forgeron. *Petis de la Croix*, *Vie de Genghiscan*, page 8.

plusieurs Seigneurs qui vouloient l'épouser. Elle ne laissa pas de devenir grosse, & sa conduite fit murmurer les parens de son mari, qui l'obligerent de comparoître devant le juge de la tribu. Le juge lui demanda quel homme étoit le pere de l'enfant qu'elle portoit. Elle répondit qu'elle n'avoit eu commerce avec aucun homme; mais qu'un jour qu'elle étoit couchée, une lumiere extraordinaire étoit entrée dans sa chambre, & l'avoit pénétrée trois fois de ses rayons. Elle ajouta qu'à chaque fois elle avoit conçu un fils. L'Annaliste assure, que pour faire connoître son innocence, elle offrit de prouver que l'Esprit lumineux lui rendoit quelquefois de pareilles visites. On la fit observer par des gardes, qui prirent l'Esprit sur le fait, mais qui eurent de la peine à se persuader que ce fût un fantôme. D'autres prétendent que la Princesse appaisa ses juges en leur déclarant qu'elle accoucheroit de trois fils, & qu'elle se soumettoit aux plus rigoureux supplices, si cette prédiction ne s'accomplissoit pas.

Petis de la Croix, vie de Genghiscan, chap. 1.

Quoi qu'il en soit, elle mit au monde trois Princes, dont le dernier nommé *Budensir*, ou *Buzengir*, régna sur les

Mogols, & fut, dit-on, le huitiéme ayeul de Zingis-Khan (1).

Voilà ce que débite *Abulghasi*, Auteur de l'Histoire généalogique des Tartares. J'observerai avec plusieurs Savans que cette prétendue succession des Monarques Mogols n'a aucun caractere de certitude; qu'on n'a point de preuve que Turk ait été fils de Japhet, ni même qu'il ait existé; que l'histoire d'Oguz a l'air d'une pure légende; que cette mine de fer fondue par les flammes, avec le secours de soixante-dix soufflets, est une fable puérile, & que la naissance miraculeuse de Budensir, est une autre fiction, inventée par les Ecrivains Mogols, pour illustrer l'origine de Zingis-Khan. Hist. des Voyages T. VII. p. 44.

La Chronologie de l'Auteur Tartare n'est pas moins suspecte. Je ne m'arrêterai qu'à une objection, qui renverse tout l'édifice d'Abulghasi. Cet Aima-

(1) Un Ecrivain très-judicieux observe que la naissance miraculeuse de Budensir n'a été imaginée que pour flatter Zingis-Khan, & pour illustrer son origine. Marrakeski, l'un des Historiens Arabes qui ont rapporté cette fable, proteste qu'il ne la croit point, & qu'il est persuadé que la Princesse Mogole n'a supposé ce prétendu commerce avec un Esprit lumineux que pour sauver son honneur & sa vie. D'autres disent que ce fut la mere de Zingis qui inventa cette fable. *Petis de la Croix, Vie de Ginghiscan, chap. 1.*

liste compte quatre mille ans entre Oguz & Zingis-Khan. Dans ce long espace la table de ses Empereurs Mogols (1) n'offre que vingt-six Rois, qui, à l'exception d'*Ay-Khan*, fils d'Oguz, & de Bertezena, restaurateur de l'Empire Mogol, se sont succédés, dit-il, régulièrement de pere en fils. Il est vrai qu'on doit ajouter à ce nombre les Khans inconnus qui ont régné sur les Mogols durant leur séjour dans la vallée d'*Irganakon*. Mais comme cet exil, suivant Abulghasi, ne dura que quatre-cens cinquante ans, il faut partager entre les vingt-six Princes connus les trois mille cinq cens cinquante ans qui restent, & par conséquent donner à chaque regne, l'un dans l'autre, un peu plus de cent quarante ans : ce qui choque toute espece de vraisemblance.

Abulghasi, *ibid.* 154.

Ajoutez que tous les Ecrivains cités par Abulghasi, Auteur très-moderne (2) sont postérieurs au regne de Zingis-Khan, & que *Khosa-Rasbid*, le plus ancien de ces Annalistes n'a composé son Histoire que vers l'année 1300.

Histoire des Voyages, *Ibid.* p. 36.

(1) On la trouvera à la fin de ce chapitre.

(2) Il écrivoit dans le dernier siécle.

Ces raiſons fourniſſent de puiſſantes objections contre l'authenticité des Annales Tartares, principalement pour ce qui concerne les tems qui ont précédé Zingis. Cependant il eſt permis de croire que la plupart des Khans, dont Abulghaſi fait mention, ont effectivement régné ſur les Mogols. La tradition peut avoir conſervé leurs noms chez un peuple dont toute la ſcience ſe réduiſoit à connoître la généalogie & les principales actions de ſes Monarques. Quant au deſordre de la Chronologie, & aux fables qui ſe ſont gliſſées dans ſes Annales, c'eſt un défaut d'autant plus excuſable, qu'il n'eſt point d'Hiſtoire nationale qui en ſoit tout-à-fait exempte. *Ibid.*

TABLE

Des Empereurs Mogols, depuis Mungl, fils d'Alanza, juſqu'à Zingis-Khan, tirée de l'Hiſtoire d'Abulghaſi.

1. MUNGL.
2. KHARA.
3. OGUZ.
4. AY-KHAN.
5. Y-ULDA.

6. MENGHI.

7. TINYES

8. IL-KHAN, sous lequel l'ancien Empire Mongol fut détruit.

Les Khans des Mogols d'Irganakon sont inconnus pendant quatre cens cinquante ans, jusqu'à la transmigration sous Bertezena.

Ligne de Mungl *rétablie.*

1. BERTEZENA.
2. KAW-IDIL.
3. BIZIN-KAGAN.
4. KIPSI-MERGAN.
5. MENKOAZIN-BOREL.
6. BUKBENDUM.
7. SIMSANZI.
8. KAYMAZU.
9. TEMURTASH.
10. MENGLI-KAOJA.
11. YULDUL.

Régence.

D'ALANKU.

12. BUDENSIR.
13. TOKKA.
14. DUTUMIN.
15. KAYDU.
16. BOSSIKAR.
17. TUMANA.
18. KABUL.

19. BORTAN.
20. YESSUGHI-BAHADAR
21. TAMUZIN, OU TEMUGIN, *nommé depuis*, IENGHIZ-KHAN.

CHAPITRE II.

Mogols du moyen âge. Regne de Zingis-Khan.

ATTACHONS-NOUS au regne de Zingis-Khan, comme à l'époque la plus certaine de l'Hiſtoire des Mogols du moyen âge. Ce Prince naquit vers le milieu du douziéme ſiecle de l'Ere Chrétienne (1) dans le *Mogoliſtan*, ancienne patrie des deſcendans de Mungl, vers les confins de la Chine ſeptentrionale, ou de l'ancien Catay. Ce païs, qu'il ne faut pas confondre avec l'Empire moderne que les Mogols ont fondé dans l'Indoſtan, étoit alors partagé entre pluſieurs hordes de cette nation, qui avoient chacune un *Khan*, ou chef particulier. Celle qui obéiſſoit à *Yeſſughi*, pere de Zingis, étoit une des plus conſidérables. Il comp-

Petis de la Croix, vie de Genghizcan, Liv. 1. chap. 1.

(1) L'an 1154, ſuivant Petis de la Croix, Auteur de ſa vie: en 1163 ſelon d'autres. J'ai ſuivi la premiere époque.

toit plusieurs Khans parmi ses vassaux ; mais il étoit lui-même tributaire du grand Khan des Keraïtes, autre branche de Mogols, établie sur la frontiere Nord-Est du Mogolistan. Les terres d'*Yeca-Mogol* & de *Niron-Cayat*, qui touchoient aux possessions des Keraïtes, formoient l'ancien domaine des Khans de la Maison de Zingis. Le lieu de leur résidence s'appelloit *Dilon-Yldac*, & c'est-là que naquit notre héros.

Premieres années de Temugin, appellé depuis Zingis-Khan.

On assure qu'en venant au monde il apporta dans sa main un morceau de sang coagulé, ce qui fut regardé comme le terrible présage des victoires sanglantes qu'il devoit remporter. On lui donna d'abord le nom de *Temugin* ; mais ses exploits lui mériterent dans la suite celui de *Zingis*, ou plutôt *Jinghis*, qui en langage Mogol signifie *très-grand*.

Dès l'âge de neuf ans il montra une forte passion pour la guerre, & il négligea tous les autres exercices, pour s'occuper uniquement du métier des armes. Lorsqu'il entroit dans sa douziéme année, il perdit son pere. Ses vassaux se révolterent contre lui, & vinrent l'attaquer avec une puissante

armée. Temugin, malgré sa jeunesse, se mit à la tête de ses troupes, marcha contre les rebelles, & combattit d'abord avec succès; mais la fortune lui fut ensuite contraire, & il tomba même plusieurs fois dans les mains de ses ennemis. L'an 1169 son pays de Niron-Cayat fut entierement saccagé par la Tribu des Merkites; & bien-tôt après il fut dépouillé de la plupart de ses autres possessions. Dans cette extrémité il se réfugia chez *Ounghcan*, roi des Keraïtes, & grand Khan de toutes les hordes Mogoles. Ce prince résidoit à Caracorum, dans le Gelaïr, province du Mogolistan. C'étoit un des plus puissans Monarques de la Tartarie Asiatique, & son nom commençoit même à faire quelque bruit en Europe, à l'occasion de la fable qui se répandit qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il avoit même reçu les Ordres sacrés. C'est ce prétendu *Prêtre-Jean* d'Asie, dont les lettres supposées ont circulé dans plusieurs Cours de l'Europe (1), & à qui le pape Alexandre III eut la simplicité d'en écrire une, dans laquelle il l'appelloit très-saint Prêtre, *Sacerdotum*

1169.

Il se retire à la Cour de Caracorum.

Ibid. chap. 2.

Origine de la fable du prêtre-Jean d'Asie.

(1) Petis de la Croix avoit l'original de celle qui fut adressée à Louis VII Roi de France.

sanctissimum. On attribue originairement cette fable à certains Missionnaires Nestoriens, qui ayant fait quelques prosélytes dans le Gelaïr, eurent l'audace de publier qu'ils avoient converti tous les Tartares, & fabriquerent, dit-on, les lettres qui coururent sous le nom de ce grand-Khan.

1174. Temugin, alors âgé de vingt ans, arriva heureusement à la Cour de Caracorum, avec une escorte de six mille soldats, & quelques Seigneurs Mogols, qui s'attacherent à sa fortune. Ounghcan reçut ce jeune Prince avec bonté, promit de l'assister contre ses ennemis, & lui donna sa fille en mariage. Un Khan Mogol, nommé *Gemouca*, vassal d'Ounghcan, & chef d'une puissante Tribu, recherchoit depuis long-tems cette Princesse, dont les charmes l'avoient touché. Jaloux de la préférence qu'on avoit donnée à Temugin, il résolut de le perdre, & il trouva des gens disposés à seconder son ressentiment. Il forma une conspiration dangereuse, non-seulement contre son rival, mais contre le Roi même. Les conjurés, parmi lesquels on comptoit plusieurs Khans des païs voisins, particulierement ceux de *Merkit* & de

Complots contre Temugin.

Tanjout, s'assemblerent secrettement, & scellerent leur union par un serment solemnel. Après avoir frappé de leurs sabres un cheval, un bœuf, & un chien, ils prononcerent cette formule, en usage chez les Mogols : *O Dieu, ô Ciel, ô Terre, écoutez nos imprécations contre Ounghcan & Temugin. Si quelqu'un de nous les épargne, ou manque d'assister leurs ennemis, qu'il éprouve le sort des animaux que nous frappons.*

Cette ligue fut quelque tems à se former, & n'éclata qu'en 1178. Temugin, résolu de prévenir ses ennemis, se mit en campagne à la tête de ses Mogols, & d'un corps d'armée considérable que le grand Khan lui donna. Mais tandis qu'il étoit occupé dans le païs des Tanjoutes, dont la résistance s'opposa à ses progrès, les *Naïmans*, autre peuple belliqueux du Mogolistan, ayant à leur tête *Erkecara*, frere d'Ounghcan, firent une brusque irruption sur les terres de ce Monarque, taillerent en piéces les troupes qu'il leur opposa, prirent & saccagerent sa capitale, & mirent sur le trône Erkecara. 1178.

Ounghcan, chassé de ses Etats, se 1179.

rendit au camp du Prince Mogol, qui le vengea bien-tôt de toutes ces insultes. Les Tanjoutes, qui avoient toujours évité de combattre, furent enfin forcés d'en venir à une action décisive, dans laquelle Temugin signala sa valeur & sa cruauté. Il fit une telle boucherie de ces Tartares, que leur nation fut presque totalement détruite. Quelques mois après, il remporta sur les Khans confédérés une autre victoire, qui rétablit Ounghcan sur le trône.

Il devient suspect à la Cour de Caracorum.

Ces importans services furent mal récompensés. Temugin devint suspect à la Cour de Caracorum. Ses ennemis persuaderent à Sancoum, fils du grand Khan, qu'il avoit conçu le projet de lui ravir un jour la couronne, & que dans cette vue il avoit fait une alliance secrette avec les Naïmans, ennemis mortels de la Tribu des Keraïtes. On vint à bout d'inspirer au grand Khan les mêmes soupçons, & ce Prince forma la résolution de faire arrêter son gendre. Sancoum partit de Caracorum avec dix mille soldats, & s'approcha du quartier où campoit Temugin avec ses troupes Mogoles, qui étoient de la moitié plus foibles. Mais le prince Mogol ayant été averti de

Ibid. chap. 3.

cette trahison par deux esclaves, qui s'étoient rendus la veille auprès de lui, décampa secrettement, & alla se poster à deux lieues de là, au pied d'une montagne, dans un défilé couvert d'un bois, & bordé d'un ruisseau. Il avoit à peine quitté son ancien camp, que les Keraïtes y entrerent. Surpris de le trouver abandonné, ils se persuaderent que la crainte avoit fait fuir Temugin, & sans se soucier de marcher en ordre contre un ennemi, qu'ils croyoient déja vaincu par la frayeur, ils se précipiterent pêle-mêle pour le suivre. Temugin voyant le desordre où étoient les Keraïtes, passa le ruisseau, & les chargea avec tant de furie, qu'ils furent presque aussi-tôt vaincus qu'attaqués. Sancoum perdit beaucoup de monde dans ce combat, & fut lui-même blessé au visage d'un coup de fléche. 1193.

Le Mogol après cette victoire ne songea plus qu'à quitter ce peuple ingrat, & à chercher les moyens de se venger un jour de sa perfidie. Il avoit alors près de quarante ans, & il en avoit passé dix-neuf à la Cour de Caracorum. Ayant grossi son armée d'un assez grand nombre de déserteurs Keraïtes, qui avoient autrefois servi sous ses or-

dres, il alla camper vers les frontieres septentrionales de la Chine, sur les bords du fleuve jaune. Il partit de-là pour retourner dans ses Etats. Ses anciens sujets d'Yeca-Mogol & de Niron-Cayat, se soumirent sans résistance, & rentrerent dans le devoir. Il fit sonder les dispositions de plusieurs peuples voisins, assembla des dietes, où ils envoyerent des députés, & conclut avec
1201. eux un traité d'alliance, dans lequel il fut arrêté qu'aucune des nations confédérées ne payeroit à l'avenir le tribut au grand Khan des Keraïtes; qu'elles s'uniroient toutes pour lui faire la guerre; que chacune fourniroit son contingent de troupes, & que Temugin commanderoit en chef l'armée des Alliés, avec une autorité absolue sur ces différentes milices, & le pouvoir de châtier tous ceux qui s'écarteroient de leur devoir.

Ibid. chap. 4. Les troupes de la Ligue s'étant assemblées, Temugin se mit à leur tête en 1202, & porta la guerre dans le Royaume des Keraïtes. La campagne s'ouvrit par une bataille meurtriere, qui décida du sort de ce florissant Empire. Qunghcan fut vaincu, & sa mauvaise fortune l'ayant conduit au pays

des Naïmans, il y trouva la mort au lieu de l'asyle qu'il cherchoit. Sancoum son fils ne fut pas plus heureux. Après avoir erré quelque tems dans le Turkestan & dans le Tibet, il fut massacré dans ce dernier Royaume.

Cette victoire mit Temugin en possession des vastes Etats des Empereurs Keraïtes, & l'éleva lui-même à la dignité de grand Khan, qui lui fut conférée par les tribus de sa confédération. Il fut installé à Dilon Ildac, lieu de sa naissance. On étendit à terre un feutre noir : on le fit asseoir sur ce vil tapis : un Khan lui déclara qu'il tenoit son pouvoir du Ciel ; que Dieu le béniroit s'il gouvernoit avec justice ; & que s'il abusoit de sa puissance, il tomberoit dans la plus affreuse misere, ce que lui marquoit le feutre sur lequel il étoit assis. Après cette déclaration, sept Khans le releverent : & le porterent sur un trône qu'on avoit préparé. Ils s'inclinerent neuf fois devant lui, & le peuple fit à leur exemple neuf inclinations. Les Princes qui assistoient à cette cérémonie ne l'avoient proclamé que grand Khan des Mogols ; mais il prit aussi le titre de grand Khan des Tartares, en faveur de

Il est déclaré grand Khan.

1202.

quelques tribus de cette nation, qui s'étoient associées aux ligues Mogoles.

Il établit le siége de son Empire à Caracorum, & ce fut là qu'après avoir réduit sous son obéissance presque toutes les hordes du Mogolistan & du Karacatay (1), il tint en 1205 une Diete fameuse, dans laquelle le titre d'Empereur des Mogols lui fut confirmé, & fut même déclaré héréditaire dans sa Maison. Il résolut alors d'ajouter de nouvelles loix aux anciennes constitutions des Mogols, & ces statuts furent publiés dans la même Diete. Voici ce qu'ils offrent de plus remarquable. Il est important d'en tracer au moins une légére ébauche, parce que ces loix, adoptées depuis par la plûpart des hordes Tartares, & portées par Tamerlan même dans l'Indostan Mogol, sont encore aujourd'hui la base de la Jurisprudence de ce dernier païs.

Il établit de nouvelles Loix.

Ibid. chap. 6.

I. *On est obligé de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel & de la terre, qui donne la vie & la mort, les richesses & la pauvreté, & qui gouverne l'univers avec un pouvoir absolu.* Cette loi ne fut faite que pour détour-

(1) C'est un païs voisin du Catay, ou de la Chine septentrionale.

ner les Mogols des superstitions de l'idolâtrie. Du reste Zingis-Khan (nous lui donnerons désormais ce nom, parce qu'il le prit dans le tems de cette Diete) ne prescrivit à ses sujets aucun systême particulier. Il toléroit toutes les Religions, excepté le *Politheïsme.* Une partie de ses enfans, & des autres Princes de sa famille, embrasserent, dit-on, le Christianisme. D'autres se firent Juifs, ou Mahométans. Quelques-uns professerent le Déisme. Cette derniere Religion, qui étoit celle de Zingis-Khan, fit plus de progrès dans la Tartarie, que toutes les autres. Ibid.

II. *Les Prêtres de chaque secte, les Religieux, les Pénitens, les Ministres qui apellent à la priere, ceux qui lavent les corps morts, & les Médecins, seront exempts des charges publiques.*

III. *On ne sera jamais la paix avec aucun Roi, avec aucun Etat, qu'après les avoir entierement soumis.* Zingis-Khan, qui aspiroit alors à la conquête de toute l'Asie, ne publia cette Loi que pour préparer ses Mogols au grand projet qu'il méditoit.

IV. *On fera tous les hivers une grande chasse, à laquelle toutes les milices de l'Empire assisteront: mais de-*

puis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre personne ne chassera. Nous aurons dans la suite occasion de parler de ces grandes chasses, si communes encore aujourd'hui dans l'Indostan Mogol, & si propres à entretenir l'humeur guerriere d'une nation.

V. *On ne coupera point la gorge aux animaux qu'on veut tuer : mais on leur fendra le ventre. Du reste il est permis, & même ordonné, de manger leur sang & leurs intestins.* Une ancienne superstition avoit interdit ce genre d'alimens. Les Mogols, commandés par Zingis-Khan, trouverent un jour une grande quantité d'entrailles d'animaux égorgés dans une chasse qu'un autre peuple avoit faite. Comme l'armée manquoit de vivres, elle crut pouvoir profiter de ceux que la fortune lui offroit. Les soldats se jetterent avidement sur ces intestins, & Zingis même en mangea. Cet événement donna lieu à la loi dont je parle.

Ibid.

VI. *Ceux qui n'iront point à la guerre seront tenus de travailler gratuitement aux ouvrages publics dans certains tems de l'année, & d'employer un jour de la semaine au service particulier du Prince.*

VII.

VII. *Le larcin d'une chose considérable, comme d'un cheval, d'un bœuf, ou de quelqu'autre bien de même valeur, sera puni de mort. Le coupable aura le corps coupé en deux parties égales. La bastonnade sera la punition des vols qui ne méritent pas la mort; mais on pourra se racheter de cette peine, en payant neuf fois la valeur de la chose dérobée.*

VIII. *Afin que tout le monde puisse s'adonner à l'exercice des armes, ou aux Arts utiles, il est défendu à tous les sujets de l'Empire de prendre à leur service aucun Mogol.* C'est peut-être la plus sage des loix politiques de Zingis-Khan. L'usage contraire affoiblit, dégrade, & corrompt avec le tems une nation libre.

IX. *L'adultere sera puni de mort; & chaque particulier pourra se faire lui-même justice, s'il surprend les coupables.*

X. *Les espions, les faux témoins, les sodomites, & les sorciers seront condamnés à mort.....*

L'an 1212 l'Empereur des Mogols porta la guerre dans le Catay, qui est aujourd'hui une portion considérable de la Chine septentrionale, & qui for- Conquête du Catay par Zingis-Khan.

moit alors un Empire particulier (1); gouverné par un Prince Tartare, nommé *Altoun-Khan*. Ses troupes inves-
1213. tirent Pekin, & s'en emparerent après un siége opiniâtre. Altoun-Khan se tua de désespoir, & le Catay reçut les loix de Zingis-Khan.

En 1214 il dépouilla de leurs domaines quelques Khans du Karacatai, du Mogolistan & du Turkestan. Ces conquêtes lui procurerent l'Empire de presque toute la Tartarie Asiatique. Quatre ans après il marcha avec une armée de sept cens mille hommes contre Mehemed, Sultan de Karasm, dont l'Empire s'étendoit depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'aux Indes, & comprenoit une partie du Turkestan, la Bukkarie, l'Azerbijane, ou l'ancienne Médie, le Kirman, qui est la Carmanie de Ptolomée, une partie de l'Arménie, & toute la Perse. Il entra d'abord par le Turkestan dans la province de *Farab*, dont la capitale nommée *Ottar*, est située près des bords du *Sihon*, qui est l'ancien Jaxartes. Mehe-

Guerre de Karasm.

Petis de la Croix, Vie de Genghiz-Khan, Liv.

(1) On ne peut dire que très-improprement que Zingis-Khan ait conquis la Chine. Il ne fit jamais la guerre aux Empereurs Chinois. Cependant une infinité d'Ecrivains Occidentaux ont débité qu'il détrôna un de ces Empereurs.

med ne put lui opposer que quatre cens mille hommes, & ne laissa pas de marcher au devant des troupes Tartares. Les deux armées se rencontrerent dans un lieu nommé *Caracou*, au voisinage d'Otrar, vers les confins de l'ancien païs des Getes. Les Karasmiens, malgré l'inégalité des forces, soutinrent avec une bravoure extraordinaire le choc terrible des Mogols, & combattirent jusqu'à la nuit. On assure qu'ils laisserent sur le champ de bataille plus de cent soixante mille hommes, tués ou blessés, ce qui détermina le Sultan à la retraite.

Bataille de Caracou.

Zingis-Khan fit assiéger par ses enfans la ville d'Otrar, qu'ils ne purent emporter qu'au bout de cinq mois. Saganac, Uzkend, Aischasche, Toncat, Cogende, & d'autres villes situées sur les bords du Jaxartes, subirent aussi la loi du Vainqueur. 1219.

Pendant que les Princes exécutoient ces entreprises, Zingis s'achemina vers Bocara & Samarcande, capitales de deux grandes provinces, situées entre le Jaxartes & l'Oxus. Le païs qui en dépend a porté différens noms. Les Anciens l'ont appellé *Transoxiane*, ou païs situé au-delà de l'Oxus. *Zagatai*,

Ibid. Liv. III.

un des fils de Zingis-Khan lui donna ſon nom dans le treiziéme ſiécle : Les Arabes l'appellent *Mawara inahr*, ou *païs au-delà du fleuve* : les Perſans & les Turcs le nomment aujourd'hui le païs des *Usbeks*, parce qu'il appartient aux Tartares de ce nom.

L'Empereur Mogol après avoir paſſé l'hiver dans les plaines de Bocara, s'approcha de cette capitale au commencement du printems, accompagné du Prince Tuli ſon fils. Cette place ne fit preſqu'aucune réſiſtance. Dès les premiers jours du ſiége les chefs de la garniſon déſerterent avec toutes leurs troupes, & livrerent les habitans à la diſcrétion des Mogols. La ville fut priſe, ſaccagée, & réduite en cendres. Samarcande, quoique pourvue d'une garniſon de cent dix mille hommes, ne ſe défendit pas mieux. Le Cadi & le Mufti capitulerent ſecrettement avec Zingis, lui livrerent une des portes, & ſortirent de la ville avec cinquante mille hommes qui furent compris dans la capitulation. Le reſte de la garniſon fut paſſé au fil de l'épée. Ce qu'il y avoit de plus jeune & de plus robuſte parmi les habitans fut condamné à l'eſclavage : on pardonna aux autres, moyen-

1220.

Priſe de Bocara & de Samarcande.

nant une rançon de deux cens mille écus d'or.

La joie de ces grands succès fut augmentée par la nouvelle qu'on reçut de la mort du Sultan Mehemed. Ce Prince, depuis la bataille de Caracou, avoit partagé son armée en plusieurs corps, pour les envoyer dans les places les plus exposées, ce qui l'avoit mis hors d'état de tenir la campagne. Pressé vivement par les Mogols, qui ne lui donnerent pas le tems de respirer, poursuivi de ville en ville & de province en province, il fut obligé de s'embarquer sur la mer Caspienne, & de se cacher dans une petite isle, nommée *Abiscon*, où il finit ses jours, après avoir nommé pour successeur Geladdin son fils. Sa mort précipita la ruine dont son Royaume étoit menacé. Karasm, capitale de tout le païs, fut investie par les fils de Zingis-Khan & prise après sept mois d'un siége opiniâtre & meurtrier. La ville fut brûlée en partie par les Mogols, & en partie par ses propres habitans, qui aimerent mieux ensevelir leurs biens sous ses ruines, que d'abandonner aux vainqueurs un si riche butin. Les soldats de Zingis-Khan, voyant leur avarice frus-

Mort du Sultan de Karasm.

1220.

1221.

trée, en immolerent plus de cent mille dans leur premiere fureur. Le reste fut destiné à l'esclavage. Toutes les villes du territoire particulier de cette capitale furent obligées de se soumettre.

Conquête du Khorasan, & de l'Irac Persienne.

Zingis-Khan envoya ensuite ses Généraux dans le *Khorasan*, & dans l'*Irac-Agemi* (1), aujourd'hui provinces de la Perse, sur la frontiere occidentale de cet Empire. Nisa, Damegane, Amol, & la forteresse d'Ylale furent emportées. La Sultane *Turcan-catum*, mere de l'Empereur Mehemed, fut prise dans cette derniere place, où elle s'étoit enfermée avec les fils & les filles de Mehemed, & tous ses trésors. On l'envoya à Zingis-Khan, qui la traita avec une fierté si brutale, qu'il la faisoit quelquefois venir à l'heure de ses repas, & lui jettoit des os & les autres restes de sa table. Avant son arrivée au camp de Zingis, on massacra tous ses petits fils, à l'exception d'un seul, qu'on lui laissa d'abord par pitié, & qui eut ensuite le sort de ses freres. Un jour qu'elle l'habilloit elle-même, on l'arracha de ses bras pour le livrer à la mort. Les Princesses furent épargnées,

(1) C'est l'ancienne Hircanie.

& *Touſchi*, l'aîné des fils de Zingis-Khan, en épouſa une.

Les Généraux Mogols conquirent avec la même rapidité Reï, Com, Hamadan, Caſbin, Iſpahan, & d'autres villes de l'Irac Perſienne. Zingis voulut aſſieger en perſonne la ville de Balk (1), ſituée dans la partie orientale du Khoraſan. Ses habitans avoient aſſiſté quelques mois auparavant le Sultan Gelaleddin, ſucceſſeur de l'Empereur Mehemed, qui s'étoit cantonné dans le Khoraſan avec quelques troupes. Le Prince Mogol leur fit un crime d'une action très-juſte, & jura d'exterminer ce malheureux peuple. Ils s'efforcerent inutilement de l'appaiſer en ouvrant leurs portes. L'implacable Zingis-Khan entra dans Balk, comme dans une ville priſe d'aſſaut, ordonna à tous les habitans d'en ſortir & de s'aſſembler dans un lieu qu'il leur marqua, mit à part les jeunes gens qu'il jugea propres pour l'eſclavage, & fit maſſacrer de ſang-froid preſque tout le reſte. Il marcha enſuite à Talçan, ville qui n'eſt qu'à ſept lieues de Balk. Il ne put la prendre qu'au bout de ſept mois, & il ſe vengea de cette réſiſtance

Petis de la Croix, Liv. IV.

1221.

(1) C'eſt l'ancienne *Bactra*, capitale de la Bactriane.

en faisant passer au fil de l'épée tous ses habitans.

Tandis qu'il faisoit ce siége, ses Généraux s'emparoient de Merou, de Nischapour, de Tous, & d'Herat, villes du Khorasan occidental. Les trois premieres furent saccagées & ruinées. Si l'on en croit un Ecrivain Persan,* cité par Petis de la Croix, il ne resta pas un seul édifice dans Nischapour: tout fut rasé jusqu'aux fondemens, & le terrein fut entierement applani. L'Historien ajoute, peut-être par une hyperbole orientale, qu'on fut douze jours à compter les morts de la ville, & que dans tout le païs on massacra plus de dix-sept cens mille personnes. Herat obtint de Tuli, fils de Zingis-Khan, une composition avantageuse pour son peuple : mais sa garnison fut passée au fil de l'épée. Quelque tems après, cette ville s'étant déclarée pour Gelaleddin, Zingis-Khan reprocha à Tuli de l'avoir épargnée, & lui défendit sévérement de retomber dans une pareille faute : *Scachez*, lui dit-il, *que la compassion ne se trouve que dans les ames basses, & que la rigueur est le seul frein qui contienne les hommes. Un ennemi vaincu n'est pas dompté ; il*

Maxime barbare de Zingis-Khan.

* Nisavi.

hait toujours un nouveau maître.

Le Khorasan étant soumis, le Prince Mogol prit la route du Zabulestan; & vint investir Bamian, qui est à dix journées de Balk. Pendant ce siége, qui fut long, & qui pensa causer la ruine entiere de son armée, il apprit que le Sultan Gelaleddin s'étoit mis en campagne avec un corps de troupes considérable; qu'il avoit battu un gros détachement de Mogols; qui assiégeoit Candahar, dans le voisinage de l'Inde, & que tous les soldats envoyés à cette expédition avoient été massacrés dans le combat, ou dans la poursuite. Quelque tems après un autre corps de troupes Mogoles & Tartares, commandé par le Général *Coutoucou*, & composé de quatre-vingt mille hommes, fut encore taillé en pieces, aux environs de Gazna, par ce brave Sultan, qui n'avoit que soixante mille hommes sous ses ordres. Ces fâcheuses nouvelles, que Zingis reçut presqu'en même tems, le jetterent dans un affreux emportement. Il jura dans ses premiers transports qu'il extermineroit la ville de Bamian, & qu'il laveroit dans le sang de Gelaleddin l'affront que ses troupes avoient reçu dans les plaines

Ses Généraux sont battus par Gelaleddin.

de Gazna & de Candahar. Il pressa le siege ; il redoubla les attaques ; il fit élever devant la ville une espece de terrasse, à la hauteur des murs, d'où ses soldats lançoient des feux grégeois, & une grêle de fléches. Ses machines furent plusieurs fois brûlées ou renversées par l'ennemi. Les bois lui manquerent pour en construire de nouvelles : il épuisa toutes ses autres munitions : il fallut aller chercher des pierres à plusieurs lieues du camp, pour le service des Balistes, & l'on fut obligé de suspendre les attaques. Elles recommencerent avec une nouvelle vigueur, & les assiégés continuerent de se défendre avec la même opiniâtreté. En un mot, la résistance fut telle, que si l'Empereur Mogol n'eût trouvé des ressources extraordinaires dans son courage, dans la bonne volonté de ses soldats, & sur-tout dans leur nombre, il eût infailliblement échoué dans cette entreprise. Un accident très-douloureux pour les Mogols, causa la ruine des assiégés. Un des petits fils de Zingis-Khan fut tué à ses côtés d'un coup de fléche. L'Empereur ayant fait quelques libéralités aux soldats, pour les exciter à venger cette mort, ils livrerent

un dernier assaut qui leur réussit, & qui les rendit maîtres de Bamian. On assure que Zingis-Khan ayant abandonné le sort de ses habitans à la mere du jeune Prince, dont on pleuroit la perte, cette mere furieuse les fit massacrer tous jusqu'au dernier (1). La ville fut renversée de fond en comble, & le lieu dans lequel elle étoit bâtie a porté depuis le nom de *Maubalig*, qui en langue Mogole signifie habitation malheureuse.

Petis, *ibid.* Chap. IV.

Il ne restoit plus à Zingis-Khan que de marcher contre le Sultan Gelaleddin, qui étoit toujours aux environs de Gazna. L'armée Mogole, malgré les pertes qu'elle avoit faites au siege de Bamian, & dans les deux batailles dont j'ai parlé, étoit encore composée de trois cens mille hommes, & le Sultan n'en avoit que trente mille sous ses ordres. Lorsque Gelaleddin apprit que l'Empereur Mogol marchoit à grandes journées vers Gazna, il s'éloigna un peu de cette ville, & choisit un camp

(1) Un Ecrivain Turc, Auteur d'une Histoire Ottomane, dit dans un Poëme, qui sert de préface à son Livre, que cette Princesse fit même égorger toutes les bêtes qui étoient dans Bamian. Mais c'est un Conte poëtique, que M. Petis de la Croix a eu tort d'adopter.

avantageux, sur les bords de l'Indus, dans un endroit où ce fleuve étoit très-rapide. Sa droite étoit défendue par un terrein inégal, semé de rochers, & sa gauche avoit pour appui une montagne qu'il croyoit impraticable. Cette situation ôtoit aux ennemis le pouvoir de l'envelopper, & mettoit ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Ses coureurs l'ayant averti que les Mogols paroissoient, & que leur avant-garde avoit fait alte dans un lieu appellé *Hardir*, il partit à la tête de quelques troupes légeres, surprit les ennemis pendant la nuit, en fit un massacre presque général, pilla leur camp, & se retira avec un butin considérable.

Bataille de l'Indus.

Zingis-Khan qui croyoit marcher à une victoire certaine, apprit avec étonnement cette honteuse déroute. Il conçut pour la premiere fois quelque défiance de lui-même, & n'agit désormais qu'avec la plus grande circonspection. Il s'approcha en bon ordre du camp de Gelaleddin, rangea ses troupes en trois corps, donna le commandement des deux aîles à ses fils, & se mit au centre avec les meilleures troupes. La petite armée du Sultan resta dans la position dont j'ai parlé.

Le choc fut terrible. Le brave Geladdin, malgré l'inégalité des forces, eut d'abord l'avantage. Il enfonça l'aîle gauche des Mogols, pénétra dans le centre de bataille, y causa le même désordre, & fit reculer Zingis-Khan, qui eut un cheval tué sous lui. Dès le commencement du combat, l'Empereur Mogol, dans la vue de prendre en flanc les ennemis, avoit envoyé un détachement considérable vers la montagne qui servoit d'appui à leur aîle gauche. Cette montagne, que Geladdin avoit cru inaccessible, fut franchie par les Mogols, à l'aide d'un guide, qui les conduisit par un sentier qu'il connoissoit. Les Karasmiens, qui combattoient depuis dix heures avec avantage contre une armée de trois cens mille hommes, ne purent soutenir le choc imprévu de ces nouvelles troupes. Ils prirent l'épouvante: Geladdin s'efforça envain de les rassurer; le désordre devint général. La plupart chercherent un azile parmi les rochers qui bordoient l'Indus; d'autres, pressés par les Mogols, se précipiterent dans le fleuve; quelques braves gens se rassemblerent autour de leur Prince, & résolurent de périr avec lui.

Le fils aîné de Gelaleddin fut fait prisonnier dans cette déroute. Zingis-Khan qui vouloit aussi qu'on prît le Sultan en vie, le fit envelopper par quelques escadrons. Dans cette extrémité Gelaleddin monta sur un cheval vigoureux, piqua vers le fleuve, & le passa heureusement à la vue de l'armée Mogole. Zingis-Khan, malgré l'orgueil de son caractere, ne put s'empêcher de donner de justes éloges à l'intrépidité de cette action. Mettant un doigt sur sa bouche, dit l'Auteur de sa vie; & se tournant vers ses enfans: *Heureux*, dit-il, *le fils qui peut se glorifier d'avoir un pareil pere. Celui qui a pu s'exposer à un tel péril, est capable d'en affronter beaucoup d'autres; & quiconque l'aura pour ennemi, se tiendra sur ses gardes, s'il est sage.* Gelaleddin passa dans l'Indostan, y fit quelques conquêtes, trouva des amis, & ensuite des rivaux, qui le forcerent de repasser l'Indus. Il rentra dans l'Empire de Karasm, reprit Ispahan, Tauris, & d'autres villes, qu'il ne put conserver. Les Mogols le battirent dans l'Azerbijane, & le forcerent de se retirer dans l'Arménie, où il continua la guerre. Il passa ensuite dans la Natolie, & fut mal-

heureusement vaincu par les Turcs Seljukides, qui le forcerent d'abandonner le païs. Enfin sa mauvaise fortune le conduisit dans le Curdistan, sur la frontiere occidentale de la Perse, où ses ennemis le firent lâchement assassiner vers l'année 1229.

La retraite de Gelaleddin leva le principal obstacle qui retardoit la conquête entiere du Karasm. L'Azerbijane, le païs de Gazna, le Kirman, & d'autres provinces de la Perse furent soumises par les Lieutenans du Prince Mogol. Il assiéga & prit Candahar sur le bord occidental de l'Indus. Un de ses Généraux, nommé Bela, porta la guerre dans le Multan, sur la rive orientale du même fleuve, & s'empara de cette province de l'Inde. Quelques Ecrivains occidentaux ont prétendu que Zingis fit en personne cette expédition, & qu'il subjugua même toutes les Indes, depuis l'Indus jusqu'au Gange, & depuis le Gange jusqu'à la mer de la Chine. Mais les Auteurs Persans & Arabes, cités par Petis de la Croix, & dont quelques-uns étoient contemporains de Zingis-Khan, assurent unanimement que l'Empereur Mogol ne passa

1222.

Ibid. chap. VI, VII.

jamais l'Indus, & que Bela, son lieutenant, qui avoit ordre de pénétrer jusqu'à Lahor, ancienne capitale de l'Indostan, n'osa s'engager dans le pais, parce que les Indiens de Patane lui opposerent une armée formidable (1).

Zingis-Khan après avoir conquis en moins de quatre ans le plus vaste Empire de l'Asie méridionale, résolut de retourner en Tartarie, pour châtier quelques vassaux rebelles, & rétablir l'ordre & la soumission dans le Mogolistan. Il partit de Candahar sur la fin du printems, & reprenant la route de la Transoxiane, il passa tout l'été sur les bords de l'Oxus. Au commencement de l'automne il traversa ce fleuve avec une partie de son armée, & il se rendit à Bocara, dont on commençoit à réparer les ruines.

Ibid. chap. VII.

Conversation curieuse de Zingis-Khan avec deux Docteurs Musulmans.

Il eut avec deux Docteurs de cette ville un entretien, dont les particularités m'ont paru intéressantes. L'un étoit *Cadi*, ou juge du lieu: l'autre exerçoit l'office de *Mufti*, ou de

(1) Ceci peut servir à rectifier ce que j'ai dit, peut-être trop légérement, dans l'Introduction à l'Histoire des Indiens (Tome III, page 27) touchant la prétendue conquête de toutes les Indes par Zingis-Khan.

Grand-Prêtre. Zingis leur demanda ce qu'ils pensoient de la divinité en général. Ils répondirent qu'ils croyoient, comme tous les Musulmans, qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé, & qui mérite seul nos adorations. L'Empereur les assura qu'il pensoit là-dessus comme eux. Il voulut savoir ensuite quels étoient leurs sentimens au sujet de Mahomet. Ils lui dirent que c'étoit un saint Prophete, que Dieu avoit envoyé sur la terre, comme son ambassadeur, pour annoncer sa volonté aux hommes, & leur enseigner la loi qu'ils devoient suivre. *Ce que vous me dites*, repliqua Zingis, *me paroît assez croyable; car moi, qui ne suis que le serviteur de Dieu, j'envoye tous les jours des ambassadeurs en divers païs.* L'entretien tomba ensuite sur la priere, sur le jeûne, sur l'aumône, & sur d'autres points de la Religion Musulmane. L'Empereur approuva toutes ces pratiques. Il dit à l'occasion de l'abstinence, prescrite dans le tems du *Ramadan*, qu'il étoit bien juste que les Musulmans jeûnassent pendant un mois de l'année, eux qui faisoient la débauche tout le reste du tems, même pendant les nuits de leur

mois ſacré. Il diſputa long-tems ſur l'article des Moſquées, dont ces Docteurs prêchoient la néceſſité, & qu'ils appelloient les maiſons de Dieu. Tout ce qu'ils alléguerent en faveur de cet uſage lui parut peu convainquant. Il ſoutint qu'on pouvoit prier par-tout, que Dieu entendoit ceux qui l'invoquoient dans quelque lieu qu'ils fuſſent, & que le monde entier étoit ſa maiſon.

Zingis-Khan ne fut de retour à Caracorum qu'en 1224. Il étoit alors âgé de ſoixante-dix ans. L'année ſuivante il porta la guerre dans le Tangu, & remporta une grande victoire ſur *Schidaſcou*, Souverain de cette contrée. Il ſe préparoit en 1226 à conquérir la Chine méridionale; mais dans le tems qu'il s'occupoit de cette grande entrepriſe, il tomba dans une maladie de langueur, à laquelle les remedes ne purent apporter aucun adouciſſement, & qui le conduiſit enfin au tombeau ſur la fin de cette année. Ce Prince eut toutes les qualités qui font les grands conquérans: un génie élevé, un grand courage, une force de corps extraordinaire, une ambition exceſſive. Il entendoit parfaitement la

Mort de Zingis-Khan.

Ibid. chap. XIV.

1226.

guerre ; il étoit ſobre ; il avoit une éloquence naturelle, qui le faiſoit parler en public avec dignité, & qui dans le particulier rendoit ſa converſation très-agréable. Une cruauté exceſſive, qui étoit autant le vice de ſon païs que celui de ſes mœurs, ternit l'éclat de ſes grandes actions. Aucun conquérant n'a fondé avant lui une Monarchie ſi vaſte. Son Empire s'étendoit depuis la Chine méridionale juſqu'à la Natolie, & depuis l'extrémité de la Tartarie ſeptentrionale juſqu'aux Indes ; c'eſt-à-dire, que de l'Orient à l'Occident il comprenoit près de deux mille lieues, & plus de mille du Nord au Midi. L'Empire Romain, dans le tems de ſa plus grande puiſſance, étoit moins étendu. Un grand Miniſtre * ayant fait traduire un manuſcrit oriental, qui contenoit le recit des principales actions de Zingis-Khan, fut frappé de la lecture Françoiſe de cet écrit : *Voilà*, dit-il, *un homme bien extraordinaire, & qui mérite mieux qu'Alexandre le glorieux titre de Conquérant de l'Aſie.* Mais le héros Mogol vivoit parmi des peuples barbares, dans un ſiecle où l'ignorance étoit preſque générale, & dans un païs dont nos

* M. Colbert.

Ibid. Dans l'Avertiſſement.

plus habiles Géographes ont peine à marquer la veritable position : voilà pourquoi son nom étoit à peine connu de M. Colbert.

CHAPITRE III.

Successeurs de Zingis-Khan. Ce que devint le vaste Empire qu'il avoit fondé.

Partage de la Monarchie de Zingis-Khan, entre ses quatre fils.

POUR achever d'éclaircir l'Histoire des Mogols du moyen âge, il est important de faire connoître les successeurs de Zingis-Khan, & ce que devint le vaste Empire dont il fut le fondateur. Le Héros Tartare partagea ses conquêtes entre ses quatre fils. Il donna à *Touschi*, ou *Zuzi*, l'aîné de tous, le *Capschac*, païs situé au Nord de la mer Caspienne, où est aujourd'hui Astrakan, & qui s'étendoit alors jusqu'à la Sibérie & à la mer glaciale. *Zagatai* obtint la Transoxiane & le Turkestan. *Tuli* eut la Perse, & les païs conquis dans l'Inde. Le Mogolistan, le Catai, & le reste de la Tartarie orientale, furent le partage d'*Octai*.

Petis de la Croix, vie de Zingis-Khan, p. 395 & suiv.

Empire de CAPSCHAC.

Ligne de Touſchi.

Zingis-Khan, qui dut à la valeur de Touſchi la conquête du païs de Capſchac, lui en accorda la ſouveraineté vers l'année 1224. Touſchi étant mort en 1225, laiſſa un fils nommé *Batou*, qui lui ſuccéda, & qui conquit le païs des Alains, à l'occident de la mer Caſpienne, la Ruſſie, la Bulgarie, & d'autres contreés. Il porta la guerre juſque dans la Pologne, ſaccagea la Moravie & la Dalmatie, & ſe préparoit même à paſſer dans la Hongrie, pour marcher de là à Conſtantinople, lorſque la mort l'enleva en 1256.

Les Khans de Capſchac ſe font Mahometans.

Il eut pour ſucceſſeur ſon frere *Bereké*, qui eut de grands démêlés avec le Prince Hulacou, fils de Tuli, au ſujet de la ſucceſſion de la Tartarie. Bereké embraſſa le Mahometiſme, que tous les Khans de Capſchac ont toujours profeſſé depuis. Il mourut en 1266. L'Hiſtoire de ſes ſucceſſeurs, dans l'eſpace de plus d'un ſiecle, n'offre aucune revolution remarquable, & ces Princes gouvernerent avec aſſez de tranquillité. Mais après le regne de *Tocta Caya*, XXIIIeme. Khan, mort en 1376, l'Empire de Capſchac reçut de terribles ſe-

coussses. Le fameux *Timur-Bec* (Tamerlan) porta la guerre & la désolation dans ce païs, vainquit & déposa plusieurs Khans, en installa d'autres, auxquels il ne laissa qu'une ombre d'autorité, & régna lui-même despotiquement sous leur nom. Après sa mort la tranquillité fut rétablie dans le Capschac, & les Khans recouvrerent leur puissance.

Dans le quinzieme siecle après le regne de *Hadgy-Keray*, quarante-troisieme Khan, qui mourut en 1475, cet Empire éprouva de nouvelles disgraces. Trois Princes se disputerent la Couronne, & désolerent le païs par leurs divisions. Le Capschac fut en même-tems ravagé par les Russiens, qui rentrerent en possession des provinces que Batou leur avoit enlevées. Ce malheureux Royaume étoit menacé d'une ruine totale, si Mahomet II, Empereur des Turcs, n'eût pris sa défense. Il chassa les Moscovites de Caffa & de Mancoup, prit dans cette derniere ville Mengheli - Keray, fils de Hadgy, l'un des prétendans à la Couronne, le mit dans les fers, & l'installa ensuite sur le trône de Capschac.

Depuis ce coup d'autorité les Rois

de Capſchac ont toujours dépendu de la Cour Ottomane, qui les tient dans une ſujettion étroite. Dans le cours du ſeizieme & du dix-ſeptieme ſiecles il y eut pluſieurs Khans dépoſés, envoyés dans les priſons de Rhodes, & même condamnés à mort (1), pour avoir encouru la diſgrace de la Porte. Petis de la Croix compte ſoixante-cinq Khans de cette race, depuis Touſchi juſqu'à *Kaplan-Keray*, que les Turcs depoſerent en 1708. Elle ſubſiſte encore aujourd'hui dans deux principales branches, dont l'une regne dans la Crimée, à l'extrêmité du Pont-Euxin, & l'autre dans le païs des Uſbeks, ſur les bords de la mer Caſpienne.

Ils deviennent dépendans de la puiſſance Ottomane.

Empire de ZAGATAI.

Zagatai, ſecond fils de Zingis-Khan, eut, comme on l'a dit, dans ſon partage la Tranſoxiane & le Turkeſtan. Les païs de ſa dépendance porterent ſon nom. Il les gouverna pendant ſeize ans avec beaucoup de ſageſſe, & mourut en 1242. Dix-huit Princes de ſon ſang lui ſuccederent en ligne directe, & régnerent avec la plénitude

Ligne de Zagatai.

Idem. Ibid. p. 508. & ſuiv. Petis de la Croix (le fils) vie de Timur-Bec. Liv. I.

(1) *Anayet-Keray*, cinquante-huitiéme Khan, fut éxécuté à Conſtantinople en 1637.

du souverain pouvoir. *Ali*, vingtieme Empereur, issu de la branche d'Octai, usurpa la Couronne vers le commencement du quatorzieme siecle: mais après sa mort les descendans de Zagatai furent rétablis.

Kazan, vingt-deuxieme Khan, monta sur le trône en 1322. Ce Monarque se rendit si odieux par sa cruauté & par ses injustices, que tous les Grands de l'Etat se liguerent contre lui. Il fut tué dans un combat l'an 1346. Les Princes ligués mirent à sa place *Danesmendgé*, Prince de la race d'Octai qu'ils massacrerent ensuite pour couronner *Beyan-Couli*. L'Emir *Cazagan*, chef de la ligue, régna sous le nom de ce Monarque, & ne lui laissa que le vain titre de grand Khan. Ce fut alors que commença la décadence de l'Empire de Zagatai.

Premiere décadence de l'Empire de Zagatai.

Cazagan, que quelques Historiens ont mis au rang des Rois de Transoxiane, parce qu'il gouverna le Royaume avec une autorité absolue, fut assassiné par son gendre en 1357. Abdalla son fils, succéda à sa puissance. Il établit sa résidence à Samarcande, où il conduisit Beyan-Couli, qu'il confirma d'abord dans la dignité de grand Khan,

Khan, & qu'il fit mourir ensuite pour lui enlever sa femme. Il mit à sa place *Timur-Chah*, Prince de la race de Zagatai, dont le pere avoit été Roi, avant l'usurpation d'Ali. Abdalla ne jouït pas long-tems de son crime. *Beyan-Selduz*, *Hadgy-Berlas*, & d'autres Emirs se liguerent contre lui, le forcerent d'abandonner pour jamais le païs, massacrerent ses freres, & mirent à mort le Sultan qu'il avoit installé. Hadgy-Berlas étoit oncle du fameux *Timur-Bec*, autrement nommé Tamerlan.

Il tombe dans l'anarchie.

L'Empire fut quelque tems sans Chef, & tomba dans une terrible confusion. Beyan-Selduz & Hadgy-Berlas érigerent leurs terres en principautés indépendantes. Les autres Emirs imiterent ce dangereux exemple, & le Royaume, qui n'avoit pu supporter le joug d'un légitime Monarque, devint la proie d'une infinité de Tyrans, qui le déchirerent. Pendant ces désordres, Hussein, neveu d'Abdalla, & petit-fils de Cazagan, se rendit maître de Kabul, & de quelques autres domaines dont il forma un Etat assez considérable. Ce Prince eut dans la suite de grandes liaisons avec *Timur-Bec*.

Tandis que le Royaume s'affoibliſſoit par ces démembremens, & tendoit à une ruine totale, un Prince de la
1359. race de Zagatai, nommé *Togluc-Timur*, Khan de Kashgar, dans le bas Turkeſtan, entreprit de remonter ſur le trône de ſes peres. Il entra dans la Tranſoxiane avec une armée, gagna par des careſſes quelques Emirs du païs, réduiſit les autres par la force, & fut proclamé grand Khan de Zagatai. Hadgy-Berlas, ayant refuſé de le reconnoître, ſe réfugia dans le Khoraſan, où il fut tué quelques années après par une troupe de brigands. Beyan-Selduz, malgré ſes ſoumiſſions, fut maſſacré par les ordres du grand Khan. Huſſein, prince de Kabul, ayant été
1360. vaincu dans une bataille, perdit ſes Etats, & fut obligé de ſe cacher dans les déſerts du Turkeſtan. Timur-Bec, neveu d'Hadgy-Berlas, fut plus heureux. Il obtint la reſtitution de ſes terres, & ſe fit même adjuger l'héritage de ſon oncle. Mais s'étant enſuite brouillé avec la Cour de Cashgar, il alla joindre Huſſein dans ſa retraite. Ces deux Princes ſe liguerent avec d'autres Emirs mécontens, & formerent un parti qui devint bientôt redoutable.

Togluc Timur mourut en 1362. *Elias-Coja*, son fils, prit le titre de grand Khan, & se fit reconnoître par les Emirs de son parti. Mais la faction d'Hussein & de Timur-Bec, s'opposa à ses prétentions, le chassa de la Transoxiane, & fit élire un autre grand Khan, nommé *Cabulchah*, dont le bisayeul avoit joui de cette dignité. Les deux Emirs regnerent sous son nom. 1363.
Il eut quatre successeurs, qui furent nommés par Timur-Bec, & qui n'eurent pas plus d'autorité. On les choisissoit dans la famille de Zingis-Khan, & leur nom étoit mis à la tête des Ordonnances, par égard pour le peuple, qui conservoit toujours un grand respect pour la mémoire de ce grand homme. Le dernier, nommé *Toumen-Cotluc*, fut installé en 1390. Les successeurs de Timur-Bec s'affranchirent de cet usage, & la puissance de Zingis-Khan fut entierement éteinte dans le Zagatai, vers le commencement du quatorziéme siécle. L'auteur que j'ai cité compte 32. Khans depuis Zagatai jusqu'à Toumen-Cotluc.

Empire d'OCTAI, Roi de Tartarie; Son Royaume passe dans la branche de TULI.

Ligne d'Octai.

Octai qui eut en partage presque toute la Tartarie Asiatique, établit le siége de son Empire à *Oloughiourt*, ville du Mogolistan, peu éloignée de Caracorum. Il régna pendant treize ans, avec beaucoup de gloire, & mourut vers l'année 1240. *Keyouc* son fils lui succéda, & cessa de vivre en 1246. C'est le seul Prince de la ligne d'Octai qui ait régné dans la Tartarie, dont l'Empire passa dans la branche de Tuli, soit que Keyouc n'eût point laissé d'enfans, soit qu'ils fussent trop jeunes pour être placés sur le trône.

Petis, *ibid.* p. 5111, & suiv.

Empire de TULI.

Ligne de Tuli.

Tuli, à qui Zingis-Khan avoit résigné la Perse, & les Etats conquis dans l'Inde, fit régir son Royaume par des Lieutenans, & fixa son séjour à la Cour d'Ouloughiourt, auprès d'Octai son frere, qu'il aima toujours tendrement. Il mourut en 1229, trois ans après Zingis-Khan.

Il eut pour successeur *Mangou*, l'aîné de ses fils, qui parvint aussi au trône de la Tartarie, en 1250, quatre

ans après la mort de Keyouc, dans qui s'éteignit la ligne d'Octai. Mangou établit sa résidence à Ouloughiourt, & laissa l'administration de la Perse à Hulacou son frere. Il mourut en 1257. sans laisser d'enfans.

Kublai, autre fils de Tuli, succéda à Mangou. Ce Prince se rendit fameux par ses exploits, principalement par la conquête de la Chine. Il fut le fondateur de la premiere Dynastie Tartare (1) qui a régné dans cet Empire. Ses descendans ayant été chassés du trône de la Chine, retournerent dans le Mogolistan, où ils continuerent de régner jusqu'au tems de Timur-Bec, qui renversa leur puissance. Kublai mourut en 1294. Sa famille a donné neuf Empereurs à la Chine, & seize Khans à la Tartarie. Elle tomba dans une telle obscurité au commencement du quinziéme siécle, qu'il n'en est plus fait mention dans l'Histoire.

Branche de Kublai, qui regne dans la Chine & dans la Tartarie.

La race d'Hulacou, second fils de Tuli, ne subsista pas plus long-tems. Ce Prince, comme on l'a dit, avoit obtenu la régence de la Perse, dont la souveraineté appartenoit à Mangou,

Branche d'Hulacou, qui regne dans la Perse.

(1) Celle des YVEN; c'est la vingtiéme des dynasties Chinoises.

fils aîné de Tuli. Il gouverna ce Royaume pendant quinze ans, & l'augmenta de plusieurs provinces. Il conquit la Chaldée sur le Sultan *Mustasim-Billah*, & détruisit la race des Califes Abassides. Il s'empara ensuite de la Syrie, & de la Natolie. On rapporte sa mort à l'année 1265.

ABACA, son fils, fut couronné Roi de Perse, par les ordres du Kublai, qui lui céda la propriété de cet Empire. Il régna avec réputation pendant seize ans, & mourut en 1281. Il eut pour successeurs :

I. *Nicouder*, autre fils d'Hulacou, mort en 1284. Ce Prince embrassa la Religion Mahométane, qui dominoit depuis long-tems dans la Perse.

II. *Argoun*, fils d'Abaca, qui mourut en 1291.

III. *Ghendgiatou*, frere d'Argoun, qui fut tué en 1295.

IV. *Baydou*, petit-fils d'Hulacou, mort dans la même année.

V. *Mahmoud-Gazan*, fils d'Argoun, qui cessa de vivre en 1304.

VI. *Codabendé*, frere de Gazan. Ce Prince bâtit la ville de *Soltanya*, qu'il choisit pour le lieu de sa résidence. Il y finit ses jours l'an 1317.

VII. *Abousaïd-Behadeur*, fils de Codabendé, mort en 1335.

La plupart de ces Princes regnerent avec autant de gloire que d'autorité. Mais après la mort d'Abousaïd l'Empire Persan tomba dans une affreuse confusion. Les fils de ce Monarque se disputerent la Couronne, & se firent une guerre cruelle. Les Grands Seigneurs profiterent de ces divisions pour se rendre indépendans. *Ascraf*, qui avoit été Visir d'Abousaïd, usurpa l'Azerbijane, & fut ensuite dépossédé par *Janibek*, huitiéme Khan du Capschac. Bien-tôt après *Buzurk-Hassan*, petit-fils d'Argoun, troisiéme successeur d'Hulacou, s'empara de cette même province, & de la Chaldée, & fonda la Dynastie des *Ilcaniens*, qui donna quatre Rois à l'Azerbijane dans le cours de soixante ans. *Ahmet*, le dernier des Princes Ilcaniens, fut détrôné par Cara-Mehemed, prince Turcoman, qui régnoit sur la tribu des *Moutons noirs*. Ce Mehemed établit dans l'Azerbijane une nouvelle Monarchie, qui porta le nom de sa tribu. D'autres Princes partagerent les débris de l'Empire Persan. Les *Musaffer* regnerent dans la

Décadence de l'Empire Persan.

Révolutions dans l'Azerbijane.

Perse proprement dite : les provinces de l'Inde furent envahies par une Dynastie de Princes Turcs.

Les choses subsisterent en cet état jusqu'au tems de Timur-Bec, qui, vers la fin du quatorziéme siecle, renversa toutes ces Monarchies naissantes ; & changea la face de l'Empire Persan. Il est tems de faire connoître plus particulierement l'auteur de ces grandes révolutions. Son Histoire nous ramenera naturellement à celle des Mogols de l'Inde, qui le reconnoissent pour le fondateur de leur Monarchie.

CHAPITRE IV.

Conquêtes de TIMUR-BEC, Fondateur de l'Empire Mogol dans l'Indostan.

Origine de Timur-Bec.

TIMUR-BEC (1) sortoit de la Tribu Mogole des *Berlas*, qui descendoient d'*Yedensi-Berlas*, petit-fils de *Tumana* (2), dix-septiéme Empereur Mogol depuis Bertezena. Il

(1) Le Prince Timur. *Bec*, ou *Beg* en langue Mogole signifie *Prince*.

(2) Tumana étoit le trisayeul de Zingis-Khan. Voyez ci-dessus la table généalogique des Empereurs Mogols.

naquit à *Kech* (1), ville du Mogolistan, vers l'an 1335 de l'Ere Chrétienne, sous le regne de Kazan, vingt-deuxiéme Khan du Zagatai. Son pere appellé *Tragaï*, étoit Emir ou Prince d'un petit Etat, dont Kech étoit la capitale. *Carafchar-Nevian*, son cinquiéme ayeul, avoit été premier Ministre de Zagatai, fils de Zingis-Khan, & commandoit un *Toman*, ou corps de dix-mille hommes. Ce commandement devint héréditaire dans sa famille. Ainsi c'est par une calomnie aussi absurde qu'odieuse que quelques Ecrivains orientaux ont représenté Timur-Bec comme un soldat de fortune, & un avanturier sans naissance, qui ne s'est élevé que par ses brigandages. Il ne faut pas ajouter plus de foi à ce que disent les mêmes Auteurs qu'il fut blessé d'une fléche, qu'un berger, dont il déroboit les moutons, lui décocha, ce qui le rendit boiteux, & lui fit donner le nom de *Timur-Lenc* (2), d'où

Petis, le fils; Hist. de Timur-Bec dans l'Avertissement.

Impostures débitées contre sa naissance.

(1) Petis de la Croix, le fils, place cette ville à 99 dégrés, 30 min. de longit. & à 39 dégrés, 30. minutes de latitude.

(2) Au lieu de Timur-Bec. *Lenc*, en Arabe signifie boiteux. Pour faire ce mauvais rebus, dit Petis de la Croix, il ne faut que changer quelques points. Ainsi au lieu de *Bec*, qui signifie Prince, on lit *Lenc*, qui signifie boiteux.

l'on a forgé *Tamerlan* & *Tambourlan*, noms ridicules, que le torrent des Annalistes occidentaux n'a pas laissé d'adopter contre la dignité de l'Histoire. On accuse principalement les Ecrivains Turcs & Arabes d'avoir originairement débité tous ces mensonges, dans la vue de flétrir la gloire d'un conquérant illustre, qui avoit porté le ravage & la désolation dans leur païs.

Exercices de son enfance.

Le Prince Mogol montra dans ses tendres années une grande passion pour la gloire, un courage intrépide, & une ambition naissante, qui lui faisoit prendre un ton d'autorité avec ses compagnons, dans un âge qui semble fait pour l'égalité. Il exigeoit d'eux des hommages & des soumissions : il élevoit les uns aux dignités; il disgracioit les autres : quelquefois il les rangeoit en bataille, & leur ordonnoit d'attaquer un retranchement, une ville, ou des bataillons imités en figures d'osier, que sa main formoit. Il maintenoit une discipline sévére dans sa petite armée.

Ibid. Pref. de l'Auteur Persan.

Dans sa jeunesse, il s'adonna à tous les exercices qui peuvent fortifier le corps & augmenter le courage. Ses

plus chers amusemens étoient de monter à cheval, de s'exercer à la lutte, à la course, de rompre une lance, de s'escrimer avec le sabre, de passer les jours à la chasse.

A l'âge de vingt-cinq ans il entra dans une carriere plus sérieuse. Le païs de Kech, ancien patrimoine des Princes Berlas, fut sur le point d'être envahi par Togluc - Timur, roi de Cashgar, qui aspiroit à l'Empire du Zagatai. Hadgy-Berlas, oncle de Timur-Bec, prit la fuite aux approches de l'armée ennemie, & pour comble de disgrace, Tragaï son pere mourut dans l'année de cette invasion. Une conduite adroite & prudente délivra Timur de tous ces périls, & sauva son païs. Il alla trouver les Généraux de Togluc, qui étoient déja dans Kech, les gagna par ses soumissions, s'insinua avec le même bonheur dans les bonnes graces du Monarque, & reçut de lui, à titre d'hommage, l'investiture du païs de Kech, avec le *Toman* de dix mille hommes annéxé à cette principauté.

Idem, ibid. Liv. I.

1360.

Il s'unit ensuite étroitement avec l'Emir *Hussein*, qui s'étoit érigé une petite principauté à Kabul, & fit la guerre, avec divers succès à plusieurs

Premieres armes de Timur-Bec.

Tribus Mogoles. Hussein ayant été dépouillé de ses Etats par le Roi de Cashgar, & Timur s'étant lui-même brouillé avec ce Monarque, les deux Emirs se retirerent dans les déserts du Turkestan, y leverent des troupes, remporterent plusieurs avantages sur
1363. Togluc, & sur Elias Coja son fils, chasserent ce dernier du Zagatai, & firent couronner dans Samarcande un autre Khan.

1365. L'envie de dominer dans le païs, & de faire la loi à toutes les Tribus Mogoles, avoit formé l'union des deux Emirs. La jalousie d'autorité les divisa dans la suite, & lorsqu'ils n'eurent plus d'ennemis étrangers à combattre, ils se firent une guerre cruelle, qui dura quatre années, & qui fut suivie d'une espece de réconciliation. Les hostilités ayant recommencé, Hussein fut vaincu dans une bataille décisive, & les soldats de Timur le massacrerent. Toute l'autorité passa dans les mains de son rival, que le suffrage des Emirs plaça sur le trône impérial de Zagatai. Timur-Bec étoit alors âgé de trente-quatre ans.

Il est proclamé Empereur de Zagatai.

1369. Il ouvrit son regne par la conquête de Balk, de Kabul, & des autres villes

que l'Emir Hussein avoit possédées. En 1370 il porta la guerre au païs de Cashgar, dont les Rois, depuis l'irruption de Togluc-Timur, conservoient toujours des prétentions sur la Transoxiane, & continuoient de porter le titre de grands Khans du Zagatai. Il eut de longs démêlés avec ces Princes, & il n'acheva de les soumettre qu'en 1390.

Idem. Ibid. Liv. II.

Cette expédition étoit à peine commencée, qu'il eut une autre querelle avec *Hussein Sofi*, Khan de Karasm (1), au sujet de quelques territoires que ce Prince avoit usurpés sur l'Empire de Zagatai. Timur-Bec fit plusieurs excursions dans ce païs, qui fut entierement subjugé en 1379.

Il s'empare du Royaume de Karasm.

Dans le cours de cette guerre, *Tocatmich-Aglen*, Prince de la race de Zingis-Khan, vint implorer la protection de Timur, contre *Ourous-Khan*, Prince de la même famille, qui s'étoit emparé de l'Empire de Capschac (2), sur lequel Tocatmich avoit des pré-

Il dispose de celui de Capschac.

(1) Petit Etat, situé à l'Orient de la mer Caspienne, & qui s'étoit formé du démembrement de l'Empire de Zagatai & de la Perse, dans le tems des troubles qui arriverent après la mort de Zingis-Khan.

(2) Etat situé au Nord de la mer Caspienne, & qui s'étendoit jusqu'à la Moscovie.

tentions. Timur détrôna Ourous-Khan, & ses deux successeurs *Tocta-Caya* & Temour Melic, & mit la couronne de Capschac sur la tête de Tocatmich, qui se reconnut vassal de l'Empereur Mogol.

Conquête de Khorasan. En 1380, ayant exigé l'hommage de *Malek Cayasoddin* roi de Khorasan, il lui déclara la guerre sur le refus qu'il fit de se soumettre. Il emporta d'assaut *Foudgende*, une des plus fortes places de ce royaume, & fit passer tous les habitans au fil de l'épée. Il marcha ensuite à Herat, qui se rendit, & qui fut abandonné au pillage. Le Sultan Cayaseddin fut fait prisonnier dans cette capitale du Khorasan, & les Mogols y firent un butin inestimable. *Esferaïn*, *Kelat*, *Terchiz*, & *Sebzvar*, furent forcées après quelque résistance. Timur fit un terrible exemple dans la derniere de ces places. Deux mille brigands, qui s'y étoient retirés, furent entassés tout vifs les uns sur les autres, avec un mastic de briques pilées & de chaux, & ces horribles matériaux servirent à la construction de plusieurs tours. Les provinces de *Sistan* & de *Mazendran*, dépendantes du même Royaume, mais gouvernées par des

Princes particuliers, furent aussi forcées de se soumettre. Tout le païs fut subjugué en moins de trois années.

La conquête de l'Irac Agemi, qui est l'ancienne Hircanie, suivit de près celle de Khorasan. Timur entra dans cette province en 1385, & s'empara de *Soltania*. L'année suivante il tourna ses armes contre l'Azerbijane, & conquit en passant le petit païs de Lor. Tauris, capitale de l'Azerbijane, ouvrit ses portes. Le vainqueur passa ensuite l'*Ourous*, qui est l'Araxe des Anciens, emporta *Corni*, *Surmalu*, & *Cars*, places situées dans le voisinage de ce fleuve, & s'ouvrit par-là le chemin de la Géorgie. *Teflis*, capitale de ce Royaume fut assiégée, & prise d'assaut. On y fit prisonnier, le Prince *Malek Ipocrate*, roi de Géorgie, qui fut d'abord chargé de chaînes, & qu'on renvoya ensuite, après lui avoir fait abjurer le Christianisme. L'Ecrivain Mahométan *, traduit par Petis de la Croix, s'exprime ainsi au sujet de l'apostasie de *Malek* : *Timur instruisit lui-même le Prince Géorgien, & lui allégua mille raisons convaincantes pour le détromper du Christianisme. Il lui communiqua tant de lumieres sur la*

De l'Azerbijane.

* *Cherifeddin-Ali.*

Petis, t. [illegible] p. 400.

Loi de Mahomet, que la Grace de la vocation entra dans son esprit, qui étoit rempli de ténébres. Malek abandonna l'erreur, & fut mis dans la liste des vrais croyans.

Et de toute la Géorgie.

L'Empereur ayant terminé cette glorieuse campagne par la conquête de toute la Géorgie, & de quelques Provinces voisines, passa l'hyver sur les bords de l'Ourous. Au commencement du printems de l'année 1587, il se rapprocha de l'Azerbijane, sur la nouvelle qu'il reçut que Tocatmich, qu'il avoit fait Empereur de Capschac, s'étoit ligué contre lui, & menaçoit cette Province d'une invasion. Il envoya de ce côté-là quelques détachemens, qui rencontrerent l'armée ennemie, la mirent en déroute, & la poursuivirent jusqu'au détroit de Derbende (1), dans le voisinage de la mer Caspienne. Il marcha ensuite contre les Turcomans (2), sous prétexte de châtier les brigandages qu'ils exerçoient sur les voyageurs, principalement sur les caravanes qui alloient à la Mecque. Il ravagea leurs campagnes,

(1) Fameux passage des Montagnes. C'est ce que les anciens appelloient les *Portes Caspiennes*.

(2) Peuple établi entre la mer Caspienne & la mer Noire, dans le voisinage de la Géorgie.

pilla leurs bestiaux, emmena une grande multitude d'esclaves, & porta la desolation jusqu'au païs de *Van* & de *Vastan* dans la basse Arménie.

Progrès dans la Perse.

Dans l'automne de la même année il entra dans le païs de Fars (1), traversa une partie du Couhestan, & campa à la vue d'Ispahan, qui lui ouvrit ses portes. Cette ville, malgré ses soumissions, fut abandonnée à la fureur du soldat, à l'occasion d'une légere émeute qui fut excitée par quelques gens de la lie du peuple. Le massacre fut presque général, & comme l'Empereur avoit mis à prix la tête de chaque Persan, on en compta jusqu'à soixante-dix mille, qui furent amoncelées en plusieurs tas, & dont on construisit d'horribles trophées, semblables à ceux qu'on avoit élevés à Sebzvar.

Massacre général dans Ispahan.

Le vainqueur marcha de-là à Chiraz, où les rois de Perse, de la race de *Musaffer*, faisoient alors leur résidence. Le Sofi *Elabeddin* abandonna cette ville aux approches de l'armée Mogole, & se retira à Tostar, où *Chah-Mansour*, son parent, le fit charger de chaînes. Chiraz reçut Timur-Bec dans ses murs,

Prise de Chiraz.

(1) Dans la Perse.

& presque tout le Royaume se rangea sous son obéissance.

Tandis qu'il étendoit les limites de son Empire du côté du midi, il apprit que plusieurs Emirs des provinces septentrionales s'étoient révoltés; que le Khan de Capschac, son vassal, avoit fait une irruption dans la Transoxiane; qu'*Ilicmich-Aglen* & *Soliman Sofi*, princes de Karasm, s'étoient secrettement ligués avec ce Khan, & que le même esprit de révolte s'étoit répandu dans le royaume de Cashgar & dans le Mogolistan. Ces fâcheuses nouvelles le rappellerent à Samarcande vers la fin de l'année 1388.

Son retour dans la Transoxiane causa tant de frayeur aux troupes de Capschac, qui la désoloient depuis plusieurs mois, qu'elles se retirerent avec précipitation dans le Royaume de Karasm. Timur-Bec les poursuivit, & marcha en même tems contre Ilicmich & Soliman, qui avoient accordé un azile à ces troupes fugitives. Ils ne l'attendirent pas, & ils prirent eux-mêmes le parti de se réfugier sur les terres de Capschac. Il envoya contre eux son fils Miran-Chah, qui les atteignit, battit leur arriere-garde, fit un grand car-

Petis, *ibid.* Liv. III.

nage de leurs gens, & pilla tous leurs bagages. L'Empereur, justement irrité de la conduite des Karasmiens, rasa jusqu'aux fondemens la capitale de leur païs, en fit labourer le sol, & transporta à Samarcande tous ses habitans. Quelque tems après il fit mourir *Mehemet Mireké*, son gendre, & Aboul *Feteh*, frere de Mehemet, qui avoient trempé dans cette révolte.

Ruine de Karasm.

La rigueur du froid qui fut excessif en 1389, ne l'empêcha pas d'entreprendre au commencement de l'hiver une expédition contre le Khan de Capschac, qui avoit envoyé au-delà du Sihon * une nouvelle armée, sous les ordres d'Ilicmich. Timur remporta deux victoires sur ces troupes Tartares, & les dissipa. Au printems de l'année suivante il fit partir le Prince Miran-Chah pour le Khorasan, où la famille des *Serbedals*, anciens rois du païs (1), avoit excité quelques mouvemens, principalement à *Kelat*, & à *Tous*. Miran-Chah extermina tous ces Princes rebelles; & pour achever de couper cours aux désordres que les fac-

* L'ancien Jaxartes.

Destruction des Princes du Khorasan.

(1) Cette famille a regné quarante-cinq ans dans le Khorasan, pendant le huitiéme siécle, & lui a donné douze Rois.

tieux pourroient exciter, il fit mourir à Samarcande le Sultan *Malek*, fils de Cayaſeddin, dernier roi du Khoraſan, & les Princes *Elabeddin* & *Mahmoud*, fils de Malek; de maniere qu'il ne reſta pas un ſeul rejetton de cette malheureuſe famille.

Ravages dans le Mogoliſtan.

Tandis que Timur faiſoit faire par ſon fils ces terribles exécutions, il alla châtier en perſonne les Emirs qui s'étoient révoltés dans le Mogoliſtan. Il partagea ſon armée en pluſieurs corps, qui ſe rendirent par différentes routes à *Ylduz* (1), d'où ils porterent la déſolation dans tout le païs. On aſſure que Timur-Bec s'avança plus de mille lieues dans le Mogoliſtan. Il commença cette expédition au printems, & ne laiſſa pas d'être de retour à Samarcande avant l'hiver. Il paſſa cette ſaiſon à Bocara, & pour tenir ſes troupes en haleine, il forma un camp ſur le bord des Lacs qui ſont aux environs de cette grande ville. Comme on trouve dans ces lieux aquatiques une multitude infinie de cygnes & d'autres oiſeaux, il fit une grande chaſſe. Ses

Petis, *ibid.* Chap. VII.

Chaſſe Militaire.

(1) Ville ſituée au centre de la grande Tartarie, environ à cinq cens lieues de Samarcande. Quelques Géographes l'appellent *Cyalis*.

ſoldats avec le ſecours d'un grand nombre de radeaux entrerent dans ces étangs, pourſuivirent au bruit des inſtrumens militaires ces animaux timides, & en tuerent une prodigieuſe quantité. On en prit quelques-uns avec une eſpéce de faucons, que les Mogols de ces quartiers appellent *Togrul*, & qui eſt, dit-on, le plus adroit & le plus fort des oiſeaux de proye. Ibid.

L'an 1390 il tint une Diette, dans les campagnes d'Akiar, qui eſt un Bourg du païs de Kech. Tous les Officiers de l'armée eurent ordre de s'y rendre. L'Empereur publia dans cette aſſemblée une ordonnance, par laquelle il fut enjoint à chaque Capitaine d'augmenter ſa troupe d'un certain nombre de ſoldats. Le premier uſage qu'il fit de ces nouvelles levées fut d'envoyer un corps d'armée conſidérable contre Camareddin, qui prenoit le titre de Roi de Cashgar. Les Emirs, chargés de la conduite de ce détachement, firent le dégât dans le païs, chercherent longtems Camareddin, ſans pouvoir le joindre, pénétrerent juſqu'aux bords de l'*Irtich* (1), tracerent avec des

Expédition contre le Roi de Cashgar.

(1) Ce fleuve traverſe le Mogoliſtan & le païs de Cashgar.

fers rouges leurs chiffres & leurs armoiries ſur les arbres qui ſont au-delà de ce fleuve, pour témoigner qu'ils avoient pouſſé juſque-là leurs conquêtes, & reprirent le chemin de Samarcande, après avoir erré pendant ſix mois dans les déſerts de cette contrée.

Guerre de Capſchac.

Une nouvelle expédition dans le royaume de Capſchac occupa l'infatigable Timur-Bec pendant l'année 1391. Il partit de *Tachkunt* (1) au mois de Janvier, & marcha à grandes journées vers *Cara-Suman*, ville du Capſchac (2), où l'abondance des pluies & des neiges le retint pendant quelques jours. Il répara ce retardement par une marche forcée de trois ſemaines, pendant laquelle on eut tant à ſouffrir, ſoit des fatigues d'une ſi longue courſe, ſoit de la diſette d'eau, que tous les chevaux de l'armée penſerent périr. On arriva le 19 Mars à *Sarec-Ouſan*, bourg ſitué ſur la riviere d'*Artch*, qui ſe perd à quelques lieues de-là dans le Sihon. Timur la traverſa à la nage, à la tête de ſes ſoldats. L'armée continuant ſa route, s'enfonça plus

(1) Ville du Zagatai, ſituée ſur le Jaxarte, vers la frontiere du païs de Cashgar, ou du Turkeſtan.
(2) A 45 d. de lat. ſuivant Petis, & à 99. de long.

avant dans le grand désert de Capschac, & alla camper dans les premiers jours d'Avril au pied de la haute montagne d'*Oulouc-Tac*. Le vainqueur Mogol fit ériger sur son sommet un monument de pierre, en forme d'obélisque, sur lequel on grava la datte de son arrivée dans ce lieu.

Après quatre mois de marche, les Mogols se trouvant au milieu d'un païs sauvage & inculte, à huit ou neuf cens lieues de leur patrie, commencerent à manquer de vivres. La disette devint si grande dans le camp, qu'un mouton, & une mesure de farine, du poids d'environ vingt-quatre livres, s'y vendoient cent pistoles. Timur fit défendre généralement, sous peine de la vie, d'user d'aucun autre aliment que du *Boulamaja*, espéce de hachis de viande, mêlé d'un peu de farine, & réduisit chaque soldat à une portion par jour. Mais cette ressource vint à manquer aussi, & l'on fut obligé de vivre d'herbes, de racines, d'œufs d'oiseaux, d'insectes, & des autres subsistances fortuites qu'on rencontroit. Dans cette extrémité, l'Empereur ordonna une chasse générale, & fit environner une grande étendue de païs dans un cercle que

Petis, Ms. Chap. III.

formerent ses soldats. On tua une prodigieuse quantité de cerfs, de gazelles, de chevreuils, & de dains; ce qui ramena l'abondance dans le camp.

Après cette chasse, Timur fit une revue générale de son armée, & détacha en avant plusieurs partis, pour régler sa marche sur leur rapport. Ils apperçurent une chemin frayé, qui les conduisit dans un lieu où l'on avoit campé fraîchement, & dans lequel ils trouverent même quelques feux qui n'étoient pas entierement éteints. On découvrit ensuite plusieurs hameaux; on y fit quelques prisonniers, qui furent conduits au camp, & qui donnerent des nouvelles certaines de Tocatmich, grand Khan de Capschac. Ils déclarerent que ce Prince, ayant appris avec un extrême étonnement que les Mogols avoient traversé le grand désert, s'avançoit à la tête d'une armée nombreuse, pour les combattre. Bientôt les coureurs des deux armées se rencontrerent, & commencerent un furieux combat, dans lequel les Mogols perdirent beaucoup de braves Officiers. Timur-Bec s'avança pour soutenir ses gens, & mit les ennemis en déroute.

On

On en vint quelques jours après à une action générale. La fortune se déclara pour Timur-Bec, & les ennemis laisserent sur le champ de bataille une infinité de morts. On les poursuivit jusque sur les bords du Volga, à quarante lieues du champ de bataille, & ce qui avoit échappé au fer périt dans les eaux. Les femmes, les enfans, les troupeaux, & toutes les dépouilles des vaincus, tomberent dans les mains des Mogols, qui firent un butin inestimable. Timur campa quelques jours sur les rives du Volga, & reprit ensuite la route de Samarcande, ramenant son armée par le même désert qu'elle avoit traversé avec tant de périls. Cette campagne dura onze mois, & l'on peut évaluer à deux mille lieues le chemin que fit l'armée Mogole dans ses différentes marches.

Janvier 1391.

Timur rassembla ses troupes au printems de l'année 1392, & leur ordonna de se préparer à une guerre de cinq années. Il entra dans le Khorasan, & châtia quelques Emirs qui s'étoient soulevés. Le Ghilan (1), province voisine, qui avoit participé à ces révoltes, essuya de terribles ravages. Amol

Guerre de cinq années.

(1) Ancienne Hircanie Méridionale.

& Mahanasar furent entierement détruites, & l'on fit main-basse sur tous les habitans. Sari & d'autres forteresses se rendirent.

L'année suivante il tourna ses armes contre la Perse, où les *Muzaffer*, Princes du sang royal, causoient de grands desordres par leurs divisions. Chahmansour, après avoir aveuglé le Sultan Elaheddin son parent, avoit usurpé le trône, ce qui avoit allumé une guerre cruelle dans le païs. Timur-Bec marcha d'abord contre l'Usurpateur, & lui livra une sanglante bataille, dans laquelle Chahmansour fut tué par *Shahrok*, quatriéme fils de Timur. Tous les autres Princes de la même maison tomberent dans les mains du vainqueur, & furent mis à mort, à l'exception du Sultan Elaheddin, & du Prince *Chèbeli*, que son propre pere avoit fait aveugler. L'un & l'autre furent envoyés à Samarcande, & Timur assigna des fonds pour leur entretien.

Nouvelle conquête de la Perse. Tous les Princes de la Famille Royale sont exterminés.

Le héros Mogol marcha ensuite à la conquête de Bagdad, capitale de l'*Irac-Arabi* (1). Cette ville, située sur le Tigre, à quinze lieues de l'ancienne

La Chaldée se soumet.

(1) La Chaldée.

Babylone, avoit été long-tems le siége des Califes *Abassides*. Hulacou, petit-fils de Zingis-Khan, ayant tué dans un combat le dernier de ces Califes, l'an 1256, s'étoit emparé de cette ville, & ses successeurs s'y maintinrent pendant cent cinquante ans. *Ahmed Gelaïr* regnoit au tems dont nous parlons. Ce Prince ayant refusé de faire prier dans Bagdad au nom de Timur, & de battre la monnoie à son coin, s'attira l'indignation du fier Mogol. La ville se rendit sans résistance : le palais & les trésors du Sultan furent pillés : on le poursuivit lui-même jusqu'aux bords de l'Euphrate : sa femme & ses enfans furent faits prisonniers. Timur employa le reste de cette campagne à exterminer plusieurs brigands, cantonnés dans les montagnes de l'Arménie.

L'an 1394 il rangea sous son obéissance le Diarbekir, païs arrosé par le Tigre, s'empara d'Edesse & de toute la Mésopotamie, & fit de nouveaux ravages dans la Géorgie, qui s'étoit soulevée. Il partit en 1395 de ces beaux païs de l'Asie occidentale, pour repasser dans les déserts du Nord. Il marcha vers le royaume de Capschac, remporta une grande victoire sur To-

catmich, installa un nouveau Khan (1), poursuivit l'ancien Empereur jusqu'aux bords du Volga, & le força de se cacher dans les forêts de Bulgarie. Parvenu aux extrémités septentrionales de l'Asie, il franchit le grand désert qui la sépare de l'Europe, arriva sur les rives du Boristhene, ravagea la grande & la petite Russie, pilla Moscou, & pénétra jusqu'à Azac, qui est à l'embouchure du Don. Il entra ensuite dans la Circassie, qu'il désola aussi, & prenant sa route par le Mont *Alburz*, qui fait partie du Caucase, il revint en Géorgie, où il prit *Coula*, *Taous*, *Semsen*, & d'autres Places fortes. Il fit main-basse sur tous les Chrétiens de ces quartiers, renversa les Eglises, ou les changea en Mosquées, brisa les statues & les images sacrées, & n'épargna que les temples & les habitations des Musulmans.

Il entre en Europe.

Il s'achemina vers l'Azerbijane en 1396, & envoya de-là ses Lieutenans à la conquête du royaume d'Ormus. Ils subjuguerent en peu de mois cette contrée, & soumirent toutes les villes du Golphe Persique. Après avoir en-

Conquête du Royaume d'Ormus.

(1) *Coritchac Aglen*, fils d'Ourous, que Timur avoit détrôné.

ployé d'une maniere si glorieuse les cinq années de cette mémorable expédition, il ramena ses soldats à Samarcande; & les laissa jouir d'une année de repos dans le sein de leur Patrie.

Il les rappella sous ses drapeaux en 1398, pour marcher à la conquête de l'Indostan. Ce beau Royaume étoit alors au pouvoir d'une Dynastie de Princes Turcs; qui l'avoient conquis cent ans auparavant sur la famille des *Ghaures*. Les Ghaures l'avoient eux-mêmes usurpé l'an 1155, sur celle des *Gaznevides*, ou *Gaznis*, Princes Arabes, qui étoient entrés dans l'Inde l'an 1002, & avoient poussé leurs conquêtes jusqu'au Gange. J'ai observé ailleurs que dès le commencement du huitiéme siécle, sous le régne du Calife Valid, d'autres Arabes avoient subjugué le même païs. Le Sultan qui régnoit en 1398 s'appelloit *Mahmoud*. C'étoit un jeune Prince sans expérience & sans talent. *Sarenk* & *Mellou*, deux de ses Généraux, qui l'avoient placé sur le Trône, jouissoient de toute l'autorité, & régnoient plus véritablement que lui. Timur-Bec prit prétexte de l'oppression de ce jeu-

Petis, Ibid. Liv. IV.

ne Monarque pour porter la guerre dans l'Inde. Il partit au mois de Mars de l'année 1398, passa l'Oxus, entra dans le Tocarestan, qui est au Midi de ce fleuve, traversa les montagnes de *Bacalan*, en chassa plusieurs brigands qui désoloient le païs, marcha ensuite vers Cabul, frontiere de la Perse du côté de l'Orient, & campa à cinq lieues de cette ville. Après avoir détruit les *Ouganis*, les *Pervians*, & d'autres peuples vagabonds de cette contrée, il arriva sur les bords de l'Indus au mois d'Octobre, & traversa ce fleuve à la tête de son armée. La terreur conduisit à ses pieds la plûpart des *Rajas*, ou petits Princes de l'Inde. Ceux qui refuserent de se soumettre éprouverent les plus cruels traitemens. *Multan*, capitale d'une Province du même nom, se rendit après six mois de siége. *Toulonba*, *Dgengian*, *Adjoudan*, *Batnir*, *Toglocpour*, & d'autres places importantes furent conquises, & abandonnées au pillage. Le vainqueur s'achemina ensuite vers Dehli, capitale de l'Empire; mais cette marche fut précédée d'une horrible exécution. Les soldats Mogols avoient fait tant d'esclaves dans le païs, que

Expédition de l'Indostan.

cette multitude d'étrangers parut embarrassante, & même redoutable. Timur ordonna leur mort, & dans moins d'une heure plus de cent mille Indiens furent égorgés dans le camp. Massacre horrible.

On arriva aux environs de Dehli le 3 de Janvier 1399. Mahmoud roi de l'Inde en sortit à la tête de cinquante mille hommes, & livra bataille aux Mogols. Les Indiens furent vaincus. Dehli ouvrit ses portes. Ses principaux habitans offrirent leurs hommages à Timur, qui parut d'abord disposé à les traiter avec clémence. Mais quelques jours après son arrivée il abandonna la ville à la fureur de ses soldats, sous prétexte de quelques violences que les bourgeois avoient commises. Cette riche capitale de l'Inde fut entierement saccagée : on mit le feu dans plusieurs quartiers : tous les habitans furent massacrés, ou condamnés à l'esclavage. Incendie & pillage de la Capitale.

Timur poussa ses conquêtes au-delà de Dehli. Il emporta d'assaut la ville de *Myrte*, & fit bruler vifs tous les *Guebres* de ce canton, qui adoroient le feu. Il pénétra jusqu'au Gange, portant partout la désolation & le ravage. Dans un mois il fit sept siéges, & livra plus de vingt combats. Ses Lieute-

nans investirent Lahor, & s'emparerent de cette grande ville. Quand il eut soumis tout l'Indostan, il reprit le chemin de Samarcande, où il arriva le 16 Mai 1399.

Petis, *ibid.* Liv. v.

Dès le mois d'Octobre de la même année de nouveaux mouvemens le rappellerent dans l'Azerbijane & dans la Géorgie. Il avoit confié l'administration de ces Provinces au Sultan Miran-Chah, son fils. Une chûte, que fit ce Prince à la chasse, lui causa un tel dérangement dans les organes, qu'il donna des marques d'une aliénation sensible. Les peuples, qu'il vexa cruellement, se souleverent. Les Géorgiens surtout se porterent à de grands désordres, & firent des courses jusque dans l'Azerbijane. Timur, pour aller à la source du mal, commença par ôter à son fils le gouvernement de ces Provinces. Il châtia ensuite les rebelles, & fit un horrible dégât dans le païs des Géorgiens.

Guerre contre Bajazet.

Une querelle qu'il eut avec *Bajazet*, empereur des Turcs, au sujet d'un tribut que ce Sultan vouloit exiger d'un Prince de Natolie, qui s'étoit mis sous la protection des Mogols, ouvrit une nouvelle carriere à son ambi-

tion. Il entra dans la Natolie le premier de Septembre de l'année 1400, conquit Sébaste, dont il fit raser les murs, & s'empara de toutes les autres places qui sont entre cette ville & Alep. Il interrompit cette expédition pour porter la guerre en Syrie, contre le Sultan *Farrudge* (1), sur lequel il prit Behesna, Antape, Alep, Damas, & d'autres villes considérables, qu'il saccagea. Après avoir fait de nouveaux ravages dans la Chaldée, où il reprit Bagdad, qui s'étoit soulevée, & qu'il détruisit, il rentra dans la Natolie au mois d'Avril 1402. Une bataille qu'il gagna sur Bajazet aux environs d'Angora, le rendit maître de ce beau royaume. L'Empereur des Turcs, ayant été pris, fut chargé de fers, & présenté dans cet état à Timur. Si l'on en croit l'Auteur Persan, traduit par Petis de la Croix, le vainqueur Mogol eut pitié du sort de ce malheureux Sultan, lui fit ôter ses chaînes, lui rendit sa femme & ses enfans, & l'eût même dans la suite rétabli sur le trône, si une mort subite n'eût enlevé Bajazet quelques mois après. Nous adopterons avec Petis ce

1401.

Conquête de la Natolie.

Petis, *ibid.* dans l'Avertissement.

(1) Il étoit Soudan d'Egypte & de Syrie.

récit, qui est fondé sur le témoignage d'un Ecrivain contemporain, & nous traiterons d'invention puérile cette cage de fer, dans laquelle on prétend que Timur fit enfermer son captif.

Ibid. Liv. VI.

Mort de Timur-Bec.

Cette guerre de Natolie fut la derniere & la plus glorieuse des expéditions de Timur-Bec. Il mourut à Otrar, ville du Turkestan, le premier d'Avril 1404, à l'âge d'environ soixante-neuf ans, dans le tems qu'il se préparoit à porter la guerre dans la Chine. Il nomma pour son successeur *Pir Mehemmed Gehanghir*, son petit-fils (1), & fit jurer aux Emirs qu'ils lui seroient fidéles. Mais le Sultan *Calil*, fils de Miran-Chah, troisiéme fils de Timur, fut proclamé Empereur par les soldats, & se fit couronner à Samarcande. Il fut déposé en 1411, & *Shahrock*, quatriéme fils de Timur, s'empara du trône. Il gouverna le Royaume de Samarcande avec beaucoup de gloire, & mourut en 1446. *Ulug-beg* son fils lui succéda, & fut dépossédé par Abou-Seïd, fils de Mohammed, fils de Miran-Chah. C'est proprement à ce Prince (Abou-Seïd) que

(1) Il étoit fils du feu Prince Gehanghir, l'aîné des enfans de Timur.

commence la Dynastie des Empereurs Mogols de l'Inde, qui le reconnoissent pour leur ancêtre. Miran-Chah, que la plupart de nos Ecrivains regardent comme le premier Empereur de l'Indostan, ne parvint jamais à la couronne. Sa démence lui avoit fait ôter le gouvernement de l'Azerbijane, & le rendoit incapable de régner. On ne laisse pas de trouver le nom de ce Prince sur le sceau des Empereurs Mogols (1), parce qu'il étoit l'ayeul d'Abou-Seïd, & le fils de Timur Bec, de qui les grands Mogols se font gloire de descendre. On n'y voit pas le nom de *Shahrock*, que M. Otter appelle *Chah-Rouh*, & par lequel il commence la succession des Empereurs Mogols.

CHAPITRE VI.

Suite Chronologique des Empereurs Mogols de l'Inde depuis Abou-Seïd.

ABOU-SEÏD.

CE Prince naquit en 1427, & monta sur le trône en 1452. Après avoir fait la guerre avec beaucoup de succès contre Ulug-beg, fils de Shah- I. Abou-Seïd. Otter, voy. Tom. I. Salmon, Etat du

(1) Il y est appellé *Miran-Xa*. Voyez l'Hist. des Voy. Tom. X, après la page 56.

Mogol. Hist. des Voyages, Tom. X, p. 212 & suiv.

rock, & contre *Abdalatif*, & *Abdalla*, fils d'Ulug, qu'il chassa successivement du trône de Samarcande, il eut le malheur d'être vaincu, par Usum-Cassan, roi des Turcomans, qui lui fit trancher la tête en 1469, aveugla trois de ses fils, & s'empara de la Perse. La perte de ce beau Royaume, enlevé aux successeurs de Timur-Bec environ quatre-vingts ans après qu'il eût été conquis, affoiblit beaucoup leur puissance, déja ébranlée par plusieurs autres démembremens.

1469.

OMAR-SCHEIK.

II. Omar-Scheïk.

Omar-Scheïk, que d'autres nomment *Umer-Mirza*, étoit le quatriéme fils d'Abou-Seïd. Il partagea la succession de ce Prince avec ses freres, dont l'un régna à Samarcande, l'autre à Bedakkan, & le troisiéme à Gazna & à Kabul. Il vécut en paix avec eux, & mourut en 1493, après avoir régné vingt-quatre ans.

1493.

BABER.

III. Baber.

Baber, ou Babar, fils d'Omar Scheïk, hérita de sa puissance & de celle de ses oncles, & ne sçut pas la conserver. Il se laissa enlever le Royau-

me de Samarcande par *Cheybec-Khan*, qui descendoit de Zingis par Touschi, & qui recouvra toute la Transoxiane, que Timur-Bec avoit usurpée sur ses ancêtres. Chassé de Samarcande, il établit sa résidence aux environs de l'Indus, & fit la conquête de Candahar, & de plusieurs autres Provinces, situées au nord de ce fleuve. Il mourut en 1530 à Cabul, capitale de la Province du même nom. 1530.

HUMAÏOUN.

IV. Humaïoun.

Humaïoun, fils de Baber, naquit à Kabul en 1508, & monta sur le trône en 1530. Il ajouta aux conquêtes de son pere la Province de Maloué, une partie de celle de Guzarate, & tout le païs de Bengale. Mais dans l'onziéme année de son régne il fut détrôné par *Chira*, prince de Patna, dont le pere avoit été dépouillé de ses domaines par Baber. Chira étant mort en 1550, Humaïoun, qui s'étoit réfugié en Perse auprès de *Schah-Thamas*, rentra dans l'Inde avec une armée que le Sophi lui donna, & se remit en possession de son Royaume. Il mourut à Dehli, en 1556, d'une chûte qu'il fit en visitant 1556.

les travaux d'un ſuperbe mauſolée qu'on lui bâtiſſoit.

EKBER.

V. Ekber. Sultan Ekber, né en 1542, ſuccéda à ſon pere Humaïoun en 1556. Dès le commencement de ſon régne il ſe propoſa d'affermir l'Empire que ſes ancêtres lui avoient laiſſé, & de l'augmenter même par de nouvelles conquêtes. Il attira dans ſes Etats un grand nombre de Tartares & de Perſans, & il en éleva pluſieurs aux premieres dignités de la Cour. Il prit auſſi à ſa ſolde une multitude de *Rasbouts*, peuple établi dans la partie ſeptentrionale de l'Indoſtan, idolâtre de religion, accoutumé à vivre de rapines, mais brave & belliqueux. Il permit à leurs chefs d'épouſer pluſieurs princeſſes du ſang Mogol, & il épouſa lui-même quelques filles de ces Rajas.

Il tourna enſuite ſes vûes du côté du commerce, qu'il réſolut de faire fleurir dans ſon Royaume, en étendant ſes limites vers les côtes maritimes. Un reſte de ces Arabes, qui quelques ſiécles auparavant avoient pénétré dans l'Inde, ſubſiſtoit encore dans le Royaume de Guzarate, & dans quelques can-

tons voiſins. Depuis l'établiſſement des Tartares dans l'Indoſtan, & ſurtout depuis que les Empereurs Mogols avoient fixé leur réſidence à Dehli, la puiſſance des ces Arabes étoit fort diminuée. Les Portugais, autres voiſins dangereux, avoient achevé de l'affoiblir, & venoient d'enlever Diu au Sultan *Babar*, roi de Guzarate. Du reſte le commerce étoit très floriſſant dans ce dernier païs, principalement à Surate, qui étoit alors la ville la plus opulente de l'Indoſtan.

Une ſi belle conquête tenta l'ambition d'Ekber. Il attaqua le Sultan de Guzarate, le vainquit, fit priſonniers ſes deux fils, & s'empara de ſes Etats. Il pénétra enſuite dans les royaumes de Décan & de Candish, qui étoient partagés entre pluſieurs princes Mahométans, & les ſubjugua avec le même bonheur.

Le *Rana*, prince idolâtre, qui ſe vantoit de deſcendre de Porus, & qui poſſédoit de vaſtes domaines à l'orient de Guzarate, fit plus de réſiſtance que les rois Mores. Il s'enferma dans Chitor, fortereſſe bâtie ſur une montagne eſcarpée, & y ſoutint un long ſiége, que quelques Ecrivains comparent pour la

durée à celui de Troye. Il eſt certain que les Mogols furent arrêtés pendant pluſieurs années devant cette place, & qu'elle ne fut priſe qu'après que ſon brave défenſeur eût été tué. Ekber ſoumit enſuite le royaume de Kachmire, ſitué dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Indoſtan, & cette derniere conquête éleva l'Empire Mogol au comble de ſa puiſſance.

Il quitta Dehli, l'ancienne réſidence des Monarques Tartares, & transféra le ſiége impérial à Agra. Il orna de quantité d'édifices cette nouvelle capitale, & y attira par ſes bienfaits un grand nombre d'étrangers, ſoit de Surate, ſoit de Goa, & des autres colonies Portugaiſes. Avant ce prince on n'avoit point entendu parler de Chriſtianiſme dans les Etats du Mogol. Trois Jéſuites Portugais obtinrent du Sultan la permiſſion d'y prêcher l'Evangile, & il leur donna même de l'argent pour conſtruire des Egliſes. Quelques Ecrivains prétendent que le projet d'Ekber étoit d'anéantir le culte de Mahomet, de s'ériger lui-même en Légiſlateur, & d'inſtituer une nouvelle Religion, qui devoit être un mêlange de Mahométiſme, d'idolâtrie, & de

Le Chriſtianiſme eſt admis dans les Etats du Mogol.

Salmon, Etat du Mogol.

Christianisme. On ajoute que dans sa vieillesse il se mit à dogmatiser; qu'il ordonna à ses sujets le Batême, la Circoncision, & le culte des idoles, suivant la Lithurgie Indienne; qu'il fit rendre des honneurs divins au Soleil, à Jesus-Christ, & à la Sainte Vierge; & qu'il finit par se faire adorer lui-même. Mais un voyageur célébre * assure que ce Prince mourut dans la profession extérieure du Mahométisme, & que son projet impie n'éclata que sous le régne de *Jehan-Guir* son successeur. Ekber termina ses jours en 1605, à l'âge de 63 ans, après avoir réduit presque tout l'Indostan sous son obéissance.

* Rhoe

1605.

JEHAN-GUIR.

VI. Jehan-Guir.

Selmi, fils aîné d'Ekber, naquit en 1569, & fut couronné en 1605 sous le nom de *Jehan-Guir*. C'étoit un prince capricieux, cruel, livré à la plus honteuse intempérance, jusqu'à s'enyvrer avec des marchands Anglois & François qu'il admettoit familierement à sa table. Il demanda un jour à des Casuistes de sa Religion s'il y avoit une secte dans le monde qui permît l'usage de toutes sortes d'alimens; & comme ils lui répondirent

que les Chrétiens étoient fort tolérans sur cet article : *Abjurons donc l'Alcoran*, répliqua-t-il, *& embrassons le Christianisme ; car je ne vois pas qu'une Religion raisonnable puisse défendre à ses sectateurs tels ou tels alimens*. Les Docteurs, craignant que son intempérance ne le conduisît à une apostasie ouverte, lui déclarerent que le précepte de l'Alcoran, touchant l'abstinence du vin & de certaines viandes, souffroit des exceptions, & que les Sultans étoient dispensés de cette Loi.

On raconte plusieurs traits de sa bizarrerie. Quelqu'un l'ayant averti que deux princes de son sang, c'étoient ses propres fils, avoient eu une dispute très-vive : *Tant mieux*, dit-il ; *qu'ils se battent, s'ils veulent ; le plus fort des deux commandera mes armées*. Un jour qu'il s'entretenoit avec ses neveux, on lui amena un Lion, destiné pour sa ménagerie. Il leur ordonna de monter dessus, & l'un d'eux ayant témoigné quelque frayeur, il le fit jetter dans un cachot. Une autre fois il excita quelques courtisans à boire du vin, & les enivra. Le lendemain il les maltraita, comme infracteurs des loix de l'Alcoran. Il condamna les uns à une grosse

Rhoe, voy.

amende ; les autres reçurent le fouet ou la bastonnade, & l'un de ces malheureux expira dans les tourmens.

Il avoit une tolérance égale pour toutes les Religions. Il assistoit dans les Mosquées aux prieres des Musulmans : il adoroit dans les Pagodes les Dieux des Indiens, & dans le même tems il s'entretenoit des mysteres du Christianisme avec les Missionnaires. Il résolut d'exécuter le plan que son pere avoit imaginé : il institua une nouvelle Religion, & s'appliqua à lui procurer des sectateurs. Il entreprit quelque chose de plus hardi, puisqu'il exigea qu'on le regardât lui-même comme un Dieu. Ses sectateurs se rendoient tous les matins au palais, avant que de prendre aucune nourriture. Jehan-Guir paroissoit à une fenêtre, & recevoit leurs adorations. Il ne pouvoit souffrir qu'on louât en sa présence Mahomet, & il écoutoit avec plaisir ceux qui en disoient du mal. Il parloit avec respect de Jesus-Christ ; il favorisoit les nouveaux établissemens des Missionnaires, & il avoit avec eux de fréquens entretiens, jusqu'à donner de fortes espérances de sa conversion.

L'Eglise que les Jésuites avoient

bâtie dans Agra ayant été consumée par un incendie, qui détruisit aussi leur maison, il arriva par hazard que le Crucifix de l'Autel ne fut point endommagé par les flammes. Cet événement, quoique fort naturel, suivant le témoignage des Jésuites mêmes (1), ne laissa pas de passer pour un miracle dans l'esprit des Mahométans. Jehan-Guir proposa au pere Corsi, un des Missionnaires de la Société, de renouveller en sa présence le même prodige. *Jettez dans le feu*, lui dit-il, *ce Crucifix que les flammes ont respecté, & s'il ne brule point je me ferai Chrétien.* Le Missionnaire éluda cette proposition, en disant qu'il ne falloit pas tenter Dieu, & que le ciel n'étoit pas obligé de faire des miracles toutes les fois que les hommes en demandoient. Mais les courtisans, peu satisfaits de cette réponse, soutinrent que ce n'étoit point tenter Dieu que de recourir à la voie

(1) Le Pere Corsi avoua de bonne foi à Rhoe „ qu'il croyoit cet événement fort naturel, mais que „ les Mahométans mêmes l'ayant fait passer, sans sa „ participation, pour un miracle, il n'étoit pas fâché „ qu'ils en eussent conçu cette opinion. „ *Rhoe, dans l'Hist. des Voyages*, T. X. p. 46. Le Traducteur Italien de Salmon, sur la foi de quelques Relations Portugaises, ne laisse pas de donner cet événement pour un fameux Miracle, *famoso miracolo*.

des prodiges, dans la vûe d'opérer le ſalut d'un grand Prince & de tout un peuple; que pluſieurs ſaints Prophétes avoient fait des miracles dans des occaſions moins importantes; qu'au reſte, ſi les Jéſuites refuſoient d'en faire, ils ne devoient pas être ſurpris qu'on tînt pour équivoque la Religion qu'ils enſeignoient, & qu'on refuſât de les croire ſur leur ſimple parole.

Voici un autre fait aſſez particulier, que je rapporte ſur la foi de Rhoe, dans les termes du Traducteur françois de l'Hiſtoire des Voyages. (Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand ſinge, qu'il donnoit pour un animal divin. *On ſait* que pluſieurs ſectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il étoit queſtion de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de ſon doigt un anneau, & le fit cacher dans les vêtemens d'un de ſes Pages. Le ſinge, qui ne l'avoit pas vu cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire ſur douze billets différens les noms de douze Légiſlateurs, tels que ceux de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, de Mahomet, d'Hali,

Hiſt. des Voy. Tom. X.

&c. & les ayant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel étoit celui qui avoit publié la véritable Loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du Législateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, soupçonna le maître du singe de savoir lire les caractéres Persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres secrets à ses Ministres. Le Singe ne s'y trompa point. Il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baisa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur qu'il y avoit nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billets, avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices, si le singe ne manquoit pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre, sans en vouloir prendre aucun. L'Empereur, véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un: mais l'animal se mit en furie, & fit entendre par divers signes que le

nom du vrai Législateur n'étoit pas dans le vase. L'Empereur lui demanda où il étoit donc ? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute : *Quelque interprétation qu'on veuille donner à cette singerie, le fait est certain.*)

Jehan-Guir continuant de favoriser les Missionnaires, mit dans les mains du Pere Corsi quantité de jeunes Seigneurs, pour leur enseigner la langue Portugaise, & envoya même à son école deux de ses neveux, qui furent instruits dans la Religion Chrétienne & baptisés publiquement dans l'Eglise des Jésuites. Mais bientôt après ces Princes abjurerent l'Evangile, & l'Empereur, par un effet bizarre de ses inconstances ordinaires, déclara lui-même qu'il approuvoit leur changement.

Misérable état du Christianisme de l'Indostan Mogol.

Le Voyageur Anglois que j'ai cité, assure que malgré la protection de deux Empereurs, les semences du Christianisme fructifierent si peu dans l'Indostan Mogol, qu'il n'y trouva pas un seul prosélyte qui méritât le nom de Chrétien, si l'on excepte quelques misérables qui étoient à l'aumône des Jésuites.

L'Empereur devint amoureux de

Salmon, *ubi supra.*

la femme d'un de ses Officiers, nommée *Nourmahal*, & l'épousa après avoir fait massacrer son époux. Cette Sultane, dont le premier mari avoit été conducteur de chameaux, gouverna Jehan-Guir, & régna avec autorité, non-seulement dans le sérail, où elle fit empoisonner plusieurs femmes, mais dans tout l'Empire. Elle n'eut qu'une fille avec le Sultan; & elle eut l'ambition de la marier à *Cosron*, l'aîné des fils de ce prince, qui rejetta cette alliance. Ce refus lui attira la haine de Nourmahal, qui chercha à l'éloigner du trône, & à le perdre. *Cosron*, voyant ses jours & ses droits à l'Empire également menacés, prit les armes contre son pere. Il fut vaincu, fait prisonnier, & jetté dans un cachot, où Nourmahal le fit étrangler, à l'insçu de son mari. *Chorrom* & *Pervis*, deux autres fils de Jehan-Guir, se révolterent successivement, pour se soustraire aux persécutions de cette marâtre. Dans la chaleur de ces démêlés l'Empereur fut arrêté par *Mahomet-Khan*, un de ses Ministres. Mais ayant été remis en liberté, il fit à son tour la guerre à ses enfans, qu'il vainquit dans plusieurs batailles, les força à lui demander la paix,

paix, & finit tranquillement ses jours à Bimber en 1627. 1627.

Ce Sultan avoit établi sa résidence à Lahor, qu'il orna de plusieurs édifices considérables, comme son pere avoit augmenté Agra. Ce fut dans cette ville qu'il connut Nourmahal, & qu'il conçut pour elle cette passion funeste, qui divisa sa famille, & qui causa tous les malheurs de son regne. Les Puissances voisines, jalouses de la puissance des Mogols, profiterent de ces troubles pour faire la guerre à Jehan-Guir. Les Persans reprirent sur lui le Kandahar, ancienne province de la Perse, & les Tartares Usbeks s'emparerent du Kabulestan.

SHAH-JEMAN.

La Couronne de l'Indostan appartenoit au Prince *Bolaki*, fils de Cosron, fils aîné de Jehan-Guir, & il fut en effet reconnu par l'armée, par la ville d'Agra, dont il étoit Gouverneur, & par le plus grand nombre des Mogols. *Scheriar*, quatriéme fils du feu Roi, & gendre de la Sultane Nourmahal, lui fut livré avec son épouse, & il leur fit crever les yeux. Chorrom & Pervis, fréres de Scheriar, n'éviterent le même VI. Shah-Jehan.

ſort qu'en ſe tenant éloignés d'Agra. Chorrom, qu'on redoutoit le plus, reçut ordre de ſe rendre à la Cour, & de venir prêter l'hommage pour le Gouvernement de Décan qu'il poſſédoit. Ce Prince, pour échapper aux cruelles embûches de ſon neveu, feignit d'abord d'être malade, & fit courir enſuite le bruit de ſa mort. On obtint de Bolaki la permiſſion de tranſporter ſon corps à Agra, pour l'inhumer dans le tombeau de ſes peres. Le cortége funébre, compoſé d'environ mille perſonnes, arriva aux portes de cette Capitale, d'où l'Empereur ſortit pour aller au-devant du corps, Chorrom déguiſé ſuivoit lui-même ſon cercueil. Bolaki, attaqué bruſquement par les gens de Chorrom, penſa tomber dans leurs mains, & n'eut pas peu de peine à ſe réfugier dans la Perſe. Chorrom ſe fit ouvrir les portes d'Agra, & ſes partiſans
1628. le proclamerent Empereur en 1628,
Salmon, ibid. ſous le nom de *Shah-Jehan*.

Le nouveau Monarque ſe ſouvenant avec chagrin que les Portugais avoient refuſé de lui donner des ſecours, dans le tems de ſa révolte contre ſon pere, ne fut pas plutôt ſur le trône qu'il réſolut de ſe venger de cette offenſe en

les exterminant de ſes Etats. Il envoya contre eux une puiſſante armée, ſous les ordres de *Kaſſam-Khan*, qui leur enleva l'importante fortereſſe d'*Ouli*, dont la garniſon, compoſée de ſix ou ſept cens hommes, reſta au pouvoir du vainqueur. Ces priſonniers ayant été conduits à Agra, n'eurent que l'alternative de ſubir une mort cruelle, ou d'embraſſer le Mahométiſme. Il y en eut d'aſſés généreux pour choiſir le premier parti.

Dehli, ancienne capitale de l'Empire Mogol, ayant été abandonnée par les deux derniers Sultans, dont l'un avoit fixé ſa réſidence à Agra, & l'autre à Lahor, Shah-Jehan réſolut d'y rétablir le ſiége Impérial. Il bâtit une nouvelle ville à côté de l'ancienne, & l'appella de ſon nom, *Jehannabad*. On aſſure qu'il cimenta ſes fondemens de ſang humain, ayant fait exécuter exprès pluſieurs criminels qu'on gardoit dans les priſons. Il fit auſſi conſtruire un nouveau palais, qu'il orna de magnifiques jardins, dont les plantations furent dirigées par un architecte Européen.

Il aimoit paſſionnément les concerts & les danſes, ſurtout celles des

Mandeſlo; voyage, pag. 135.

filles débauchées, qu'il faisoit danser nues. Il se plaisoit aussi à voir combattre des lions & des tigres, & faisoit quelquefois lutter des hommes contre ces animaux féroces. Un jour qu'il donnoit au peuple un de ces sanglans spectacles, un Officier déclara en son nom aux assistans, que si quelqu'un avoit le courage de combattre contre un de ces animaux, sans autres armes que le cimeterre, & s'il sortoit victorieux du combat, il obtiendroit pour récompense la dignité de Khan. Trois Mogols acceptérent le défi, & entrérent successivement dans la lice. On lâcha contre le premier un lion furieux, qui courut droit à lui, & qui le serra de si près que le Mogol, ne pouvant se servir avantageusement de son cimeterre, tira un poignard qu'il avoit caché dans sa ceinture, & l'enfonça dans la gueule de l'animal, qui fut forcé de reculer. Il le poursuivit avec son sabre, l'abattit & le coupa en plusieurs piéces. Le peuple applaudit à cette victoire par de grandes acclamations ; mais l'Empereur ayant fait approcher le Mogol, lui dit d'un ton sévere : *Ne t'avois-je pas défendu d'employer d'autre arme que le cimeterre ? Cependant tu t'es servi*

du poignard, & tu as tué ton ennemi, non en homme d'honneur, mais en assassin. Ta mort seule peut expier une telle lâcheté. Là-dessus il ordonna qu'on lui fendît le ventre, ce qui fut exécuté sur le champ.

La terreur de ce châtiment n'empêcha pas le second des antagonistes d'entrer en lice. On lâcha contre lui un tigre, qui le terrassa du premier assaut, & qui déchira son corps en plusieurs piéces.

Le troisiéme champion parut, & se disposa à combattre contre le même tigre. L'animal se précipita sur lui avec furie; mais le Mogol lui coupa d'un coup de cimeterre les deux pattes de devant, & dans cet état il n'eut pas de peine à l'achever. Le Sultan envoya aussi-tôt à ce brave homme une veste de brocard, le combla de louanges & de caresses, & lui conféra la dignité de Khan.

Shah-Jehan avoit quatre fils, *Dara*, *Sujah*, *Aurengzeb* & *Morad-Bax*, Dara, l'aîné de tous, étoit l'héritier présomptif du trône; mais ses freres aspiroient en secret à la royauté. L'Empereur étant tombé dans une dangereuse maladie, ils prirent aussi-tôt les

Salmon, *ubi suprà.*

armes. Sujah, qui possédoit le Gouvernement de Bengale, parut le premier à la tête d'une armée, s'avança jusqu'à Dehli, & força le Sultan de se retirer dans Agra. Mais Dara étant venu au secours de son pere, battit Sujah, & le contraignit de se retirer au Bengale.

Aurengzeb, Viceroi de Décan, lia mieux sa partie. Il se ligua avec Morad-Bax, qui étoit Gouverneur de Guzarate, & ces deux Princes s'approcherent de Dehli avec les troupes qu'ils avoient levées dans leurs Gouvernemens. Dara, après avoir tenté inutilement d'engager ses freres à licentier leur armée, envoya contre eux, deux Généraux, dont l'un prit la fuite à la vûe de l'ennemi, & l'autre fut vaincu dans un combat sanglant.

La perte de cette bataille détermina plusieurs Omrahs mécontens à quitter la Cour, pour se rendre au camp des rebelles. Shah-Jehan craignant de se voir abandonné de tout le monde, résigna la Couronne à son fils Dara. Celui-ci se mit aussi-tôt en marche avec des forces considérables, & choisit un camp avantageux, qui lui donnoit une communication libre avec

Agra, & qui fermoit à ses ennemis le chemin de cette Capitale. Mais tandis qu'il se fortifioit dans ce poste, un Raja de la Province que Dara croyoit dans ses intérêts, vint trouver Aurengzeb, & lui offrir un passage sur ses terres. Le Sultan apprit avec douleur qu'une partie des ennemis avoit traversé le fleuve Chambal, & qu'ils se disposoient à l'attaquer dans son camp. L'extrémité du péril ne faisant qu'enflammer son courage, il détacha sur le champ un corps de troupes considérable pour s'opposer aux rebelles. Mais l'Officier qui le commandoit se laissa séduire par les offres d'Aurengzeb, & fit une attaque si foible, que le reste de l'armée eut le tems de passer le fleuve. Dara sortit alors de son camp, rangea ses troupes en bataille, & se présenta fierement devant l'ennemi. L'aîle qu'il commandoit, animée par son exemple, combattit avec beaucoup de valeur. Le reste plia, & trahit son devoir. Bientôt la déroute devint générale. Dara, suivi d'un petit nombre d'amis fidéles, prit le chemin d'Agra, & voulut ensuite se retirer à Dehli. Mais les habitans de cette derniere ville, déja instruits de sa défaite, refuserent de lui

donner un asyle, & il fut obligé de fuir jusqu'à Lahor.

Aurengzeb & Morad, fiers de cette victoire, résolurent de former le siége d'Agra. Mais cette ville leur fut livrée sans combat. Shah-Jehan, qui y faisoit sa résidence, tomba dans leurs mains, & fut enfermé dans une prison. Ils s'emparerent de son trésor, qui montoit à quatre mille cinq cens millions. Après quelques jours de repos, ils marcherent à Dehli, chacun à la tête de l'armée qu'il commandoit.

Mandeslo, *ubi suprà.*

Jusque-là Aurengzeb avoit toujours protesté qu'il n'aspiroit point à l'Empire, & qu'il ne combattoit que pour les intérêts de Morad, qu'il vouloit, disoit-il, placer sur le trône. Il feignit alors de vouloir exécuter ses promesses, & les deux armés étant campées dans la fertile vallée de *Matura*, qui est sur le chemin de Dehli, il annonça que Morad seroit couronné le 15 de Juin 1656. La veille de ce jour il fit dire au Sultan qu'une légere indisposition l'empêchoit de se transporter dans sa tente, & qu'il le prioit de venir souper dans la sienne, pour régler ensemble le cérémonial du couronnement, & pour consulter les Astrologues. Morad,

Salmon, *ibid.*

1656.

contre les conſeils de ſes plus ſages Miniſtres, ſe rendit dans la tente de ſon frere, ſans autre ſuite que ſa garde ordinaire, quelques Généraux de ſon armée, & un Eunuque, nommé *Abbas.*

Aurengzeb le reçut avec des témoignages extraordinaires de reſpect & d'amitié. On ſervit un ſouper magnifique. Morad but beaucoup de vin, ſelon ſa coutume, & s'endormit, ayant à ſes pieds l'Eunuque Abbas. Ses Gardes & ſes Généraux étoient dans des tentes voiſines. Pendant le tumulte & les ténébres de cette nuit, Morad & Abbas furent enlevés par des gens armés, & conduits hors du camp, avec tant de ſecret, que perſonne, dans les deux armées, ne s'apperçut de cet enlévement. Les Muſiciens continuoient de jouer devant la tente, comme ſi les deux Princes y étoient toujours. Quand le jour parut on annonça aux ſoldats que l'Empereur alloit ſe faire couronner, & que ſon intention étoit que perſonne n'aſſiſtât à cette cérémonie avec des armes, à la réſerve des Gardes qui ſeroient nommés. Aurengzeb avoit fait marcher pendant la nuit de nombreux détachemens, qui eurent

ordre d'investir le vallon, qui servoit de camp aux deux armées.

Toutes les choses étant ainsi disposées, Aurengzeb parut avec les ornemens de la dignité Impériale. Il monta sur le trône qui avoit été préparé pour son frere, & fut couronné en présence des deux armées. Celle de Morad qui n'avoit plus de chef, & qui se voyoit investie de toutes parts, n'osa s'opposer à l'Usurpateur, ni témoigner l'indignation que lui inspiroit une telle perfidie. La compassion arracha des larmes à quelques amis du Sultan: d'autres applaudirent par bassesse: la surprise & la crainte imposerent silence au plus grand nombre.

AURENGZEB.

VIII. Aurengzeb. Ce Prince marcha contre Dara, qui avoit assemblé de nouvelles troupes, débaucha ses Généraux, & n'eut pas de peine à disperser son armée. Dara, abandonné de ses soldats, & plutôt trahi que vaincu par Aurengzeb, se retira dans la Province de Guzarate, & prit ensuite le chemin de la Perse. Mais étant tombé dans les mains d'une troupe de soldats envoyés à sa pour-

suite, ils le conduisirent prisonnier à Déhli, où il fut massacré par les ordres d'Aurengzeb, le 22 Octobre 1657. On 1657.
prétend qu'il mourut dans la profession du Christianisme, & que ses dernieres paroles furent celles-ci : *Mahomet m'ôte la vie du corps ; mais Jesus-Christ me donnera la vie de l'ame.* Il est certain que ce Prince eut de grandes liaisons avec les Chrétiens, & que son peu d'attachement pour la Religion Musulmane fut le principal prétexte de la révolte d'Aurengzeb.

Sultan Sujah, après avoir résisté pendant quelque tems dans le Bengale, fut obligé de renoncer aussi à l'espérance du trône, & de chercher un asyle dans le Royaume d'Arrakan. Une partie des trésors qu'il emporta dans sa fuite, fut pillée par les Portugais, établis à Charigam, qui, s'étant chargés de le conduire par mer dans ce Royaume, firent couler à fond un navire rempli de richesses, qu'ils sauverent ensuite. Le reste fut envahi par le Roi d'Arrakan, qui fit massacrer indignement ce Prince fugitif, avec ses femmes & ses enfans.

Il ne restoit plus à Aurengzeb, pour se voir tranquille possesseur du trône,

que de s'assurer de *Chacha*, fils aîné de Dara. Ce jeune Prince s'étant retiré chez un Raja du pays, fut arraché de son asyle par une troupe de soldats, & conduit dans la citadelle de Gualor, où il fut étranglé. Sultan Morad, qui étoit prisonnier dans le même château (1), fut aussi sacrifié à la sûreté de l'Usurpateur. On respecta la vieillesse de Shah-Jehan, à qui on laissa traîner une vie misérable dans sa prison.

Aurengzeb après s'être défait de tous ses concurrens, résolut de se faire proclamer Empereur dans une assemblée générale de la nation. Le Mufti voulut s'opposer à cette entreprise, soutenant que Shah-Jehan vivant encore, son fils ne pouvoit être reconnu pour légitime Monarque. Aurengzeb déposa le Pontife, & en créa un autre, qui consentit à sa proclamation. Il fut couronné solemnellement le 20 d'Oc-
1660. tobre 1660, étant alors âgé de quarante-deux ans. Son regne, qui dura jusqu'en 1708, fut troublé par des guerres continuelles. Il réprima les brigandages des Portugais, qui s'étant fortifiés à Chatigam, sur la frontiere d'Arrakan,

(1) C'est la prison d'Etat du Mogol.

troubloient le commerce par leurs pirateries, insultoient les ports de Bengale, & faisoient des incursions dans l'intérieur du pays, brûlant les Villages, rançonnant les Sujets du Mogol, ou les emmenant captifs. Le Bengale fut purgé de ces dangereux pirates, & Chatigam, qui leur servoit de retraite, se soumit à la domination du Sultan.

Sevagi, autre brigand beaucoup plus redoutable, s'étant mis à la tête d'une troupe d'aventuriers, causa de nouvelles inquiétudes à Aurengzeb. Après s'être formé une petite principauté dans le royaume de Visapour, dont il saccagea la capitale, il osa porter le ravage sur les terres du Mogol. On envoya contre lui une armée nombreuse qu'il battit, & ce succès ayant enflé son courage, il pénétra jusqu'à Surate, n'ayant avec lui que quatre mille hommes. Il surprit cette ville, qui contenoit un peuple innombrable, la pilla pendant quatre jours, sans trouver aucune résistance, & remporta un butin immense, que quelques Ecrivains font monter à soixante millions.

Aurengzeb mit dans la suite ce brigand à la raison, & porta la guerre dans les Royaumes de Visapour, de

Golkonde & de Carnate, qu'il soumit, & qu'il rendit tributaires. Il mourut en 1708 (1), âgé de quatre-vingt-dix ans, après avoir déclaré *Cha-Halem* son successeur. Quelques momens avant qu'il expirât, les Grands du Royaume l'ayant supplié de confirmer ce choix en leur présence: *Je l'ai nommé Roi de l'Indostan*, leur dit-il, *c'est à Dieu seul qu'il appartient de confirmer mon choix, & de disposer de ma succession.*

1708.

CHA-HALEM.

IX. Cha-Halem.

Aurengzeb eut à peine fermé les yeux, que ses fils se disputerent la Couronne. *Azem Dara*, Gouverneur de Decan & de Guzarate, se mit à la tête d'une armée, s'empara du trésor, & se fit proclamer Empereur, sous le nom de *Muhammed-Azem-Cha*. Cha-Halem, que le feu Roi avoit appellé à succession, & qui de son côté s'étoit fait couronner à Dehli, marcha contre son frere avec des forces considérables. Les deux armées, après s'être observées pendant quelque tems, en vinrent aux mains le 19 de Juin 1708. La nuit les sépara: mais le lendemain on revint à la charge, & le combat fut terrible.

(1) Otter le fait mourir en 1707.

Azem, après avoir fait des prodiges de valeur, fut vaincu & se tua de désespoir. Deux de ses fils périrent dans le même combat. *Hassameddin* & *Masshoudi*, fils de Cha-Halem, eurent tout l'honneur de cette victoire : mais le premier y perdit un fils, qui fut tué par *Badarbek*, fils d'Azem.

Cambash, le plus jeune des freres de Cha-Halem, avoit fait aussi quelques mouvemens pour lui disputer le trône. Cha-Halem l'engagea à renoncer à ses prétentions, en lui abandonnant la Souveraineté des Etats de Golkonde & de Visapour, dont son pere lui avoit donné le Gouvernement. Mais Cha-Halem fut à peine débarrassé d'Azem, qu'il songea à faire la guerre à Cambash. Il lui livra bataille le 16 de Janvier 1709, le fit prisonnier, & le dépouilla de ses Etats. Il mourut en 1712, à l'âge de soixante huit ans. On assure qu'un Officier de sa Cour, qu'il avoit surpris dans les bras d'une de ses Sultanes, lui fendit le ventre avec son poignard, pour se soustraire au châtiment que méritoit cette offense.

Otter, ubi suprà.

1712.

MOSADDIN.

X. Mosaddin.

Cha-Halem laissa quatre fils : *Mo-*

ſaddin, *Mahmud-Azem*, *Refiel* & *Diehaan* (1). Il déſigna pour ſon ſucceſſeur le premier de ces Princes, que l'ordre de la naiſſance appelloit au trône. Moſaddin (2) trouva de dangereux concurrens dans ſes freres, principalement dans Azem, qui ſéduiſit pluſieurs Seigneurs par ſes largeſſes. Salmon, *ibid.* L'Empereur s'unit contre lui avec Refiel & Diehaan, donnant à l'un le Royaume de Bengale, & à l'autre celui de Golkonde, & avec leur aſſiſtance il vainquit ſon compétiteur. Azem fut tué dans un combat par Diehaan, & ſes fils tomberent au pouvoir du vainqueur.

Cette querelle fut à peine appaiſée, qu'il s'en éleva une autre ſur le champ de bataille, entre Refiel & Diehaan, au ſujet des tréſors qu'Azem avoit laiſſés. Moſaddin vouloit qu'ils fuſſent également partagés entre ſes freres. Mais Diehaan, qui avoit tué Azem, ſoutenoit que les richeſſes du mort lui appar-

(1) Le Traducteur Italien de Salmon ne fait point ici mention d'*Haſſameddin* ni de *Mashoudi*, ces deux fils de Cha-Halem, qui remporterent la victoire ſignalée de 1708. Ces Princes étoient-ils morts en 1712? Ou faut-il reconnoître Haſſameddin dans Moſaddin, & Mashoudi dans Mahmud-Azem?

(2) Otter l'appelle *Dgihandar*.

tenoient; & comme Mosaddin refusa de favoriser cette prétention injuste, ce furieux mit ses troupes en bataille, & fondit sur le quartier de l'Empereur. Les soldats, qui étoient dans ce poste, plierent d'abord, & l'Empereur fut en danger d'être pris. Mais il fut secouru à propos par un brave Capitaine, nommé *Svilficaar*, qui s'étant avancé avec un corps de Cavalerie, repoussa Diehaan, l'enveloppa, & l'étendit mort sur son éléphant.

Refiel, quoi qu'à la tête d'une grande armée, & intéressé par la reconnoissance à secourir Mosaddin, ne laissa pas d'être spectateur oisif de cette bataille. Comme l'ingratitude conduit ordinairement à la perfidie, il conçut le lâche projet d'attaquer les troupes impériales, croyant qu'il en auroit bon marché après le rude combat qu'elles avoient soutenu. Cette attaque imprévue répandit d'abord la consternation & le désordre dans l'armée de Mosaddin, qui fut tué dès le premier choc. Mais Refiel ne jouit pas long-tems de son crime: il périt lui-même dans ce combat meurtrier, & ses fils ayant été faits prisonniers furent enfermés dans le Château de Lahor. Ces deux actions san-

glantes se passerent le 27 de Mars 1712, dix jours après la bataille dans laquelle Mahmud Azem fut tué. Ainsi, dans ce court espace, l'Indostan fut le théâtre de trois cruels combats, dans lesquels quatre freres ambitieux s'entretuerent, & firent couler le sang de trois cens mille soldats qu'ils commandoient.

Ibid.

FAROCH-SIER, ROFIERDAN, RESI-ED-DEOULET.

XI, XII, & XIII. Faroch-Sier, Rofierdan, Resi-Ed-Deoulet.

Mosaddin eut pour successeur Faroch-Sier (1) son neveu, Prince voluptueux, cruel, peu attaché à la Religion de ses peres, & gouverné par une femme idolâtre qui lui inspira un penchant criminel pour les superstitions de l'Inde. Les Mogols, mécontens de son Gouvernement, le déposerent en 1719, l'aveuglerent, & le firent mourir. Ils mirent à sa place Rofierdan (2), petit-fils de Cha-Halem, qu'ils massacrerent aussi trois mois après, pour couronner son frere Resi-Ed-Deoulet, qui mourut de mort naturelle en 1723.

1719.

(1) Otter le nomme *Ferruh-Sier*.
(2) *Resi-Ed-Deredjat*, suivant Otter.

MUHAMMED-CHAH.

Après toutes ces révolutions, Muhammed-Chah, petit-fils de Cha-Halem, fut élevé à la dignité Impériale par un peuple inconſtant & cruel, qui s'accoutumoit à faire la loi à ſes maîtres. Il eut beaucoup à ſouffrir de l'indocilité des Grands, & de l'ingratitude de ſes propres favoris. Il montoit ſur un trône ébranlé de pluſieurs ſecouſſes, & encore teint du ſang de ſes derniers poſſeſſeurs. La molleſſe l'y endormit, & le précipita dans un abîme de malheurs. L'époque de ſes diſgraces eſt ſi récente, & leur hiſtoire eſt ſi connue, qu'il ſuffit d'en rappeller ici les principales circonſtances. XIV. Muhammed-Chah.

Le fameux *Nadir-Chah* (Thamas-Kouli-Khan), après avoir uſurpé le trône de Perſe, entra dans l'Inde par le Kandahar, en 1739, dans la vingt-uniéme année du regne de Muhammed. Trouvant peu de réſiſtance dans cette Province, il marcha droit à Lahor, dont il s'empara avec la même facilité. Il s'avança enſuite juſqu'à Kiernal, qui eſt entre Dehli & Lahor, & ce fut là que les Mogols, commandés par leur Empereur, lui livrerent

Otter, *ubi ſuprà.*

1739.

une sanglante bataille qu'ils perdirent. Muhammed vaincu demanda la paix, & chargea *Nizam-Ul-Mulk*, Viceroi de Decan, d'en regler les conditions avec Nadir.

Nizam trahissoit depuis long-tems Muhammed. On assure que ce fut ce Ministre qui appella les Persans dans l'Inde, & que Nadir ne dut ses premiers succès qu'aux intelligences qu'il avoit avec ce traître. Nizam s'étant abouché avec Nadir, il fut stipulé que Muhammed payeroit deux *Kiurours* (1), pour les frais de la guerre; que Nadir sortiroit des Etats du Mogol à cette condition, & que les deux Rois auroient une entrevue dans une tente qu'on dresseroit entre les deux armées.

Tandis qu'on négocioit ce Traité, un autre Ministre, nommé *Scadet-Khan*, fit faire à Nadir des propositions encore plus avantageuses. Il offrit à ce Monarque quatre Kiurours au lieu de deux, & répondit même sur sa tête de le rendre maître de tous les trésors de l'Empire, pourvû qu'il retînt l'Empereur, & qu'il consentît à marcher

(1) Vingt millions de roupies, ou quarante-cinq millions de nos livres.

jusqu'à Dehli. Nadir écouta ces nouvelles offres, & résolut d'en profiter, mais sans rompre ouvertement la négociation conclue avec Nizam.

Muhammed se transporta au lieu de l'entrevûe. Le Monarque Persan, qui s'y étoit rendu le premier, vint le recevoir à la porte de la tente, dans laquelle on avoit préparé un grand festin. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir, après quelques propos indifférens, changea tout d'un coup de ton, & tint au Mogol ce discours terrible: « J'admire votre indolence, & le peu de » soin que vous prenez de votre Etat. » Est-il possible que vous m'ayez laissé » venir jusqu'ici ? Quand vous apprîtes que j'étois parti de Kandahar, » & que je me disposois à pénétrer » dans l'Inde, ne deviez-vous pas en» voyer une armée à Kabul pour me » disputer les passages, & marcher » vous-même contre moi jusqu'à La» hor ? Je m'étonne encore plus de » l'imprudence que vous avez aujour» d'hui de vous engager dans une en» trevûe avec moi, qui suis en guerre » avec vous. Ne sçavez-vous pas que la » plus grande faute que puisse faire un » Souverain, est de se mettre à la dis-

» crétion de son ennemi ? Si j'avois
» quelque mauvais dessein sur vous,
» qui m'empêcheroit de l'exécuter ? Je
» connois vos Sujets, grands & petits,
» ce sont tous des lâches ou des traî-
» tres. Mon dessein n'est pas de vous
» enlever une couronne, qu'il me se-
» roit facile d'usurper : mais je veux
» voir votre capitale, & m'y arrêter
» quelques jours. « En disant ces mots, il mit la main sur l'Alcoran, & jura qu'il entreroit dans Dehli.

Ces paroles jetterent Muhammed dans la plus affreuse consternation. Il pâlit, il resta immobile, il tomba dans une espece d'évanouissement. Quand il se fut un peu recueilli, il demanda la permission de retourner dans son camp. On la lui refusa, & on lui donna des gardes.

Le lendemain Nadir envoya saisir le trésor & les équipages de Muhammed, & fit publier dans le camp Mogol que chacun pouvoit se retirer librement avec son bagage, sans craindre aucune insulte. Quand l'armée Impériale fut ainsi dispersée, Nadir se disposa à marcher à Dehli. Pour persuader aux habitans de cette ville que son voyage étoit concerté avec Muhammed, il envoya devant lui Scadet-Khan, avec un corps

de deux mille Cavaliers Persans, & des lettres munies du sceau de l'Empereur, qui enjoignoit au Gouverneur de Dehli d'évacuer le fort, d'y recevoir cette garnison Persanne, & de publier dans tous les quartiers une défense absolue de s'opposer à l'entrée de Nadir. Le Gouverneur obéit, & Scadet-Khan entra dans le fort avec les deux mille Cavaliers, qui étoient commandés par un des fils du roi de Perse. On prépara à ce Monarque un magnifique logement dans le quartier de *Renchen-Abad*, & l'on retint aussi des Palais pour ses Officiers.

Cependant Nadir se mit en marche avec son armée, qui étoit divisée en trois corps. Quarante mille Persans occupoient la droite, & sembloient servir d'escorte à l'Empereur Muhammed, qui étoit porté dans une litiere à la tête des troupes. L'aîle gauche, qui n'étoit pas moins nombreuse, marchoit sur une ligne parallèle : Nadir étoit à l'arriere-garde avec le reste de ses troupes.

L'armée arriva dans cet ordre aux portes de Dehli, le septiéme jour de la Lune de *Zil-Hadgé*, qui répond à notre mois de Mars, Muhammed & 1739.

Nadir passerent la nuit dans le jardin impérial de *Chalemar*. Muhammed entra le lendemain dans la ville, & fit publier que Nadir feroit son entrée le jour suivant. Tous les habitans reçurent ordre de fermer leurs maisons, de ne point paroître dans les rues, ni même aux fenêtres, ou sur les toits de leurs logis. Nadir entra le 9 dans Dehli, à la tête de ses troupes, & ne rencontra pas un seul Indien sur son passage. Il prit possession du quartier de Rechen-Abad avec la même tranquillité que s'il fût entré dans son palais d'Ispahan. Cependant, dès le soir du même jour, le bruit s'étant répandu qu'il étoit mort, les habitans de Dehli prirent les armes, & sortant tumultuairement de leurs maisons, firent main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontrerent. Nadir craignant quelque embuscade, attendit au lendemain pour arrêter le désordre. Mais le jour étant venu, il se vengea d'une maniere terrible. Il livra la ville à ses soldats, avec ordre de massacrer tous les habitans, sans distinction d'âge, de condition, ni de sexe. Le carnage fut horrible: plus de deux cens mille personnes furent immolées à la fureur des Persans;

Persans : le pillage & les incendies succéderent, & cette malheureuse ville étoit menacée d'une ruine totale, si Nizam & quelques autres Ministres n'eussent enfin fléchi le Monarque Persan, qui commanda à ses Généraux de rappeller les troupes.

Nadir imposa des taxes considérables sur tous les Omras qui étoient à Dehli. Scadet-Khan & Nizam furent eux-mêmes taxés comme les autres; & le premier n'ayant pu trouver les sommes exorbitantes qu'il avoit eu la témérité de promettre, eut recours au poison, pour se soustraire au ressentiment de Nadir. *L'Itimad-Ud-Deoulet*, ou premier Ministre, fut exposé au soleil, genre de torture en usage dans ces païs chauds, & par cette violence on lui arracha un kiurour, ou dix millions de roupies. Le vainqueur mit aussi la main sur le trésor Impérial, dont il tira des richesses inestimables, en or, en argent, en pierreries, & en curiosités de toute espéce. Une derniere extorsion acheva de réduire le peuple au désespoir. L'insatiable Nadir exigea qu'on levât sur tous les bourgeois de Dehli les quatre kiurours que Scadet-Khan avoit pro-

mis. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de cette commiſſion, s'en acquitterent avec tant de rigueur, qu'ils firent expirer dans les tourmens pluſieurs perſonnes diſtinguées. Mais malgré ces violences, ils ne purent trouver que trente millions de roupies, au lieu de quarante qu'on demandoit. Un Dervis, touché des malheurs de ſa patrie, oſa préſenter à Nadir la requête ſuivante : *Si tu es Dieu, agis en Dieu. Si tu es Prophéte, conduis-nous dans la voie du Salut. Si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les détruis pas.* Nadir répondit : *Je ne ſuis pas Dieu, pour agir en Dieu ; ni Prophéte, pour montrer le chemin du Salut ; ni Roi, pour rendre les peuples heureux. Je ſuis celui que Dieu envoye contre les Nations ſur leſquelles il veut faire tomber ſa vengeance.*

Otter, ibid. page 224.

Le Monarque Perſan, qui étoit en droit de tout exiger de Muhammed, finit par lui demander en mariage une Princeſſe de ſon ſang, pour *Naſrullah-Mirza* ſon fils, avec la ceſſion de toutes les Provinces ſituées au-delà de la riviere d'Atek, & de celle de l'Indus, du côté de la Perſe. Muhammed conſen-

tit à ce démembrement par un acte signé de sa main (1).

Nadir se contenta de la cession de ces belles Provinces, qui étoient contigues à son Royaume de Perse, & les préféra sagement à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Comblé de gloire, chargé d'un butin immense (2), il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traversée de plusieurs obstacles que sa valeur & sa fortune surmonterent.

CHAPITRE VI.

Description de l'Indostan Mogol.

ARTICLE PREMIER.

Division des Provinces.

LES contrées soumises à la domination directe du grand Mogol peuvent se diviser en trente-quatre provinces, qui formoient autrefois plusieurs royaumes particuliers. Pour

(1) Cet acte est du mois d'Avril 1739.
(2) On l'évalue à dix-huit cens millions de nos livres.

donner plus d'ordre à cette description, nous les partagerons en quatre classes, suivant leur position.

Provinces de l'Est.

Otter, Bernier, Tavernier, Mandeslo, Graaf, &c.

Province de Bengale.

I. BENGALE. Cette province a pour bornes au levant & au sud les royaumes de Tipra, d'Azem & d'Arrakan, & le Golphe auquel elle donne son nom. Son étendue, suivant Otter, est de trois cens milles d'orient en occident, & de deux cens soixante du midi au nord. Elle est arrosée par les eaux du Gange, qui se partage sur son territoire en plusieurs bras, & qui se jette par quatre embouchures dans le Golphe de Bengale.

Ses Villes.

Ses principales villes sont 1. *Chatigam*, à laquelle les Européens ont donné le nom de Bengale. Salmon dit qu'elle est située à l'embouchure du bras le plus oriental du Gange. Otter la place à 24 dégrés de latitude, & distingue deux villes de ce nom, dont il place l'une dans une isle formée par une riviere qu'il appelle *Koasin*, à 23 dégrés de latitude, & l'autre auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la premiere. 2. *Deca*, ou *Daca*, située aussi sur le Gange,

à 24 dégrés de latitude. Elle s'étend sur le rivage, dans la longueur de cinq ou six milles : mais sa largeur est beaucoup moindre. C'est la résidence du Viceroi de la province. Les Anglois & les Hollandois y ont des facteurs. On y voit une fort belle Eglise de brique, qui appartient à des Religieux de l'ordre de S. Augustin. La plûpart des autres maisons ne sont que de misérables cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le palais même du Gouverneur est de bois. On trouve hors de la ville une espéce de fauxbourg, formé par une assez longue suite de maisons, écartées l'une de l'autre, & la plûpart habitées par des Charpentiers, qui construisent des galeasses & autres bâtimens, dont la vîtesse est extrême. 3. *Ragimohol*, grande & belle ville, bâtie sur le Gange, suivant Graaf, & à une grande demi-lieue de ce fleuve suivant Tavernier. Elle est remarquable par ses fortifications, par ses Temples, & par d'autres édifices considérables. On y voyoit en 1669 un magnifique palais, dont la forme représentoit un quarré parfait. La longueur de chaque côté étoit d'environ cinq cens pas. Tout l'esp

pace étoit environné d'une muraille très-haute, ornée de petites tours d'une architecture élégante. On y distinguoit cinq corps de bâtimens séparés par des murs. Les appartemens étoient vastes, les voûtes & les arcades d'un beau travail, peintes & dorées, ou chargées de sculpture, toutes soutenues par des colonnes de bois, de pierre, ou de cuivre. Chaque bâtiment avoit son jardin, orné de plusieurs fontaines de marbre, d'albâtre, ou de pierre bleue & blanche, sculptées avec beaucoup d'art, & d'où l'eau se répandoit par plusieurs jets, qui se croisoient agréablement. Graaf en parle comme d'un lieu de délices, qu'on admireroit dans tout autre païs. A l'extrémité de Ragimohol, on voit les débris d'un ancien château, & de plusieurs autres édifices considérables, qui ont été ruinés pendant les guerres. C'est dans cette ville qu'on rafine l'argent de Bengale, & qu'on frappe les roupies. Les Hollandois y ont un comptoir. 4. *Mongher*. Cette ville située sur le Gange, a la forme d'un arc, dont ce fleuve paroît la corde. Graaf en la mesurant compta douze mille cinq cens pas, depuis une pointe de

l'arc jusqu'à l'autre. Il assure que cette place est d'une beauté singuliere. Ses fossés sont larges & profonds ; mais ils manquent d'eau lorsque la riviere n'est pas fort haute. Toutes les rues de la ville aboutissent à une grande place, environnée de plusieurs maisons, qui ont une belle apparence. Le côté de la riviere offre la vûe de plusieurs autres édifices considérables, tels qu'un château bien fortifié, & un magnifique palais, qui servoit aux anciens Rois du païs. Le Mahométisme est la Religion des Magistrats & des principaux Citoyens. Le peuple professe l'idolâtrie. Le commerce est la principale occupation des habitans. Hors l'enceinte de la ville, il y a une espéce de fauxbourg très-vaste, mais qui n'a aucune régularité. On y trouve une infinité de manufactures & d'atteliers, où l'on fabrique toutes sortes d'ouvrages. 5. *Kassambar*, *Ougly*, *Philipatan*, *Molda*, &c. sont d'autres villes de commerce, dans la plûpart desquelles les Européens ont des comptoirs.

La province de Bengale est sans contredit une des plus riches contrées de l'Inde. Avant sa réunion à l'Empire Mogol, sous le régne d'Humaïoun,

elle formoit un royaume considérable. Elle est divisée aujourd'hui en vingt-deux districts, dont les plus considérables sont *Puna* & *Patan*, qui ont eu autrefois des Rois particuliers. Ce païs est baigné par l'océan oriental, qui entrant dans les terres par un canal fort large, se trouve ensuite resserré, & s'unit au Gange dont il reçoit les eaux, à 22 dégrés de latitude. C'est-là que finit cette fameuse baye, connue dans toutes nos cartes sous le nom de golphe de Bengale. Elle s'étend d'une part le long des côtes d'Orixa & de Bengale dans l'Indostan, & de l'autre vers les terres de Siam, du Pégu & d'Arrakan, dans la presqu'isle de l'Inde au-delà du Gange. Depuis son ouverture, qui est au midi, jusqu'à son extrémité septentrionale, on compte environ huit cens milles.

Le climat de Bengale est doux & tempéré. Il y tombe des pluies abondantes & périodiques, qui fertilisent le païs, & qui l'inondent de telle maniere que les habitans sont obligés de se faire porter dans des bateaux lorsqu'ils veulent sortir de leurs maisons.

Ses productions.

La soie, le coton, le riz, le sucre & le poivre sont ses principales productions.

On y fabrique des toiles si fines, qu'une piéce de vingt-sept aunes peut tenir dans une main fermée, & se passer dans un anneau. Ces Indiens excellent dans l'art de broder & de peindre ces mêmes étoffes. Ils ont le secret d'imprimer l'or & les couleurs sur le verre. Outre la chaux ordinaire dont ils se servent pour bâtir, ils composent avec des coquillages calcinés une drogue particuliere, qu'ils employent pour blanchir les murailles. Ils préparent fort bien le cinnabre & le vif argent, & ils analysent parfaitement toutes sortes de métaux.

Province d'Orixa.

II. ORIXA. Cette province est située le long du Golphe de Bengale, au-dessous de la province du même nom, dont elle est séparée par le fleuve *Guenga* ou *Ganga*, qu'il ne faut pas confondre avec le Gange. Sa capitale, qui est au centre du païs, à 21 dégrés de latitude, & à 30 ou 35 lieues du Golphe, s'appelle aussi *Orixa*. Les voyageurs font mention d'une autre ville appellée *Kultak*, qu'ils placent à 20 dégrés de latitude, & à soixante milles de la mer. Le reste du païs est peu connu.

Provinces d'Udessa, de Meovat, & de Jesuat.

III, IV & V. UDESSA, MEOVAT & JESUAT, situées au-delà du Gange,

au nord de Bengale. Udessa est la plus orientale. Sa principale ville s'appelle *Jokanat*. Meovat est au nord d'Udessa. C'est un païs montagneux, dont *Narnol* est la capitale. Jesuat, qui s'éloigne encore plus vers le septentrion, a pour capitale *Rajapour*, où les François ont eu un comptoir.

Province de Patna.

VI. PATNA. Cette province est enfermée entre quatre rivieres, le Gange, le Persilis, le Jemma ou Gemené, & le Candaek. Sa principale ville, qui porte aussi le nom de Patna, est célèbre par son commerce. Tavernier lui donne deux cosses, ou une lieue & demie de longueur. La plûpart de ses maisons sont couvertes de chaume ou planches de bambou. Cependant on y voit d'assez beaux Temples, quelques palais, & un château considérable, revêtu de boulevards & de tours. Sa situation est sur le Gange, dans un terrein élevé, qui la met à l'abri des inondations de ce fleuve. On y arrive du rivage en montant 20 ou 30 dégrés de pierre, & quarante dans certains endroits. Une grande rue, bordée de boutiques, traverse la ville d'une extrémité à l'autre. Elle est coupée de plusieurs autres rues, dont les unes

Tavernier, tom. IX. Graaf, III Voyage.

aboutiſſent à la campagne, & les autres au rivage. Dans la plus haute partie de la ville, il y a une grande place qui ſert de marché, un beau palais où le Gouverneur fait ſa réſidence, & une eſpéce de bourſe où s'aſſemblent tous les Négocians. La compagnie Hollandoiſe a ici un comptoir. Le ſoufre eſt ſon principal commerce : elle le fait rafiner dans un gros village, nommé *Choupar*, qui eſt à ſept ou huit lieues de Patna.

Provinces de Kandouana, de Gor, & de Pitan.

VII, VIII, & IX. KANDOUANA, GOR, PITAN. Ces trois Provinces, ſituées entre l'Eſt & le Nord, dans le voiſinage du Tibet, n'offrent rien de fort remarquable. Kandouana & Gor ſont frontieres de l'Empire. Gor reçoit ſon nom de ſa ville capitale, que les Géographes placent à 31 dégrés de latitude. La riviere de *Perſilis* prend ſa ſource dans cette Province, & ſe jette dans le Gange. Kandouana, dont la principale ville ſe nomme *Karach*, eſt arroſée de la riviere *Iderelis*, qui la ſépare de Gor. C'eſt un païs montagneux ainſi que Gor. Pitan a pour capitale une ville du même nom, dont les murs ſont baignés par la riviere de *Kanda*, qui ſe perd dans le Gange, à

l'extrêmité de cette Province.

Province de Bakar.

X. BAKAR, ou BAKISH, située sur la rive occidentale du Gange, au midi de Pitan, & à l'ouest de Kandouana. Sa longueur est d'environ soixante lieues, sur vingt-cinq de largeur. Sa capitale est *Bicanar*, qu'on place à 28 dégrés, 40 minutes de latitude du nord.

Provinces de Sambar & de Narvar.

XI, & XII. SAMBAR & NARVAR. Ces deux contrées, sont au midi de Bakar, & à l'ouest de Patna. La premiere est arrosée par le Gange, & par le Gemené, qui la sépare de Narvar. Ces deux rivieres l'embrassent dans leurs circuits, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Doab*, qui signifie entre deux eaux. Le Gemené se jette dans le Gange près de la ville d'*Haleback*, où ces rivieres forment une île dans leur confluent. Salmon dit que *Menapour* est la capitale de Sambal. Il place cette ville à 27 dégrés de latitude. Il fait d'Haleback, qu'il nomme *Halabas*, une Province particuliere, dont la capitale porte le même nom. Mais il avoue lui-même qu'on n'a qu'une connoissance très-imparfaite de tous ces quartiers.

Narvar est un peu plus méridionale

que Sambal. Sa ville capitale se nomme *Chehud*.

XIII. GUALOR, située entre Sambal & Narvar, en tirant vers l'ouest. Sa capitale, que Tavernier appelle Gualeor, est une assez grande ville, & une des meilleures places de l'Inde. Sa principale force consiste dans une haute montagne, qui la borne au couchant, & qui est entourée d'une muraille flanquée de plusieurs tours. On trouve dans cette enceinte quelques étangs, & ce qu'on y seme suffit pour nourrir la garnison. Sur la pente de cette montagne il y a un petit fort, qui commande toute la ville. C'est dans ce lieu qu'est la prison d'Etat du Mogol.

Province de Gualor.

XIV. AGRA, entre Bakar & Gualor, sur les bords du Gemené, qui la traverse dans toute son étendue. C'est une des plus considérables Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Son terroir est sec & sabloneux; mais il produit beaucoup d'indigo, de coton, & de salpêtre. L'indigo se recueille principalement à *Bianès*, à deux journées de la capitale. Ses principales villes sont, *Scander*, *Andipour*, *Felipour*, & sur

Province d'Agra.

tout *Agra*, qui donne son nom à la Province, & qui est la capitale de tout l'Empire. Son véritable nom est *Egré*, suivant Otter. Quelques Voyageurs la regardent comme la plus belle ville de l'Indostan. Elle est située vers le 28e dégré de latitude Septentrionale, sur les bords du Gemené, dans une plaine unie & sabloneuse, qui l'expose durant l'été à d'excessives chaleurs. Mandeslo dit qu'on n'en peut faire le tour à cheval en moins d'un jour; ce qui donneroit une très-haute idée de son étendue, si Bernier & Tavernier ne nous apprenoient que ses maisons sont écartées les unes des autres, & que celles des Omras & des autres Seigneurs, qui sont en très-grand nombre, ont des jardins fort spacieux. Ces palais, entremêlés de grands arbres verds, dont on a rempli les jardins & les cours pour se procurer de la fraîcheur, forment une perspective très-agréable, sur-tout dans un païs aride & brûlant, *où les yeux*, dit Bernier, *semblent ne demander que de la verdure & de l'ombrage*. Ses principales rues sont belles, spacieuses, & bien bâties. Il s'en trouve quelques-unes dont les côtés sont voûtés en arcades, dans l'espace d'un

Description de sa Capitale.

bon quart de lieue. On y voit des boutiques de Marchands, de Tisserans, & de toutes sortes d'ouvriers. La plûpart des autres rues sont étroites, mal alignées, & remplies de recoins & de détours, qui causent beaucoup d'embarras aux étrangers. Bernier assure que cette ville *a le désavantage de n'être point fermée de murs :* Mandeslo prétend qu'*elle est fortifiée d'une bonne muraille de pierre de taille rouge*, & d'un fossé qui a plus de trente toises de largeur. On y compte quinze grandes places ou marchés, soixante-dix grandes mosquées, huit cens bains publics, dont l'Empereur tire annuellement des profits considérables, & quatre-vingt *caravanseras*, où les étrangers sont logés gratuitement. La plûpart de ces hôtelleries sont à trois étages, avec des magasins voûtés, des écuries, des galeries vastes, & de longs corridors pour la communication des chambres. Des concierges, gagés par les charitables fondateurs de ces hospices, sont chargés de veiller à la conservation des marchandises, & à la sûreté des voyageurs.

Les hôtels que les Seigneurs Mogols ont dans Agra, & les maisons de

plaisance qu'ils possedent au-dehors, sont remarquables par la beauté de l'architecture, & par la richesse des ameublemens.

Palais de l'Empereur.

Le palais des Empereurs qui font communément leur résidence dans cette ville, est un édifice très-considérable. Il est environné d'une double muraille, flanquée par intervalle de plusieurs terrasses sur lesquelles on a construit de petits logemens pour les domestiques du Prince. Le reste de ses fortifications consiste dans un grand fossé, dans les ponts-levis qui sont à chaque porte, & dans quelques ouvrages extérieurs qui défendent les avenues. Le Gemené baigne les murs du palais, & coule même dans son enceinte, qui est partagée en plusieurs cours environnées de portiques. Le *Divan* se présente d'abord. C'est le lieu où l'Empereur administre la justice. L'appartement impérial est dans la troisiéme cour. On y voit une galerie peinte en or & en azur, dont Shah-Jehan avoit dessein de couvrir la voûte de lames d'argent; mais ce travail fut interrompu par la mort d'un ouvrier François, qu'il avoit chargé de l'exécution. On prétend que ce prince eut aussi la fantaisie d'orner un petit sallon,

qui donne ſur la riviere, d'une treille de raiſins, repréſentés en rubis & en émeraudes. On montra à Tavernier deux ou trois ſeps d'or, chargés de pierres précieuſes, qui repréſentoient au naturel des grappes, dont les unes étoient encore vertes, & les autres commençoient à rougir; foible eſſai d'une folle entrepriſe, dont la continuation eût épuiſé toutes les richeſſes de l'Indoſtan. Mandeſlo vit dans le même palais un trône d'or maſſif, couvert de pierreries, & une groſſe tour, dont le toît étoit revêtu de lames d'or, & qui contenoit, dit-on, huit chambres voûtées, remplies d'or & d'argent, ſoit monoyé, ſoit en lingots, de pierres précieuſes, de bijoux, de porcelaines, de brocards & d'autres riches étoffes, de tentes & de tapis ſuperbes, de manuſcrits rares, & d'une infinité de richeſſes de tout genre. On l'aſſura que la valeur de ce tréſor montoit à quinze cens millions d'écus.

Les tombeaux d'Agra & des lieux voiſins ſont des édifices très-remarquables. La plûpart des grands Seigneurs ont ici l'ambition de ſe faire inhumer magnifiquement. Ces ſépultures ont communément une plate- Tombeaux.

forme, avec quatre petites chambres dans les angles. Le tombeau de l'Empereur Ekber, qui est à une lieue de la ville, & celui de l'Impératrice Tage-mehal, femme de Shah-Jehan, sont les plus remarquables par leur magnificence. Ce dernier est bâti sur les bords du Gemené, près du palais impérial. C'est un grand espace, divisé en compartimens, & fermé de murailles, sur lesquelles régne une petite galerie. Il est pavé de carreaux de marbre blanc & noir. On y entre par un beau portail. A gauche est une galerie spacieuse, dans laquelle on a pratiqué quelques niches, qui servent de chapelles. Vers le milieu de l'espace on a élevé trois plateformes, disposées par étages, & accompagnées chacune de quatre tours. Au-dessus s'éleve un beau dôme, dont l'intérieur & les dehors sont revêtus de marbre blanc. On y voit un tombeau de la même matiere; mais le corps de l'Impératrice est déposé dans un caveau, qui est sous la premiere plateforme. Il y a toujours quelques Prêtres en prieres, soit dans le soûterrain, soit sous le dôme, soit dans la galerie.

On assure que la ville d'Agra est

tellement peuplée, qu'elle peut faire sortir de ses murailles deux cens mille combattans. Sa jurisdiction s'étend sur une quarantaine de villes, & sur près de quatre mille villages, dans la circonférence d'environ six-vingt lieues.

Provinces du midi.

XV. BANDO. Cette province occupe le centre de l'Empire. C'est un païs rempli de montagnes. Ses villes sont *Bando*, *Touri*, *Moasta*, *Godack*, *Asmere*, ou *Asmire*, &c. Quelques souverains Mogols ont établi leur résidence dans cette derniere ville, ce qui fait qu'on donne quelquefois son nom à toute la province. Province de Bando.

XVI & XVII. JESSELMIRE & CHITOR. Jesselmire est au midi de Bando. *Radimpour* est sa principale ville. Chitor, qui est encore plus méridionale, étoit autrefois un royaume considérable; dont les souverains s'appelloient Rana, & prétendoient descendre de Porus. Sa capitale, qu'on nomme aussi *Chitor*, étoit une ville de la premiere grandeur, dont les murs avoient six lieues de circonférence. Elle avoit une citadelle très-forte. Ce païs fut ravagé par les guerres sous Provinces de Jesselmire & de Chitor.

le régne d'Ekber, sixiéme Empereur Mogol, qui en fit la conquête dans le seiziéme siécle. La ville de Chitor n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines.

XVIII. MALOUE. C'est une contrée très-fertile, située à l'Est de Chitor. Outre *Rantipour*, sa capitale, que son commerce rend très-célèbre, on y trouve les villes de *Serampour*, d'*Ugen*, de *Calleada*, & d'autres lieux considérables. La riviere de *Cepra* arrose une partie de cette province avant que de se jetter dans le Golphe de Cambaye.

Province de Kandish.

XIX. KANDISH. C'est la plus méridionale de toutes les provinces de l'Indostan Mogol. Elle fut aussi conquise par Ekber. *Brampour*, sa capitale, est une ville mal bâtie, mais fort peuplée, & considérable par son commerce. On y fait des mousselines d'une extrême finesse, dont les plus précieuses s'appellent *Ornis*, & sont moitié or & moitié coton. *Pala*, *Assere*, & *Mandou* sont d'autres villes considérables de la même province. Son terroir est très-fertile, & il n'est point de païs dans l'Indostan qui produise une plus grande quantité de coton. La riviere de *Tapti*, qui va tomber à Surate,

ſépare Kandish d'un petit païs nommé Partabza ; dont le Raja paye tribut au grand Mogol.

XX. BERAR, ſituée à l'eſt de Kandish, & à l'occident de Bengale. Sa capitale ſe nomme *Shapor*. Ce païs eſt peu connu.

XXI. GUZARATE. Son vrai nom, ſuivant Otter, eſt *Gutcherat*. Les Portugais l'ont auſſi appellée *Cambaye*, du nom d'une de ſes villes, où ils faiſoient leur principal commerce. Sa longueur eſt d'environ quatre-vingt lieues, ſur une largeur à peu près égale. Elle eſt à l'occident de Kandish : la mer la baigne au ſud-oueſt. C'eſt ſans contredit une des plus riches provinces de l'empire Mogol. Le coton, le riz, le bled y croiſſent en abondance. Elle nourrit une prodigieuſe quantité de beſtiaux. On y trouve toute ſorte de bois pour la conſtruction des édifices & des navires. Ses manufactures de toiles ſont fameuſes.

Province de Guzarate.

La plûpart des habitans de Guzarate ſont *Hindoys*, c'eſt-à-dire, de race Indienne. L'idolâtrie eſt leur Religion. Le païs eſt auſſi peuplé de Mogols, de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens & d'Européens. En général tous les

Ses Habitans.

Indiens de ce canton ont le teint fort bazané. Les hommes sont robustes, & d'une taille avantageuse. Ils se rasent la tête & le menton, à l'exception des moustaches. Les femmes sont petites, mais bien faites, propres, & même recherchées dans leurs ajustemens. Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, & elles couvrent leur tête d'un petit bonnet, ou d'un crêpe bordé d'or, qu'elles croisent sur leur estomac, & dont les extrémités tombent sur leurs genoux. Les femmes de qualité chargent de pierres précieuses leur cou, leurs oreilles, & leurs narines. Outre leur robe, qui ne tombe qu'au-dessous du gras de jambe, elles portent une chemise qui ne passe pas les hanches, une jupe légére, & des hauts-de-chausses fort amples, qui se nouent au-dessus du nombril avec un cordon d'or ou de soie, dont les bouts pendent jusque sur les pieds. Leur sein est presque découvert, & leurs bras sont nuds jusqu'au coude, mais chargés d'un grand nombre de bracelets.

Ses Villes. La contrée de Guzarate contient un grand nombre de villes, dont les principales sont,

Amadabad. 1. *Amadabad*, Métropole du païs.

Otter, qui la nomme *Ahmed-Abad*, dit, qu'elle fut bâtie l'an de l'Hégire 813 * par un roi du païs, nommé *Ahmed*, qui lui donna son nom; qu'un autre prince, nommé *Mahmoud*, bâtit une seconde cité à quelque distance de-là, sous le nom de *Mahmoud-Abad*; & que ces deux villes s'étant jointes en s'accroissant, n'en font plus qu'une aujourd'hui.

* 1410 de l'Ere Chrétienne.

Amadabad est située dans un canton agréable & fertile, à 23 dégrés 32 minutes du nord, sur une petite riviere, qui se jette dans l'Indus à une petite distance de ses murs. Mandeslo lui donne sept lieues de circonférence, en comprenant ses fauxbourgs. Elle est bien peuplée: ses rues sont larges: ses édifices ont quelque chose de grand & de magnifique, principalement ses mosquées & le palais du Gouverneur. Elle a de bonnes murailles, flanquées de plusieurs tours, avec un fossé fort large, mais qui est sans eau. Mandeslo.

La principale place, nommée *Maidan-Shah*, ou le marché du roi, a seize cens pieds de long sur huit cens de large. Elle est ornée d'un double rang de palmiers & de tamarins, en-

tremêlés d'orangers & de citroniers, qui rafraîchissent l'air, & qui forment une perspective charmante. La plûpart des rues sont remplies des mêmes arbres qui s'élevent au-dessus du faîte des maisons, & qui donnent de loin à cette grande ville l'apparence d'une vaste forêt.

Les fauxbourgs & les dehors n'ont pas moins d'agrément. On y voit quantité de jardins & de maisons de plaisance, dont la situation est très-riante. Les magnifiques tombeaux qui environnent la ville offrent un autre objet de curiosité. Le plus somptueux de tous est celui qu'un ancien roi de Guzarate fit ériger pour son précepteur, & qui a servi de sépulture à quelques rois. Tout l'édifice est de marbre, & l'on y compte plus de quatre cens colonnes.

Le seul territoire de cette capitale renferme vingt-cinq bourgs considérables, & près de trois mille villages. Ses revenus montent à plus de dix-huit millions. Le Gouverneur est obligé d'entretenir douze mille chevaux, & cinquante éléphans pour la défense du païs. Il porte le titre de Raja ou

de

de prince. Sa maison est composée de plus de cinq cens officiers, & il a une garde de deux cens hommes.

Il y a dans cette riche & grande ville un concours prodigieux d'étrangers. Son principal commerce consiste dans les étoffes de soye & de coton qui s'y fabriquent. On employe rarement les soyes du païs, dont la qualité est médiocre; mais on a recours à celles de la Chine & de Bengale. Ses autres marchandises sont le suc candi, la cassonnade, & toutes sortes de confitures; le cumin, le miel, le vernis, l'opium, le borax, qui est un sel minéral dont on se sert pour souder les métaux; le gingembre, le salpêtre, le sel ammoniac, & surtout l'indigo, qui croît en abondance dans le terroir d'Amadabad. C'est une plante assez semblable au sainfoin, dont les feuilles produisent une belle teinture violette. Sa fleur est rouge, & sa graine couleur d'olive. Il se fait aussi dans cette ville un grand trafic de musc, d'ambre gris, & de diamans; mais le païs n'en produit pas. Les Anglois ont ici un beau comptoir.

2. *Broitschia*. Sa situation est sur une montagne assez élevée, à 21 de- Broitschia.

grés 56 minutes du nord, & à huit lieues de la mer. Elle est revêtue d'une muraille très-forte, qui la fait regarder comme une des plus fortes places de l'Inde. Elle est bien peuplée : mais la plûpart de ses habitans ne sont que des ouvriers, principalement des tisserands, qui fabriquent ces toiles de coton appellées *Baftas*, qui sont les plus fines de toute la province. Son terroir est fertile, & produit une grande abondance de riz, de froment, d'orge, de coton & d'indigo. On trouve des pierres d'agathe sur ses montagnes. Sa jurisdiction s'étend sur quatre-vingt-quatre villages.

Brodra. 3. *Brodra*. Cette ville est bâtie dans une plaine sablonneuse, sur une petite riviere qu'on appelle *Vasset*, à quinze lieues de Broitschia. Elle est environnée d'une bonne muraille, fortifiée de plusieurs bastions. La plûpart de ses habitans sont tisserands ou teinturiers. Son district renferme plus de deux cens villages. On y recueille beaucoup de coton, d'indigo & de laque. Mandeslo observe que la laque de Guzarate se tire d'une espece d'arbres assez semblables à nos pruniers. Sa couleur naturelle est d'un roux foncé; mais les

Indiens lui font prendre toutes les teintes qu'ils veulent. La noire est la plus belle. L'intérieur & les dehors de Brodra offrent la vûe de plusieurs tombeaux magnifiques, accompagnés de beaux jardins qui sont ouverts à tout le monde.

4. *Cambaye.* Cette ville, une des plus belles & des plus grandes de l'Inde, est au Sud-Est d'Amadabad, & à trois milles du Golphe auquel elle donne son nom. Elle est située sur la petite rivière du *May*, qui se jette dans ce même Golphe. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries, de dents d'éléphans, d'étoffes de soie & de coton, & d'autres marchandises qu'on y apporte de toutes parts. Ses habitans font aussi un trafic considérable à Diu, sur la frontière maritime de Guzarate, dans l'Arabie, dans la Perse, à Achem & à Goa. Ses maisons sont bâties de pierre, de brique & de marbre. Son port a sept brasses d'eau dans la haute marée; mais après le reflux, les vaisseaux n'y sont plus à flot. Le golphe de Cambaye n'est guere meilleur. Il est semé d'écueils, qu'on découvre quelquefois dans les basses marées, & qui font périr quantité de Cambaye. Mandelslo & Ocar.

vaisseaux. Son ouverture n'est que de sept ou huit lieues, & il se rétrécit toujours en avançant dans les terres. Sa longueur est d'environ trente lieues. La ville de Cambaye est revêtue d'une forte muraille, dans toute sa circonférence, qui n'a pas moins de deux lieues. Ses rues sont larges, bien alignées; la plûpart ont des barrieres qui se ferment la nuit. On y compte trois *Bazars*, ou marchés, & quatre citernes publiques, assez spacieuses pour fournir de l'eau aux habitans dans les plus grandes sécheresses.

Surate. 5. *Surate*. Son véritable nom est *Soret*. Elle est située au midi de Cambaye, à 21 degrés trente minutes de latitude septentrionale, sur une riviere appellée *Taphy*, qui forme un port, où les plus gros navires, si l'on en croit Carré, peuvent mouiller facilement, & qui n'est accessible, selon Mandeslo, qu'aux bâtimens de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (1). Cette ville est moins considérable que Cambaye du côté de l'étendue, mais elle ne lui cede en rien pour l'agrément & pour la solidité des édifices. Sa grande

Carré, Lestra, Ovington, Thevenot.

(1) Selon Thevenot, le vrai port de Surate est à Souali, à plus de quatre lieues de la ville.

place est magnifiquement décorée par les palais qui l'environnent, & par le château qui la termine. Ce fort a pour fossé la riviere même, qui baigne ses bastions, dont elle rend l'approche très-difficile. Les maisons sont propres & bien bâties. Leurs dehors sont lambrissés de belles boiseries, comme nos plus propres appartemens. Les murs & les planchers sont revêtus de carreaux de porcelaine, outre une infinité de vases de la même matiere, qui donnent aux chambres un grand air de fraîcheur & de gayeté. Les fenêtres reçoivent le jour par des carreaux d'écaille ou de nacre, qui temperent l'éclat du soleil, sans trop affoiblir sa lumiere. Les toits sont plats, & forment de jolies terrasses, où l'on respire la fraîcheur des soirées. On y tend même quelquefois des lits pour y passer la nuit.

On admire entre les édifices publics un magnifique réservoir, situé à l'extrêmité méridionale de Surate, proche de la porte appellée *Daman*, parce qu'elle regarde le grand chemin qui conduit à cette ville. Il a seize angles, chacun de la longueur de cent pas. Il est pavé de grandes pierres fort unies. Plusieurs rangs de degrés, hauts de six

pouces, regnent à l'entour, depuis le bord jusqu'au fond du bassin. On y a ménagé trois descentes douces, pour servir d'abreuvoirs. Un bâtiment de pierre, dont la forme est quarrée, & qui peut avoir quatre toises de largeur, s'éleve du centre de ce réservoir. On n'y arrive qu'en bateau. L'eau se rend de fort loin dans ce bassin, en traversant un canal, sur lequel on a bâti des ponts, d'où elle entre dans un grand espace fermé de murs. C'est de-là qu'elle passe dans le réservoir par trois ouvertures, qui ont quatre pieds de diametre. Il ne se remplit que des eaux du ciel, qui tombent dans la saison des pluyes. Thevenot ne craint point de comparer ce grand ouvrage aux plus belles entreprises des Romains. Il parle aussi avec éloge de quelques maisons de plaisance de Surate, particulierement de celle qu'on appelle *le jardin de la Princesse*. C'est un lieu situé agréablement, planté d'arbres de plusieurs especes, dont la distribution est bien entendue. On y voit un petit canal, quelques bassins, & d'autres pieces d'eau, avec une maison charmante, qui est au milieu du jardin.

On peut mettre au rang des plus

singulieres curiosités du païs un grand Hôpital, fondé dans le voisinage de cette ville, pour les vaches, les chevaux, les chevres, les chiens, & d'autres animaux infirmes, ou hors d'état de travailler. Ovington fait mention d'un autre hôpital pour les punaises, pour les puces, & pour d'autres insectes. Il assure que pour procurer à ces animaux une nourriture plus agréable, on expose de tems en tems à leurs morsures quelques pauvres gens, qui louent leurs corps pour une nuit. Les *Banians*, secte d'idolâtres que nous ferons connoître, sont chargés de l'administration de ces Hôpitaux. Lorsqu'ils voyent un animal malade, abandonné de ses maîtres, ou menacé de la mort, ils s'empressent de le secourir, ils payent, s'il le faut, sa rançon, & ils le conduisent dans ces aziles, où il est traité avec grand soin.

La ville de Surate a deux Gouverneurs, l'un pour le service militaire, l'autre pour les affaires civiles. Le premier réside dans le château, & n'a d'autorité que dans ce lieu. L'autre exerce son pouvoir dans la ville, & préside à l'administration de la justice. Il a sous ses ordres plusieurs Officiers, dont le

plus considérable est le *Kutual*, espece de grand Prévôt. Il fait la ronde toutes les nuits, avec une garde de soldats, armés d'épées, de lances, de flêches, & de baguettes de fer, longues d'environ deux pieds, terminées par une boule de même métal, arme très-dangereuse, avec laquelle on peut assommer un homme d'un seul coup. La police est si bien administrée dans cette grande ville, qu'on n'y entend point parler de vols ni de meurtres, & que les disputes même y sont fort rares. Dans le tems qu'Ovington étoit à Surate, il y avoit plus de vingt ans que personne n'avoit été puni de mort. La même sûreté regne dans les grands chemins, qui sont confiés à la garde d'un Officier nommé *Poursdar*, qui a sous ses ordres plusieurs compagnies de soldats.

Le commerce attire dans cette ville un grand nombre d'Etrangers, principalement d'Arabes, de Persans, d'Arméniens & de Turcs. Les Arméniens sont les plus nombreux : il n'est point de nation qui ait plus d'ardeur pour le commerce, & qui soit plus répandue dans le monde.

Le climat de Surate est très-chaud;

mais son ardeur est temperée par des pluyes, par des rosées abondantes, & par des vents frais qui soufflent regulierement. Son terroir est fertile en riz, en bled, & en cannes de sucre. Il est si gras qu'il n'a pas besoin d'être fumé. Le bled se seme après la saison des pluyes, c'est-à-dire, vers le commencement d'Octobre, & se recueille au mois de Février. La maniere de planter les cannes de sucre est de preparer auparavant de grands sillons, dans lesquels on jette plusieurs de ces petits poissons que nous apellons *Goujons*. On couche les boutures sur ces poissons, l'une au bout de l'autre, & de chaque nœud de ces roseaux ainsi couchés il naît une canne de sucre, qui s'éleve, & qu'on moissonne dans la saison. Le raisin croît heureusement à quelque distance de Surate, aux environs de *Naapoura*, petite ville du district de Balagate. Mais sa qualité est mediocre, & l'on n'en fait qu'un vin fort aigre, qu'il est impossible de boire, si l'on n'y mêle du sucre. La liqueur la plus commune du païs est le *Tari*, qui n'est qu'un suc naturel qu'on exprime des cocotiers, & d'une autre espece de palmiers qui se nomment *Codgiour*. On

use aussi d'une autre liqueur artificielle, composée de sucre noir, & de l'écorce d'un arbre appellé *Baboul*, qu'on met dans l'eau, & qu'on distille.

Hist. des Voy. T. X. p. 197.

6. Les Auteurs de la Collection des Voyages font mention de quelques autres lieux, dont les noms se trouvent dispersés en différentes Relations. *Gogu*, *Pattepane*, & *Mangerol*, sont de gros Bourgs, situés à l'extrémité du golphe de Cambaye, & fameux par l'abondance du coton que leur territoire produit, & par les toiles qui s'y fabriquent. *Bisangatan*, située au centre de la Province, est une des plus grandes villes de l'Indostan. Les Auteurs Anglois assurent qu'on y compte près de vingt mille maisons. Ses campagnes produisent beaucoup de riz, de bled, & de coton, & nourrissent une prodigieuse quantité de bestiaux. *Pattan* avoit autrefois plus de six lieues de circuit; mais son commerce étant tombé, elle n'offre plus que le squelette d'une grande ville, & quelques restes de son ancienne splendeur, tels que le château, qui sert de logement au Gouverneur, & une magnifique pagode, que Mandeslo regarde comme un ancien ouvrage des Payens, & compte un des

plus beaux temples de l'Orient. Il assure que sa voûte est soutenue de plus de mille colonnes, la plûpart de marbre. *Cheytepour*, à six lieues de Pettan, est une place où l'on entretient une garnison nombreuse pour l'escorte des caravanes. Tous ses habitans sont Banians, & s'occupent au filage des cotons. *Nussari*, *Gaudey*, & *Balsara*, sont trois petites villes maritimes, du district de Surate. On y fait un assez grand commerce de grosses toiles, & ses forêts voisines fournissent à toute la Province des bois propres à la construction des edifices & des navires. *Massanu* n'est qu'un Bourg; mais on y voit un vieux château, où le Gouverneur entretient deux cens Cavaliers, pour la sûreté des caravanes.

Provinces de l'Ouest.

XXII. SORET. C'est une petite contrée, fort riche & fort peuplée, mais peu fréquentée des Européens, & peu connue. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle touche au Guzarate du côté du Midi, que la mer la baigne au Sud-Ouest, & que sa capitale s'appelle *Jaganet*. Salmon place cette ville à 26 d. de lat. Province de Soret.

Province de Tatta.

XXIII. TATTA, à l'Occident de Soret. Sa capitale, qui porte le même nom, est à 25 d. 20 min. de lat. Cette Province est coupée par le *Sind*, ou *Sindi*, que nous appellons Indus, qui après avoir formé plusieurs isles au-dessous de Tatta, se décharge vers le 24e degré dans un golphe auquel il donne son nom. Elle est infestée de brigands, dont les uns, appellés *Jamites*, sont cantonnés dans les forêts & dans les montagnes inaccessibles du païs même : les autres viennent des frontieres de la Perse, principalement du *Mekran*, & du païs des *Bologes*. *Deibul* est un port & une ville de la Province de Tatta, à vingt lieues de la capitale, à l'entrée du golphe de l'Inde, & près de l'endroit où l'Indus se décharge dans ce golphe.

Province de Bukor.

XXIV. BUKOR ou BAKAR, au nord de Tatta & de Soret. Sa capitale, nommée Bukorsakor, est à 28 d. 40 min. de lat. du Nord. L'Indus coupe aussi cette Province par le milieu, & la rend très-fertile.

Province de Multan.

XXV. MULTAN. Cette Province, bornée à l'Occident par la Perse, & au midi par la contrée de Bukor, est arrosée par l'Indus. Le *Tchenhau*, ou *Che-*

nab ; coule à une lieue de sa capitale, qu'on appelle aussi *Multan*. C'est une ancienne ville fameuse par son étendue, par ses manufactures de toiles, & par son commerce. Elle est défendue par un bon fort. Ses environs offrent la vûe de plusieurs jardins spacieux, accompagnés de fort beaux palais. Les Banians, qui forment le plus grand nombre de ses habitans, se répandent dans la Perse, où ils font un très-grand commerce : mais ils sont décriés par leurs usures. On prétend qu'ils ont une Loi qui permet à plusieurs freres d'avoir une femme en commun. Les enfans qui naissent de ces alliances mixtes appartiennent à l'aîné. Les femmes du païs sont braves, manient les armes, & montent à cheval comme les hommes. Cette Province fournit à la Perse un grand nombre de Baladins.

Hajakan & Kandahar. On a eu tort de les mettre au rang des Provinces de l'Inde.

La plupart des Descriptions de l'Inde mettent *Hajakan* & *Kandahar* au rang des Provinces de l'Empire Mogol. Mais outre que ces deux contrées sont au-delà de l'Indus, & par conséquent hors des véritables limites de l'Indostan, il faut encore observer que depuis l'invasion de Thamas Koulikan elles ont été cédées à la Perse, dont

elles étoient une ancienne dépendance. Hajakan est au Nord-Nord-Ouest de Multan, sur la rive occidentale de l'Indus. Sa capitale, que Salmon place à 32 degrés de latitude, s'appelle *Duckié*. Ses autres villes ne sont pas connues. Ce païs est habité par les *Balloks*, peuples belliqueux, qui lui ont autrefois donné leur nom. La plûpart sont voituriers, & conducteurs de chameaux. Ils servent de guides aux caravanes, & ils se piquent d'une telle fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'exposer aux moindres reproches. Kandahar est plus au nord qu'Hajakan, & s'éloigne davantage des bords de l'Indus. J'en parlerai à l'article de la Perse. J'observerai ici que toutes les Provinces occidentales que je viens de décrire, sont frontieres de l'Empire Persan, à la réserve de Soret.

Provinces du Nord.

Province de Dehli.

XXVI. DEHLI. Cette Province est située presqu'au centre de l'Empire, à l'Est de Multan & de Bukor, vers la source du Gemené, qui après avoir baigné ses terres, entre dans la province d'Agra, où il se perd dans le Gange. Sa capitale, qu'on nomme aussi

Dehli, est une ville fort ancienne. Shah-Jehan ayant pris du goût pour ce séjour, que ses prédécesseurs avoient abandonné, y fit bâtir dans le dix-septiéme siécle une nouvelle ville, qu'il appella de son nom *Jehannabad*, & qui n'est séparée de l'ancienne que par un mur. Les Grands Mogols, qui ont fixé depuis leur résidence à Agra, ne laissent pas de faire quelques voyages à Dehli, principalement dans les grandes chaleurs. Description de sa Capitale.

La nouvelle ville est incomparablement plus belle que l'ancienne, qui est tombée presqu'en ruine. On y entre, du côté de la vieille cité, par une longue & large rue, bordée de portiques, dont le dessus est en plateforme. C'est là que demeurent les plus riches Négocians de Dehli. Cette rue aboutit à la grande place, où est le palais de l'Empereur. C'est un édifice qui n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Ses murs sont de belle pierre de taille, avec des crenaux & des tours, & un large fossé, rempli d'eau, & revêtu de pierre. Sa premiere cour n'offre rien de remarquable. Au sortir de-là on entre dans un espace plus long que large, dont les côtés sont bordés de portiques, Tavernier, Bernier, ubi supra. Palais Impérial.

au long desquels il y a de petites chambres, qui servent de logement pour une partie des Gardes à cheval. Le sol de ces portiques est élevé de deux pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Les chevaux sont attachés en dehors à des anneaux de fer, & ont leur mangeoire sur les bords. Ce passage est coupé dans toute sa longueur par un canal rempli d'eau, qui s'arrondit en quelques endroits pour former de petits bassins à égale distance les uns des autres.

On arrive ensuite dans une seconde cour, environnée de casernes, & de-là dans une troisiéme, au fond de laquelle est le Divan, ou la salle d'audience. Elle est élevée de quatre pieds au-dessus du sol de la cour, & elle est ouverte de trois côtés. Trente-deux pilastres de marbre soutiennent sa voûte. Shah-Jehan avoit, dit-on, formé le projet de faire couvrir ces pilastres de pierres précieuses; mais effrayé de la dépense il se contenta de les faire peindre en or & en azur. C'est à l'entrée de cette salle qu'on dresse le trône de l'Empereur, lorsqu'il donne audience, & qu'il rend justice. Ce trône a la forme d'un petit lit à colonnes. Il est couvert de

pierreries, & lorsque l'Empereur s'y vient asseoir, on étend dessus un magnifique tapis. On éleve à l'un des côtés un grand parasol, soutenu au bout d'une pique, & l'on attache aux colonnes du lit les armes du Prince, comme son sabre, son arc, son carquois & ses flêches. A l'extrêmité de la même cour, du côté qui touche le Divan, on a ménagé un espace de vingt pieds en quarré, entouré de balustres d'argent. Le tour de la balustrade est occupé par les Omras, qui font la garde en personne dans cette cour, & par les Musiciens, qui même pendant l'audience ne cessent point de jouer, mais d'une maniere si douce, que ce bruit n'interrompt point les délibérations. A quelque distance de cette balustrade, vers le milieu de la cour, il y a un petit ruisseau, en deçà duquel tous ceux qui veulent se présenter à l'audience doivent s'arrêter, & attendre qu'on leur permette de passer outre. Les Ambassadeurs même ne peuvent franchir ce passage sans être appellés.

C'est dans la cour du trône qu'est l'habitation de l'Empereur. Son sérail est sur la gauche. On voit dans la même aîle une petite Mosquée, fort bien bâ-

rie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le prendroit pour de l'or massif. On y arrive en montant quelques degrés. Lorsque l'Empereur s'y rend, on tend au bas de ces degrés un grand filet pour empêcher que les éléphans n'en approchent, & ne profanent la Mosquée. Le côté droit de la cour offre la vûe de plusieurs portiques, qui forment une longue galerie, dont le sol est élevé d'environ un pied & demi au-dessus de la cour. Plusieurs de ces arcades conduisent aux écuries du palais, où sont les éléphans & les plus beaux chevaux du Prince. Au devant de la porte de chaque écurie, & des arcades qui y répondent, on suspend des nattes de bambou, qui se levent ou se baissent selon le besoin, & qui servent principalement à préserver ces animaux des attaques des mouches. Tavernier observe que dans ce païs, où les fourrages sont rares, on nourrit les chevaux avec une pâte composée de farine, de froment & de beurre, ou avec des pois qu'on écrase entre deux pierres, & qu'on trempe dans l'eau. On leur donne aussi du millet & des cannes de sucre, dans la saison. Leur litiere ne se fait que de leur fiente, qu'on broye,

après l'avoir fait sécher au soleil.

Entre les édifices publics de la nouvelle Dehli, on admire principalement une Mosquée, bâtie au centre de la ville, sur un rocher qu'il a fallu applanir. Elle est entourée d'une belle place, pratiquée dans le même rocher; à laquelle aboutissent quatre grandes rues, qui répondent aux quatre faces principales de la Mosquée. On y arrive par 25 ou 30 degrés de pierre, qui regnent autour de l'édifice, excepté le derriere, qu'on a revêtu de belles pierres de tailles, pour cacher l'inégalité du rocher. Les principales portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un beau travail. Le grand portail est orné de quelques *Minarets*, ou tourelles, de marbre blanc, qui lui donnent beaucoup de grace. Les Mullahs, ou Prêtres du païs, montent cinq fois le jour sur une de ces tourelles, pour appeller le peuple à la priere. Trois dômes paralleles, qui sont aussi de marbre, s'élevent du milieu de la Mosquée. Celui du milieu est le plus grand & le plus élevé. Le reste de l'édifice est sans toit, à cause de la chaleur du climat. Tout ce Temple, si l'on excepte les Minarets & les dômes, est

construit de pierres rouges, qui paroissent avoir l'éclat du marbre, quoiqu'elles soient très-tendres, & fort sujettes à s'altérer.

Provinces de Siba, de Jengapour, & de Jemba.

XXVII, XXVIII & XXIX. SIBA, JENGAPOUR, JEMBA. Ces trois provinces, dont on ne connoît guere que les noms, sont des contrées montagneuses, bornées au Nord & à l'Est par le Tibet. Jemba est la plus septentrionale. Sa capitale porte le même nom. Il y a dans ce païs une Pagode célebre, nommée *Illamake*, où les Banians font des pélerinages. Jengapour, qui reçoit son nom de sa capitale, est située sur la riviere de Kaoul, une de celles qui se jettent dans l'Indus. Siba, dont la capitale se nomme *Hardouere*, s'étend du côté de l'Est jusqu'aux montagnes du grand Tibet. Le Gange y paroît sortir d'un rocher, auquel les habitans trouvent quelque ressemblance avec la tête d'une vache, animal très-révéré des Banians. C'est ce qui attire dans ce lieu une foule de pélerins qui viennent s'y baigner; & c'est peut-être l'origine du respect que les Indiens ont pour les eaux du Gange, dans toute la longueur de son cours.

Province de Pengab.

XXX. PENGAB, qu'on appelle aussi

quelquefois *Lahor*, du nom de sa capitale; est située au Nord-Ouest de Jemba & de Jengapout, entre cinq rivieres, qui se rendent toutes dans l'Indus, & qui font donner à la province & au fleuve le nom Arabe de *Pengab*, ou *Panjab*, qui signifie *cinq* eaux. La premiere de ces rivieres est celle de *Rigab*, qui prend sa source près de Kabul. La seconde se nomme *Ratab*: sa source est dans le royaume de Kashmire. La troisiéme, qu'on appelle *Ravi*, coule devant la ville de Lahor, & prend son origine dans la province de *Nagrakut*, qui est au nord de Pengab. Les deux autres, qui sont la *Via* & l'*Osvid*, autrement appellé *Kaoul*, viennent de la Province de Jemba, & se joignent ensemble près de celle de Bukor. Mandeslo Tom. I. Bernier, T. III.

Pengab est une des plus riches & des plus considérables contrées de l'Empire. Son terroir est fertile, & produit une grande abondance de riz, de bled & de fruits de toute espece. Lahor, sa capitale, est située à 32 degrés 20 minutes du Nord, sur la riviere de Ravi, qui est fort sujette aux débordemens, & qui change souvent de lit. Dans le tems que Ber- Description de sa Capitale.

nier visita cette ville *, le Ravi s'étoit retiré d'un grand quart de lieue, & ne baignoit plus le palais impérial, qu'on avoit bâti sur les bords de son ancien lit. Ce palais lui parut magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli. Il est séparé de la ville par un grand mur. Outre l'habitation de l'Empereur, son enceinte contient quantité d'hôtels & de palais particuliers, qui servent de logement aux Seigneurs de la Cour, & aux principaux Officiers.

* En 1664.

Les maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra. Quelques-unes de ses rues ont plus d'une lieue de longueur. Mais Bernier trouva la plûpart de ses quartiers déserts, & un grand nombre de maisons presque ruinées, ce qu'il attribue à l'absence de la Cour, qui depuis vingt ans avoit abandonné cette ville. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne *Bucephale*, dont Alexandre le Grand fut le Fondateur. Les Mogols ont quelque idée de l'histoire de ce conquérant de l'Inde, qu'ils appellent *Sekander-Filipous*, c'est-à-dire, Alexandre fils de Philippe.

Mandeslo eut la curiosité de visiter

les bains publics, qui sont en grand nombre dans cette ville. Ils sont bâtis à la Persanne, c'est-à-dire, que leur voûte est plate, & qu'ils sont divisés en plusieurs petites chambres, qui ont la forme d'un demi-cercle. Leur entrée est étroite : elles s'élargissent vers le fond. Chaque chambre a sa porte particuliere, & deux cuves de pierre, dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets, les uns pour l'eau chaude & les autres pour l'eau froide. Notre Voyageur s'y baigna. Au sortir de l'eau, on le fit asseoir sur une longue pierre, & on lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Le Baigneur vouloit lui frotter aussi la plante des pieds avec du sable; mais Mandeslo ayant quelque peine à supporter ce frottement, le Mahométan lui demanda s'il étoit Chrétien. Notre Voyageur ayant répondu qu'il l'étoit, le Baigneur cessa de lui frotter les pieds, quoiqu'il ne refusât pas de lui frotter les autres parties du corps. Un petit homme parut ensuite, & fit coucher Mandeslo sur le ventre. S'étant mis à genoux sur ses reins, il lui frotta le dos avec les mains, dans toute la longueur de l'épine. Les Indiens se persuadent que ces frotte-

mens favorisent la circulation du sang, & l'empêchent de se corrompre dans certaines parties du corps.

XXXI & XXXII. ATTOK & NAGRAKUT. J'ai peu de chose à dire de ces deux provinces, qui sont au Nord de Pengab. Attok, dont la capitale porte le même nom, & passe pour l'une des meilleures forteresses de l'Empire, est arrosée par l'Indus, qui la sépare d'Hajakan & de Kandahar. C'est une contrée fort montagneuse. Nagrakut est frontiere du Tibet. Elle est aussi remplie de montagnes. Sa capitale, qui donne son nom à la province, est située sur la riviere de Ravi. On y voit une riche Pagode, & une Idole monstrueuse, appellée *Matta*, qui attire dans ces quartiers une foule de Pélerins, dont quelques-uns, dit-on, se coupent un morceau de la langue, pour l'offrir à cette divinité. *Kanamaka*, ville de la même province, est un autre lieu de dévotion, fréquenté par les Guebres, qui viennent adorer les flammes d'un volcan de ce canton.

Province de Kashmire.

XXXIII. KASHMIRE. Cette province est encore plus au nord qu'Attok & Nagrakut. C'étoit autrefois un grand royaume, qui s'étendoit du côté

du

du septentrion jusqu'à la Tartarie, & qui n'avoit, dit-on, d'autres bornes au midi que la mer. Dans le tems qu'il fut conquis par Ekber, il étoit déja fort déchu de son ancienne grandeur. Le païs qui porte aujourd'hui le nom de Kashmire est une vallée assez unie, située vers l'extrémité septentrionale de l'Indostan, & qui peut avoir trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Du côté du Nord & de l'Est il est environné de hautes montagnes du Caucase, & de celles d'Aattok du côté de l'Ouest & du Midi.

Sa situation & son étendue.

Si l'on en croit quelques chroniques Indiennes, tout ce païs étoit autrefois submergé, & n'offroit, comme l'ancienne Thessalie, que la vûe d'un grand lac. Un saint homme, nommé *Kacheb*, donna une issue miraculeuse à ces eaux en coupant un rocher. On voit encore à *Baramoulé*, c'est le nom de cette roche fameuse, l'ouverture qu'y fit ce saint personnage, ainsi que son tombeau, qui est l'objet d'un pélerinage célèbre. Bernier n'a pas de peine à croire qu'autrefois la vallée de Kashmire étoit couverte d'eau, parce que de toutes les montagnes qui l'environnent il sort un grand nombre de tor-

Bernier; Tome III.

rens & de ruisseaux, capables d'inonder toute sa surface, s'ils ne trouvoient une issue à Baramoulé, entre deux rochers. Mais il se persuade difficilement que cette ouverture soit l'ouvrage des hommes. Il aime mieux croire que les tremblemens de terre, qui sont très-communs dans ces régions, ont pu ouvrir la montagne. C'est ainsi que les Arabes prétendent que le détroit de Babel-mandel s'est anciennement formé, & qu'on a vû des montagnes & des villes s'engloutir dans cet abîme.

Les torrens qui descendent des montagnes forment dans la plaine une multitude de ruisseaux, de cascades naturelles, & de lacs, & donnent naissance à une belle riviere, de la grandeur de la Seine, qui après avoir traversé la capitale, serpente dans le royaume, & finit par se rendre dans l'Indus, vers Atek, ou Attok, capitale de la province du même nom. Cette multitude de belles eaux, jointe à la douceur naturelle du climat, répand partout une fraîcheur & une fertilité admirable. On prendroit ce délicieux païs pour un vaste jardin, & les Mogols en effet l'appellent *le païs*

yadis *terrestre des Indes*. On y trouve une grande variété de toutes sortes d'arbres, de plantes & de fleurs; on y recueille beaucoup, de riz & de froment, du chanvre, du saffran, des légumes & des fruits de toute espéce. Ses prairies & ses collines offrent d'excellens pâturages, & sont couvertes de bestiaux.

La capitale porte, suivant Bernier, le nom de la province. Rhoe & Terri l'appellent *Syranakar*, & la placent à 34 dégrés 30 minutes de latitude. C'est une assez grande ville, qui n'a pas moins de trois quarts de lieue de long sur une demi-lieue de largeur. Elle est située dans le voisinage des montagnes de l'Ouest, sur le bord d'un lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, qui se dégorge dans la riviere par un canal navigable. Ce lac est rempli de petites îles, couvertes d'arbres toujours verds, qui les feroient prendre pour autant de jardins, & qui forment la plus agréable perspective. La riviere, comme on l'a dit, traverse la ville, & la coupe en deux parties, qui se communiquent par des ponts de bois. La plûpart des maisons sont bâties de même matiere, quoi-

Description de la Capitale.

qu'on trouve de belles carrieres dans ce païs, & plusieurs restes de vieux Temples & d'autres édifices, qui étoient construits de pierre. Elles ont la plûpart un petit jardin. Celles dont la situation est la plus riante ont une vûe sur la riviere ou sur le lac.

Les dehors de Syranakar offrent l'aspect d'un grand nombre de maisons de plaisance, bâties sur le penchant des montagnes. La plus agréable est celle qu'on nomme *Chahlemar*, ou jardin du roi. Sa description, qu'on trouve dans Bernier *, nous apprend que ces Indiens connoissent l'art de faire jaillir l'eau dans les bassins, de construire des canaux, des cascades, & d'autres piéces d'eau.

Jardin du Roi.

* Tome III, p. 140.

Les Kashmiriens sont plus spirituels & plus industrieux qu'aucun autre peuple de l'Inde. On vante leur talent pour la poësie. Ils excellent dans les ouvrages de tabletterie, sur lesquels ils appliquent l'or & le vernis avec une adresse particuliere. Ils fabriquent des draps légers, fort recherchés dans toutes les Indes. On les nomme *Chales*. Les uns sont d'une laine très-fine du païs, & les autres de poil de chevre. Ils surpassent la finesse

Industrie des peuples de Kashmire.

du castor. Bernier, qui trouva le moyen d'apprivoiser quelques femmes du païs, en leur distribuant des confitures & des roupies, fait un grand éloge de leurs charmes, & ne craint point d'assurer qu'il y a ici *d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe*.

Provinces de Kakars.

XXXIV. KAKARS. Bernier regarde Kashmire comme la derniere province de l'Indostan, du côté du Nord. Rhoe & Terri, deux autres célébres voyageurs, font mention d'une autre contrée, qu'ils appellent *Kakars* ou *Kakares*, & qu'ils placent au-delà de Kashmire, du côté de la Tartarie, dont elle est séparée par le Mont Caucase. Ils la représentent comme un grand païs, fort montagneux, qui n'a que deux villes considérables, *Dankali* & *Purhola*. C'est tout ce qu'ils nous apprennent de cette province, qui est traversée par l'Indus, qui prend sa source dans ces quartiers.

Kabul, située au-delà de ce fleuve, & limitrophe de Kakars, ne doit plus être comptée parmi les provinces de l'Empire Mogol, depuis la cession qui en a été faite à Tamas Koulikan en 1739. Nous renvoyons sa description

à l'article de la Perse, en observant néanmoins que les Indiens l'ont toujours regardée comme un ancien domaine de leur païs, & qu'ils en faisoient autrefois un tel cas, qu'ils ne reconnoissoient leurs princes que lorsqu'ils y avoient été couronnés. Ils lui donnent le nom de *Zablistan*; & celui de *Kaboul*, ou de *Kiaboul*, à sa capitale, qui est une ville bien bâtie, & bien fortifiée.

CHAPITRE VII.

Du Gouvernement civil & militaire de l'Empire Mogol.

ARTICLE PREMIER.

De l'Empereur & de ses principaux Ministres. Ordre établi pour le Gouvernement civil.

TOUTE l'autorité réside ici dans la personne de l'Empereur, qui jouit de la plénitude du despotisme. Il communique une partie de son pouvoir à trois ou quatre Ministres, qui gouvernent l'Etat en son nom. Il n'a

point d'autre conseil. Le plus distingué de ces Ministres est l'*Itimad-Ud-Deoulet*, dont la dignité répond à celle de grand Visir. Mais ce n'est souvent qu'un vain titre d'autorité, que l'Empereur confere à un prince de son sang, ou au pere de quelque Sultane favorite, auquel on abandonne les grands appointemens de cet emploi, sans lui permettre d'en exercer les fonctions. Après cette charge, les plus considérables sont celles de grand Trésorier, & de Receveur général de l'Empire. Le premier paye les pensions, les appointemens des Officiers de la Couronnne, la solde des troupes, & les autres dettes de l'Etat. Le second préside à la levée des impôts, des tributs, & des revenus ordinaires du Domaine. Un troisiéme Officier, mais d'un ordre moins distingué, est chargé de recueillir la succession de ceux qui meurent au service du prince. Comme ils ne vivent que de ses bienfaits, leur héritage est censé lui appartenir. La même coûtume s'observe dans l'Empire Ottoman.

Ministres d'Etat.

L'Empereur administre en personne la justice dans les villes où il réside. Il tient son tribunal dans une salle du

Tribunal de l'Empereur.

palais, que Bernier nomme *Amkas*; c'est-à-dire, lieu d'assemblée, & que Rhoe appelle *Durbal* & *Jarneo*. C'est-là qu'il donne audience aux grands & aux petits. Jehan-Guir, Aurengzeb, & d'autres Monarques, se rendoient régulièrement dans cette salle trois fois le jour, le matin, à midi, & le soir. On leur apportoit les requêtes que le peuple présentoit de loin. L'Empereur les lisoit, faisoit approcher les supplians, & leur rendoit justice. Quelquefois il avoit pour assesseurs quelques Cadis. Les affaires d'Etat se traitoient dans la même assemblée, & toujours en public. Les délibérations étoient écrites sur un registre, que chacun avoit la liberté de consulter; de maniere que le peuple n'étoit pas moins instruit des affaires politiques que les Ministres. Outre ces trois audiences, les Empereurs descendoient après leur souper au *Gouzalkan*, (1), autre salle du palais, où ils tenoient une espéce de cercle. L'entrée de ce lieu n'étoit ouverte qu'aux premiers Seigneurs de l'Empire: mais ils étoient obligés de s'y rendre, ainsi qu'à l'Am-

Rhoe, Bernier, *ubi suprà*.

(1) C'est ce que Bernier nomme *Gosel-Kane*.

kas, sous peine d'amende. Les Sultans eux-mêmes se faisoient une loi d'assister régulierement à ces assemblées, & l'on assure qu'Aurengzeb, dans ses plus dangereuses maladies, se montroit au peuple, du moins une fois le jour, dans la crainte que le seul bruit de sa mort ne causât quelque révolution dans l'Empire. Je ne sai si tous ces usages s'observent encore aujourd'hui.

La justice s'administre à peu près de la même maniere dans les autres lieux du royaume. Les Vicerois des provinces, les Gouverneurs des villes, les Chefs des simples Bourgades, font chacun dans leur district ce que l'Empereur fait dans Agra ou dans Dehli, & jouissent d'un pouvoir qui n'est guère moins despotique. Néanmoins chaque ville, indépendamment de son Gouverneur, dans lequel réside la plénitude de l'autorité, a deux Magistrats particuliers, dont l'un s'appelle *Kutual*, & l'autre *Cadi*. Le Kutual fait les fonctions de Juge de police & de grand Prevôt. Le principal devoir de sa charge est de réprimer l'ivrognerie, de détruire les cabarets & les autres maisons de débauche, d'empêcher les querelles & les assemblées nocturnes,

Autres Tribunaux particuliers.

Le Kutual.

de veiller au maintien de l'ordre. Il entretient dans tous les quartiers un grand nombre d'espions, dont les plus redoutables sont les *Alarcos*, espéce de valets publics, qu'on employe ici à balayer les maisons, & que cet office met à portée de savoir ce qui se passe dans l'intérieur des familles. Le Kutual fait toutes les nuits la ronde dans la ville. Il est encore chargé de veiller à la sûreté des chemins, & il est responsable de tous les vols qui se commettent dans l'étendue de son district, à la campagne comme à la ville.

Le Cadi.

Le Cadi a la direction de certaines affaires particulieres. C'est lui qui préside aux formalités du mariage : il juge des divorces : il prononce sur les disputes de religion. & sur certains points de discipline : son autorité ne s'étend guère au-delà de ces matieres. Au reste, il est libre à chaque particulier de décliner la jurisdiction du Kutual ou du Cadi, & de recourir directement ou au Gouverneur de la ville, ou au Viceroi de la province, ou à l'Empereur même. Le droit de condamner à mort n'appartient qu'aux premiers Juges, & ceux-ci, suivant les statuts d'Ekber, doivent avoir

approuvé trois fois leur sentence, à trois jours différens, avant de la faire exécuter.

Les Indiens idolâtres, ceux même qui sont soumis à des Magistrats Mogols, sont jugés suivant leurs loix. Une longue habitude de l'esclavage les rend si dociles, qu'ils ne donnent aucun embarras à leurs conducteurs. Les plus heureux sont ceux qui ont pour Gouverneurs des Rajas, & des Princes originaires du païs. Leur empire est beaucoup plus doux que celui des Vicerois Mogols. Ceux-ci font quelquefois de terribles exécutions dans leur département. Rhoe, dans un voyage qu'il fit à la suite de l'Empereur, rencontra dans un seul canton les corps de cent brigands qui venoient de subir le dernier supplice. Quelques jours après il trouva sur la même route un chameau chargé de trois cens têtes de rebelles, que le Gouverneur de Kandahar envoyoit au camp Impérial, pour être présentées au Grand Mogol.

Sévérité du Gouvernement.



ARTICLE II.

Ordre pour le Gouvernement Militaire.

Etat des troupes du Mogol.

LES principales forces de l'Empereur Mogol consistent dans la nombreuse cavalerie qu'il entretient. On assure qu'il fournit tous les ans les fonds nécessaires pour la paye d'un million de cavaliers; mais il y a lieu de croire que ce nombre n'est jamais complet. Par exemple, le Raja de Patan reçoit annuellement de quoi soudoyer cinq mille chevaux, à raison de deux cens roupies * par maître, & néanmoins il n'en a pas sur pied plus de quinze cens. Salmon, jugeant des autres contrées suivant cette proportion, ne croit pas qu'il y ait dans le païs plus de trois cens mille cavaliers effectifs. Le dénombrement fait par un Ecrivain (1) dont l'exactitude est connue, répond au calcul de Salmon.

Cavalerie.

* 450 liv.

Garde de l'Empereur.

Premiérement dans quelque lieu que soit le grand Mogol, il a toujours une garde de cinquante mille cava-

(1) L'Auteur de l'*Introduction à l'Histoire de l'Asie.*

liers. On ne parle point ici de ses gardes à pied, dont le nombre est une fois plus fort. Cette multitude prodigieuse de soldats le suit partout, & monte la garde aux environs du palais, tantôt à Dehli, tantôt à Agra, les deux principales résidences du prince. Lorsqu'il abandonne une de ces villes, son absence y répand la solitude, & si l'on excepte le quartier des Banians, & quelques rues marchandes, le reste a l'air d'un lieu dépeuplé, & d'un camp désert, qu'une grosse armée auroit quitté. Quand le Grand Mogol voyage, ce cortége nombreux l'accompagne, & campe autour de la tente impériale. Rhoe nous donne une très-grande idée de ces camps Mogols, qu'il appelle de grandes *cités portatives*. On les éleve en trois ou quatre heures, & leur circuit embrasse un terrain plus spacieux que celui de la plus grande ville de l'Europe. On y trouve une grande affluence de vivandiers, de portefaix, & de petits marchands de toute espéce. Les rues & les tentes sont alignées, & la distribution des boutiques & des marchés est si bien entendue, que chacun trouve sous sa main ce qui lui est nécessaire. Chaque troupe sait à quelle

Hist. des Voyages, T. X, p. 232.

Description d'un camp Impérial.

Ibid. p. 33. & 37.

distance du quartier du Roi ses tentes doivent être placées, & la quantité de terrain qu'elles doivent occuper. Toute l'enceinte du camp a la forme d'un fort, revêtu de boulevards & de courtines. Les pavillons de l'Empereur sont au centre. Personne ne peut en approcher qu'à la portée du mousquet. Rhoe, qui trouva leur distribution semblable à celle d'un vaste palais, vit au milieu d'une cour un trône de nacre de perles, placé sous un dais de brocard d'or, qui avoit pour soutien deux colonnes, dont les chapitaux & les extrêmités étoient d'or massif. L'Empereur s'y laissoit voir tous les matins, mais sans donner audience pour aucune affaire. Il tenoit le soir un *Gouzalkan*, dans lequel il travailloit avec ses Ministres, ou s'amusoit à boire avec les Courtisans. Les tentes des Omras sont de différentes formes & de différentes couleurs. Il y en a d'aussi vastes & d'aussi décorées que les appartemens de nos plus beaux hôtels. Leur bel ordre & la variété de leurs ornemens, forment un des plus agréables spectacles qu'on puisse voir.

Corps des quatre mille Esclaves.

La plus considérable de toutes les Milices qui composent la garde du Prince, est un corps de quatre mille,

hommes, qu'on appelle les *Esclaves de l'Empereur*. Leur chef, qui se nomme *Daroga*, est un Officier de marque, auquel on confie souvent le commandement de toute l'armée. Chaque soldat de cette troupe est marqué au front, & c'est de-là qu'on tire les *Mansebdars* & les *Omras* de guerre. Les premiers sont des Officiers subalternes : les autres composent l'Etat Major de l'armée, & leur grade répond à celui de nos Lieutenans-Généraux. La grandeur de la paye décide de la supériorité des grades. Tout Officier dont les appointemens montent par mois à mille roupies*, prend le titre d'Omras. Il est obligé d'entretenir, pour le service militaire, un éléphant & deux cens cinquante cavaliers; mais comme sa paye ne pourroit suffire à cet entretien, d'autant qu'il faut fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier, l'Empereur y pourvoit d'une autre maniere en assignant à chaque Omra quelques terres de son Domaine.

Omras.

* 2250 liv.

Après la compagnie des Esclaves, les corps les plus distingués sont ceux de la *masse d'or*, de la *masse d'argent*, & de la *masse de fer*, qui composent

trois autres compagnies de Gardes à cheval. Ces soldats sont aussi marqués au front, & leur paye est plus ou moins forte, suivant le métal dont leurs masses portent le nom. On n'admet dans ces trois corps que des soldats d'élite; & quiconque aspire aux premiers grades militaires, doit commencer par servir dans quelqu'une de ces compagnies. La naissance ne donne point ici de rang dans l'armée ni dans l'Etat. Le mérite, ou la faveur, décident de l'élévation des particuliers. On ne respecte guère d'autre noblesse que celle des princes du sang impérial, & de quelques descendans de Mahomet, connus dans l'Indostan Mogol, comme dans les autres païs Mahométans, sous le nom d'*Emirs*, & révérés dans tous les lieux où l'on suit les loix de l'Alcoran.

Garnisons des Provinces.

Outre cette garde, composée, comme on l'a dit, de cinquante mille chevaux, l'Empereur entretient dans les provinces d'autres corps nombreux de cavalerie. On assure qu'il soudoye constamment dans Lahor douze mille maîtres; six mille dans la province d'Asmire; dix mille dans celle de Guzarate; vingt-deux mille dans celle de Maloué, à savoir, quinze mille dans la

Ibid. p. 233.

ſeule ville d'Ugen, expoſée aux attaques de pluſieurs puiſſans Rajas, & ſept mille dans le reſte du païs; ſept mille dans Patan, qui eſt un diſtrict de Bengale; ſix mille dans celle de Multan; huit mille dans le territoire de Dekan; ſept mille dans celui de Barar; ſix mille dans celui de Brampour; cinq mille dans celui de Baglana; ſix mille dans celui de Nandé, & ainſi de pluſieurs autres diſtricts, dont les moins conſidérables ont un renfort de quatre mille cavaliers. Il n'y a point de petite bourgade, qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantaſſins; car dans le dénombrement des troupes Mogoles, il faut obſerver que l'infanterie eſt toujours au double de la cavalerie. Avant l'invaſion de Nadir-Chah, on ne comptoit pas moins de ſoixante mille chevaux dans la ſeule province de Kabul, alors frontiere de la Perſe. Celle de Bengale, qui touche au royaume d'Arrakan, en a quarante mille pour ſa défenſe. On entretient à peu près le même nombre de cavaliers ſur les frontieres de Golkonde, de Viſapour, & de Carnate, pour tenir en reſpect ces trois royaumes, qui ſont tributaires des Mogols.

Troupes auxiliaires.

Dans les besoins extraordinaires, outre les troupes auxiliaires que les Rajas & les autres Princes tributaires de l'Empire sont obligés de fournir, chaque province double & triple ses recrues. Pour donner une grande idée des prodigieuses ressources de cet Etat, il suffit d'observer avec Mandeslo, dût-on rabattre quelque chose de son calcul, que la Province de Guzarate peut fournir seule quatre-vingt-dix mille chevaux, celle d'Orixa quatre-vingt mille, & celle de Dehli cent cinquante mille.

Mandeslo, Tom. I. p. 223.

Divisions des troupes Mogoles.

Toute cette cavalerie est partagée en plusieurs corps, composés d'un nombre très-inégal de soldats. Les plus considérables sont de douze & de quinze mille chevaux: ils sont toujours commandés par des Princes de Sang royal, ou par les plus puissans Rajas du païs. D'autres capitaines ont sous leurs ordres deux, trois, ou quatre mille hommes, plus ou moins. Il y a de petits corps qui ne sont composés que de deux cens ou deux cens cinquante chevaux.

Les recrues nécessaires pour l'entretien d'une si nombreuse cavalerie, se font dans l'Arabie, dans la Perse, &

surtout dans la Tartarie. L'Inde ne produit que des chevaux rétifs, ombrageux, & sans vigueur. On en tire tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara, & de Kabul.

L'Infanterie est une fois plus nombreuse que la Cavalerie, & se trouve distribuée dans les mêmes lieux, dans la proportion du double au simple. Ainsi son dénombrement n'est pas difficile à faire, après ce qu'on vient de dire de la Cavalerie. Ces troupes de pied n'ont pas la même réputation de valeur que les gens de cheval. Infanterie.

Les Cavaliers sont armés d'un arc, d'un carquois garni d'une cinquantaine de flêches, d'un javelot, d'un cimeterre, d'un poignard, & d'un petit bouclier qui est attaché à leur cou. Ils n'ont point d'arme à feu. Les Fantassins ont un mousquet, ou un arc, une pique de dix ou douze pieds, le cimeterre & le poignard. Quelques-uns portent une cotte-de-maille, qui leur descend jusqu'aux genoux. L'usage des casques est peu commun dans les armées Mogoles, parce que cette arme défensive est trop incommode dans les chaleurs. Chaque chef fournit des armes & des habits à sa troupe, Armes des Mogols.

d'où il arrive que plusieurs corps sont mal équipés, & que dans un même Régiment il y a beaucoup de bigarrure. La paye des soldats est aussi à la discrétion des Capitaines, qui sont en possession de faire de grandes injustices à leurs inférieurs. Le Prince ferme les yeux sur leurs vexations, parce que les trésors qu'ils accumulent par cette voie, entrent après leur mort dans ses coffres.

Arsenal de l'Empereur.

L'Empereur a un arsenal particulier, où ses armes sont rangées dans le plus bel ordre. Parmi une infinité de javelines, de carquois, de sabres, de casques, & d'armes offensives & défensives de toute espéce, on y voit deux cimeterres fameux, dont l'un s'appelle *Alam-Guir*, c'est-à-dire, le conquérant de la terre, & l'autre *Fate-Alam*, ou le vainqueur du monde. L'Empereur fait tous les vendredis la priere du matin dans ce lieu, pour obtenir la grace de vaincre avec ses sabres les ennemis de l'Alcoran, & de leur faire respecter le nom de Dieu.

Eléphans de Guerre.

Les éléphans sont une des principales forces des armées Mogoles. Terri fait monter leur nombre à qua-

torze mille, dont les uns ſont entretenus dans les écuries de l'Empereur, & les autres dans les maiſons des Omras. La dépenſe de chacun de ces animaux revient à dix écus par jour, en grains, en beurre, en liqueurs fortes, & en ſucre. On les aguerrit en allumant devant leurs yeux des feux d'artifice, & en les faiſant combattre contre des lions & des tigres. On leur apprend à enfoncer les portes des villes; la maniere dont on les exerce à cette manœuvre a quelque choſe de fort militaire. Ceux qu'on nourrit dans les écuries impériales ſont logés ſous de grands porches. L'Empereur leur donne des noms, ainſi qu'aux chevaux de main qui ſont à ſon uſage. L'éléphant qu'il monte s'appelle *Aureng-Gas*, c'eſt-à-dire, Capitaine des éléphans. Le jour qu'il eſt de ſervice, on lui met ſur le dos un ſiége magnifique, en forme de trône, où l'or & les pierreries éclatent de toutes parts. Tous les éléphans du palais ſont couverts de harnois ſuperbes, de plaques d'or & d'argent, de houſſes brodées d'or, & garnies de franges de la même richeſſe. Chacun de ces animaux a dix eſclaves

Ibid. p. 236.

Eléphans du Palais.

pour le servir. Les uns s'appliquent à le dresser, & à le rendre docile aux mouvemens de ses conducteurs; d'autres lui attachent ses chaînes, & veillent autour de lui, soit pour écarter les mouches qui pourroient l'importuner, soit pour le rafraîchir en lui versant de tems en tems de l'eau sur le corps. Quelques-uns lui donnent son vin, son eau, son sucre, & ses autres alimens; d'autres préparent sa litiere.

Ce qu'on doit penser de la valeur & de la science militaire des Mogols.

Les Mogols quoiqu'un peu efféminés par le séjour de trois siécles dans le climat le plus voluptueux de l'Asie, ne laissent pas d'être le peuple le plus brave de l'Inde. On auroit tort de faire tomber sur eux le reproche de lâcheté, que nos Voyageurs imputent très-justement à la plupart des milices Indiennes, & de croire, suivant un préjugé assez général, que leurs armées sont plus redoutables par la multitude que par la valeur des combattans. On a beaucoup exagéré leur défaut de discipline, & leur ignorance de l'art militaire. J'ai lu avec surprise dans l'Histoire générale des Voyages (1), que

(1) Tom. X, pag. 235.

ces peuples *n'ont pas d'ordre militaire ;* qu'ils *ne connoissent* point les distinctions *d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arriere-garde ; qu'ils n'ont ni front, ni file*, &c. Les Mogols connoissent depuis longtems la plupart de ces manœuvres. Zingis-Khan, le premier héros de leur nation, imagina, dès ses premieres campagnes, les divisions d'avant-garde, d'arriere-garde, & de centre (1). Timur-Bec, observa le même ordre dans les marches & dans les batailles, & faisoit pratiquer une discipline exacte à ses soldats. Ses descendans, qui lui furent redevables de la conquête de l'Inde, dont ils jouissent encore aujourd'hui, n'ont pu perdre entiérement la trace de ces connoissances militaires, & ce n'est qu'en suivant l'exemple de ce Conquérant illustre, qu'Ekber & Aurengzeb ont étendu si loin les limites de leur Empire. L'art des campemens leur est parfaitement connu. C'est la premiere science de ces Tartares, dont les ancêtres n'avoient d'autre habitation que des tentes. Ils ont aussi depuis plusieurs siécles l'usage

(1) Voyez Petis de la Croix, dans les premieres campagnes de Zingis-Khan.

des ponts flottans pour le passage des rivieres, & Salmon ne craint point d'avancer que les Européens leur sont redevables de cette invention. Enfin, l'Auteur, qui juge ici si peu favorablement de l'industrie militaire des Mogols, ne laisse pas de convenir ailleurs (1) que *par la discipline & l'habileté* ils *surpassent toutes les autres nations Indiennes*; qu'ils connoissent depuis longtems l'usage de l'artillerie, & que la plûpart de leurs canons sont même plus anciens que nos piéces d'Europe.

ARTICLE III

Des Finances.

Ancienne administration des domaines impériaux.

EKBER fut le premier des Monarques Mogols qui mit quelqu'ordre dans les finances. Avant lui, les Souverains se réservoient l'administration œconomique de toutes les terres de leur empire, qu'ils s'étoient appropriées par le droit de conquête. Ils faisoient cultiver sous leurs yeux ces mêmes domaines; ils payoient leurs laboureurs; ils vendoient leurs grains;

(1) Hist. des Voy. *Ibid*, pag. 232. & 237.

en

en un mot, ils faisoient dans un vaste empire ce qu'un particulier fait dans une terre qu'il entreprend de faire valoir lui-même. Ekber, dégoûté des embarras d'une telle administration, résolut de la réformer. Il ne renonça pas à la propriété des terres, mais il en distribua une partie aux Omras de sa cour, aux Vicerois, aux Gouverneurs & à d'autres Officiers de l'Empire, pour en jouir pendant leur vie, à la charge de les faire cultiver, & de payer au fisc une contribution proportionnée à leur produit. Les profits qu'ils faisoient dans cette régie leur tinrent lieu de toute autre gratification, & les Souverains cesserent alors de payer en argent la plûpart de leurs Officiers, ce qui épargna beaucoup d'embarras aux administrateurs des finances. Par qui elle fut changée.

Cette forme d'administration subsiste encore aujourd'hui. Les Grands de l'Etat ne sont proprement que les fermiers du Prince. Ils traitent à leur tour avec des fermiers subalternes, qui font valoir ces mêmes terres. Mais comme les uns & les autres ne donnent aux laboureurs d'autre salaire que la nourriture, il faut user de violence pour déterminer les

païsans à ce travail ingrat. Ces rigueurs font déserter les campagnes; & plusieurs contrées, dont le fonds seroit très-fertile, demeurent en friche.

Etat des revenus de l'Empire.

Malgré le peu d'industrie des Mogols à cet égard, les revenus que l'Empereur tire du seul fonds des terres, montoient à la fin du dernier siecle à plus de huit cens millions de nos livres. En voici l'état, tel qu'il fut dressé en 1697.

Introduction à l'Histoire de l'Asie, citée dans l'Hist. des Voy. *ubi suprà*.

Dehli produisoit un *Kiurour*, vingt-cinq *leuks*, & cinquante mille *roupies* (1).

Agra, deux Kiurours, vingt-deux leuks, & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Lahor, deux Kiurours, trente-trois leuks, & cinq mille roupies.

Asmire, deux Kiurours, dix-neuf leuks, & deux roupies.

Guzarate, deux Kiurours, trente-trois leuks, & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Maloué, quatre-vingt-dix-neuf

(1) La roupie, suivant l'évaluation d'Otter, vaut environ quarante-cinq sols de France. Le leuk vaut cent mille roupies, ou deux cens vingt-cinq mille livres de France. Le Kiurour est composé de cent leuks, & vaut vingt-deux millions cinq cens mille livres de notre monnoye.

leuks, six mille deux cens cinquante roupies.

Bear, un Kiurour, vingt & un leuks, & cinquante mille roupies.

Multan, cinquante leuks, & vingt-cinq mille roupies.

Kabul, trente-deux leuks, & sept mille deux cens cinquante roupies.

Tatta, soixante leuks, & deux mille roupies.

Urecha, cinquante-sept leuks, & sept mille cinq cens roupies.

Kashmire, trente-cinq leuks, & cinq mille roupies.

Illavas, soixante-dix-sept leuks, & trente-huit mille roupies.

Dekan, un Kiurour, soixante-deux leuks, & quatre-vingt mille sept cens cinquante roupies.

Barar, un Kiurour, cinquante-huit leuks, & sept mille cinq cens roupies.

Candish, un Kiurour, onze leuks, & cinq mille roupies.

Nande, soixante-douze leuks.

Baglana, soixante-huit leuks, & quatre-vingt-cinq mille roupies.

Bengale, quatre Kiurours.

Ugen, deux Kiurours.

Ragimohol, un Kiurour, & cinquante mille roupies.

Visapour, & une partie du Carnate, cinq Kiurours, à titre de tribut.

Golkonde, & une autre partie du Carnate, cinq Kiurours, à titre de tribut.

TOTAL.

Trois cens quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

L'Empereur tire d'autres revenus considérables ; 1°. du tribut annuel qu'il exige par tête de tous les Indiens idolâtres ; 2°. du droit de cinq pour cent qu'on leve sur toutes les marchandises qui se répandent dans le royaume ; les Mahométans seuls sont affranchis de ce tribut ; 3°. du blanchissage des toiles, qui paye un droit considérable ; 4°. de la ferme des mines de diamans ; 5°. des impositions qu'on leve dans les villes maritimes. La seule ville de Surate rend communément trente leuks pour les droits d'entrée, & onze sur le profit des monnoyes qu'on y frappe ; 6°. des douanes établies dans les ports qui sont sur le Gange, & dans toute la côte de Coromandel ; 7°. de l'héritage des Ministres, des Vicerois, des Gouverneurs des villes, des Généraux, des Officiers subalter-

nes, & généralement de toutes les personnes qui sont au service & à la solde du Souverain; 8°. enfin des tributs des Rajas, qui forment seuls un des principaux revenus de l'Empire.

Prodigieuse richesse de l'Indostan.

On assure que le produit de ces différens objets égale au moins les richesses que l'Empereur Mogol tire du fonds des terres. Ainsi l'on peut faire monter ses revenus annuels à seize ou dix-sept cens millions de nos livres. Il est certain que c'est le plus riche Monarque de l'univers. Tout conspire à augmenter ses trésors. L'Indostan, suivant la remarque de Bernier, est une espece de gouffre où s'abiment toutes les richesses du monde. L'or y entre de tous les côtés; par les caravanes qui viennent du Tibet, de la Chine, & des autres parties de la haute Asie; par celles qui partent de Smyrne, d'Alexandrie, & de la Perse; par le commerce maritime de Mocka, de Babel-mandel, de Bassora, & de Bander-Abassi; enfin par les flottes nombreuses de diverses puissances Européennes, qui s'empressent à l'envi les unes des autres, d'envoyer leurs Négocians dans ce climat : funeste émulation, qui épuise l'Europe d'hom-

Lettre de Bernier à M. Colbert, citée dans l'Histoire des Voyages, *ibid.*

mes & d'argent, qui divise ses puissances jalouses, & qui fait passer dans l'Inde tous les trésors qu'elles tirent du Mexique & du Pérou.

L'or, qui trouve tant de voies pour entrer dans l'Indostan, n'en a presque point pour en sortir. Ce Royaume tire à la vérité quelques marchandises des autres contrées Asiatiques & de l'Europe, comme du cuivre, du plomb, des draps, des chevaux, des éléphans, des épiceries; mais il ne donne communément en échange que son indigo, son coton, & ses toiles; & les Négocians trouvent mieux leur compte à se charger de ces marchandises, qu'à se faire payer en argent. La circulation est même médiocre dans le païs. Chacun thésaurise, & cache soigneusement ses richesses, de peur qu'elles ne tentent l'avidité des gens en place. Une superstition particuliere porte les Indiens idolâtres à enfouir leur argent dans la terre. Les Empereurs entassent de leur côté richesses sur richesses, & se plaisent à les enfermer dans des caves souterraines, peu instruits d'une maxime très-vraie, que les Souverains sont moins riches des trésors qu'ils accumulent, que de ceux qu'ils font circuler. Il

arrive de-là que malgré cette prodigieuse quantité d'or, qui fond de toutes parts dans l'Indostan, on s'apperçoit à peine que ce païs soit plus riche qu'un autre ; de maniere que l'argent n'est guere plus commun ici que dans d'autres contrées incomparablement moins riches.

Une partie de l'argent & de l'or étranger, qui entre sur les terres du Grand-Mogol, est convertie en especes. Les *Roupies* d'or & d'argent sont les monnoies les plus répandues dans le commerce. La roupie d'or revenoit vers la fin du dernier siécle à vingt & une livres de France, & vaut aujourd'hui environ quarante livres. Son or est au plus haut titre. Il y avoit des demi roupies d'or, & des quarts de roupies. La roupie d'argent pesoit trois gros, & valoit environ trente sols tournois. Elle en vaut aujourd'hui quarante-cinq, ou cinquante. Il y avoit aussi des demi-roupies de même métal, des quarts & des huitiémes. Toutes les piéces frappées au coin de l'Empereur ont pour marques, des deux côtés, des caractéres du païs, sans aucune autre représentation. Monnoies de l'Indostan. Roupies d'or & d'argent.

Les *Pagodes*, ainsi nommées parce Pagodes.

qu'on y voit la représentation de ces Divinités que les Indiens appellent Pagodes, sont une autre espece de monnoie d'or, qui n'a cours que dans les terres de Golkonde, de Visapour, & du Carnate. Sa valeur, du tems de Tavernier *, étoit de quatre roupies d'argent, & son or étoit à fort bas titre. Les François, les Anglois & les Hollandois établis sur la côte de Coromandel, ont mis dans le commerce d'autres pagodes particulieres, marquées à leur coin. Ils ont aussi fabriqué des roupies. On fait mention d'une autre monnoie d'or, appellée *fanos*, qui a cours dans ces mêmes quartiers. Il y en a de plusieurs especes, & de différens prix.

* En 1665.

Les *mamoudis*, & les demi-mamoudis, sont des piéces d'argent qui ne sont reçues que dans la province de Guzarate. Il faut cinq mamoudis pour faire un de nos gros écus.

On fabrique dans l'Indostan quelques pieces de cuivre, de la valeur de deux sols, d'un sol, & de six deniers de notre monnoie. On admet aussi dans le commerce les coquilles appellées *Koris*, qui viennent des Maldives, & de petites amandes fort ameres qu'on

tire des environs d'Ormuz & des deserts du royaume de Lar. Il faut environ quarante amandes pour faire un *Pecha*, qui est une piece de six deniers. Les Koris sont encore de moindre valeur ; car, dans le cours ordinaire, on en donne cinquante ou soixante pour un Pecha.

Le change est ici fort haut, parce qu'il y a peu de confiance dans le commerce, & que ceux qui avancent leur argent sont souvent exposés à le perdre. Les *Changeurs* s'appellent *Cheraf*. Leur nombre est fort grand : on en trouve jusque dans les villages. On s'en sert pour les remises d'argent, & pour les lettres de change ; on leur confie des effets, sur lesquels ils prêtent à gros intérêt ; ils avancent aux gens de guerre leur paye, & prennent dix-huit & vingt pour cent de profit pour un seul mois. On les appelle dans les payemens considérables, pour leur faire examiner les especes : leur droit dans ces occasions est de seize pour cent. Ils emploient la pierre de touche pour la vérification des especes d'or ; & pour ne point perdre les parcelles qui s'y attachent, ils les ôtent avec une balle de cire molle, mêlée de poix, dont ils

Changeurs.

Ibid. Tom. XI, p. 682.

frottent la pierre. Au bout de quelques années ils brûlent cette balle, & recueillent l'or qui s'y trouve amassé. Ce rafinement d'œconomie est inconnu à nos *Changeurs*, qui ne font pas assez d'essais pour s'aviser d'un tel expédient.

Le supplice des faux monnoyeurs est d'avoir le poing coupé. Peu de gens se mêlent de ce dangereux métier, & l'on voit rarement des pieces fausses. Mais quelques gens trouvent le moyen d'altérer les véritables, soit en les rognant, lorsqu'elles sont minces, soit en les perçant avec un forêt, lorsqu'elles sont épaisses, ce qu'ils font avec tant d'adresse, qu'après avoir tiré une certaine quantité de métal, ils ferment parfaitement le trou, en frappant dessus avec un petit marteau. Il n'y a que les Cherafs qui puissent s'appercevoir de cette fraude, & c'est ce qui les rend si nécessaires dans tout l'Indostan. Toutes les pieces qui entrent dans le *Sarquet*, c'est ainsi qu'on nomme le trésor du Grand-Mogol, sont jettées dans un grand brasier. Lorsqu'elles sont rouges, on éteint le feu, on les examine l'une après l'autre, & si l'on y trouve la moindre marque d'alliage, on les brise

sur le champ. Autant de fois qu'elles entrent dans le trésor, on les frappe d'un poinçon, qu'on n'enfonce que dans la superficie de la piéce, sans la percer entiérement. On voit des pieces qui ont sept ou huit de ces trous, ce qui prouve qu'elles sont entrées sept ou huit fois dans le sarquet. On les enferme par milliers dans des sacs, sur lesquels on applique le sceau du Grand Trésorier.

CHAPITRE VIII.

De la Religion, des Mœurs, & de quelques Usages particuliers des Mogols de l'Inde.

JE ne parlerai ici que des seuls Mogols. Ce qui concerne les *Hindoys*, relativement aux articles que je viens d'indiquer, trouvera plus naturellement sa place dans la seconde Section, où je ferai connoître les nations Indiennes établies hors des limites de l'Empire Mogol.

§. I.

Culte religieux des Mogols.

Le Mahométisme établi dans l'Inde, dès le huitiéme siécle, par les armes victorieuses des Arabes, y reçut de nouveaux accroissemens vers l'année 1460, lorsque Timur-Bec introduisit ses Mogols dans cette contrée. De tous ses successeurs, aucun ne témoigna plus de zele qu'Aurengzeb pour la propagation de l'Alcoran. Ce culte domine aujourd'hui avec autorité dans l'Indostan Mogol. C'est la Religion des Empereurs, des Vicerois, & de tous les Grands du Royaume. On ne parvient à aucun emploi considérable, sans la professer.

Secte des Mogols.

Les Mogols suivent, comme les Persans, la Secte d'Ali, avec quelques différences dans l'interprétation de l'Alcoran. Les uns & les autres sont traités de schismatiques par les Turcs, qui suivent la Secte d'Omar. Ils observent le Ramadan, qui dure trente jours, & pendant lequel ils pratiquent un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après le coucher du soleil. Ils font la priere cinq fois le jour; ils sont fidéles aux ablu-

Ibid. Tom. X. p. 250 & suiv.

Pratiques religieuses.

tions légales, à la sanctification du Vendredi, & à d'autres pratiques religieuses qui s'observent dans toutes les sectes Musulmanes. Ils ont quelques fêtes, qui ne leur sont communes qu'avec les Persans, & avec les autres disciples d'Ali. Ils en célébrent une au mois de Juin en mémoire d'Abraham & d'Ismaël. On y sacrifie un grand nombre de boucs, qui se mangent ensuite avec de grandes cérémonies. Ils ont une autre fête, consacrée à deux Martyrs de leur Religion, *Hassan* & *Hussein*, fils de leur Patriarche Ali, qui étant partis de l'Arabie pour prêcher l'Alcoran dans l'Inde, furent massacrés par les Gentils, vers la côte de Coromandel. On la célebre le 10 de la nouvelle lune de Juillet, jour de leur martyre. Voici ce qu'on nous apprend de particulier touchant cette fête, qui est consacrée à pleurer la mort de ces deux illustres Musulmans. » On porte en procession deux cercueils avec des trophées d'arcs, de fléches, de sabres & de turbans. *Le peuple suit*, en chantant des cantiques funebres. Quelques-uns dansent & sautent autour des cercueils. D'autres escriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur

Fêtes Mogoles.

force, & font un bruit effrayant. D'autres *se percent le visage & les bras* avec des couteaux ou des poinçons, qui font couler leur sang le long des joues & sur leurs habits. On juge du degré de leur dévotion par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des villes. Vers le soir on expose dans la grande place du marché, des figures de paille ou de papier, ou d'autre substance légere, qui représentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des spectateurs leur tirent des fléches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent au milieu des acclamations du peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la haine des Maures *contre les Idolâtres*, que *ceux-ci* prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs maisons. Ceux qui oseroient paroître dans les rues, ou *aux* fenêtres, s'exposeroient au risque d'être massacrés * ». Les Mogols célebrent encore au mois de Septembre une espece de fête Paschale, & une autre le 25 de Novembre, qu'ils appellent *la fête de la Confraternité*, & qu'ils font principalement consister dans le pardon mutuel des injures.

* Hist. des Voyages, *ubi suprà*.

Les *Metschid*, ou Mosquées des Mogols de l'Indostan, sont des édifices assez bas, d'une construction solide, de forme quarrée ; le toît plat, les murs d'une extrême blancheur. Elles sont environnées de plusieurs salles très-propres, & souvent elles ont dans leurs dépendances plusieurs maisons, dont les unes se louent au profit de la fabrique, & les autres servent d'habitation à l'*Iman*, qui est le principal Ministre de la Mosquée, & aux *Mullahs*, ou Prêtres, qui la desservent sous ses ordres. On y voit quelques tombes de pierre, & une chaire de Prédicateur fort basse, qui regarde l'orient. Le reste est nu, sans statues ni peintures. Il y a aux environs une fontaine, où les Musulmans se lavent le visage, les pieds & les mains, avant que d'entrer dans la Mosquée. A l'heure de la priere un homme, tourné à l'orient, appelle le peuple, & crie du haut d'une tour, *il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son Prophete* ; ce qui est un signal pour s'assembler dans les Temples. Dans chaque ville il y a une Mosquée principale, où le peuple se rend en foule le Vendredi, qui est le Dimanche des Mahométans. Un Mullah monte dans *Metschid*, ou Mosquées.

une chaire ou dans une tribune, y fait la priere, & lit quelque chapitre de l'Alcoran, qu'il explique à ses Auditeurs.

Mullahs. Les Mullahs n'ont point de revenus fixes, & ne subsistent que des libéralités volontaires qu'on leur fait, ou du produit de leurs écoles. La plûpart de ces Prêtres menent une vie fort exemplaire. Il y en a de savans. Plusieurs se consacrent à l'instruction de la jeunesse: quelques-uns vivent dans le célibat, s'adonnent à la solitude, passent les jours & les nuits à prier, à méditer, à mortifier leur corps.

§. II.

Spectacles, amusemens.

Combats de bêtes. On doit mettre au rang des principaux spectacles des Mogols les combats de bêtes, qui se font ici avec beaucoup d'appareil, & qui sont beaucoup plus cruels que ceux de Siam. L'Empereur fait toujours les frais de ces grands spectacles, qui se représentent sous ses yeux, dans une place du palais d'Agra, ou dans une campagne voisine. Il nourrit pour cela dans ses ménageries un grand nombre de lions,

de taureaux, de léopards, de tigres, & d'autres animaux sauvages. On a fait observer ailleurs qu'un de ces Monarques se plaisoit à faire combattre les hommes contre les animaux, & l'on a rapporté les particularités curieuses d'un combat de cette espece (1). Nous n'avons rien à ajouter sur ce sujet.

Fêtes de la Cour.

Les jours consacrés aux réjouissances publiques, soit pour l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, soit pour le succès de ses armes, soit pour le retour de quelque solemnité religieuse, sont l'occasion de plusieurs fêtes brillantes, dans lesquelles on voit éclater toute la magnificence de la Cour Mogole. On procura à Bernier la vûe d'une de ces fêtes, qui se célebroit dans l'Amkas, théâtre ordinaire de ces sortes de spectacles. L'Empereur y paroissoit, assis sur un trône d'or, qui étoit couvert de rubis, d'émeraudes & de diamans. Ce trône avoit été construit sous le regne de Shah Jehan, qui avoit employé pour l'orner une multitude de pierreries accumulées dans son trésor. On l'appelloit le *Trône du Paon*, parce qu'on y

Ibid. p. 247 & suiv.

(1) Voyez ci-dessus, Pag. 100.

voyoit deux de ces oiseaux, imités en pierres fines avec beaucoup d'art (1). Les Omras, superbement vêtus, étoient au pied du trône, sur une estrade environnée d'un balustre d'argent. Les piliers de la salle étoient couverts d'une tapisserie de drap d'or; & le plafond étoit orné dans toute sa longueur, de plusieurs dais fort riches. On avoit étendu sur le pavé des tapis de soye. Cette salle étoit prolongée par une tente de même longueur & de même largeur, dressée en dehors, & environnée d'une balustrade d'argent. Ses mâts étoient de même métal, & elle étoit doublée d'une toile fine, peinte au pinceau, dont les couleurs avoient une vivacité admirable. Les portiques de la cour, où l'on avoit dressé cette tente, n'étoient pas moins décorés. Chaque Omra avoit orné son arcade, & s'étoit efforcé de se distinguer par sa magnificence.

Cérémonie de peser l'Empereur.

Bernier, sans entrer dans d'autres détails, dit que cette fête dura trois jours, & qu'au troisiéme l'Empereur & les Omras se firent peser dans des

(1) Ce trône, estimé quatre-vingt-dix millions, devint en 1739 la proye de Nadir-Chah, qui le fit transporter en Perse.

balances d'or. On trouva que l'Empereur (Aurengzeb) pesoit deux livres de plus que l'année précédente, & chacun en témoigna sa joie par de grands applaudissemens. Rhoe, qui vit peser un autre Empereur (Jehan-Guir), a rapporté des particularités curieuses touchant cette cérémonie. On avoit placé, dit-il, une grande balance sous une tente, dressée au milieu d'un beau jardin. « Les plats étoient d'or massif, enrichis de petits diamans, de rubis, & de turquoises. Ils étoient soutenus par des chaînes d'or, avec des cordons de soie pour double sûreté. Le fleau de la balance étoit couvert de plaques d'or. L'Empereur parut, chargé d'une prodigieuse quantité de pierreries. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois bagues à chaque doigt. Il se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contrepoids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent, & que ce jour-là l'Empereur pesoit neuf mille roupies. Ensuite on mit, du même

côté de la balance, de l'or & des pierreries, que Rhoe ne put voir parce qu'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or & de soie, des toiles peintes, & d'autres étoffes précieuses. Enfin l'Empereur fut pesé contre des épiceries, du miel, du beurre, & du bled. Après cette cérémonie il monta sur son trône, & l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jetta une partie. Les plus grands Seigneurs, qui étoient les plus proches de lui, se traînoient par terre pour les ramasser. On avoit fait entendre à Rhoe que ces fruits étoient d'or & d'argent massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils étoient si legers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs, & l'Empereur n'en distribua que pour quatre ou cinq cens écus (1) ».

Foibles libéralités qu'il fait aux Grands.

Un ancien usage oblige les Omras, dans ces jours de fête, d'offrir à l'Empereur des présens proportionnés à leurs richesses. Les uns lui donnent des vases d'or, enrichis de pierreries; d'au-

Dons considérables qu'il exige.

(1) Rhoe, dans l'Hist. des Voyages, Tome X, page 50.

tres, des perles & des diamans de prix, ou des bourses d'argent. Dans une visite qu'Aurengzeb fit à son Grand Visir, pendant la fête dont Bernier fut témoin, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille piéces d'or, plusieurs belles perles, & un rubis de la valeur de quarante mille écus.

Bernier fait mention d'un divertissement fort particulier, qui accompagne souvent les mêmes fêtes. C'est une espece de foire, qui se tient dans le *Mehalu*, ou Serrail de l'Empereur, par les plus jolies femmes de la Cour, qui étalent dans ce lieu diverses étoffes d'or, d'argent & de soye, des ouvrages de broderie, de beaux turbans, & d'autres marchandises. L'Empereur parcourt toutes ces boutiques, & marchande ce qu'il trouve sous sa main, comme un simple particulier. On dispute de part & d'autre sur les prix, & souvent on en vient aux injures. Autrefois les danseuses, les baladines, & d'autres femmes galantes de cette espece, avoient la liberté d'entrer ces jours-là dans le serrail. Aurengzeb, plus sévere que ses prédécesseurs, abolit cet usage licentieux. Mais, pour en conserver quelque reste, il permit aux *Kenchu*-

Spectacle d'une Foire badine.

nys, c'est le nom qu'on donne ici à ces filles de théâtre, de se rendre tous les mercredis dans la cour du Divan, pour lui faire de loin le *Salam* (1).

Kenchanys, ou baladines.

Le principal emploi de ces Kenchanys est d'aller danser par troupes dans les maisons où elles sont appellées. Elles admettent parmi elles des hommes, qui jouent du tambour, de la flute, & du hautbois. Leurs chansons & leurs danses sont agréables, mais fort lascives. Il y en a de fort riches, & qui ont sur elles pour cinquante ou soixante mille francs de pierreries. La plûpart sont jolies & bien faites; parce qu'elles sont rarement admises dans les troupes sans ces deux agrémens. Leur vie est fort libertine. Les Omras s'en amusent, & les traitent du reste avec beaucoup de hauteur. Un Gouverneur d'Amadabad envoya chercher un jour une troupe de ces Comédiennes. Elles répondirent qu'elles étoient malades; & qu'elles ne pouvoient jouer ce jour-là. Il ordonna qu'elles vinssent dans l'état où elles étoient; & comme elles refuserent d'obéir, il se les fit amener par un détachement de ses gardes.

Comment traitées dans l'Indostan Mogol.

(1) Salut à la Mogole.

Lorsqu'elles furent en sa présence, il leur fit trancher la tête, sans se laisser fléchir par leurs pleurs, ni par les cris épouvantables qu'elles poussérent. Mandeslo, & quelques autres étrangers, frémirent à la vûe de cette horrible exécution. Le Gouverneur, qui s'apperçut de leur étonnement, se mit à rire, & leur dit : *Si j'en usois autrement, je ne serois pas long-tems maître ici. La terreur est l'unique soutien de mon autorité.* La rigueur avec laquelle les femmes de cette profession sont traitées dans l'Indostan Mogol, forme un singulier contraste avec l'indulgence qu'on a pour elles dans quelques païs de l'Europe. *Ibid. p. 76.*

Tavernier raconte des choses assez particulieres touchant l'industrie des Charlatans Indiens. Ceux qu'il vit à Baroche, ville de la province de Guzarate, faisoient rougir au feu des chaînes de fer, dont ils se lioient le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ils fichoient en terre une baguette de bois, & la frottant du sang qu'ils tiroient de leur corps en se coupant la chair sous les aisselles, ils en faisoient sortir un arbuste, qui croissoit à vûe d'œil, & qui poussoit des branches, des bour- Charlatans. *Ibid. p. 138.*

geons, & des fruits. Un Ministre Anglican, témoin de ce prestige, ne douta pas que ces Indiens ne fussent sorciers, & menaça ses compatriotes de leur refuser la Communion, s'ils s'arrêtoient plus longtems à voir de pareilles choses : ce qui fit congédier les Charlatans.

Musique. Ibid. p. 244.

Les Mogols ont une musique fort bruyante. Leurs principaux instrumens sont 1°. les hautbois, dont quelques-uns imitent le son de la trompette, & sont longs de huit ou neuf pieds, avec dix ou douze pouces d'ouverture par le bas : on les appelle *Karna*. 2°. Les timbales de cuivre & de fer, dont quelques-unes ont six pieds de diametre. La musique de l'Empereur est composée d'une douzaine de ces hautbois, & d'autant de timbales. Tous ces instrumens se font entendre à la fois à certaines heures du jour & de la nuit, avec un fracas qui paroît d'abord fort étrange aux oreilles Européennes, mais auquel on s'accoutume avec le tems, & qui devient même agréable, surtout dans l'éloignement. C'est l'effet que cette musique produisit sur Bernier. Elle a ses regles & ses principes de modulation. Sa principale mélodie consiste

consiste dans l'art d'adoucir la rudesse naturelle des instrumens qu'elle employe. C'est à quoi s'appliquent dès leur jeunesse plusieurs gens du païs, qui deviennent dans la suite d'excellens maîtres. Je n'ai rien trouvé de particulier sur la musique vocale des Mogols.

Feux d'artifice. Ibid. p. 78.

Mandeslo nous apprend qu'ils connoissent l'usage des feux d'artifice ; qu'ils ont des fusées de différentes formes ; qu'ils mettent de l'agrément & de la variété dans leurs illuminations, soit en plaçant devant les lampions des bouteilles de verres, remplies d'eau de plusieurs couleurs, soit en suspendant les lampes à des roues, qui paroissent immobiles, quoiqu'elles tournent avec beaucoup de rapidité.

Chasses Mogoles. Ibid. p. 101, 140. & 276.

La chasse est un autre divertissement qui leur est familier. Celle des lievres, des cailles & du menu gibier, est permise à tout le monde : on les prend ordinairement au filet. Les bêtes fauves se trouvent en grand nombre dans les bois d'Agra, de Dehli & de Lahor. Cette chasse est réservée pour l'Empereur, qui fait exactement garder tous ces lieux. Il y va quelquefois chasser à la tête de quatre-vingt ou de cent

mille hommes, qui forment une enceinte de plusieurs lieues, dans laquelle on enferme une prodigieuse quantité d'animaux de toute espece. On les resserre peu à peu, & lorsque le cercle est médiocre, on les tue à coups de fleches & de mousquets, ou avec le sabre & la demi-pique. C'est de cette maniere qu'on chasse principalement les *Nilgaus*, ou bœufs gris, que Bernier croit une espece d'élans.

Chasse des Gazelles.

La chasse des gazelles est fort amusante. Ces animaux, assez semblables à nos fans, sont très-communs dans l'Inde. Ils vont par petites troupes de cinq ou six femelles, avec un mâle à la tête, qu'on distingue à sa couleur. On les prend avec des léopards apprivoisés, qu'on mene enchaînés dans des petites charrettes. On leur attache à la tête, comme à certains oiseaux de chasse, une espece de masque, fait en forme de lunettes, qui leur couvre les yeux. Lorsqu'on apperçoit une troupe de gazelles, on ôte au léopard son masque, pour lui faire découvrir sa proie, & on le délie. L'animal les guette quelque tems, fait plusieurs feintes, s'approche insensiblement, & lorsqu'il est à por-

tée; s'élance dessus, & les étrangle. On observe que lorsqu'il manque son coup, ce qui lui arrive quelquefois, il ne fait aucun mouvement pour les poursuivre, parce que son instinct lui apprend que les gazelles courent plus vîte & plus longtems que lui. Après cette expédition, le valet qui le gouverne s'approche de lui, le flatte, & lui jette quelques morceaux de viande. Ensuite prenant son tems, il lui remet son masque & sa chaîne. Les Mogols sçavent aussi apprivoiser des tigres pour la chasse. L'usage ordinaire est d'employer des chiens courans, qui sont un peu plus petits que les nôtres.

Chasse des Grues & du Canard.

Les grues se prennent avec des oiseaux de proie, qu'on dresse pour cet exercice. Elles se défendent contr'eux avec courage; mais comme elles n'ont pas l'adresse de se tourner, elles résistent difficilement aux efforts de plusieurs oiseaux, qui les attaquent de front & par derriere. On use d'une méthode fort simple pour prendre les oiseaux de riviere. On employe un canard vuidé & rempli de foin, qu'un habile nageur conduit, le suivant entre deux eaux, & le mêlant insensiblement avec les autres, qu'il prend par les pieds.

Les Mogols chassent quelquefois avec l'arc, & ils s'en servent avec tant d'adresse, qu'ils tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs sont de corne de bufle, & leurs fleches d'une canne fort légere.

Chasse du Lion.

La plus curieuse de toutes les chasses Mogoles est celle du lion. Lorsqu'on a découvert la retraite d'un de ces animaux, on l'apâte pendant quelques jours, en attachant aux environs de sa taniere un âne, que le lion dévore avec avidité; après quoi il va boire, & revient à son gîte, où il reste jusqu'au lendemain. On lui présente ainsi successivement plusieurs animaux de la même espece, & l'on fait, dit-on, avaler beaucoup d'opium au dernier, afin que sa chair assoupisse davantage le lion (1). Lorsqu'il est endormi, les chasseurs tendent autour de sa retraite de vastes filets, qu'ils resserrent par degrés. L'Empereur se réserve ordinairement l'honneur de le tuer. Monté sur un éléphant bardé de fer, & accompagné de plusieurs gardes armés de

(1) Bernier a raison de remarquer que cette précaution seroit fort inutile, parce qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour dormir d'un profond sommeil.

demi-piques, il décoche plusieurs fleches par-dessus les filets, jusqu'à ce qu'il blesse à mort l'animal. Dans une de ces chasses, dont Bernier fut témoin, le lion s'élança par-dessus les filets, & se jetta sur un des chasseurs, dont il tua le cheval. Il fallut former une nouvelle enceinte, dans laquelle on eut beaucoup de peine à le faire rentrer. Le succès de ces chasses est d'une grande importance pour l'Empereur. « Comme c'est un heureux augure, dit Bernier, qu'il tue un lion, c'en est un très-mauvais qu'il le manque. On croiroit l'Etat en danger. Aussi *son triomphe* est-il accompagné de plusieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort, dans l'assemblée générale des Omras. On l'examine. On le mesure. On écrit dans les archives de l'Empire, que tel jour, tel Empereur tua un lion de telle grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la mesure de ses dents & de ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement. »

§. III.

Mariages.

Les filles sont ici fiancées assez com-

munément dès leurs plus tendres années ; mais elles n'habitent avec leurs maris que dans l'âge nubile, & lorsque le pere & la mere y consentent. Quoiqu'elles n'ayent ordinairement pour dot que leurs habits, leurs bijoux, & quelquefois deux ou trois esclaves, les mariages ne laissent pas de se négocier
Ibid. p. 257. longtems dans les familles. Lorsqu'on est convenu de tous les articles, & du jour de la célébration, on conduit la mariée sur le bord d'une riviere, on la baigne, on la couvre de fleurs, on répand sur elle des parfums. Le mari, si c'est un homme qualifié, monte à cheval pendant plusieurs soirées, accompagné de ses amis, & d'une suite nombreuse de domestiques, de Musiciens, & de Farceurs. Cette cavalcade prend un long détour pour arriver à la maison de la jeune femme, & traverse les principales rues de la ville. Au moment de la conclusion, le marié est reçu par les parens de son épouse, qui le font asseoir sur un tapis, à côté d'elle. Un Mullah prend un Rituel, & prononce les formules accoutumées, en présence du Cadi, qu'on a eu soin d'appeller. Le mari jure devant tous les assistans, que s'il répudie sa femme,

il lui rendra sa dot. Après ce serment, le Prêtre acheve les cérémonies prescrites, & donne aux mariés sa bénédiction. Le festin nuptial est toujours très-somptueux. Les Mogols se piquent à cet égard d'une grande délicatesse, & la table est un des principaux objets de leur dépense. Ils mangent quelquefois assis sur des bancs ou sur des siéges, mais plus ordinairement sur des nattes & sur des tapis. Le mets qu'ils estiment le plus est une sorte de pâte en petites boules, composée de semences aromatiques, & mêlée d'opium, qui les excitant d'abord à la gaîté, les étourdit ensuite, & les assoupit.

Un homme peut épouser plusieurs femmes, & congédier celles dont il se dégoûte, en leur rendant la dot qu'elles ont apportée. Tebriche négociant a un serrail dans les principales villes où ses affaires l'appellent, toujours assuré d'être bien reçu, les femmes de chaque maison s'efforçant de l'attirer & de le retenir par leurs caresses. Une femme ne peut obtenir en justice la dissolution de son mariage, à moins qu'elle ne prouve que son mari l'a battue, ou qu'il lui refuse les choses nécessaires à son en- Loix des Mariages.

tretien : lorſqu'elle ſe ſépare, elle emmene les filles, & laiſſe les garçons au mari. Si un homme ſurprend ſa femme en adultere, il eſt en droit de la tuer. L'uſage de ces Tartares eſt de fendre la coupable en deux avec leur ſabre.

Corruption des Serrails.

La ſévérité de ces loix n'empêche pas qu'il n'arrive de grands déſordres dans les maiſons des particuliers, & juſque dans le ſerrail de l'Empereur. Sous le regne d'Aurengzeb on trouva deux hommes égarés dans les jardins du palais, & l'opinion commune fut que *Rauchenara-Begum*, Sultane favorite, les avoit fait entrer dans ſon appartement, où elle les avoit tenus cachés pendant quelques jours. Après avoir épuiſé les forces du premier, elle ordonna aux femmes qui avoient favoriſé cette intrigue, de le conduire le ſoir au travers de quelques jardins, & de le faire ſortir du ſerrail. Mais ces femmes ayant pris l'épouvante, s'enfuirent, & l'abandonnerent au milieu de ces jardins, dans leſquels il erra toute la nuit, ſans pouvoir trouver aucune iſſue. Il fut pris, & conduit devant Aurengzeb, qui lui fit beaucoup de queſtions, & qui n'en put tirer d'autre réponſe, ſinon qu'il étoit entré par-deſ-

ſus les murailles. L'Empereur, ſans témoigner aucune émotion, commanda qu'on le fît ſortir par le même chemin, & les Eunuques, exécutant cet ordre à la lettre, le précipiterent du haut des murs du ſerrail. L'autre eut un ſort plus heureux. Ayant confeſſé qu'il étoit entré par la porte, Aurengzeb commanda ſimplement qu'on le fît ſortir par la porte, mais il déchargea ſa colere ſur les Eunuques qui étoient chargés de garder ce poſte. Une Eſclave Portugaiſe, qui avoit longtems ſervi dans le ſerrail, raconta à Bernier ces petites anecdotes. Le même Voyageur rapporte qu'une fille attachée à la Sultane Nourmahal, femme de Jehan-Guir, fut un jour ſurpriſe entre les bras d'un Eunuque. L'Empereur la fit enterrer jusqu'aux aiſſelles, les bras attachés à un poteau, & la condamna à paſſer trois jours de ſuite dans ce ſupplice, ſans prendre aucune nourriture, la tête & les bras expoſés aux ardeurs du ſoleil. L'Eunuque fut abandonné aux éléphans, qui le mirent en pieces. *Ibid. p. 12.*



§. IV.

Cérémonies funebres.

Les funérailles se font chez les Mogols avec une grande décence. Les femmes & les parens du mort poussent pendant trois jours de grands cris. On lave le corps, on le frotte de divers parfums, & on l'enveloppe d'une toile forte, qu'on a soin de coudre. Quelques Prêtres tournent plusieurs fois autour du défunt, en prononçant des prieres, le mettent dans un cercueil, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis, vêtus de blanc, qui est ici la couleur du deuil, suivent deux à deux, avec beaucoup d'ordre. On dépose le corps dans un caveau, sur le côté droit, les pieds tournés vers le midi, & le visage vers l'occident, du côté de la Mecque. On le couvre de quelques planches, & l'on jette un peu de terre par-dessus. Après cela chacun des assistans va se laver les mains dans une citerne voisine, & revient ensuite autour du tombeau, pour y faire une courte priere, la tête couverte, les mains jointes, & le visage tourné vers le ciel. La priere achevée, on re-

Ibid. p. 259.

tourne dans le même ordre à la maison du mort, où l'assemblée se sépare. J'ai parlé ailleurs des magnifiques tombeaux, qu'on voit dans quelques Mosquées, & du goût qui regne parmi les Grands de se procurer de pareilles Sépultures.

§. V.

Maisons, meubles, voitures, maniere de voyager.

On voit ici peu d'édifices somptueux. Il est aisé de concevoir que cette espece de luxe doit être bannie d'un païs, où les fortunes sont peu solides, & où personne n'a la propriété d'aucun fonds. Les Mogols d'ailleurs semblent avoir conservé quelque goût pour la vie errante qu'ils menoient anciennement. Les plus riches ont plusieurs domiciles, & en changent suivant les saisons. Le nombre de ces logemens en exclut la magnificence. Plusieurs n'ont d'autre habitation que des baraques portatives, ou des tentes, qu'ils dressent dans les campagnes, & qu'ils transportent en divers lieux. *Ibid.* p. 253.

Palais des Grands.

Les maisons des plus grands Seigneurs n'ont ordinairement que des

murailles d'argile & de terre commune, qu'on mêle ensemble, & qu'on cimente avec un mortier de chaux & de bouze de vache, qui en écarte les insectes. On les blanchit avec une composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne beaucoup de lustre. La plûpart des toits sont des plateformes, où l'on se retire le soir pour y respirer un air frais. Du reste ces palais sont vastes, & divisés en appartemens commodes & spacieux. On y voit assez communément de beaux jardins, avec des compartimens de fleurs & de plantes, de belles allées, des bosquets, des pieces d'eau, des cabinets de verdure ou de maçonnerie, & quelquefois des galeries en portiques, des bains somptueux, & des pyramides d'une architecture délicate. Mais les plus beaux bâtimens Mogols, sans en excepter même les maisons royales, n'ont rien de comparable à nos palais d'Europe.

Maisons du peuple.

Les maisons du peuple ne sont que de terre & de paille, avec un enduit de fiente de vache ; sans caves & sans chambres hautes ; le toit plat, fort bas, & couvert de roseaux ; les portes sans serrures & sans verroux. Elles n'ont,

point de fenêtres du côté de la rue, ce qui les rend fort tristes. Les ouvertures qu'on pratique dans le côté opposé sont sans vitres.

Les maisons de quelques Négocians sont précédées d'une espece de hangar, dans lequel ils exposent leurs marchandises, & où ils reçoivent les personnes qui viennent les visiter. On voit quelque chose d'approchant devant le palais de quelques Gouverneurs. Un toit avancé, que quatre piliers soutiennent, présente une espece de halle assez spacieuse, dans les côtés de laquelle le terrain, exhaussé de quelques pieds, forme deux banquettes, où l'on peut s'asseoir. C'est dans ces salles que les Gouverneurs donnent leurs audiences. Dans les jours de cérémonie elles sont décorées superbement, & si c'est le soir, on les éclaire d'un grand nombre de flambeaux. Dans les jours ordinaires il n'y a rien de plus simple que ces mêmes salles.

Magnificence intérieure des Palais.

Les Seigneurs Mogols, peu fastueux dans la décoration extérieure de leurs maisons, ornent les dedans avec autant de goût que de magnificence. Tapis superbes, toiles fines, vernis précieux, riches dorures, incrustations

de porcelaine ou de nacre, vaisselle d'or & d'argent, tout se ressent ici de la mollesse Asiatique, & d'un luxe délicat. Les Omras ont toujours à leur suite un grand attirail de domestiques. Ils ont des pages, des coureurs, des gardes, une troupe de musiciens, & d'autres officiers de toute espece; outre une foule de valets & d'esclaves destinés aux plus bas offices, comme à fendre du bois, à faire des provisions d'eau, à porter le palanquin, à conduire les chameaux, & à d'autres usages. Leur serrail est composé de plusieurs femmes, dont chacune, surtout dans les conditions élevées, a son appartement particulier & ses esclaves, avec toutes les autres commodités qu'elle peut desirer. On se persuaderoit avec peine que des particuliers pussent soutenir de telles dépenses, si l'on ne considéroit que toutes les richesses sont ici concentrées dans un petit nombre de familles puissantes; qu'on habille & qu'on nourrit un homme pour cinq ou six pistoles par an; & que la plûpart des domestiques n'exigent point d'autre salaire que l'entretien.

Palanquins. Les principales voitures des Mogols sont les Palanquins, especes de litieres,

longues de six ou sept pieds, & larges de trois, avec un petit balustre qui regne à l'entour. Elles sont soutenues par une longue perche de bambou un peu courbée, qui traverse leur impériale d'un bout à l'autre, & qui est ordinairement portée par quatre hommes, qui marchent sur une même ligne, deux par devant, & deux par derriere. Ces chaises portatives contiennent plusieurs personnes, qui peuvent s'y asseoir ou s'y coucher.

Les *Palekis*, autre voiture du païs, sont de grands coches, à deux roues, qui sont tirés par des bœufs. Leur impériale, qui est soutenue par quatre colonnes, a la forme d'un toit incliné. Les uns sont à jour, avec des rideaux, qu'on laisse tomber, ou qui se retroussent. Les autres sont fermés par un treillis de cannes. Palekis.

Les Palanquins sont principalement en usage dans les voyages. Les porteurs vont pieds nuds, & se relayent. Les joueurs d'instrumens, les gardes, les cuisiniers, ceux qui portent les vivres, les tentes, & le bagage, marchent à pied, aux environs de la litiere. Cette méthode de voyager est la plus commode, dans un païs où la nourriture

des animaux est difficile, & d'une grande dépense.

Ustensiles des voyageurs.

Les hôtelleries sont si rares & si mauvaises dans tout l'Indostan, que dans les voyages un peu longs, on est obligé de se pourvoir de toutes les choses nécessaires à la vie. Les principaux ustensiles d'un voyageur, dont la condition est ordinaire, sont une tente de grandeur médiocre, & un tapis de pied; une couchette ou un sopha de cannes, avec un oreiller pour la tête; deux couvertures, dont l'une sert de matelas, un *soufra*, ou nappe de cuir, sur laquelle on mange; quelques serviettes de toile peinte; une batterie de cuisine, & quelques plats, qu'on enferme dans de petits sacs, qui s'arrangent dans un plus grand, où l'on met toutes les autres provisions, avec les malles qui contiennent le linge, les habits, & d'autres hardes. Il faut aussi se pourvoir de riz, de bonne eau, de fruits propres à se conserver, & surtout de limons, qui servent de rafraîchissemens aux voyageurs. Ceux qui négligent ces précautions, sont exposés à plusieurs maladies, dont la plus commune est une espece de vers qui s'engendrent dans les jambes, & qui y causent une

Bernier, Tom. IV.

dangereuse inflammation, accompagnée de fiévre. Ces vers sortent ordinairement d'eux-mêmes à la fin du voyage; mais il y en a qui restent plus d'un an dans la plaie. Ils sont si minces qu'on les prendroit plutôt pour quelque nerf que pour des insectes. On s'en délivre ici comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit bâton, & en les tirant fort doucement pour éviter de les rompre.

Lorsque l'Empereur entreprend quelque grand voyage, il a toujours deux camps, ou deux amas de tentes, qui se dressent & qui se levent alternativement, afin qu'en sortant d'un logement, il puisse en trouver un autre tout préparé. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kané*, qui signifie maisons qui précédent. Chacun de ces Peiche-Kané, avec tout l'attirail qui en dépend, est porté par un grand nombre d'éléphans, de chameaux, de mulets, & par une multitude d'esclaves. Les hommes portent les meubles les plus légers & les plus fragiles, comme la porcelaine de table, les bois de lit peints & dorés, les nattes & les paravents. Le grand Maréchal de la Cour regle l'alignement des camps, & trace pour le quar-

Maniere dont l'Empereur voyage.

tier Impérial un quarré, dont les côtés ont chacun environ trois cens pas de longueur. Des pionniers nettoyent cet espace, l'applanissent, & y pratiquent de petites terrasses, qui doivent servir d'emplacement aux tentes. Tout le terrain est environné de *Kanates*, ou de toiles fortes, doublées de toiles fines, peintes au pinceau. On les affermit par des cordes attachées à des piquets, & par des perches inclinées, qu'on plante deux à deux, de dix en dix pas, l'une au dehors de l'enceinte, & l'autre au dedans. On dresse dans cette enceinte plusieurs tentes, dont la forme imite, autant qu'il est possible, celle du palais Impérial d'Agra. On y voit un *Amkas*, ou Divan, pour les audiences du matin; un *Gosel-Kané*, pour les assemblées du soir; une autre tente, appellée *Kaluet-Kané*, ou salle du Conseil privé. Au-delà de ces salles publiques sont les pavillons particuliers de l'Empereur, & de ses femmes. Ils sont entourés de Kanates, en forme de murs, de la hauteur d'un homme. Les tentes des eunuques & des femmes de service sont distribuées aux environs.

Description des *Peiche-Kané*.

L'Amkas & les autres principaux

pavillons, sont fort élevés. Leur toile extérieure est grosse & forte, peinte en rouge, avec de larges bandes de différentes couleurs. L'intérieur est tapissé de toiles fines, ou d'étoffes d'or & d'argent. Les mâts sont vernis ou dorés. Le plancher est couvert des plus belles nattes, & l'on voit dans les côtés plusieurs sophas, qui consistent dans de petits matelas de coton, hauts de trois ou quatre doigts, revêtus des plus riches tapis, avec de grands carreaux pour s'appuyer. Chaque tente impériale a son dais de velours ou de brocard d'or. On y dresse de petits cabinets, appellés *Karguai*, formés d'ais de sapin fort minces, peints & dorés par dehors, & tapissés par dedans d'étoffes précieuses, avec des franges d'or & de soie. Ils se terminent en dôme, & leurs portes se ferment avec des cadenats d'argent.

Au milieu d'un des côtés du quarré vaste, qui forme l'enceinte du quartier impérial, il y a une grande porte, décorée majestueusement, & qui sert de principale entrée. Ses dehors sont défendus, à droite & à gauche, par une soixantaine de petites pièces de campagne, qu'on appelle l'*artillerie de*

l'étrier, & qui tirent toutes lorsque l'Empereur entre dans sa tente. On laisse toujours vuide l'espace qui précéde cette porte. Celui qui répond aux trois autres côtés est occupé par des tentes qui servent à divers usages. Il y en a pour les offices & pour les cuisines ; pour les armes de l'Empereur ; pour son linge & ses habits ; pour ses chevaux de main & ses éléphans ; pour ses oiseaux de proye, ses chiens, ses léopards, ses lions, ses rhinoceros & les autres animaux de sa ménagerie : car ces Monarques voluptueux se procurent dans leurs voyages toutes les commodités & tous les agrémens dont ils jouissent au milieu des villes, dans le sein de leurs palais.

Tentes des Omras, & autres Officiers.

Les tentes des Omras sont disposées autour du quartier impérial. Elles doivent être moins élevées que celles du Prince : il faut que les dehors n'en soient pas entiérement rouges, & que leur ouverture regarde le quartier de l'Empereur. Le reste du terrain est occupé par les Mansepdars, ou officiers subalternes, par les soldats de la garde, & par une multitude de portefaix, de vivandiers & de petits marchands de toute espece, qui suivent toujours le

camp, & qui entretiennent les Bazars de grains, de fourrage & d'autres denrées. Ces Bazars sont plus ou moins nombreux, selon le cortege qui suit l'Empereur dans ces voyages. Le plus grand forme une longue & large rue, qui traverse tout le camp. On les reconnoît de loin à de hautes perches, qui soutiennent des étendards rouges & des queues de vaches.

L'Empereur voyage tantôt à cheval, tantôt sur un éléphant, tantôt dans une espece d'estrade, appellée *Tactravan*, portée par huit hommes, & qui se ferme avec des vîtres. Les Rajas Indiens, les Omras, & les autres Seigneurs de sa Cour le suivent à cheval. On porte devant l'Empereur plusieurs figures d'argent, qui représentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons, & d'autres objets particuliers. Ces figures sont attachées à de longues perches, & s'appellent *Coursi*. Voitures de l'Empereur & de ses femmes.

Les Sultanes qui sont du voyage se font porter dans différentes sortes de voitures; les unes dans des palanquins soutenus par des hommes; d'autres dans des palekis traînés par des bœufs, ou dans des litieres portées par deux chameaux, ou par deux petits éléphans;

d'autres dans des *Mikdembers*, qui sont des voitures à quatre places, faites en forme de petites tours quarrées, fermées d'un treillis de cannes, & qu'on place sur le dos d'un éléphant. La plûpart de ces voitures sont peintes ou dorées, & couvertes d'un grand rets de soye, orné de franges & de houpes pendantes.

Marche pompeuse du serrail.

Bernier, qui suivit Aurengzeb dans un de ces voyages d'appareil, parle avec admiration de cette marche du serrail. Il compta jusqu'à soixante éléphans, superbement équipés, qui formoient une longue file, & qui portoient un grand nombre d'estrades diversement décorées. Il vit une foule d'eunuques, de femmes, & d'esclaves de toute espece, dont les uns étoient montés sur des chevaux de prix, & les autres marchoient à pied. Rauchenara-Begum, favorite du Sultan, paroissoit à la tête de ce pompeux cortége, portée sur un grand éléphant du Pegu, dans un Mikdember peint en or & en azur. L'Auteur apperçut sur le devant de la voiture, une petite esclave, qui éloignoit d'elle la poussiere & les mouches, avec une queue de paon qu'elle avoit à la main. Mais cette curiosité

pensa lui coûter cher. Comme il s'étoit trop approché des voitures des Sultanes, quelques eunuques du cortége fondirent sur lui le sabre & la canne à la main, & il ne se tira de ce danger que par une prompte fuite. Aussi les Mogols disent, comme en proverbe, qu'il faut se garder ici de trois choses; la premiere, de s'engager parmi de jeunes chevaux; la seconde, de se trouver dans les lieux où l'Empereur chasse; & la troisiéme, d'approcher trop des femmes du serrail.

On n'employe point aux Indes pour traîner les voitures, ou pour le transport des marchandises, les chevaux, ni les mulets. Tout se charge sur le dos des boeufs & des chameaux, ou sur des charrettes qui sont traînées par des boeufs. Ces derniers animaux servent aussi assez communément de monture dans les voyages. Leur allure est douce, & ils se laissent conduire avec la même docilité qu'un cheval, sans autre frein qu'un cordon qu'on passe dans leurs narines. On ne les ferre point dans les terres unies; mais lorsqu'on les fait marcher dans des lieux rudes, on leur met des fers pour conserver leur corne. On observe que les boeufs de l'Inde *Ibid.* T. XI. p. 686 & suiv.

ont une bosse assez grosse sur le dos. On y passe un collier de cuir, qui sert pour les atteler. Les bœufs d'attelage coûtent quelquefois jusqu'à cinq cens roupies. Les plus robustes peuvent marcher pendant deux mois, en faisant quinze lieues par jour. On leur donne à midi deux ou trois boules de farine, pêtrie avec du beurre & du sucre grossier, & le soir une mesure de pois concassés, qu'on fait tremper une demi-heure dans l'eau.

Voituriers des Indes.

Un grand nombre de familles n'ont ici d'autre profession que celle de louer des bœufs, de les conduire, & de transporter les denrées d'un païs à l'autre. Entre les *Castes* Indiennes, il y en a quatre qu'on distingue par le nom de *Mouris*, chacune d'environ cent mille ames, qui s'occupent uniquement de ce métier. La premiere ne voiture que du bled, la seconde du riz, la troisiéme des légumes, & la quatriéme du sel. Ceux de la premiere tribu ont au milieu du front une marque rouge, de la grandeur d'un écu, avec une raye le long du nez, sur laquelle ils collent quelques grains de bled. Ceux de la seconde ont une marque jaune, & s'attachent au nez quelques grains de riz. Ceux de la troisiéme ont une marque

grise,

grise avec des grains de millet. Ce sont leurs Prêtres qui leur impriment ces marques avec de la gomme. Ceux de la quatriéme n'ont d'autre distinction qu'un sac de sel, quelquefois assez pésant, qu'ils portent pendu au cou, & dont ils se frappent la poitrine à l'heure de la priere. Les uns & les autres portent en écharpe un cordon, d'où pend une petite boëte d'argent de la grosseur d'une noisette, qui renferme un papier mystérieux qu'ils reçoivent de leurs Prêtres. Quelquefois ils attachent de pareilles boëtes à leurs bœufs.

Ces voituriers n'ont point de demeures fixes, & n'habitent que sous des tentes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui les suivent dans tous leurs voyages. Les uns ont cent bœufs sous leurs ordres ; d'autres plus ou moins, selon leurs facultés. Les voituriers de chaque tribu reconnoissent un chef, qui tranche du Souverain, & qui porte au cou une chaîne de perles. Comme ils marchent ordinairement en caravanes, ils menent avec eux leurs Prêtres, qui élevent dans les lieux où l'on campe une idole en forme de serpent, entortillée dans une perche de six ou sept pieds de haut. Le bœuf qui la porte

est aussi un objet de vénération pour ces Indiens. Les femmes plient les tentes, pendant que les hommes chargent les animaux. Elles n'ont pour habillement qu'une toile legere, qu'elles roulent cinq ou six fois depuis la ceinture jusqu'aux pieds : le reste est nud. De la ceinture en haut elles ont la peau découpée en fleurs, peintes de leurs couleurs naturelles, & qui semblent imiter une étoffe à ramages.

Caravanes. Les caravanes des bêtes de charge sont si nombreuses, qu'on rencontre quelquefois jusqu'à dix ou douze mille bœufs ensemble. Les chemins en sont tellement embarrassés, surtout dans les passages étroits, tels qu'il s'en trouve souvent dans l'Indostan Mogol, où l'on a coutume de fermer tous les champs d'un bon fossé, que les voyageurs sont quelquefois arrêtés deux ou trois jours dans ces défilés. C'est dans ces occasions surtout que les caravanes de différente tribu, celles, par exemple, qui portent le riz & celles qui portent le bled, en viennent à de sanglantes querelles pour le pas. En tout tems il y a entre elles beaucoup de jalousie & d'animosité, & leurs disputes seroient encore plus fréquentes, si le Grand Mo-

gol n'avoit établi parmi leurs chefs une sorte d'égalité, en leur permettant de porter au cou un collier de perles.

Les caravanes des charrettes ne passent guère le nombre de deux cens. Chaque voiture est traînée par dix ou douze bœufs, & escortée de quatre hommes, qui marchent à pied, deux de chaque côté. Ils tiennent par le bout deux cordes qui traversent la charrette, & qui servent à la soutenir dans les pas difficiles, où elle seroit en danger de verser.

§. VI.

Habillement des hommes & des femmes. Portrait des Mogols.

L'habillement des Mogols est noble & modeste. Dans les provinces orientales, les hommes portent des robes, qui descendent jusqu'au milieu de la jambe, & qui sont fermées par des nœuds, depuis le haut jusqu'en bas. Ils ont sous ce premier habit une veste légère, de toile ou de soye, qui leur sert de chemise, & qui leur tombe sur les cuisses. Leurs caleçons, fort amples par le haut, mais étroits par le bas, descendent jusqu'à la cheville du pied,

Ibid. Tome X, p. 253, & suiv.

Ils sont froncés sur les jambes, qui n'ont point d'autre chaussure. Dans les provinces les plus voisines de la Perse, le peuple porte des robes ouvertes, à la Persane, avec cette différence que les Mogols les croisent toujours sous le bras gauche, & les Persans sous le bras droit; & que ceux-là laissent pendre les bouts de leur ceinture, qui est nouée par devant, au lieu que les Persans les enveloppent dans la ceinture même, qu'ils roulent autour du corps, sans la nouer jamais. Leurs ceintures, qu'ils nomment *commerbant*, sont ordinairement de soye rouge, avec des rayes d'or, ou des filets blancs, & de grosses houpes qui pendent sur le côté droit. Sous cette ceinture, qui est fort ample, ils en ont une autre plus petite, de coton blanc, à laquelle ils attachent, du côté gauche, un beau *syinder*, ou poignard, dont la garde est d'or, d'agathe, de cristal, ou d'ambre. Le fourreau est à proportion de la même richesse. En général toutes les personnes de considération se distinguent par la magnificence de leurs ajustemens. Le peuple est habillé d'une maniere fort simple, mais décente. Tous les Prêtres sont vêtus de blanc,

Les *seripous*, ou souliers Mogols, sont fort larges, ordinairement de cuir rouge doré, sans attache; afin de pouvoir les quitter plus facilement, ce qu'on fait ici toutes les fois qu'on entre dans sa chambre, ou dans un appartement étranger, pour ne point gâter les tapis & les nattes. Les Mogols ont la tête rase, & ils la couvrent d'un turban. C'est une piéce de mousseline, longue quelquefois de vingt-cinq ou trente aunes, qu'ils roulent en forme de bonnet.

Les femmes portent une juppe légere, qui leur tombe sur les pieds, & qui n'est formée que d'un seul morceau de mousseline, qu'elles roulent en trois ou quatre tours de la ceinture en bas. Elles ont sous cette juppe des caleçons, semblables à ceux des hommes. Dans leurs maisons elles ne portent point d'autre habillement, ayant la tête & les pieds nuds, & le corps découvert jusqu'à la ceinture. Mais lorsqu'elles sortent, ou qu'elles veulent se montrer, elles passent une robe, & elles mettent une écharpe par-dessus, avec un voile. Ces habits, étant fort légers & fort larges, voltigent sur leurs épaules, & laissent souvent à découvert leur sein & leurs

bras. Outre les riches colliers dont elles se parent, & une multitude d'anneaux & de bagues qu'elles portent aux doigts, elles ont les bras chargés de cercles d'or, d'argent, d'ivoire, de verre, ou de laque doré, suivant les conditions. Quelques-unes en portent même au bas des jambes. Plusieurs se passent dans le nez des bagues d'or garnies de petites perles, & portent aux oreilles d'autres bagues, ou de grands anneaux, qui leur tombent jusque sur le sein. Elles nouent leurs cheveux en boucles, & les laissent flotter sur leurs épaules.

Les Mogols sont en général bien faits, d'une taille haute, & d'une constitution robuste. Ils sont moins noirs que les Indiens, mais plus bazanés que les peuples les plus méridionaux de l'Europe. Ils ont conservé une partie de la bravoure de leurs ancêtres, ce qui est assez surprenant dans un païs où le despotisme devroit énerver tous les courages. Ils ont l'ame noble, les manieres polies, la conversation agréable & spirituelle. Leurs mœurs sont douces, & ils ont en horreur les querelles. Ils sont magnifiques dans leurs habillemens, dans leurs meubles, dans leurs

repas & dans leurs fêtes. Ils aiment passionnément le jeu, particulierement celui des échecs, & une espéce de jeu de cartes, qui n'a rien de commun avec les nôtres, & auquel ils se ruinent quelquefois. Ils ont un goût presque général pour la musique, quoique cet art ait fait peu de progrès parmi eux. Ils se privent en public de boire du vin, dont l'usage est proscrit par des loix sévéres; ils se piquent aussi d'un grand éloignement pour l'inceste & pour d'autres vices grossiers: mais dans l'intérieur de leurs maisons ils s'abandonnent à l'ivresse, & aux plus infâmes voluptés. On assure qu'ils prennent des breuvages pour s'exciter au plaisir. Ils ont une crédulité extrême pour l'Astrologie judiciaire. On n'entreprend ici aucune affaire importante, sans consulter le *Minatzim*, ou l'Astrologue. Ils ont quelque goût pour les sciences, & plusieurs s'appliquent avec succès à la Médecine, à la Physique & à l'Astronomie. Ils connoissent les livres d'Aristote, traduits en Arabe, langue tres-familière aux Mahométans de l'Inde, de la Perse, & de la Turquie. Ils ont aussi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils regardent com-

me un de leurs Docteurs, parce qu'il étoit de Samarcande, ancienne capitale de l'Empire Mogol. D'autres cultivent la Poësie & la Rhétorique. Ils ont des Ecoles pour toutes ces ſciences. Leur langue n'eſt point dénuée de force ni d'éloquence, & toutes les perſonnes bien nées ſe font une étude de l'écrire & de la parler correctement. Quoiqu'elle ſoit diſtinguée en pluſieurs dialectes, elle n'eſt pas difficile pour les étrangers. Les Mogols écrivent comme nous de droite à gauche.



SECTION II.

PEUPLES E'TABLIS HORS DES LIMITES DE L'EMPIRE MOGOL, DANS LA PRESQU'ISLE DE L'INDOSTAN.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Presqu'île de l'Indostan.

Situation de la Presqu'île de l'Indostan.

LES païs de l'Indostan, situés hors des limites de l'Empire Mogol, forment une Péninsule, que la mer baigne à l'Est, au Sud, & au Couchant & qui touche du côté du Nord aux Etats du Grand-Mogol. Les anciens l'appelloient la *Presqu'île de l'Inde en deçà du Gange*, pour la distinguer de l'autre Péninsule, qui est au-delà des rives de ce fleuve, respéctivement à l'Europe. Nous lui donnerons le nom plus simple de Presqu'île de l'Indostan. Elle s'étend depuis huit jusqu'à vingt dégrés de latitude septentrionale. Sa forme est celle d'un cône renversé, dont la longueur du Septentrion au

Sud, est d'environ deux cens quarante lieues. Sa base, qui regarde le Nord, n'a guère moins d'étendue, dans sa plus grande ouverture; mais cette largeur diminue à mesure qu'on s'approche de sa pointe, qui regarde le Midi, & qui n'a pas quarante lieues d'étendue.

Division de ses contrées.

La côte Occidentale de la Presqu'île est sur cette portion de l'Océan, qui sépare l'Inde de l'Arabie. On lui donne ordinairement le nom de côte de *Malabar*. Elle s'étend depuis le Cap *S. Jean*, sur la frontiere de Guzarate, jusqu'au Cap *Comorin*, où est la pointe de la Presqu'île. On trouve sur cette côte *Baçaim*, *Bombay*, *Chaul*, *Dabul*, *Goa*, *Carvar*, *Mangalor*: *Cananor*, *Calecut*, *Cranganor*, *Cochin*, & d'autres possessions, dont les plus considérables appartiennent aux colonies Européennes.

Côte de Malabar

La côte orientale est sur le Golphe de Bengale, qui sépare la même Péninsule d'Arrakan, de Pegu, de Siam, & des autres contrées de la Presqu'île ultérieure. On l'appelle la côte de Coromandel. Son étendue est depuis le cap Comorin jusqu'à *Bimilipatan*, sur la frontiere d'Orixa, entre huit & dix-huit dégrés. Les lieux les plus remarqua-

Côte de Coromandel.

bles sont *Negapatan*, *Trinquebar*, *Fort S. David*, *Pondicheri*, *Sadraspatan*, *San Thomé*, *Madras*, *Paliacate*, *Masulipatan*. Les François & les Anglois possédent les plus beaux établissemens de cette côte.

L'intérieur de la Presqu'île n'est occupé que par ses habitans naturels, & peut se réduire à trois contrées principales, *Visapour*, *Carnate* & *Golkonde*. Visapour & Golkonde s'étendent vers le Nord, & sont contigus aux Etats du Mogol. Carnate est au Midi. L'intérieur de la Presqu'île.

Ce païs, usurpé d'abord par divers essaims d'Arabes, qui depuis le huitiéme siécle ont successivement inondé l'Inde, tomba vers l'année 1380 sous la puissance d'une Dynastie de Princes Turcs, venus de Perse, & qui s'étoient établis à Dehli quatre-vingts ans auparavant. *Mahmud Shah Nasr Addin*, le sixiéme Roi de cette Dynastie, étant parti de Dehli à la tête d'une puissante armée, subjugua Visapour & Golkonde, & s'avança jusque sur la frontiere de Carnate. Il laissa dans le païs *Habed Shah*, un de ses Généraux, pour y continuer ses conquêtes. Mais Habed, plus occupé de son propre aggrandissement, que des intérêts

Ses révolutions.

Castannedà, Hist. de la découverte des Indes, par les Portugais.

de ce Monarque, aſpira à l'indépendance, & trancha du Souverain. Madura, ſon neveu, qui hérita de ſon ambition & de ſa puiſſance, ſe révolta ouvertement, & joignit le Royaume de Carnate aux Domaines que ſon oncle avoit uſurpés. Il fit porter à ſes nouveaux Etats le nom de *Dekan*, qui ſignifie aſſemblage de pluſieurs nations.

Cet Empire ſubſiſta jusqu'au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, mais avec divers dégrés de puiſſance. Dans ſon origine, c'eſt-à-dire, vers l'année 1400, il comprenoit preſque toute la Preſqu'île de l'Inde. Cent ans après, les Portugais ayant pénétré dans le même païs, le trouverent partagé en pluſieurs Etats. Outre l'Empereur de Dekan, il y avoit un Roi à Golkonde, un autre à Biſnagar, un à Goa, un à Calecut, &c. Vers le milieu du ſeiziéme ſiécle, Ekber, cinquiéme Empereur Mogol, conquit une grande partie du Dekan, & porta de rudes coups à cet Empire, que ſes ſucceſſeurs ont preſqu'entierement détruit. Je parlerai de ſa derniere révolution dans l'Article de Golkonde.

Son état préſent. Aurengzeb, mort en 1708, pouſſa plus loin ſes conquêtes qu'aucun de ſes

prédécesseurs, & soumit, ou rendit tributaire toute la Presqu'île, à l'exception des côtes. Mais les démêlés survenus entre ses enfans, & les guerres qui désolent cet Empire depuis un demi-siécle, ont fort affoibli la puissance des Mogols dans cette partie de l'Inde. Plusieurs de leurs anciens vassaux ont secoué le joug: quelques Gouverneurs sont devenus indépendans: le nombre des Princes Mores & des Nabab Indiens s'est augmenté; &, quoiqu'en général ces petits Souverains se reconnoissent tributaires de l'Empereur, la plûpart vivent dans l'indépendance, & ne payent le tribut, que lorsque les Généraux du Grand-Mogol viennent l'exiger à la tête d'une armée. Tranquilles depuis plusieurs années du côté de cette puissance, qui est assez occupée de ses démêlés avec la Perse, ils se déchirent entre eux par des guerres sanglantes, qui changent presque d'un jour à l'autre la face de ce pays. Les révolutions y sont si fréquentes, qu'il seroit impossible de donner une juste idée des différentes Principautés qui le partagent; & d'ailleurs ce détail m'entraîneroit bien au-delà des bornes que je dois me prescrire. Il suffit de ranger

tous ces petits Etats sous la division générale que j'ai indiquée, & de faire connoître les contrées les plus remarquables. L'intérieur de la Presqu'île sera l'objet de nos premieres recherches: nous parlerons ensuite des côtes.

ARTICLE PREMIER.

VISAPOUR.

Etendüe & position de cette contrée.

CETTE contrée touche du côté du Nord aux provinces Mogoles de Guzarate & de Kandish, & s'étend du côté du Midi jusqu'au païs de Carnate. On peut la placer entre quinze & vingt dégrés de latitude du Nord, & lui donner cent lieues de longueur. Elle est bornée à l'Est par le royaume de Golkonde, & à l'Ouest par la côte qui s'étend depuis Bombay jusqu'à Goa. Sa largeur est un peu moindre que sa longueur. Les Mogols & les Arabes la nomment *Dekan*. On l'a aussi appellée *Cunkan*, du nom d'une de ses Provinces maritimes, & plus ordinairement *Visapour*, du nom de sa capitale, qui peut passer pour une des plus grandes villes de l'Asie. Mandeslo lui donne plus de cinq lieues de circuit, en y

Mandeslo, Guyon, Salmon, Del-

comprenant les cinq fauxbourgs, qui l'environnent. Elle est située dans la province de *Cunkan*, sur la riviere de *Mandova*, environ à quarante lieues de la mer. Ses murailles sont d'une hauteur extraordinaire, bien bâties, & défendues par un large fossé, & par plusieurs batteries, où l'on comptoit vers le milieu du dernier siécle plus de mille piéces de canon, de différens calibres. L'ancien Palais des Rois du païs, quoique situé au centre de la ville, ne laisse pas d'en être séparé par une double muraille & un double fossé. Son enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit : mais l'intérieur n'offre rien de remarquable. Toutes les maisons sont bâties de terre ou de bois, avec des toits de chaume, & des portes si petites, qu'il faut se baisser pour y entrer. La plûpart des habitans sont tisserans ou orfévres. Les Princes du païs professent le Mahométisme ; à l'exception de quelques Rajas Indiens, établis dans le voisinage des côtes, & dans les montagnes. Le peuple suit, presque partout, l'idolâtrie. Les Hollandois tirent beaucoup de poivre de Visapour & de tous les villages de son district.

lon, Otter, &c.

Les autres villes de cette contrée sont *Graën*, *Myrsie*, *Aurengabad*, *Doltabad*, *Chitinagor*, *Bedir*, *Gondelvai*, *Indelvai*, *Amadanagar*, *Rajapour*, &c.

GRAEN est située sur la grande riviere de *Corsena*, qui traverse tout le royaume de Visapour, & celui de Golkonde, jusqu'à Mazulipatan. Elle divise Graën en deux parties égales, dont chacune pourroit former une grande ville. Graën est au centre du Visapour, à peu de distance de la capitale.

MYRSIE n'est qu'à six lieues de Graën. C'est une ville très-vaste, mais mal peuplée. Elle a du côté du Nord un château considérable, dont les fortifications sont si bonnes, qu'il s'est autrefois défendu contre le Grand-Mogol, qui l'ayant assiégé avec toutes ses forces, ne put jamais s'en rendre maître. On voit dans cette ville deux tombeaux célèbres, qui ont cinq ou six cens ans d'antiquité, & qui sont un objet de vénération pour tous les habitans du païs.

AURENGABAD doit son origine, ou plutôt son embellissement à Aurengzeb, qui étant Viceroi de Dekan augmenta considérablement cette ville;

où tous les Vicerois ont fait depuis leur résidence. Elle est située à 20 dégrés de latitude, environ à 60 lieues de Surate. Ses rues sont larges, & bordées de chaque côté d'un rang d'arbres. C'est une ville assez marchande, mais qui n'est point environnée de murailles. Entre plusieurs édifices dont ses Vicerois l'ont embellie, on admire principalement une magnifique Mosquée, qu'Aurengzeb fit construire, pour servir de tombeau à une de ses femmes, qui finit ses jours dans cette ville.

DOLTABAD est un peu plus vers le Nord qu'Aurengabad, & touche à la province de Guzarate. C'étoit autrefois une ville très-forte, & très-florissante par son commerce. Mais les guerres l'ont ruinée, & tout son commerce a passé à Aurengabad.

CHITINAGOR est au Midi d'Aurengabad, environ à dix-huit milles de distance. On y voit une fameuse Pagode, & un beau palais, mais qui n'est point entierement achevé, parce que la mort surprit le Raja qui le faisoit construire.

BEDIR, autre grande ville, bien bâtie & bien fortifiée pour le païs, est

principalement remarquable par le nombre de ses Pagodes, où l'on ne voit que des Idoles monstrueuses. Ce lieu est le théâtre d'une infinité de superstitions.

GONDELVAI & INDELVAI sont encore deux villes considérables, situées sur les confins de Golkonde. On y fabrique les meilleures lames de toute l'Inde.

AMADANAGAR est à dix-huit dégrés de latitude. C'étoit autrefois la résidence d'un roi particulier.

RAJAPOUR est située sur une petite riviere du même nom, qui n'est qu'à quatre lieues de la mer. Les grandes barques y remontent facilement pendant le flux : mais quand la mer se retire, il reste si peu d'eau dans la riviere, qu'on la traverse à gué. A son embouchure elle ne reçoit pas de navires au-dessus de cinq cens tonneaux. Les Anglois & les François ont eu un comptoir dans ce lieu. Il y a aux environs une source d'eau chaude, également salutaire pour ceux qui s'y baignent, & pour ceux qui viennent boire ses eaux. Les montagnes & les forêts voisines sont remplies de singes, qui viennent familiérement jusque dans les maisons, parce que les habitans ont une vénéra-

tion particuliere pour ces animaux. Les François, qui trouvoient cette familiarité incommode, en tuoient quelques-uns, mais en se cachant des Indiens, de peur qu'on ne leur fît un crime de ces meurtres. On recueille dans le païs beaucoup de poivre & de salpêtre, & l'on y fabrique des toiles très-fines. Cette ville appartenoit vers le milieu du dernier siécle au fameux Sevagi, qui possédoit dans le même canton plusieurs places fortes, dont il s'étoit formé un petit Etat. Ses garnisons faisoient des courses continuelles dans le païs, & jusque sur les terres du Mogol.

Avant que de quitter le Royaume de Visapour, & de passer à la description du Carnate, je dois dire quelque chose des montagnes de *Gate* & de *Balagate*, qui régnent dans l'étendue de ces deux royaumes, & qui coupent la Presqu'île de l'Indostan dans toute sa longueur du Nord au Sud. Elles sont communément à trente lieues de la mer, & dans certains endroits à un plus grand éloignement. Elles sont habitées par un peuple fier & belliqueux, partagé en plusieurs tribus, qui ont chacune leur Raja particulier. C'est un azile que

Montagnes de Gate & de Balagate.

Indiens de ces quartiers.

les Indiens de ces quartiers se sont procuré dès le tems de l'irruption des Arabes & des Turcs, & surtout depuis celle des Mogols. Forcés d'abandonner à leurs vainqueurs les plaines fertiles qu'ils habitoient, ils se sont retirés dans ces montagnes incultes, où ils vivent pauvrement, mais dans une indépendance qui les console de tous les autres biens qu'ils ont perdus. L'intérêt, la Religion, & des malheurs communs, unissent étroitement tous les Rajas de ce canton, qui sont toujours en guerre avec les anciens oppresseurs de leur liberté. Ils font des courses continuelles sur les terres du Grand-Mogol, qui malgré toute sa puissance n'a pu encore les réduire. Les Mahométans les traitent de barbares, & de brigands; mais tous les Européens de la côte se louent de leur douceur, & de leur bonne foi. C'est parmi ce peuple qu'on voit régner dans toute leur pureté les anciens usages, les loix, & les excellentes mœurs des premiers Indiens. Ils vivent dans une parfaite union: ils chérissent tendrement leurs Rajas, qu'ils regardent moins comme des Rois, que comme les chefs d'une nombreuse famille. Chacun suit paisi-

blement la Religion que sa tribu professe, & ne condamne point celle des autres tribus. Les différentes sectes qui partagent leur culte sont si peu jalouses de faire des prosélytes, qu'un homme qui voudroit abandonner la sienne ne seroit point reçu dans une autre, à moins qu'il ne prouvât que ses ancêtres ont toujours suivi ce dernier culte. Dans la forme des habillemens & des habitations ils ne consultent que le seul besoin, & l'instinct naturel qui porte à se garantir des injures de l'air. Ils usent des alimens les plus simples, du riz, du lait, des fruits, & de quelques racines, qu'ils apprêtent toujours de la même maniere. L'eau est la seule boisson en usage dans les conditions honnêtes: le menu peuple boit quelquefois de l'Arak, mais jamais avec assez d'excès pour tomber dans l'ivresse. Ce vice est en horreur parmi eux. Ils ont le même éloignement pour les querelles, les juremens, & les blasphêmes. On diroit que ces montagnards n'ont jamais eu de commerce avec aucune nation étrangere, tant leurs mœurs sont différentes de celles des autres hommes. Ils se figurent que tous les peuples de la terre sont généralement

Salmon, Etat du Mogol.

cruels & méchans, & cette opinion est fondée sur les ravages que les Arabes, les Tartares, les Portugais, &c, ont causés dans leurs païs.

Digression sur quelques autres Rajas Indiens.

J'observerai par occasion qu'il y a dans l'Indostan Mogol plusieurs autres castes Indiennes, qui ont conservé une espéce de liberté dans leur ancien païs. Elles sont gouvernées par des Rajas, qui payent un tribut à l'Empereur, & qui sont même obligés de servir dans sa milice. On compte parmi les vassaux du Grand-Mogol quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui jouissent ainsi de la propriété de leurs petits Etats, qu'ils transmettent à leurs héritiers. Le plus puissant de ces Rajas prend le nom de *Rana*, qui signifie homme de bonne mine, & se fait aussi nommer *le fils de celui qui se sauva du déluge*, comme si c'étoit une prérogative qui le distinguât des autres hommes. Il prétend descendre de l'ancien Porus. Son Etat, qu'on nomme *Zedussié*, & dont la capitale s'appelle *Usepour*, est situé à peu de distance d'Amadabad, dans les montagnes de *Marva*, qui forment une chaîne d'environ deux cens lieues du Midi au Nord, & qui peuvent passer pour une extension des Montagnes

de Gate. On assure que le Rana peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & deux cens mille fantassins. C'est le seul prince Indien qui ait conservé le droit de faire porter devant lui un parasol. Le Raja de *Rator* n'est pas moins puissant : il a neuf provinces sous sa jurisdiction. Shah Jehan ayant un jour menacé un de ces Princes de lui rendre visite dans ses domaines, le Raja lui répondit fierement que le lendemain il lui donneroit un spectacle, qui pourroit le dégoûter de ce voyage. En effet il fit ranger sur les bords du fleuve vingt mille de ses Cavaliers, & priant l'Empereur de regarder du haut d'un balcon cette milice : *Tu vois sans frayeur*, lui dit-il, *la contenance de mes soldats, qui montent paisiblement la garde devant ton palais ;* mais, *si tu entreprenois de porter atteinte à leur liberté, tu ne les regarderois pas sans péril.* Shah-Jehan ne s'offensa point de ce discours, & fit même un présent à ce brave Raja.



ARTICLE II.

CARNATE.

Guyon, T. II. Lettres édifiantes, T. XI & XV. Salmon, *ubi suprà.*

CE païs est au midi du Visapour, & s'étend jusqu'au cap Comorin, en y comprenant *Maduré*, *Gingi*, *Tanjour*, *Travancor*, & d'autres petits Etats. Quelques voyageurs l'appellent *Bisnager*, *Canara*, & *Narsing*. Il est entre huit & quinze dégrés de latitude septentrionale.

Bisnagar.

Bisnagar, que d'autres nomment *Narsing* & *Chandegri*, est communément regardée comme la capitale du Carnate. C'est la plus grande ville du païs. Elle est située sur le sommet d'une montagne, & elle est fortifiée d'une triple muraille, dont le circuit embrasse plus de trois lieues. C'est-là que le principal Souverain, car il y en a plusieurs dans cette contrée, fait sa résidence, dans un palais spacieux, & magnifiquement décoré. Il prend le titre de *Roi des Rois*, & de *mari de mille femmes*. Il possède plusieurs places fortes, & il peut mettre sur pied cent mille fantassins & trente mille chevaux, outre un grand nombre d'éléphans,

phans. Les Européens recherchent beaucoup son amitié, afin d'obtenir la liberté de commercer dans son païs, qui produit de l'or, de l'argent, & des pierres précieuses. Mais il s'est fait une loi de ne permettre à aucun étranger de s'y établir, & tous les voyageurs qui sont reçus dans Bisnagar, où se fait le principal commerce, sont obligés d'en sortir au bout de quelques jours. On vante beaucoup la justice & la douceur de son Gouvernement. L'Idolâtrie est la Religion de cette contrée. On y adore particulierement le Soleil.

Canara, *Malabar*, & *Maduré* sont les principales régions du Carnate. Les deux premieres sont situées sur la côte occidentale. J'en parlerai dans la description des lieux maritimes. Maduré est du côté du Sud, & s'étend jusqu'à Travancor, vers le cap Comorin. Sa capitale s'appelle *Ticherapali*, suivant les Mémoires des Jésuites, & *Madura*, suivant Salmon, qui la place au pied des montagnes de Gate, à dix degrés de latitude. Ses autres villes sont *Ayencolam*, *Alcatile*, *Cangivaron*, *Velours*, *Punganour*, *Carouvepandi*, *Tarcolan*, &c. Cette derniere ville appartenoit aux Rois de Golkonde vers le milieu

Maduré.

du dernier siecle. Les Mogols l'ont subjuguée depuis, & l'ont presqu'entierement ruinée. Velours, avec tout son territoire, est soumis aux *Marates*, peuple belliqueux, qui est toujours aux prises avec les Mogols, & qui insulte même souvent les colonies Européennes. Ayencolam étoit anciennement une ville considérable, & n'est aujourd'hui qu'un gros bourg. On adore les singes dans ce canton. Alcantile est une grande ville fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Ses habitans rendent un culte abominable à une espece de Priape, qu'ils appellent *Lingam*, & portent à leur cou cette figure obscene. On assure que les filles lui prostituent solemnellement leur virginité, ce qui se fait avec des indécences qu'on n'ose décrire.

Gingi. *Gingi* est une principauté particuliere, située au Nord de Maduré. Elle appartient à un Raja, qui est vassal du Grand-Mogol. Ses principales villes sont *Gingi* & *Cidambaran*. Mais ce pays est peu connu, quoiqu'il soit assez voisin des habitations Européennes de la côte de Coromandel.

Tanjour. *Tanjour*, ou *Tangeor*, est un autre petit Etat, au Nord de Gingi, qui s'é-

tend, du côté de l'Est, vers la côte de Coromandel, & à l'Ouest jusqu'aux montagnes de Gate. Il tire son nom de sa capitale, qui est la résidence du Raja de cette contrée. *Negapatan* & *Trinquebar* étoient autrefois deux villes maritimes de la même principauté : mais les Hollandois se sont emparés de la premiere, & les Danois ont usurpé l'autre.

Travancor est la derniere contrée du Carnate vers le Sud. *Tengapatan*, *Aniengo*, *Coilan*, & ses autres principales villes, ont été envahies par les nations Européennes. J'en ferai mention dans la description des côtes.

ARTICLE III.

GOLKONDE.

§ I.

Origine de Golkonde. Ses Révolutions.

CE Royaume mérite une description plus particuliere. Son origine n'est pas ancienne. Il s'est formé du démembrement de l'Empire de Dekan, sous le regne d'Ekber, cinquiéme Empereur Mogol, mort en 1605. Tavernier, Sheldon.

Le dernier Roi de Dekan, dont les Etats comprenoient la plus grande partie de la Presqu'île de l'Inde, & même quelques possessions ultérieures, étant mort sans enfans, quatre princes du païs, qui étoient chacun à la tête d'une armée, partagerent entre eux son royaume. L'un s'empara des terres qui composent aujourd'hui l'Etat de Golkonde. L'autre prit le titre de Roi de Visapour. Le troisiéme établit sa puissance dans le païs de Doltabad, sur les confins du territoire de Surate, & le quatriéme dans celui de Brampour ou de Kandish, qui est hors des limites de la Presqu'île de l'Inde.

Ces quatre royaumes, à la réserve de celui de Golkonde, furent détruits en moins d'un siécle par la puissance des Mogols. Jehan-Guir, fils d'Ekber, conquit les Etats du nouveau roi de Brampour; Shah-Jehan, ceux du roi de Doltabad; & Aurengzeb, une partie du Visapour. L'Etat de Golkonde acheta la paix de tous ces princes, en se soumettant à leur payer un tribut.

Adoul Cotub-Shah (1), qui regnoit à Golkonde vers la fin du dernier

(1) *Cotub-Shah* est un nom de dignité que prennent tous les rois de Golkonde.

ſiecle, & qui devoit être le troiſiéme ou le quatriéme ſucceſſeur du Prince qui fonda cette monarchie, n'eut point d'autres enfans que trois filles. Il maria la premiere au fils aîné d'Aurengzeb, qui le força les armes à la main à lui donner cette princeſſe, dans l'eſpérance d'unir un jour par ce mariage le royaume de Golkonde à l'Empire Mogol. Mais Abdoul choiſit pour ſucceſſeur un autre de ſes gendres, nommé *Abdalla-Houſan*. C'étoit un jeune Seigneur Arabe, dont les avantures ont quelque choſe d'intéreſſant. Son pere avoit fait fortune à la cour de Golkonde, & le Roi l'avoit élevé aux premieres charges de l'Etat. Ce favori mourut. Le roi s'empara de ſes biens, ſuivant la coutume qui regne dans tous les païs Mahométans, & quoique ſatisfait des ſervices du pere, il réduiſit le fils à une penſion modique, & l'oublia. Abdoul avoit marié ſa ſeconde fille à un prince Arabe, nommé *Mera-Mahmud*, & la troiſiéme, qui reſtoit à pourvoir, avoit été promiſe à un autre Arabe, de haute naiſſance, appellé *Siud*. Ce jeune homme, ébloui du rang où la fortune alloit l'élever, devint d'un orgueil inſupportable. Son inſolence

Avantures d'Abdalla.

le rendit si odieux à Mera-Mahmud, & aux principaux Ministres, qu'ils résolurent de traverser ce mariage. Ils vinrent à bout de rendre sa fidélité suspecte, & ils conseillerent au Roi de jetter les yeux sur Abdalla, dont ils vanterent les bonnes qualités & les agrémens. Abdoul consentit à le voir, & le fit venir dans un lieu où il pût le considérer à son aise, sans être connu. Il parut d'abord peu satisfait de sa figure, & témoigna qu'il vouloit choisir un gendre d'une physionomie plus avantageuse. Les Ministres répondirent qu'à la vérité ses malheurs l'avoient un peu défiguré ; qu'il n'étoit pas étonnant que son visage se ressentît du mauvais état de sa fortune ; mais qu'en lui donnant de quoi vivre d'une maniere convenable à sa naissance, il reprendroit bientôt tous ses premiers agrémens. Abdoul entra dans ces raisons, & consentit à une seconde épreuve. Les banquiers de la cour eurent ordre d'aller trouver secrettement le jeune Arabe, & de lui offrir de grosses sommes, sans lui faire connoître d'où venoient ces libéralités. Abdalla les refusa d'abord, dans la juste crainte de ne pouvoir les rendre, & de retomber dans une situa-

tion plus fâcheuse qu'auparavant. Ils renouvellerent leurs instances, & ils lui firent enfin accepter trois mille pagodes, qu'il employa pour se procurer une belle maison, des domestiques, des chevaux, & d'autres commodités. L'opulence dont il jouissoit produisit un changement sensible sur son visage. On le fit voir une seconde fois au Monarque, qui fut charmé de sa bonne mine, & qui résolut de le choisir pour son gendre.

Un jour qu'Abdalla étoit à se réjouir avec ses amis, on vint l'avertir qu'il y avoit à sa porte quelques grands Officiers de la cour, avec une garde à cheval. Cette nouvelle le troubla: il congédia ses amis & les danseuses, qu'il fit sortir par une porte secrette, & il alla au devant des Omras. Il leur dit d'une voix tremblante qu'il n'étoit coupable d'aucune offense envers l'Empereur, & que si son crime étoit de vivre avec une magnificence supérieure à sa fortune, il étoit prêt à rendre compte des ressources secrettes & innocentes qu'il avoit trouvées. Les Omras, sans lui dire une seule parole, le revêtirent d'une robe fort riche, & lui firent de profondes inclinations. Ensuite l'un

d'eux, rompant le silence, l'assura qu'ils n'avoient que des choses agréables à lui annoncer, & qu'il alloit obtenir le plus grand honneur auquel un sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval superbement équipé, & on le mena au palais, où le Roi lui fit épouser sur le champ la princesse. Dans la suite Abdoul le déclara son successeur. C'est ainsi que le trône de Golkonde a passé dans la famille Arabe qui regne aujourd'hui. On doit rapporter cette révolution aux premieres années de ce siécle.

§. II.

Situation du Royaume de Golkonde. Qualités du païs. Ses principales villes.

Salmon, *ubi supr.* Methold, Tavernier, dans l'Hist. des Voy. T. IX.

Le royaume de Golkonde est borné au Levant par la côte d'Orixa, & par le golphe de Bengale, au Nord par la même province d'Orixa, au couchant par le royaume de Visapour, & au Midi par le païs de Carnate. Salmon le place entre quinze & dix-neuf degrés de latitude du Nord; c'est lui donner quatre-vingts lieues de longueur. Sa largeur est depuis quarante jusqu'à cinquante & soixante lieues.

C'eſt un païs dont on vante la fertilité. Il produit beaucoup de riz & de bled, toutes ſortes de beſtiaux & de volailles, & les autres choſes néceſſaires à la vie. Il eſt coupé d'un grand nombre de lacs & d'étangs, dont quelques-uns doivent leur origine à l'induſtrie des Indiens. On en voit pluſieurs dans des lieux élevés, où l'on a conſtruit une chauſſée du côté de la plaine, pour retenir l'eau. Ces chauſſées ont quelquefois une demi-lieue de long. On y a pratiqué des écluſes, qu'on ouvre dans les tems de ſechereſſe, pour arroſer les campagnes.

Le climat de Golkonde eſt fort ſain. Les mois de Mars, d'Avril, de Mai, & de Juin ſont très-chauds, ſoit à cauſe de la proximité du ſoleil, ſoit parce qu'il ſouffle un vent d'Oueſt, qui échauffe plus l'air que le ſoleil même. Les chaleurs ſont quelquefois ſi exceſſives, que dans les chambres les mieux fermées le bois des chaiſes & des tables eſt preſque brûlant, de maniere qu'on eſt obligé de jetter continuellement de l'eau ſur le plancher & ſur les meubles. Ceux qui ont l'imprudence de voyager dans cette ſaiſon ſont quelquefois étouffés dans leurs Palanquins. Mais ces

ardeurs violentes ne se font sentir que pendant quelques jours, & sont ordinairement tempérées par un vent frais, qui s'éleve régulierement. La saison des pluyes succede à ces chaleurs, & regne pendant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre, & d'Octobre. Les eaux qui tombent du ciel rafraîchissent l'air considérablement, & répandent la fertilité dans les campagnes. On seme alors le riz & les autres grains. Les pluyes ne reviennent que l'année suivante, dans la même saison. Les quatre autres mois forment l'hyver, qui est aussi tempéré que nos plus beaux printems. Les arbres sont ici toujours verds, & produisent des fruits dans tous les mois de l'année. On fait deux moissons de riz dans les campagnes, & il y a même des terres qu'on seme trois fois.

Les villes de ce royaume sont peu connues, si l'on excepte la capitale, dont le véritable nom est *Bagnagar*, & quelques places situées sur la côte, telles que *Masulipatan*, *Madepollon*, *Nasiapor*, *Visigapatan*, & *Bimilipatan*, dont la plûpart ont été enlevées au Roi de Golkonde. Je parlerai ailleurs de Masulipatan, qui est la plus con-

ſidérable de ces villes maritimes.

Bagnagar, que les Perſans & les Mogols appellent *Hidraband*, & que les Européens ont nommée Golkonde, la confondant avec une forterelle de ce nom, où les Rois font communément leur réſidence; Bagnagar fut bâtie vers le commencement du dernier ſiécle par le premier Roi de Golkonde. Ce n'étoit auparavant qu'une maiſon de plaiſance, où l'on voyoit de très-beaux jardins. Le Monarque qui jetta les fondemens de cette ville, lui donna le nom d'une de ſes femmes, qu'il aimoit paſſionnément, & qui s'appelloit *Nagar*. Bagnagar, dans la langue du païs, ſignifie le jardin de Nagar. Sa hauteur eſt à dix-ſept dégrés moins deux minutes. Le païs qui l'environne eſt fort uni; mais on rencontre à quelque diſtance, quantité de grandes roches, que Tavernier compare à celles de la forêt de Fontainebleau. La ville eſt baignée par une grande riviere, qui vient du Sud-Oueſt, & qui ſe jette proche de Maſulipatan, dans le golphe de Bengale. On la traverſe ſur un grand pont de pierre, qui ne le cede guere aux plus beaux ponts d'Europe. Cette capitale eſt bien bâtie: ſes rues ſont belles, mais

Bagnagar, capitale de Golkonde.

mal pavées ; sa grandeur est celle de nos villes du second ordre.

Elle est précédée d'un grand fauxbourg, nommé *Erengabad*, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur, & qui n'est habité que par des marchands & des artisans. On y voit plusieurs temples considérables, dont quelques-uns servent de caravanseras aux voyageurs.

Forteresse de Golkonde.

La Forteresse de Golkonde est à deux lieues de la capitale, & doit passer elle-même pour une grande ville, puisqu'on lui donne jusqu'à douze milles de circuit. C'est dans ce lieu que les rois ont coutume de fixer leur résidence. On y arrive, du côté de Bagnagar, par une grande rue, qui aboutit à une belle place, sur laquelle est une des faces du palais. Cette rue est bordée à droite par les hôtels de plusieurs Seigneurs, & l'on voit du même côté quelques beaux caravanseras à deux étages. Le milieu de la façade du palais offre la vûe d'un grand balcon, d'où le Roi donne audience à ses sujets.

On assure que le château de Golkonde surpasse en magnificence tous les autres palais de l'Inde. Methold prétend que l'or y brille de toutes parts, & que ce précieux métal s'y trouve

employé jusque dans les barreaux des fenêtres, & dans plusieurs autres endroits, où l'on n'employe ici que le fer. Tavernier fait mention de quelques terrasses, qui forment le toit des appartemens, & sur lesquelles il y a des jardins suspendus, semblables à ceux de Semiramis, avec des arbres d'une telle grosseur, qu'on s'étonne, dit-il, que les voûtes puissent soutenir un tel fardeau.

Tenara est une autre ville, située à quatre lieues de Golkonde. On y voit quatre magnifiques caravanseras, dont le plus considérable est uniquement destiné pour la Cour. Ils sont chacun accompagnés d'un grand jardin. Ces bâtimens, qui sont à double étage, & dont la construction est très-solide, consistent dans de grandes galeries, dans des salles très-vastes, & dans un grand nombre d'appartemens agréables & commodes. Les Dames y sont logées séparément. Devant chaque édifice il y a une belle place, autour de laquelle on a construit une infinité de petites cellules, pour les pauvres Voyageurs. On leur distribue tous les jours gratuitement du pain, du riz, & des légumes. Ces aziles sont ouverts à tous

Tenara.

les Etrangers, de quelque Religion qu'ils soient. On a l'attention de donner aux Indiens de la farine pour faire eux-mêmes leur pain, parce qu'ils ne mangent rien qui ait été préparé par d'autres mains.

Places fortes. Il y a dans le païs un grand nombre de places fortes, bâties pour la plûpart sur des rochers presqu'inaccessibles. Methold en compte soixante & dix, & en nomme trois, *Cundapoli*, *Cundavera*, & *Bellum-Cunda*. Il apprit du Gouverneur même de Cundapoli que cette place étoit défendue par soixante forts, qui se commandoient les uns les autres, & qui environnoient un grand terrain, où l'on cultivoit du riz & des arbres fruitiers. Il voulut les visiter; mais le Gouverneur lui dit qu'il n'avoit pas lui-même le droit d'y entrer, quoiqu'il commandât dans toute la province, & que personne n'y étoit reçu sans un ordre du prince, qui ne s'obtenoit que très-difficilement.

§ III.

Gouvernement, Conditions, Mœurs du pays.

Le Gouvernement est ici le même

que dans l'Empire du Grand-Mogol. Le Roi est maître absolu de toutes les terres de son royaume : mais il les afferme à des Gouverneurs, qui les donnent eux-mêmes à bail à des particuliers. Ceux-ci en composent d'autres petites sou-fermes, & ces subdivisions continuent ainsi jusqu'au plus bas peuple. Si un Fermier manque au payement, il est condamné à la bastonade, & sa famille est caution de la dette. Methold vit expirer sous les coups de canne un Gouverneur de Masulipatan, qui étoit insolvable. Les baux se renouvellent tous les ans au mois de Juillet; on met alors à l'enchere les Gouvernemens, & comme ils se donnent au plus offrant, ceux qui les obtiennent exercent toutes sortes de violences & d'exactions pour augmenter leur profit.

Le Roi rend la justice dans la forteresse de Golkonde, du haut d'un balcon qui donne sur la grande place. Le peuple se tient debout, vis-à-vis du balcon, mais à quelque distance des murs du palais. Trois rangs de pieux plantés en terre, & au bout desquels on attache des cordes qui se croisent; forment une barriere, que personne n'ose franchir sans ordre. Elle tient toute la lar-

geur de la place, avec une ouverture au milieu, pour le passage. Deux hommes gardent cet espace, tenant chacun par un bout une corde tendue, qu'ils baissent pour laisser passer ceux qu'on admet à l'audience. Un Secrétaire d'Etat reçoit leurs requêtes, & lorsqu'il en a cinq ou six, il les met dans un sac qu'on fait descendre du balcon avec une corde, & qu'on tire aussi-tôt, pour l'ouvrir en présence du Monarque.

Mahométans de Golkonde.

Les charges de la cour, les grands Gouvernemens, & les principaux emplois civils & militaires sont entre les mains des Mahométans. Leur origine est mixte. Les uns descendent des anciens Arabes qui ont subjugué l'Inde, ou de ceux que la famille régnante a attirés à Golkonde : les autres viennent de cet essaim nombreux de Turcs, qui fonderent dans le treiziéme siécle l'Empire de Dehli. Il y a aussi quelques Mogols dans le païs. Mais les Indiens forment sans contredit le plus grand nombre des habitans. Ils sont partagés ici en quarante-quatre tribus, suivant une division fort ancienne, qui regle constamment l'état, l'emploi & la condition de chaque particulier.

Indiens. Leur division.

La premiere tribu est celle des *Bra-*

mines, qui ſont les Prêtres & les Savans du païs. Ils entendent parfaitement la ſciénce des nombres. Ils connoiſſent par une ancienne tradition pluſieurs ſecrets de Médecine & de Magie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres tribus ; ils ſont verſés dans l'Aſtronomie & dans le calcul des éclipſes. On aſſure qu'ils ont donné des Rois à la Cochinchine & au païs de Calécut. Les *Famgams* ſont d'autres Prêtres d'un ordre inférieur, qui forment la ſeconde tribu. Ils vivent de laitages & de racines ; mais ils ne mangent point d'oignons, parce qu'il s'y trouve des veines pourprées, qui ont quelque rapport avec les veines du corps humain.

La troiſiéme tribu eſt celle des Marchands en gros, & des Banquiers. On les appelle *Comitis*. La quatriéme, qu'on nomme *Campovero*, eſt compoſée des laboureurs & des ſoldats. La tribu qui ſuit eſt celle des femmes proſtituées. « Elles tiennent, dit-on, cette profeſſion de leurs ancêtres, qui leur ont acquis le droit de l'exercer ſans honte. Les plus jolies ſont élevées dans l'unique vûe de plaire : les unes ne ſe

livrent qu'aux hommes d'une tribu supérieure. Les autres ne refusent leurs faveurs à personne. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles des filles assez jolies pour réparer la disgrace de leurs meres (1). Il y a tant de femmes publiques dans la capitale, dans ses fauxbourgs, & dans la forteresse, qu'on en compte ordinairement plus de vingt mille sur les rôles du Deroga. Elles ne payent point de tribut : mais elles sont obligées tous les Vendredis de se présenter, en certain nombre, dans la place, devant le balcon du roi, avec leur intendante & leur musique. Si ce prince s'y trouve, elles dansent en sa présence, & s'il n'y est pas, un Eunuque vient leur faire signe de la main qu'elles peuvent se retirer. Le soir, à la fraîcheur, on les voit devant les portes de leurs maisons, qui sont de petites hutes, & quand la nuit vient, elles mettent pour signal une chandelle, ou une lampe allumée. C'est alors qu'on ouvre toutes les boutiques où l'on vend le Tari, boisson tirée d'un arbre, qui est aussi douce que

(1) Methold, dans l'Hist. des Voyages, Tome IX, p. 554.

nos vins nouveaux.... Le roi tire de l'impôt, qu'il met sur cette liqueur, un revenu considérable; & c'est principalement dans cette vûe qu'il permet tant de femmes publiques, parce qu'elles en occasionnent une grande consommation. Ces femmes ont tant de souplesse, *qu'un roi de Golkonde voulant* aller voir la ville de Masulipatan, neuf d'entre elles représenterent *avec une adresse admirable* la figure d'un éléphant, quatre faisant les quatre pattes, quatre autres le corps, & une la trompe. Le roi, monté dessus, dans une espece de trône, fit de la sorte son entrée dans la ville (1). »

Les marchands en détail, les orfévres, les charpentiers, les maçons, & les ouvriers de toute espece, jusqu'aux porteurs de palanquins, forment autant de tribus particulieres. La derniere classe est celle des *Piriaves*, dont la fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales, & d'emballer les marchandises. Ils sont si méprisés, qu'on ne leur permet pas même de demeurer dans les villes, & que le moindre artisan d'une

(1) Tavernier, *ibid.* p. 555.

autre tribu, qui les auroit touchés par hasard, se croiroit obligé de se laver aussi-tôt.

Mariages. Chacun se marie dans sa tribu, & le plus souvent dans sa propre famille, sans avoir égard aux degrés de parenté. Les filles n'apportent aucune dot, & l'on est même obligé de faire un présent à leur famille. La cérémonie du mariage consiste à promener en Palanquin les deux époux dans les grandes rues & dans les places. Au retour, un Bramine étend un drap, sous lequel les mariés passent une jambe nue, & se pressent mutuellement le pied. Les femmes qui perdent leurs maris n'ont point la liberté d'en prendre d'autres, quand même le mariage n'auroit pas été consommé. Elles sont condamnées à passer leurs jours dans le deuil, dans la solitude, & dans la privation des plaisirs. Cette vie est si gênante, que plusieurs prennent le parti de fuir, pour s'affranchir d'une telle contrainte. Mais cette fuite est un opprobre pour une famille, & si ces transfuges étoient arrêtées par leurs parens, le poison seroit le moindre châtiment de cette foiblesse. La loi obligeoit autrefois les veuves de se brûler avec leurs maris; mais cet usage

a cessé à Golkonde, comme dans la plûpart des autres pays de l'Inde. Cependant celles qui veulent se jetter sur le bucher de leurs époux, peuvent satisfaire cette envie, & l'on voit ici des exemples de ces sacrifices volontaires. Methold, dans le séjour qu'il fit à Golkonde, fut deux fois témoin de ce triste spectacle.

La nature est fort avancée dans un climat aussi chaud que celui dont nous parlons, & plusieurs filles deviennent meres avant l'âge de douze ans. On donne un nom aux enfans au moment de leur naissance, & ce nom est pris ordinairement de leur tribu, ou de quelque qualité naturelle qu'on découvre sur leur corps. On assure que les femmes de cette contrée accouchent presque sans douleur, & que la plûpart se lavent deux ou trois jours après leur délivrance, & quelques-unes dès le premier jour. Les enfans restent nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans; on les laisse ramper & se rouler sur la terre; mais on a soin de les laver tous les jours. Les Indiens de ces quartiers sont la plûpart de haute taille, bien faits & robustes. Ils ont le teint moins noir qu'olivâtre, & quelques-uns sont assez blancs. Leur

caractere est doux & civil. Ils sont sobres, superstitieux, timides, attachés à leur religion, à leurs loix, & à leurs usages. Ils n'ont pour habillement qu'une espece de tablier de coton blanc, qui leur pend de la ceinture aux genoux, avec une autre piece de même étoffe, qu'ils roulent sur leurs épaules & autour des reins. Leur Religion est l'Idolâtrie, suivant la Liturgie des Bramines. J'en parlerai ailleurs.

§. IV.

Mines de Golkonde. Autres productions du païs.

Methold, Tavernier.

On attribue au hasard la découverte des mines de Golkonde. Un Berger, ayant conduit son troupeau dans un lieu écarté, marcha sur une pierre qui lui parut jetter quelqu'éclat. Il la ramassa, & la vendit pour un peu de riz à une personne qui n'en connoissoit guere mieux le prix. Cette pierre, après avoir passé par plusieurs mains, fut enfin achetée par un marchand de la capitale, qui en tira un grand profit. Le bruit de cette découverte s'étant répandu, plusieurs riches négocians s'empresserent de faire fouiller autour

de l'endroit où le diamant avoit été trouvé.

Les principales mines ſont aux environs de *Raolkonde* & de *Coulour* (1), dans des lieux deſerts, où la terre ne produit rien, & qui n'offrent à la vûe que des roches & des ſables ſtériles. C'eſt-là que la nature a étalé tant de richeſſes. On cherche les diamans dans les veines de ces rochers, où ils ſe trouvent mêlés avec une terre ſablonneuſe, qui eſt ordinairement rouge, avec quelques nuances de blanc & de jaune. Comme ces veines diſparoiſſent quelquefois, les mineurs ſont contraints de briſer la roche à grands coups de pic, pour chercher leur trace, d'où il arrive que pluſieurs diamans en ſont endommagés, & contractent des glaces. La terre, ou le ſable, qu'on tire des rochers, ſe lavent pluſieurs fois, & s'étendent dans un lieu fort uni, ſur lequel on les laiſſe ſécher. On met enſuite cette terre dans des paniers, qui ont la forme d'un van, & qui ſervent en effet à la ſecouer, & à diſſiper la pouſſiere qui s'y attache. Quand on a vane

Méthode des Indiens dans le travail des mines.

(1) Tavernier place Raolkonde à deux journées de Bagnagar, & Coulour à ſept journées de cette capitale.

né les sables, on les étend une seconde fois avec une espece de rateau, qui les rend fort unis. Tous les mineurs les battent alors avec de gros pilons de bois, & les remettent ensuite dans les paniers, pour les vanner encore. Après cela on recommence à les étendre, & c'est parmi ces sables que l'on cherche les diamans. Autrefois, au lieu de pilons de bois pour battre la terre, on se servoit de gros cailloux, & de-là venoient tant de glaces dans les pierres.

Les personnes expérimentées connoissent à la vûe, & même à l'odorat, les terres qui donnent le plus d'espérance. On ne fait point ici dans les mines des allées & des chambres, comme il se pratique en Europe; mais on les creuse dans leur profondeur, & l'on y fait des puits quarrés. Ils ont une maniere d'en tirer l'eau, que Methold trouve préférable à toutes nos machines; & qui consiste à placer, les uns au-dessus des autres, plusieurs hommes, qui se donnent de main en main les seaux avec lesquels on la puise. Rien n'est plus prompt que ce travail.

Les mines sont affermées par le Prince, qui en tire un revenu considérable, outre qu'il se réserve tous les diamans

mans au-dessus du poids de dix carats. Le reste appartient aux fermiers. Mais les mineurs en dérobent toujours quelques-uns, qu'ils avalent furtivement, n'ayant pas d'autre moyen de les cacher, parce qu'ils sont presque nuds. Un de ces Indiens apporta un jour à Tavernier une pierre de quarante-huit carats & demi, de la plus belle eau du monde, qu'il lui vendit en secret.

Comment ils polissent les pierres.

Lorsqu'on tire de la mine une pierre nette & sans glace, on ne fait que la passer légérement sur la roue, sans chercher à lui donner une forme plus parfaite, parce qu'on craint de diminuer son poids. Si elle a une glace, ou quelqu'autre tache, on s'efforce de cacher ce défaut en la taillant à son avantage. Une petite glace est à peine sensible dans un diamant où l'on multiplie les facettes. S'il y a un point rouge dans une pierre, on la met au feu, & ce point devient noir, ce qui passe pour un moindre défaut.

Les pierres se polissent avec des roues d'acier, à peu près de la grandeur d'une assiette. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque roue, qu'ils arrosent continuellement avec de l'eau, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé le vif de la pierre.

Alors ils y jettent de l'huile, & de la poudre de diamant. Ils chargent les pierres beaucoup plus que nous, dans la persuasion que la charge ne peut leur donner des glaces. Tavernier vit mettre cent cinquante livres de plomb sur une seule pierre, qui à la vérité étoit d'une grosseur peu commune. La grande roue du moulin, qui étoit fait comme les nôtres, étoit tournée par quatre hommes. Les Indiens taillent plus hardiment que nous certaines pierres très-difficiles à travailler, à cause des nœuds qui s'y rencontrent, semblables à ceux qui se forment dans le bois; mais ils ne savent point leur faire prendre le degré de *poliment* que nous leur donnons.

Commerce qui se fait à la mine.

Il se fait dans les mines dont on a parlé un très-grand commerce, & plusieurs marchands s'y rendent de toutes les parties de l'Inde. Les entrepreneurs les viennent trouver, & leur apportent différentes montres. Le marché doit être conclu sur le champ; autrement les maîtres de la mine remportent leurs diamans, & ne les mettent plus en vente; ou, s'ils les rapportent, ils les mêlent avec d'autres pierres, & font des lots tout différens. „ Tout se

passe, dit Tavernier, dans le plus profond silence. Le vendeur & l'acheteur sont assis l'un devant l'autre, *sur leurs talons*. L'un des deux *détache* sa ceinture; le vendeur prend la main droite de l'acheteur, & la couvre avec la sienne de cette ceinture, sous laquelle le marché se fait secretement, quoiqu'en présence de plusieurs autres marchands, qui peuvent se trouver dans le même lieu: c'est-à-dire, que les deux intéressés ne se parlent ni de la bouche, ni des yeux, mais seulement de la main. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce signe exprime mille. Autant de fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille pagodes ou de mille roupies, suivant les especes dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cens. Un doigt signifie cent. La moitié du doigt signifie cinquante. Il arrive souvent que dans un même lieu, & devant quantité de témoins, une même partie se vende sept ou huit fois, sans qu'aucun autre que les intéressés sache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres, lorsqu'elles s'achetent publiquement, c'est toujours aux yeux d'un Officier du Roi, qui est

chargé de peser les diamans ; & tous les marchands doivent s'en rapporter à son témoignage (1). „

Caractères des pierres.

On observe que les grandes pierres sont rarement nettes, & qu'elles tiennent ordinairement de la qualité du terrain. S'il est humide & fangeux, elles tirent sur le noir : s'il est rougeâtre, elles tirent sur le rouge ; &, suivant la couleur des autres terres, elles tirent sur le jaune ou sur le verd. On voit sur leur surface une sorte de graisse, qu'il faut sans cesse essuyer. L'eau que l'on nomme céleste est la pire de toutes. Les Indiens examinent les pierres brutes à la lumiere des lampes, au lieu que nos joailliers ne les connoissent qu'à la clarté du jour. Ils pratiquent dans un mur une espece de niche, de la grandeur d'un pied quarré : ils y mettent une lampe avec une grosse mêche, & présentant la pierre à cette lampe, ils jugent de son eau & de sa qualité.

On découvrit, vers le commencement du dernier siecle, entre Coulour & Raolkonde, une mine très-abondante, où l'on trouvoit des pierres dont l'écorce étoit verte & transparente, & qui

(1) Tavernier, dans l'Hist. des Voy. Tom. IX. p. 514.

paroissoient plus belles que les autres; mais elles tomboient en écailles lorsqu'on commençoit à les égriser, & surtout lorsqu'on les mettoit sur la roue. Le Roi fit fermer cette mine (1). Un Juif ayant acheté une pierre de ce canton, du poids de quarante-deux carats, & fort nette, la porta en Europe; & en refusa à Livourne vingt-cinq mille piastres. Mais ayant essayé de la faire tailler à Venise, elle se rompit en neuf morceaux sur la roue, quoiqu'elle eût été égrisée sans aucune altération. Tavernier vit dans le trésor du Grand-Mogol un diamant taillé, du poids de 279 carats, $\frac{9}{16}$, de bonne forme, & d'une eau parfaite, à l'exception d'une petite glace, qui étoit dans l'arrête d'une des facettes du tour. Il l'estimoit

(1) Tavernier insinue qu'on ferma cette mine, parce que ses diamans étoient de mauvaise qualité. Methold en apporte d'autres raisons, plusieurs vraisemblables. „ On s'imagina, dit-il, que le dessein „ du Roi étoit d'augmenter le prix & la vente des „ diamans; mais quelques Indiens mieux instruits „ lui apprirent que cet ordre étoit venu à l'occasion „ d'une Ambassade du Mogol, qui demandoit au „ roi de Golkonde trois livres pesant de ses plus „ beaux diamans. *Methold ajoute* qu'aussi-tôt que „ les deux Cours se furent accordées, on recommença le travail, & que la mine étoit presqu'épuisée, „ lorsqu'il quitta Masulipatan. „ *Hist. des Voy.* ubi supra.

onze millions sept cens mille livres (1).
Le plus beau diamant connu qui fût alors dans le monde, après la pierre dont nous parlons, étoit celui du Grand Duc de Toscane, qui pesoit 139 carats $\frac{1}{2}$. Mais son eau tiroit un peu sur le citron, & Tavernier ne l'estimoit que deux millions six cens mille livres.

Autres pierres précieuses du païs.

Outre les diamans, qui font la principale richesse de Golkonde, le païs produit beaucoup de cristal, & d'autres pierres transparentes, telles que des grenats, des saphirs, des améthistes, des topazes & des agathes. Les améthistes & les saphirs se trouvent assez communément dans les rivieres qui sont dans le voisinage de Raolkonde. Lorsqu'elles sont basses, & qu'elles laissent quantité de sable à découvert, les habitans de ces quartiers s'assemblent, entourent plusieurs espaces de pieus, de fascines & de terre, & les mettent tout-à-fait à sec. On connoît à la qualité du sable s'il y a des diamans. On creuse ces espaces, à la profondeur de deux pieds, & le sable qu'on en tire

(1) Dans le temps que Tavernier écrivoit, le marc d'argent ne valoit que 29 livres. Ainsi cette somme doubleroit presque aujourd'hui.

s'étend, se lave, & se vanne, suivant la méthode qui se pratique dans les mines.

On trouve aussi dans ce Royaume beaucoup de fer & d'acier, qu'on transporte en divers quartiers de l'Inde. On n'y a point découvert de mines d'or ni de cuivre. On convient assez généralement que le plus parfait bezoart se tire de ce païs. Il se forme dans les intestins du *Pasan*, espece d'animal semblable au bouc, qui se tient dans les montagnes de Golkonde, vers les frontieres d'Orixa. Quelques-uns de ces animaux donnent trois ou quatre pierres, les unes longues, d'autres rondes, & toutes fort petites. Leur couleur est différente. Il y en a de noires, de cendrées, de jaunâtres, d'un verd foncé. On remarque qu'elles sont composées de plusieurs couches polies & luisantes, qui se terminent à une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de même substance que la pierre, & quelquefois des pailles, des brins d'herbes, des graines, des morceaux de bois, & de petits cailloux. Bezoart.

On a fait une expérience singuliere touchant les animaux qui produisent ce précieux antidot. On en transporte

quatre à cinquante lieues de leurs montagnes, & l'on en ouvrit deux sur le champ. On trouva des Bezoarts dans leur estomac. Dix jours après on ouvrit le troisiéme, & l'on vit dans ses entrailles quelques vestiges des mêmes pierres. Le quatriéme, qui ne fut tué qu'au bout d'un mois, & qu'on ouvrit comme les autres, n'offrit ni bezoart, ni aucun vestige de pierre. Methold conclut de ces observations, qu'il se trouve dans les montagnes de Golkonde quelque plante particuliere, qui sert à la production de ces pierres merveilleuses. Le Roi tire un grand revenu de celles qu'on achete dans les païs de sa dépendance.

On éprouve le bezoart en le trempant dans de la chaux. S'il est bon, il doit prendre une couleur jaunâtre. D'autres le mettent sur un fer chaud, & s'il n'en reçoit aucune altération, on le juge bon & véritable. On le jette aussi dans l'eau, & si après avoir trempé deux heures il ne perd rien de son poids, on est assuré que sa qualité est bonne. Ces épreuves sont d'autant plus néceſſaires, qu'il se débite, même dans les Indes, quantité de bezoarts falsifiés.

N'oublions point dans la description des richesses de Golkonde ses belles étoffes de coton, dont les plus fines sont peintes au pinceau. Leurs couleurs ne s'effacent jamais, & passent pour les meilleures de toutes celles qu'on employe dans l'Orient. On les tire d'une plante particuliere du païs, que les Habitans nomment *Chay*.

ARTICLE IV.

CÔTE DE MALABAR.

NOUS donnerons ce nom, avec la plûpart des Voyageurs, à toute la région maritime, qui s'étend, du côté de l'Ouest, depuis le Cap S. Jean jusqu'au Cap Comorin, quoique la côte de Malabar ne commence proprement qu'au Mont Dely, sur la frontiere de Cananor, huit degrés, ou cent soixante lieues, au-dessous du Cap Saint Jean (1). Je n'ai fait qu'indiquer, au commencement de ce chapitre, le nom des lieux les plus remarquables de cette côte : il faut en donner ici une légere idée, selon l'ordre que je me suis prescrit, c'est-à-dire, en partant du Cap

(1) Le Cap S. Jean est à 20 degrés de latitude, & Cananor à [illegible]

S. Jean, sur la frontiere de Surate.

Baçaim.

LA BAÇAIM est la premiere qui se présente. On peut la placer à 19 degrés 15 minutes de latitude du Nord. Gemelli nous apprend qu'elle a une lieue de circuit, que ses rues sont larges & régulieres, qu'on y voit quantité de belles maisons, & quelques fortifications commencées. Cette ville appartient aux Portugais. Le Gouverneur prend le titre de *Général du Nord*, parce qu'il commande sur toute cette côte.

Gemelli, Hamilton, Salmon.

Isle de Salsette.

Le port de Baçaim a pour principal abri la petite île de *Salsette* ou de *Canarin*, qui peut avoir vingt milles de longueur, sur une largeur un peu moindre. Comme elle est fort basse, on y a pratiqué plusieurs canaux qui viennent de la mer. Du côté du Sud elle n'est séparée de l'habitation Angloise de Bombay que par un petit canal, qu'on traverse à pied sec quand la mer est basse. Sa principale ville s'appelle *Ban-dora*, *Tana* & *Versava* sont deux petites places voisines. Les Jésuites, qui possédent la meilleure partie de l'île, ont à Ban-dora une magnifique maison, défendue par deux batteries, & qui a plus l'air d'une forteresse que d'un college.

Le païs produit une grande abondance de riz, de cannes de sucre, & de fruits. Mais il est sujet, ainsi que le territoire de Baçaim, à plusieurs maladies contagieuses, qui désolent tous ces quartiers, & qui dépeuplent quelquefois des villes entieres. Les Sujets de la Colonie, qui sont un mêlange de Chrétiens nouvellement convertis, de Mahométans, & d'Idolâtres, sont gouvernés fort tyranniquement, & leur condition differe peu de l'esclavage. Ils fabriquent des toiles d'une extrême finesse, qui s'envoyent dans les comptoirs Portugais.

Gemelli fait mention d'un Temple merveilleux, ou plutôt d'un amas de Temples construits dans l'île de Canarin, sur le sommet d'une montagne, & creusés dans la roche même, les uns au-dessus des autres. Ils sont accompagnés de chapelles, de grottes, de colonades, & d'une multitude prodigieuse de statues, taillées aussi dans le roc, sans addition d'aucune autre matiere: tout cela ne forme qu'une seule masse avec le rocher. On apperçoit sur leurs frontispices des caracteres que l'Auteur ne put déchiffrer. Il ne parle qu'avec admiration de ce monument, qui lui

paroît une des plus grandes merveilles de l'Asie. Mais cet Ecrivain est naturellement si porté à l'exagération, qu'on ne sauroit être trop en garde contre la plûpart de ses récits. Il est étonné qu'aucun Voyageur, *jusqu'à lui*, n'ait fait mention de ces prodigieux édifices: ce qui doit paroître en effet très-surprenant; si l'on considere que l'île de Canarin est habitée depuis deux cens ans par des Portugais, & par de savans Missionnaires, à qui ces sortes de recherches n'ont pas coutume d'échapper. Ce que l'Auteur ajoute, qu'on croit que le principal Temple est l'ouvrage d'Alexandre le Grand; & que *le travail en est si admirable, qu'il ne peut être attribué qu'à ce Prince*, est une vaine allégation, accompagnée d'une preuve qui n'a rien de solide. Il est très-douteux qu'Alexandre ait pénétré dans la région de Baçaim, & d'ailleurs il ne séjourna pas assez longtems dans l'Inde, pour entreprendre un ouvrage, qui demandoit plusieurs années de travail. Il parcourut l'Indostan avec une rapidité extrême, & l'impatience de ses soldats l'obligea de repasser l'Indus, après une expédition de quelques mois. Ainsi plus le Tem-

ple de Salsette est un *édifice admirable*, moins il est à présumer que c'est *l'ouvrage* de ce conquérant.

Bombay.

II. BOMBAY. C'est une petite île, située à 19 degrés de latitude, qui n'a guere que deux lieues & demie de longueur, sur sept de circonférence, & qui tire son nom de l'excellence de son port (1). Les Portugais, qui s'en emparerent peu de tems après leur arrivée dans l'Inde, la céderent volontairement aux Anglois en 1662, pour servir de dot à l'Infante de Portugal, qu'ils donnerent en mariage à Charle II. Ce Prince en accorda depuis la propriété à la Compagnie Angloise des Indes orientales, qui en a fait un des plus beaux comptoirs qu'elle posséde dans l'Inde.

On y compte quatre ou cinq villes, dont la plus considérable a un mille de longueur. Ses maisons sont basses & fort petites, à l'exception de celles qui sont habitées par les Anglois & par les Portugais. Mais sa citadelle est grande, bien bâtie, & défendue par une nombreuse artillerie. Les Mogols, dangereux voisins de cette Colonie Angloise,

(1) Bombay est une corruption de bonne Baye.

la ravagerent en 1668, par la négligence du Gouverneur, qui ne s'opposa pas avec assez de vigueur à leur irruption.

Le païs est stérile en grains & en pâturage; mais il est couvert de cocotiers, dont les fruits apportent quelque profit aux insulaires. L'air y est si mal-sain, que cette colonie est le tombeau des Anglois; ce qui a fait passer en proverbe, que *deux moussons à Bombay sont la vie d'un homme.* Les blessures & les contusions y sont presque toujours mortelles. De vingt enfans qui naissent, à peine en arrive-t-il un à l'âge de maturité. On attribue cette corruption de l'air à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres, qui sont basses & marécageuses, & à la puanteur du poisson qu'on employe ici, au lieu de fumier, pour engraisser le pied des arbres. La chaleur & l'humidité font d'ailleurs éclore dans toute l'île une prodigieuse quantité d'insectes & d'animaux venimeux. On y voit des araignées qui ont un pouce d'épaisseur, & des crapauds presqu'aussi gros qu'un petit canard.

Les habitans de Bombay sont un mélange de Portugais, d'Anglois, de

Mores, & d'Indiens. Les Catholiques y ont des Eglises, & professent librement leur Religion. Les Infideles ne sont pas plus contraints dans l'exercice de leur culte : ils ont plusieurs Temples dans l'île. Les Anglois seuls, quoique maîtres du païs, ont négligé jusqu'ici de se bâtir une Eglise, & font le service dans une chambre du Château, qui leur sert de Chapelle. Ovington eut la curiosité de visiter une pagode du païs. Elle étoit si petite, qu'elle pouvoit à peine contenir dix personnes. Il vit l'Idole, qui n'étoit autre chose „ qu'un visage d'étain, avec un nez large & écrasé, & des yeux de la grandeur d'un écu. Une petite bourse, qui étoit suspendue d'un côté, servoit à recevoir les offrandes du peuple ; & de l'autre on voyoit un peu de riz brûlé, que le Bramine avoit offert à cette étrange divinité. A l'entrée de la porte un trompette jouoit pendant toute la durée du Sacrifice (1). „

III. CHAUL est dix lieues plus bas que Bombay, au pied d'une montagne qui commande le port. Cette ville est située dans un terrain fort uni, Chaul.

(1) Ovington, dans l'Hist. des Voy. Tom. IX. p. 12.

sur le bord d'une riviere, qui lui sert de havre, & qui n'est qu'à deux bonnes lieues de la mer. Dans les hautes marées les plus gros navires arrivent jusqu'au pied de ses murs. L'entrée du port est défendue par le Fort *Elmora*, construit en 1520 par les Portugais, qui sont en possession de cet établissement. La ville est environnée d'une bonne muraille, & fortifiée à la moderne. Les Portugais possédoient sur la même côte *Dabul*, qui n'est qu'à douze ou quinze lieues de Chaul. Mais le Raja Sevagi leur enleva cette place vers le milieu du dernier siecle.

Goa. Salmon, Guyon, Tavernier, Hamilton.

IV. GOA est la plus considérable des villes de cette côte, & la capitale de toutes les possessions Portugaises dans l'Inde. Elle est située à quinze dégrés vingt minutes de latitude, dans une île, formée par les deux bras d'une riviere, qui se jette dans la mer à quelque distance de la ville, & qui forme devant ses murs un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette île, de l'Est à l'Ouest, trois lieues de longueur, & une seule du Nord au Sud. Dans ce petit espace on trouve des collines, des plaines, des bois, des canaux & des sources dont l'eau est excellente, une

grande ville, bâtie superbement, des bourgs & des villages considérables.

On découvre, en entrant dans le port, les deux péninsules de *Salcet* & de *Bardés*, qui lui servent en même tems & de rempart & d'abri. Salcet est à droite, & n'a pas moins de sept lieues de longueur, sur trente de circonférence. Bardes est à gauche. Son circuit est de treize lieues. Elle a deux bons forts, bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les navires qui veulent entrer dans le port.

Goa s'éleve en amphithéâtre, au-dessus d'un des bras de la riviere, dans un terrain inégal, où l'on compte jusqu'à sept collines, ce qui fait comparer sa position à celle de Rome, ou de Constantinople. Sa longueur est de deux milles, sur un demi-mille de largeur. Mais les murs, qui embrassent quantité de jardins, & même quelques terres labourées, ont plus de quatre lieues de tour. Elle est inaccessible des deux côtés de la riviere, à cause des forts & des bastions qui la défendent. On a construit devant la ville une chaussée, en forme de mur, qui a deux milles de longueur, & qui n'est jamais couverte,

d'eau dans le tems des plus grandes inondations.

La plûpart des maisons de Goa sont bâties de pierre, & forment de très-jolies habitations. Les palais du Viceroi, de l'Archevêque, & du Grand Inquisiteur sont d'une grande magnificence. Le nombre des Eglises & des Couvens n'est que trop grand, & la moitié suffiroit pour une ville beaucoup plus étendue. Salmon assure que les Prêtres & les Moines font ici la moitié des habitans : les Jésuites seuls ont cinq maisons, & sept cens cinquante mille livres de reveau (1).

Le païs est d'une fertilité médiocre, ce qu'il faut attribuer aux montagnes dont il est rempli : car on ne laisse pas de faire tous les ans dans les vallées deux moissons de riz & de millet. L'herbe & les arbres y conservent toujours leur verdure. Les campagnes sont diversifiées par un grand nombre de jardins & de vergers, où l'on conduit l'eau par plusieurs canaux, destinés à l'entretien des cocotiers, qui font la principale richesse du canton. On voit, assez près de la ville, un

(1) Journal du Voyage de Monsieur de la Haie, p. 111.

beau lac, bordé de maisons de plaisance, qui forment la plus agréable perspective.

Pyrard, Voyag. liv. 2.

L'île de Goa, & ses dépendances, sont peuplées de différentes sortes d'habitans, naturels ou étrangers; de Portugais nés en Europe, qu'on appelle *Portugais de Portugal*, & qui tiennent le premier rang dans le païs; de Portugais nés dans l'Inde, de peres & de meres Portugais: on les appelle *Castices*; de Métifs, nés de peres Portugais, & de meres Indiennes; d'Indiens convertis au Christianisme, & d'un plus grand nombre de Gentils & de Mahométans. On y voit aussi des Allemands, des Hollandois, & des Flamands; plusieurs Italiens, quelques Anglois, & quantité d'Arméniens.

Entre la ville & la riviere, du côté de l'Est, il y a trois grandes places, séparées par des murs, qui tiennent à ceux de la ville, & qui s'avancent assez loin dans l'eau pour fermer l'accès par les côtés. La premiere, nommée *Riviera grande*, est un quarré long d'environ huit cens pas, sur deux cens de largeur. Elle a deux portes pour entrer dans la ville, & pour défense quel-

ques terrasses bordées d'artillerie. C'est là qu'est la monnoie, la fonderie des canons, le magasin des ferremens, & la maison du Commandant, qui est bâtie sur l'une des portes.

La seconde place, qui porte le nom de Sainte Catherine, la Patrone de Goa, a plusieurs portes, & plusieurs terrasses garnies de canon. Elle est principalement remarquable par un bel Hôpital, bâti du côté de la ville. C'est un édifice fort étendu, fondé par les Rois de Portugal, & augmenté, depuis sa premiere fondation, par les libéralités de plusieurs particuliers. Il est gouverné par les Jésuites, dont on loue beaucoup l'administration. Les malades y sont visités deux fois le jour par des Médecins & des Chirurgiens, uniquement occupés du service de cet Hôpital. Le détail des commodités qu'on leur fournit a quelque chose de surprenant. Ils ont chacun leur lit, qui consiste dans une couchette peu élevée, dont le bois est peint fort proprement, & dont les matelas sont de soye & de coton. Leur linge est fin & fort blanc. On commence par baigner & par épiler tous ceux qui arrivent, & l'on n'épargne rien pour les entretenir dans

Bel Hôpital de Goa.

une extrême propreté. Ceux que les Médecins n'ont point condamnés à la diéte, obtiennent tout ce qu'ils demandent, potages variés, volaille, poissons, confitures, & toutes sortes de chairs & de fruits. Ils peuvent même partager ce qu'on leur donne avec ceux qui viennent les visiter, & , dans ces occasions, les valets de l'Hôpital ont ordre d'apporter toujours quelque chose de plus que l'ordinaire. Les plats & les assiettes sont de porcelaine. Après le repas, un des œconomes demande tout haut dans chaque salle si les malades sont contens, & si chacun a été servi suivant son goût. Entre plusieurs édifices considérables que contient cet Hôpital, on y voit quantité de galeries & de portiques, revêtus de belles peintures, & accompagnés d'agréables jardins, où les convalescens ont la liberté de se promener. Le service se fait dans deux Eglises superbement décorées.

La troisiéme place s'appelle la *place des galeres*, & sert en effet d'arsenal pour la garde & pour la construction de ces bâtimens. Ses avenues sont exactement gardées, du côté de la riviere, parce que c'est dans cette place qu'est

la principale porte de la ville, qui tient au palais du Viceroi. Ce dernier édifice est très-vaste & très-somptueux. On l'appelle *Fortalezza*, ou forteresse. C'est-là qu'est la prison, le trésor du Roi, & le tribunal de la Justice. Le pouvoir du Viceroi s'étend sur tous les établissemens de sa nation dans l'Inde. Il juge en dernier ressort toutes les causes civiles & criminelles, excepté celles qui concernent les Gentilshommes, ou la Religion. Il est servi avec tout le faste de la Royauté. Il ne mange jamais hors de son palais; & l'Archevêque seul est admis à sa table. S'il traite quelques nobles du païs, ou quelques étrangers de distinction; c'est dans un retranchement particulier, qu'on pratique dans la salle où il mange.

En sortant du palais on rencontre la plus belle rue de Goa, qui se nomme *la Rua drecha*, ou la rue droite, & qui peut avoir quinze cens pas de long. Elle est bordée de boutiques de joailliers, d'orfevres, de banquiers, & des plus riches marchands de la ville. La superbe Eglise de Notre-Dame d'*Afera*, ou de la Miséricorde, la termine. L'intérieur de cette Eglise est

entierement doré, & sur le portail est la statue du fameux Albuquerque, qui conquit l'île de Goa. Près de cette Eglise est le beau Monastere des filles Orphelines. On n'y reçoit que les Demoiselles de condition; mais elles sont obligées d'y faire leur demeure jusqu'au tems de leur mariage. C'est aussi dans ce lieu que les nobles Portugais ont la précaution d'enfermer leurs femmes, lorsqu'ils sont obligés de s'éloigner de la ville. *La Rua drecha* est coupée par une grande place, environnée de plusieurs édifices considérables, tels que la maison de ville, le palais de l'Archevêque, le tribunal du Saint Office, & la magnifique Eglise, qui se nomme *Assée*. Un peu plus loin est le Monastere des Cordeliers, qui surpasse en magnificence tout ce qu'on peut voir de plus beau en ce genre. Son cloître est peint en or & azur.

Le College de Saint Paul est à l'extrémité occidentale de la ville. C'est une Académie célèbre, qui est gouvernée par les Jésuites. On y comptoit au commencement du dernier siecle plus de deux mille écoliers. Pyrard, voyageur François, y vit baptiser en 1608 quinze cens Néophites.

Il observe que les Jésuites de Goa ne reçoivent dans leur Ordre que des Portugais de pere & de mere. Les Métifs trouvent accès dans les autres Religions ; mais les simples Indiens en sont exclus, quoique l'Archevêque ne fasse point difficulté de leur accorder la Prêtrise.

Les maisons de Goa n'ont qu'un ou deux étages, & sont peintes en dehors, comme dans l'intérieur, de blanc & de rouge. On en voit peu qui n'aient leur jardin. Les principales rues sont pavées de grandes pierres avec des ruisseaux forts larges, pour l'écoulement des eaux. La grandeur de ces ruisseaux rendroit le passage difficile d'un côté de la rue à l'autre, si l'on n'avoit construit en plusieurs endroits, de petits ponts en arcades. Les puits sont forts communs dans la ville ; mais leur eau ne peut se boire, & l'on est obligé d'en aller puiser de plus saine à un quart de lieue de la ville, dans une fontaine nommée *Banguenin*. Elle est située dans un lieu élevé, dont l'accès est difficile, & ce travail occupe un grand nombre de gens, qui vendent l'eau dans la ville. Il eût été facile aux Portugais, dit Pyrard, de conduire

ces

ces eaux dans Goa, par le moyen des aqueducs; mais le principal avantage seroit pour les Indiens & pour les Mores, qui forment le plus grand nombre des habitans; & d'ailleurs les Portugais employent à ce transport leurs esclaves, & en tirent un revenu assez considérable. C'est ce qui les a détournés d'une entreprise, qui seroit d'ailleurs si utile.

Le nombre des esclaves qu'on achette ici, soit pour les besoins de l'île, soit pour les autres colonies de l'Inde, ou pour le Portugal, est presque infini. Ils se vendent publiquement, avec la même indécence qu'en Turquie, & chacun a la liberté de les visiter, de quelque sexe qu'ils soient. On assure que les Portugais de Goa vivent dans un concubinage public avec leurs jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en a de très-jolies, qui jouent des instrumens, & qui ont d'autres talens agréables. S'ils en ont un enfant mâle, ce fils est légitimé, & sa mere est déclarée libre.

Mœurs des Portugais de Göa.

Ces Européens transplantés prétendent tous ici à la qualité de *Fidalgos*, ou de Gentils-hommes. La plûpart ne vont qu'à cheval, ou en palanquin, ac-

compagnés d'un grand nombre de laquais & d'estafiers. Les Dames sortent toujours en palanquin, & se font suivre de la même multitude d'esclaves. Le peuple, pour se garantir des ardeurs du soleil, porte de grands chapeaux, nommés *Sombreros*, qui n'ont pas moins de six ou sept pieds de diametre. De la maniere dont ils s'entretouchent, dans les lieux où la foule est un peu serrée, il semble, dit Pyrard, qu'ils ne fassent qu'une seule couverture. Tous les nouveaux Chrétiens de l'île ont au cou un grand chapelet de bois, & les Portugais, hommes & femmes, sans excepter même les courtisannes, en tiennent toujours un dans leurs mains. A la Messe, dans l'instant où le Prêtre leve la Sainte Hostie, ils levent tous les bras, & crient de toute leur force *misericordia*. Ils allient ces pratiques dévotes avec l'usure, les noirs assassinats, & les plus horribles dissolutions. Un des excès qu'on reproche aux femmes est de faire avaler à leurs maris un breuvage dangereux, qui les plonge dans une espéce de démence. Ils chantent, ils rient, ils s'abandonnent à mille extravagances, sans savoir ce qu'ils font, ni ce qu'on fait, même à leurs

yeux. Ils s'assoupissent ensuite pour quelques heures, & cet état achéve de favoriser les desseins d'une femme libertine, qui veut jouir librement de ses amours. Les hommes qui veulent triompher des résistances d'une femme vertueuse, n'ont qu'à corrompre une de ses esclaves, qui la livrera dans leurs bras, après lui avoir fait boire ce dangereux poison. Pyrard assure que pendant le séjour qu'il fit à Goa, plusieurs filles furent indignement trompées par cet artifice, & se trouverent grosses, sans avoir aucune connoissance de la maniere dont ont les avoit séduites.

Ce que ce Voyageur ajoute touchant les rigueurs de l'Inquisition de Goa, contient des particularités très-remarquables: *C'est*, dit-il, *la plus cruelle & impitoyable chose du monde que cette justice; car le moindre soupçon & la moindre parole, soit d'un enfant, soit d'un esclave qui veut faire déplaisir à son maître, font aussi-tôt pendre un homme... Tantôt on les accuse* [les Juifs] *de mettre des Crucifix dans les coussins sur quoi ils s'assient & s'agenouillent; tantôt qu'ils fouettent des Images, & ne mangent point de lard... Je crois véritablement que le*

Inquisition de Goa.

plus souvent ils leur font accroire ce qu'ils veulent ; car ils ne font mourir que les riches, & aux pauvres ils donnent seulement quelque pénitence ... Pour la forme de procéder, elle est toute semblable à celle d'Espagne, Italie, & Portugal. Il y en a quelquefois qui sont deux ou trois ans prisonniers sans savoir pourquoi ... Les Gentils & Mores Indiens de Goa, de quelque Religion que ce soit, ne sont pas sujets à cette Inquisition, si ce n'est lorsqu'ils se sont faits Chrétiens. Cependant si d'avanture un Indien, More ou Gentil, avoit diverti ou empêché un autre qui auroit eu volonté de se faire Chrétien, & que cela fût prouvé contre lui, il seroit pris de l'Inquisition, comme aussi celui qui auroit fait quitter le Christianisme à un autre, comme il arrive assez souvent. Il me seroit impossible de dire le nombre de tous ceux que cette Inquisition fait mourir ordinairement à Goa... C'est toutes les bonnes fêtes qu'ils font justice. Ils font marcher tous ces pauvres criminels ensemble, avec des chemises ensouffrées & peintes de flammes de feu ; & la différence de ceux qui doivent mourir d'avec les autres, est que les flammes vont en haut, & celles des

autres en bas. On les mene droit à la grande Eglise, qui est assez près de la prison, & sont là durant la Messe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes remontrances; après on les mene au Campo Sancto Lazaro, *& là on brûle les uns en présence des autres.*

Les Portugais prirent la ville de Goa le 16 Février 1510, sur le Roi de Dekan, qui l'avoit usurpée sur un petit Souverain nommé *Sabay*, & la perdirent trois mois après. Ils y rentrerent la même année. Cette ville fut encore prise & reprise diverses fois en 1586; mais le Roi de Dekan la céda enfin aux Portugais, avec les Péninsules de Bardes & de Salcet. Ils s'y sont toujours maintenus depuis, mais avec divers dégrés de fortune. Dans les premieres années de leur commerce, Goa étoit le centre de toutes les richesses de l'Inde, & le plus fameux marché de l'univers. *Si cette prospérité eût continué*, dit Tavernier, *on ne trouveroit pas aujourd'hui un morceau de fer chez la plûpart des habitans de cette capitale : tout seroit or ou argent.* Mais depuis que les Hollandois sont entrés dans l'Inde, & que maîtres de Batavia, de Malaca, & du com-

Révolutions arrivées dans l'île.

merce du Japon, ils ont détourné le cours des anciennes richesses, la splendeur de cette ville a disparu. » A mon second voyage, ajoute l'Auteur, je vis des gens, que j'avois connus riches de deux mille écus de rente, venir le soir en cachette me demander l'aumône; sans rien rabattre néanmoins de leur orgueil, surtout les femmes, qui viennent en Palekis, & qui demeurent à la porte, tandis qu'un valet qui les accompagne vient nous faire un compliment de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou bien on le porte soi-même; quand on a la curiosité de voir leur visage; ce qui arrive rarement, parce qu'elles se couvrent la tête d'un voile. Mais elles présentent ordinairement un billet de quelque Religieux, qui les recommande, & qui rend témoignage de leurs richesses passées, en exposant leur misére présente. Ainsi le plus souvent on entre en discours avec la belle; & par honneur on la prie d'entrer pour faire une collation, qui dure quelquefois jusqu'au lendemain (1). »

Carvar. V. CARVAR est à dix ou onze

(1) Tavernier, Tome IX. p. 106.

lieues de Goa, en tirant vers le Sud. C'eſt la capitale d'un domaine du même nom, qui appartient à un Raja Indien. *Rama* & *Sevaſeer* ſont deux autres principautés du même canton. Tous ces diſtricts occupent environ vingt lieues de côtes, du Nord au Sud, & s'étendent du côté de l'Eſt juſqu'aux montagnes de Gate. On y trouve quantité de places fortes, & quelques ports, comme *Ankla*, *Kuddermaddi*, & *Merzée*. Le païs eſt rempli de montagnes & de forêts, où l'on voit un nombre prodigieux de Tigres, de Singes, de Buffles, & d'autres animaux ſauvages: ce qui rend ces lieux très-agréables pour la chaſſe. On en tire des bois également propres à la conſtruction des navires & à toutes ſortes d'édifices. On obſerve qu'il tombe ici ſur certains arbres, qui ſont une eſpéce de chênes, une roſée abondante, qui après deux ou trois jours de ſoleil, devient acide, de très-bon goût, mais un peu forte. On la recueille avec ſoin, & elle ſert d'aſſaiſonnement à pluſieurs mets. Les campagnes produiſent pluſieurs eſpéces de grains, & du poivre d'une très-bonne qualité. Salmon.

Les Anglois ont obtenu des Princes Comptoir des Anglois.

du païs la permission d'établir un comptoir aux environs de Carvar, & d'y bâtir un petit fort, qui est défendu de deux bastions. C'est la plus saine & la plus agréable colonie qu'ils ayent sur cette côte. Carvar a un bon port, situé à l'embouchure d'une riviere (1), qui peut porter les plus gros navires. Ils remontent jusqu'à la hauteur du fort des Anglois, qui est construit sur le bord de la même riviere, à quatre milles de la mer. Salmon remarque que cette situation est fort désavantageuse. Car le Raja du païs peut masquer avec quelques piéces d'artillerie l'entrée de la riviere, & intercepter par-là toute communication entre le fort & la mer: comme il arriva en 1718, à l'occasion d'une guerre que les Anglois eurent avec ce Raja.

Le district de Carvar produit le meilleur poivre qui se recueille dans le continent de l'Inde. On fabriquoit autrefois dans le même canton des toiles d'une extrême finesse, & la Compagnie Angloise employoit à ce travail plus de cinquante mille ouvriers. Mais ce commerce fut entierement ruiné

(1) Hamilton l'appelle *Batte Keef*.

ſous le régne d'Aurengzeb, lorſque ce Monarque ſubjugua le royaume de Viſapour, & rendit tributaires les Rajas de la côte. La terreur des armes Mogoles diſperſa alors tous ces ouvriers, qui ſe retirerent dans les montagnes. Ce fut dans le temps de cette irruption que les Anglois, après avoir vu bruler leur comptoir & leurs habitations, s'aviſerent de bâtir le fort dont on a parlé.

VI. MANGALOR eſt du diſtrict de *Canara*, ancien Royaume, ſitué à l'Oueſt du Carnate, entre 12 & 15 dégrés de latitude. Cette ville, plus fameuſe par ſon commerce que par la beauté de ſes édifices, eſt bâtie à une demi-lieue de la mer, ſur le bord d'une riviere, où les vaiſſeaux d'une grandeur mediocre peuvent entrer dans la ſaiſon des pluyes, & dans les fortes marées. Mais hors de la barre il y a une rade beaucoup plus ſûre, où l'on peut mouiller dans toutes les ſaiſons. Mangalor. Dellon, Salmon, Guyon.

Les habitans de Mangalor ſont un mélange de Mahométans & d'Idolâtres. Ils ſont fort bazanés. L'air du païs eſt très-pur, & le terroir eſt ſi fertile, qu'il fournit du riz non-ſeulement à toute la côte de Malabar, mais à l'île de Su- Fertilité du païs.

matra, à Mocka, à Mascate, à Bassora, & à d'autres lieux de l'Arabie & de la Perse. Malgré cette abondance, les habitans sont pauvres, & il n'est point de peuple plus misérable dans toute l'Inde. Leur culte est le même que chez les Idolâtres de Maduré, c'est-à-dire, qu'il consiste à adorer une figure obscène, qu'ils portent à leur cou: abomination très-ancienne dans l'Inde, & que les Grecs adopterent dans les fêtes de Bacchus & de Priape.

Pauvreté des habitans.

Les Portugais ont eu de grands démêlés avec les Canarins pour la possession de Mangalor, & d'une autre place voisine, nommée *Barcalor*, dont ils s'emparerent après avoir conquis Goa. Dans le tems du déclin de leur puissance, les Canarins secouerent le joug, & les chasserent du païs. Les Portugais reparurent sur cette côte avec une flotte formidable, & forcerent le Roi de Canara à leur rendre ces deux places. Mais épuisés par les guerres précédentes, & n'étant point en état d'y entretenir une garnison, ils se contenterent alors d'y établir les comptoirs qu'ils possédent aujourd'hui. Celui qu'ils ont à Mangalor est entre la ville & la mer. On voit encore, sur une hauteur, l'an-

Comptoir des Portugais.

cienne forteresse qui leur appartenoit. Le trafic est ici ouvert à toutes les nations qui se présentent. Cependant les Portugais s'arrogent toujours une espéce de Souveraineté dans le païs, avec le droit de visiter tous les navires qui mouillent dans ses ports, & de fixer le prix du riz avant que personne puisse en acheter. Mais les Européens se moquent de ces prétentions, & traitent directement avec les Indiens, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, sans s'embarrasser des menaces des Portugais.

VII. CANANOR. C'est ici proprement que commence la côte de Malabar, & le païs des peuples qui portent ce dernier nom. Ce païs, qui s'étend depuis la frontiere de Canara jusqu'au Cap Comorin, dans la longueur d'environ soixante-dix lieues, est divisé en plusieurs petits Royaumes. Le premier qui se présente, en avançant toujours vers le Sud, est *Cananor*. Sa Capitale, qui porte le même nom, est à onze dégrés trente minutes de latitude, & environ à trente lieues de Mangalor. C'est une assez grande ville, dont les édifices n'offrent rien de remarquable. Son port est bon pendant

Cananor.

Dellon.

l'été ; mais les vaisseaux n'y sont point en sûreté pendant l'hiver, c'est-à-dire, dans la saison des pluies.

Roi du païs. Le païs est peuplé d'Indiens & de Mores. Il est gouverné par un Prince idolâtre, qui, sans être plus puissant que les autres Rois de Malabar, ne laisse pas d'avoir parmi eux un rang distingué, qu'il doit à certains préjugés de la Religion. On lui donne le nom de *Colitry*, comme celui de *Zamorin* est un titre de distinction pour les Rois de Calécut.

Bourgs remarquables. *Balliepatan* est un gros bourg, situé sur une riviere, & peu distant de la Capitale. Il est peuplé de plusieurs riches Négocians, qui professent tous le Mahométisme. Les François ont possédé dans le même canton le comptoir de *Talichery*. On trouve à peu de distance de Balliepatan le palais où le Roi de Cananor fait sa résidence. Ce lieu est environné de plusieurs belles Pagodes. *Tremepatan* est un autre bourg considérable par son commerce.

Le Gingembre, le Cardamome, qui est une espéce de poivre, le Tamarin & la Casse, croissent abondamment dans le païs. On y fabrique de très-belles toiles, principalement à *Coila*, qui est

un gros bourg à une lieue de Cananor. Le principal commerce est entre les mains des Hollandois & des Mores.

Cananor est un des premiers lieux où les Portugais s'établirent, lorsqu'ils eurent découvert les Indes. Ils commencerent par y élever une tour, qui subsiste encore aujourd'hui. Ils l'environnerent ensuite d'une bonne muraille, & ils en firent une forteresse considérable. Ils finirent par bâtir près de ce lieu, une assez grande ville, qu'ils ont conservée pendant cent ans. Les Indiens, fatigués de leur gouvernement tyrannique, les chasserent de Cananor vers le commencement du dernier siécle, & se donnerent aux Hollandois, qui s'étoient ligués avec eux contre les Portugais. Les Hollandois raserent le fort, pour s'épargner la dépense d'y entretenir une garnison. Si l'on en croit Dellon, les habitans du païs n'ont point gagné à ce changement, & se plaignent si fort de la domination Hollandoise, qu'ils rappelleroient volontiers leurs anciens maîtres. Révolutions de Cananor.

VIII. CALECUT. Voici ce qu'on raconte touchant l'origine de cet Etat. Dans le tems que les Arabes entrerent Calecut. Origine de ce Royaume.

pour la premiere fois dans l'Inde (1); tout le Malabar étoit gouverné par un seul Souverain, nommé *Sarana Perimal*. Ce Prince prit tant de goût pour la Religion de ces Etrangers, que non-seulement il l'embrassa, mais qu'il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Avant que d'abandonner ses Etats il les partagea entre les Princes de sa famille, ne se réservant que douze lieues de païs, dont il disposa, au moment de son départ, en faveur d'un de ses Pages, qui avoit aussi l'honneur de lui appartenir. Il lui ordonna de cultiver ce terrain, & d'y établir une Colonie en mémoire de son embarquement. En même tems il lui remit son épée & sa couronne, & il commanda aux autres Princes de le reconnoître pour leur *Zamorin*, ou leur Empereur, avec ordre de faire battre la monnoye à son coin. On ajoute que les habitans de la nouvelle Colonie bâtirent une ville dans l'endroit même où Perinal s'étoit embarqué, & qu'ils la nommerent Calecut. Elle a donné son nom à tout le païs.

Hist. des Voy. Tom. I. p. 34.

(1) On rapporte cette premiere irruption au VIII. siécle du Christianisme.

Calecut est le premier port des Indes orientales où les Portugais débarquerent en 1498, sous la conduite de Gama. C'étoit alors le plus fameux marché de l'Inde, pour le commerce des épiceries, des diamans, des soies, des toiles fines, de l'or & de l'argent. Les Portugais y furent d'abord reçus favorablement, & obtinrent la permission de bâtir un comptoir & une forteresse proche de la ville. Dans la suite ils se brouillerent avec le Zamorin, qui après une guerre opiniâtre vint à bout de les chasser de tous les lieux de sa dépendance. Mais les établissemens qu'ils formerent à Cochin, à Cananor, à Goa, & dans d'autres ports de cette côte, les dédommagerent des affronts qu'ils reçurent à Calecut, & firent à la fin tomber le commerce de cette ville florissante.

Comment les Portugais en furent chassés.

La plage de Calecut est fort basse, & n'offre aucun abri aux navires d'Europe, qui sont obligés de jetter l'ancre en pleine rade. Ceux du païs, qui sont fort petits, & tout-à-fait plats, peuvent s'avancer jusqu'au rivage. La ville est grande: mais la plûpart de ses maisons ne sont bâties que de bois, ou de terre cuite au soleil. Leur hauteur com-

mune eſt de ſept ou huit pieds. Le ſable du rivage eſt mêlé, dans quelques endroits, de pluſieurs parties d'or très-fin. Mais ces parcelles ſont ſi minces, que leur valeur ordinaire n'eſt que depuis quatre ſous juſqu'à dix. Cependant cette recherche fait ſubſiſter une grande partie des habitans.

L'air du païs eſt pur & ſain, & ſon territoire eſt très-fertile, quoique ſujet à de terribles inondations. Dellon aſſure qu'il ne ſe paſſe preſque point d'année où la mer ne couvre quelque petite portion de cette contrée, & ſes progrès ſont ſi ſenſibles, que l'ancienne fortereſſe des Portugais, qui étoit aſſez loin du port, eſt aujourd'hui preſqu'enſevelie dans les eaux, à deux bonnes lieues de la terre. On n'apperçoit que le ſommet des tours, & les barques paſſent facilement entre ces ruines & le rivage. L'Auteur attribue ces débordemens aux vents de Nord-Oueſt, qui ſoufflent conſtamment ſur toute la côte de Malabar, depuis le mois de Mai juſqu'à la fin de Septembre, & qui pouſſent avec violence les flots ſur cette plage, qui eſt plus baſſe que la mer. Ces inondations ont ruiné plus d'une fois Calecut, & ſont ſans doute une

des caufes de la décadence de fon commerce, les Négocians étrangers s'étant infenfiblement dégoûtés d'habiter une ville fi expofée aux ravages de la mer. Les mêmes défagrémens ont fait abandonner ce féjour aux Zamorins, qui y fixoient autrefois leur réfidence.

Malgré toutes ces difgraces Calecut eft encore une des plus grandes villes de l'Inde. On y compte fix mille maifons, la plûpart féparées les unes des autres par des jardins. Son enceinte eft de trois lieues, en y comprenant un gros village, qui lui fert de fauxbourg, & qui n'eft habité que par des pêcheurs; mais elle n'eft point environnée de murailles. Elle a un Gouverneur Indien, qui prend le titre de *Rajador*, ou de Viceroi, & qui eft logé dans l'ancien palais. Son pofte eft des plus lucratifs, & c'eft une des premieres charges de l'Etat.

On affure que le Roi de Calecut peut mettre fur pied une armée de cent mille hommes; que lorfqu'il époufe une femme, il la céde volontairement à un Bramine, auquel il donne cinq cens écus, pour paffer la premiere nuit avec elle; que c'eft un ufage parmi les nobles de changer entre eux de fem- Ufages finguliers de ce païs.

mes; qu'une femme peut avoir jusqu'à sept maris à la fois, & que si elle devient mere, il lui est libre de faire élever son enfant par le mari qu'elle veut, sans qu'il puisse le refuser. On ajoute que lorsque le Zamorin meurt, ce n'est pas son fils qui lui succéde, mais le fils de sa sœur, parce qu'un Bramine ayant eu les premieres faveurs de la Reine, il est à craindre que ce fils n'appartienne pas au Roi, au lieu que le fils de sa sœur est véritablement de sang Royal. C'est M. l'Abbé Guyon qui rapporte tous ces usages. Nous verrons bientôt qu'ils ne sont point particuliers aux Habitans de Calecut, & qu'ils régnent presque généralement chez tous les autres peuples du Malabar.

Cranganor.

IX. CRANGANOR est à dix dégrés de latitude du Nord, & environ à vingt-cinq lieues de Calecut. Une grosse riviere baigne ses murs du côté de la mer, dont la ville n'est éloignée que d'une lieue. On découvre de l'autre côté des campagnes cultivées, des étangs, & d'agréables prairies. Les Portugais, qui s'étoient emparés de cette ville dans le tems de leurs premiers voyages, en furent chassés en 1662 par les Hollandois, qui la pri-

Schouten, Hamilton.

rent d'assaut, & qui ruinerent ses Eglises & ses principaux édifices, dont les démolitions servirent à la construction d'une forteresse.

Dans le voisinage de cette ville on en trouve une autre de même nom, qui appartient au Roi Malabar du païs, & qui est la capitale du petit Etat qu'il posséde. Ce prince est vassal & tributaire du Zamorin.

Autre ville du même nom.

Hamilton raconte une chose qui ne se trouve point dans les Relations ordinaires. Il prétend que le païs de Cranganor a long-tems appartenu à une colonie de Juifs, qui formoient une République si nombreuse, qu'on y comptoit quatre-vingt mille familles. L'Auteur ajoute qu'ils ont encore à *Cochin*, qui n'est qu'à cinq lieues de Cranganor, une Synagogue, dans laquelle ils conservent une espéce de Journal des événemens les plus remarquables de leur Histoire. Ce Journal commence au tems de Nabuchodonosor, & il est gravé en caractères Syriaques sur deux grandes tables de cuivre. M. *Van Rhede*, un des Directeurs du comptoir Hollandois de Cochin, en a fait un extrait dans la langue de son païs. Ces Juifs, continue Hamil-

Récit singulier d'Hamilton.

ton, disent que les premiers fondateurs de leur colonie furent envoyés dans l'Inde par *Manassé*, fameux Capitaine Chaldéen, dont ils se vantent de descendre. Leur nombre s'accrut insensiblement; ils s'enrichirent par le commerce, & ils acheterent la Souveraineté de Cranganor. Ce petit Etat, fut d'abord gouverné par deux hommes d'une famille distinguée, & qui étoient freres. L'ambition les désunit: l'un des deux attenta aux jours de l'autre, & fut massacré à son tour par le fils de son ennemi. Après la mort violente de ces deux Administrateurs, le Gouvernement devint entiérement républicain. Mais dans la suite les Empereurs de Malabar ayant subjugué ce petit Etat, les Juifs tomberent dans l'oppression, & le désespoir en precipita plusieurs dans l'apostasie. Leur nombre est à présent réduit à quatre mille familles. Voilà ce que débite Hamilton. Si jamais l'extrait de M. Van Rhede voit le jour, il jettera de grandes lumiéres sur ce récit.

Anciens Chrétiens de Cranganor.

Ce que nous allons ajouter n'est guère moins particulier. Les Portugais, en arrivant pour la premiere fois sur cette côte, y trouverent aussi le

Christianisme établi. Cabral, qui commandoit leur flotte des Indes en 1500, étant sur le point de retourner en Portugal, vit venir à son bord deux Chrétiens de Cranganor, de race Indienne, qui demanderent la grace d'être conduits en Europe, pour visiter Rome, & pour se rendre ensuite à Jérusalem. Il voulut savoir s'ils suivoient la communion des Grecs, ou celle des Latins, & s'il y avoit d'autres Chrétiens dans leur ville. L'un des deux, qui étoit Prêtre, répondit: *Que les habitans de Cranganor étoient un mélange de Gentils, de Chrétiens, de Juifs & d'Etrangers, qui étoient la plûpart des Marchands de Syrie, d'Egypte, de Perse, & d'Arabie; que les Chrétiens payoient au Roi un tribut régulier, & demeuroient dans un quartier séparé; qu'ils avoient une Eglise avec des croix, mais sans images & sans cloches; qu'ils avoient leur Pape, sous lequel étoient dix Cardinaux & deux Patriarches, avec quantité d'Evêques & d'Archevêques; que cette Cour Ecclésiastique résidoit en Arménie, où les Evêques de Cranganor alloient recevoir leur dignité & leur consécration; que lui-même avoit reçu le Sacerdoce*

Hist. des Voy. Tom. I.

des mains de son Pape ; que la jurisdiction de ce Pontife s'étendoit fort loin dans l'Inde & dans le Catay ; que les deux Patriarches faisoient leur résidence dans ces deux Contrées, & que les Evêques étoient dispersés dans les villes où il y avoit des Chrétiens ; que leur Pape portoit le titre de Catholique ; enfin que la tonsure du Clergé étoit en forme de croix (1).

Cochin.

X. COCHIN est à dix lieues de Cranganor, entre neuf & dix dégrés de latitude septentrionale. C'est la capitale d'un petit Royaume de même nom, dont le Souverain est vassal du Roi de Calecut, & dépend encore plus des Hollandois, qui sont maîtres de cette ville. Elle est située à l'embouchure d'une riviere, qui la sépare d'une petite île, & qui forme un port sûr & commode. Les terres qui l'environnent sont basses & se partagent en plusieurs îles. Elle avoit autrefois une étendue assez vaste, & c'étoit, après Goa, la plus grande ville que les Portugais possédassent dans

Schouten, Salmon.

Son ancien état.

(1) Cabral reçut ces deux Indiens sur sa flotte. L'un d'eux mourut en chemin. L'autre, nommé *Joseph*, arriva en Portugal. C'est le *Josephus Indus*, dont Grinée a publié une petite Relation. *Hist. des Voy. Tom. I.*

l'Inde. On y diſtinguoit deux habitations, l'une occupée par les Indiens & par le Roi du païs, & qui n'étoit qu'un gros Bourg, à deux bonnes lieues de la mer. On l'appelloit la vieille Cité. L'autre, qui ſe nommoit la Cité neuve, étoit beaucoup plus près de la mer, & s'étendoit même, par une de ſes extrémités, juſqu'au rivage. Ce n'étoit originairement qu'un petit fort, que le Roi de Cochin permit aux Portugais de bâtir en 1503. Dans leurs mains il devint bien-tôt une belle ville, qui éclipſa l'autre. On y voyoit pluſieurs magnifiques palais, des jardins agréables, quantité d'édifices publics, & ſurtout un grand nombre d'Egliſes & de Couvens. Les Hollandois la prirent en 1662, raſerent ſes palais, ſes Couvens & ſes Egliſes, qui occupoient un terrain trop vaſte, & réduiſirent ſon ancienne enceinte à un eſpace de ſix cens pas de longueur, ſur deux cens de large, qu'ils environnerent d'un bon rempart, fortifié de pluſieurs baſtions. La belle tour de l'ancienne Cathédrale ſe trouva conſervée dans ce plan, & les Hollandois ont arboré ſur ſon ſommet le pavillon des Provinces-unies, qui eſt attaché au bout d'un grand mât, qu'on

Ce qu'elle eſt aujourd'hui.

apperçoit de la mer à plus de dix lieues de distance.

L'ancien Bourg subsiste encore aujourd'hui. Ce n'est qu'un amas de pauvres cabanes, qui s'étendent jusqu'aux ruines de la Cité Portugaise. Mais il s'y tient un marché assez considérable. Il est habité par les Gentils & par les Mores, que le commerce a rassemblés dans ce lieu. Le païs produit une grande abondance de bestiaux, de la cire, du fer, de l'acier, & du poivre; mais il manque de riz, & l'on est obligé d'en faire venir de la côte de Canara, parce que celui qu'on pourroit tirer des provinces voisines se conserve difficilement. L'eau est si mauvaise dans ces quartiers, qu'elle y occasionne beaucoup de maladies, particulierement des enflures, qui se jettent communément sur une des jambes, sans attaquer l'autre, & sans causer d'autre douleur qu'une démangeaison incommode.

Qualités du Païs.

XI. TRAVANCOR est le dernier Royaume de la côte de Malabar. Il s'étend depuis la frontiere de Cochin, vers le neuviéme dégré, jusqu'au Cap Comorin, dans la longueur de vingt lieues.

Travancor.

Salmon.

lieues. La capitale, qui porte aussi le nom de Travancor, est presque à la pointe du Cap. Elle est habitée par un grand nombre de Chrétiens, la plûpart très-pauvres, dont les ancêtres ont été convertis par S. François Xavier. Les autres villes sont 1°. *Tengapatan*; à l'Ouest de la capitale. Les Hollandois y ont une forteresse & un comptoir. Le poivre, & certaines grosses toiles qu'on nomme *Catchaz*, sont les principaux objets de leur commerce. 2°. *Aniengo*, au Nord de Tengapatan. On y voit un Fort, construit par les Anglois, pour l'assurance de leur trafic. Il est baigné d'un côté par la mer, & de l'autre, par une petite riviere. Son port est vaste, mais il est sujet à être battu par les flots. Cette contrée abonde en poivre & en toiles fines. *Éruva* est un pauvre hameau du voisinage, où les Danois ont une loge couverte de paille. C'est ce qu'ils appellent leur comptoir. 3°. *Coilan*, ou *Coulan*. C'étoit autrefois une place importante, & la capitale d'un petit Royaume de même nom. Elle est située sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Les Portugais la prirent en 1505, & la perdirent en 1662. Les

Hollandois, qui s'en emparerent alors ; la démolirent presque entierement. Ils y ont aujourd'hui un petit Fort, où ils n'entretiennent que trente hommes de garnison. Son commerce n'a rien de considérable.

ARTICLE V.
Observations particulieres sur le pays de Malabar.

J'AUROIS à me reprocher une omission inexcusable, si je n'ajoutois ici quelques observations particulieres sur le pays de Malabar. C'est l'Histoire des Voyages qui me fournira cet important Article, & j'emprunterai plusieurs traits de son élégant Traducteur.

Belle situation du Malabar.

On regarde le Malabar comme le plus beau pays de l'Indostan. Toute la plage étant fort basse, & le terrain s'élevant par degrés, on découvre de la mer une partie des richesses de cette agréable contrée. Les villes & les bourgades qui bordent la côte, les bois de cocotiers & de palmiers toujours verds, des prairies charmantes, de vastes plaines, des rivieres, des ruisseaux & des lacs, & mille autres objets diversifiés se présentent. Tous les Voyageurs sont

frappés de ce spectacle. Les cocotiers s'avancent jusqu'aux bords du rivage, & la mer, dans son flux, baigne leurs racines, sans les offenser.

L'air est beaucoup plus sain sur cette côte que sur celle qui s'étend depuis Bombay jusqu'à Goa. Le climat est sujet à des différences bien remarquables, relativement à celui de la côte de Coromandel. Il est surprenant que deux contrées, qui sont si voisines, ayent si peu de ressemblance par les qualités de l'air, & que la nature y ait ainsi diversifié la température du ciel, & l'influence des élémens. Pendant que l'hiver se fait sentir à Malabar, & que les pluyes & les tempêtes regnent sur toute cette côte, on jouit sur celle de Coromandel d'un temps calme, & de tous les charmes de l'été. Cependant ces deux côtes sont à la même élévation du Nord, & leur distance, du côté du Sud, n'est pas de trente lieues. Les montagnes de Gate, qui courent du Nord au Midi, en font la séparation. Quand on est sur la cime de ces hautes montagnes, on n'a qu'un pas à faire pour passer subitement de l'été à l'hiver, & d'un air pur & serein à un air épais & chargé de nuages.

Qualités de l'air & du climat.

Hist. des Voy. Tom. XI, dans la Relat. de Schouten.

Mousson pluvieuse.

L'hiver, ou la mousson pluvieuse, commence à Malabar dans le cours d'Avril, & cesse à la fin de Septembre. Il se fait sentir plutôt dans cette région que dans celle de Canara & de Visapour, plutôt, par exemple, à Coilan & à Cochin, qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qu'on observe sur toute la côte occidentale de la Presqu'île, à proportion qu'elle court vers le Nord: car c'est du Midi que viennent les nuages. Un vent du Sud-Ouest les pousse avec violence vers les montagnes de Gate, où ils se brisent & se débordent en pluyes, accompagnées de fréquens orages. Ces eaux forment des torrens qui se précipitent des montagnes, qui grossissent les rivieres, & qui inondent la plus grande partie du pays. Le ciel, dans cette saison, est toujours chargé de vapeurs, & les nuits sont d'une affreuse obscurité. Il n'y a point alors de sûreté pour les vaisseaux sur toute la côte, & ils ne sont pas même tranquilles dans les ports. C'est pourquoi on les décharge, on leur ôte leurs agrès, on les couvre de nattes, & on tâche de les mettre à l'abri. Cette saison n'a rien d'ailleurs de rigoureux, & il ne fait point ici de froids qui mé-

ritent le nom d'hiver. On observe même que la plûpart des fruits arrivent dans ce tems à leur maturité, & que les fleurs & les plantes ont plus de fraîcheur que dans l'autre mousson. En effet, le Soleil darde alors directement ses rayons sur cette contrée, & les chaleurs seroient excessives, si les nuages ne formoient comme un mur de séparation entre la terre & cet astre, qui dans le cours de la saison pluvieuse passe deux fois sur la tête des Malabares, l'une au mois de Mai, & l'autre au mois d'Août.

C'est vers le mois d'Octobre que commence l'été, ou la mousson seche. Dans tout le cours de cette agréable saison, on découvre à peine dans l'air le moindre nuage. Alors les vents de mer & de terre regnent successivement, les premiers pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Quelques calmes succedent par intervalles, & le pays est exposé à des châleurs brûlantes. Mais les nuits sont toujours fraîches, & peuvent même passer pour froides, principalement pendant les mois de Janvier, de Février, & de Mars. Mousson seche.

La contrée de Malabar produit abon- Productions du pays.

damment tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans. Ses fruits & ses plantes sont d'une qualité admirable, à l'exception du riz, qui ne se garde point au-delà d'une année, & du poivre, qui est moins estimé que celui de quelques régions voisines. Il en est de même de sa canelle, qui n'est nullement comparable à celle de Ceylan. Le Cardamome n'y croît que dans la seule Province de Cananor. C'est une plante aromatique, qui produit, dans de petites gousses, une espece de poivre, qu'on nomme aussi *Graine de Paradis*. On assure qu'il vient naturellement, sans qu'on soit obligé de le semer, ni même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui croissent abondamment pendant la saison des pluyes, & que le Soleil desseche dans la saison suivante. Leurs cendres fertilisent la terre, & la disposent à produire le Cardamome. On le transporte dans toutes les parties de l'Inde, en Perse, en Arabie & en Turquie. Il en passe même en Europe, où il n'est guere d'usage que dans la Médecine. Mais les Orientaux en font une grande consommation dans leurs ragoûts, & le préferent à toutes les autres épices.

Ibid. dans la Description de Malabar.

Cardamome.

Entre plusieurs autres plantes remarquables, on trouve ici une sorte de féves, larges de quatre doigts, & dont la cosse a environ un pied & demi de longueur. La tige pousse de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent le plus bel ombrage. Ces féves croissent en trés-peu de tems, mais elles sont moins délicates que les nôtres. Dellon fait mention d'une autre plante curieuse, dont les feuilles, assez semblables à celles de la pimpernelle, croissent fort vîte, & avec une telle abondance, qu'on peut en former des palissades fort épaisses. Rien ne fait un plus bel effet dans les jardins. Ses fleurs n'ont aucun parfum ; mais elles sont d'un rouge très-vif, qui a l'éclat du rubis. Elles s'épanouissent au lever du Soleil, & elles tombent lorsqu'il disparoît. Cette plante est fort différente d'un arbre qui croît aux environs de Goa, & qu'on appelle *l'Arbre triste*, parce que ses fleurs ne s'épanouissent que pendant la nuit. Elles commencent à s'ouvrir lorsque le Soleil se couche, & elles se flétrissent ou se referment lorsque sa lumiere paroît, Leur parfum est très-agréable. Elles ont la couleur du safran, & les Indiens

Plantes singulieres.

Guyon, Hist. des Indes, Tome II.

s'en servent dans leurs teintures. Cet arbre, qui croît très-promptement, & qui fleurit toute l'année, est de la grandeur du prunier, & ses feuilles approchent de celles de l'oranger. On en voit dans toutes les cours des maisons.

La plûpart de ces plantes naissent sans culture, & se reproduisent de leurs propres graines, qui tombant dans leur maturité, prennent bientôt racine. En général, les habitans de Malabar s'appliquent peu au jardinage, & n'ont pas la même curiosité pour les fleurs, que les sujets du Mogol. Les essences & les parfums sont aussi moins recherchés dans cette contrée, & la plûpart des femmes ne se frottent le corps qu'avec de l'huile de cocos.

Animaux remarquables.

On parle avec admiration de la prodigieuse multitude de perroquets qui se trouvent ici, & de la variété de leurs especes. On en prend quelquefois jusqu'à deux cens d'un coup de filet.

Oiseaux.

Les Paons n'y sont guere moins nombreux; mais cette chasse est plus difficile. Leurs plumes servent à faire des parasols, des éventails, & d'autres ouvrages très-propres. Le nombre des Chauves-Souris ne se peut exprimer. Elles dorment pendant le jour sur les

arbres ; qui en sont quelquefois couverts. Elles sont une fois plus grosses qu'en Europe.

On ne voit point dans le païs d'autres éléphans que ceux qu'on amene de Siam ou des contrées voisines. Les Rois Malabares en nourrissent un assez grand nombre, & lorsqu'ils veulent châtier quelques sujets rebelles, ils envoyent ces animaux dans leurs campagnes pour y faire le dégât. Ils ravagent les jardins, ils ruinent les moissons, ils déracinent les arbres, ils renversent jusqu'aux cabanes.

Le pays est infesté de tigres. Il s'en trouve de différentes grandeurs. Ceux de la plus petite espece ne sont guere plus grands que les plus gros chats d'Europe. Ils font la guerre aux poules & aux canards. Ceux de moyenne grandeur sont gros comme des moutons, & attaquent indifféremment les hommes & les bestiaux. Leur nombre est considérable, malgré les efforts qu'on fait pour les détruire. Ceux de la plus haute espece sont de la grandeur d'un cheval. Ils sont peu communs dans le Malabar ; mais ils font de grands ravages aux environs de Goa,

Tigres de trois especes.

où leur eſpece eſt connue ſous le nom de *Tigre royal.*

Le Jakar, ou Adive.

L'animal que les Indiens nomment *Jakar*, & les Portugais *Adive*, a la queue du renard, le muſeau du loup, & le reſte du corps comme le chien. Il fait la guerre à toutes ſortes de volailles, aux chiens, & quelquefois aux enfans. Ces animaux marchent ordinairement en troupes, & ne ſortent guere que la nuit. Leur cri eſt plaintif, & ſemblable à la voix d'un enfant qui pleure. On prétend que le tigre & l'adive chaſſent quelquefois de compagnie. L'adive marche devant, tâche, par ſes cris, d'attirer les chiens ou les enfans hors des maiſons, & prépare ainſi au tigre une proye facile.

Singes & Serpens, adorés dans le Malabar.

Les Indiens du Malabar ne tirent aucune utilité des buffles ſauvages dont leur pays eſt rempli, & ſe font même un ſcrupule de manger la chair de ces animaux. Mais ils permettent cette chaſſe aux Chrétiens & aux Mores. Il n'en eſt pas ainſi de celle des ſinges, qui eſt défendue, ſous des peines capitales, dans toutes les terres des Princes Idolâtres. On aſſure que ces animaux paſſent dans le Malabar pour des Etres

d'un ordre divin, auxquels on consacre des statues, des temples, & plusieurs fêtes de Religion. Les serpens & les couleuvres reçoivent ici le même hommage, & leurs statues sont placées sur les autels. Outre les offrandes qu'on leur fait dans les Pagodes, on leur porte du lait & d'autres alimens dans les champs & dans les bois, peut-être pour leur ôter l'envie de venir chercher leur pâture dans les villes. Si un Indien trouve une couleuvre dans sa maison; il la conjure d'en sortir, sans oser lui faire la moindre violence. Voici un fait attesté par un Voyageur, dont le témoignage est de quelque poids. Le Secrétaire du Gouverneur de Cananor fut un jour mordu à la campagne par un de ces gros serpens, que les Portugais appellent *Cobra Capel*, ou serpens à chapeau, parce qu'ils ont autour de la tête une peau large, qui forme une espece de chapeau. L'Indien fut ramené à la ville par ses gens, & le serpent y fut aussi apporté dans un vase bien couvert. On appella les Bramines, qui représenterent à l'animal combien la vie de cet Officier étoit importante à l'Etat; lui déclarant que s'il le laissoit périr, ils seroient obligés de le faire

Dellon, dans l'Histoire des Voy. *ubi suprà.*

brûler vif sur le même bucher que le défunt. Le Secrétaire mourut. Les Bramines le pleurerent; mais ils n'oserent condamner le serpent, dans la pensée qu'il n'avoit fait peut-être qu'exécuter les decrets du ciel, dont l'Indien s'étoit attiré le courroux par quelque faute secrette. Non-seulement on lui rendit la liberté, mais on lui fit des excuses, & il fut congédié avec plusieurs complimens. Ce fut le Roi qui présida en personne à ce jugement bizarre.

Diverses especes de reptiles dangereux.

On distingue plusieurs especes de ces dangereux reptiles, qui different pour la couleur & pour la grosseur. Il y en a de verds, & ce ne sont pas les moins dangereux, parce que se cachant dans les herbes, ou parmi les feuilles des buissons, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Ils s'élancent sur les passans, & leur rencontre est si fréquente, que, dans les chemins étroits, on a coutume de se faire précéder d'un esclave, qui frappe de côté & d'autre pour les écarter. Leurs blessures sont toujours mortelles. Les serpens à chapeau ont le corps émaillé des plus belles couleurs. Ils sont beaucoup plus gros que les serpens verds, mais leur ve-

main est moins subtil. Les Indiens les appellent *Nalle Pambou*, ou bonnes couleuvres, & c'est à cette espece, comme moins malfaisante, qu'ils adressent un culte particulier. Ceux qu'ils nomment *Polgop* sont d'une grosseur & d'une grandeur démesurée. Leur longueur est de quinze à vingt pieds, & leur tête a la grosseur & la forme de celle du sanglier. On ne les trouve guere dans les lieux habités; mais les grandes inondations en font mourir plusieurs, qu'elles entraînent dans les campagnes, ou sur le rivage de la mer. On les prendroit, à quelque distance, pour des troncs d'arbres abattus & desséchés. Leur avidité est extrême, & ils s'étranglent souvent en dévorant de trop grosses proyes. On en a trouvé plusieurs qui s'étoient suffoqués de cette maniere, & l'on a tiré de leurs corps des animaux entiers, tels que de jeunes veaux & des adives. Une espece nullement malfaisante, & même utile, est celle des *Preneurs de rats*, ainsi nommés, parce qu'ils font la guerre aux animaux de ce genre. Ils se tiennent sur les toits des maisons; ils descendent dans les chambres, ils se placent sur les sophas & sur les lits; ils passent sur le vi-

ſage & ſur le corps de ceux qui dorment, ſans leur faire le moindre mal.

La Civette.

La *Civette* eſt un petit animal, qui ſe rencontre auſſi dans le Malabar, comme dans pluſieurs autres contrées de l'Inde. Il a beaucoup de reſſemblance avec le chat, excepté que ſon muſeau eſt pointu, que ſes griffes ſont moins fortes, & que ſon cri n'approche point du miaulement. On trouve ſous ſa queue une matiere onctueuſe, enveloppée dans une bourſe de la groſſeur d'un petit œuf. C'eſt un parfum très-eſtimé des Indiens. Il s'en fait un commerce conſidérable dans le Royaume de Calécut.

Loix & uſages de Malabar.

Le pays de Malabar, dans une étendue d'ailleurs aſſez vaſte, offre peu de villes : mais les campagnes ſont ſi peuplées, qu'elles paroiſſent ne former qu'un grand village, dont les maiſons ſont iſolées, & diſperſées ſans aucun ordre. Il eſt partagé en pluſieurs Etats, de différentes grandeurs, qui ont chacun un Roi ou un Prince particulier, mais qui ſe conduiſent tous par les mêmes loix & les mêmes uſages. Les Monarques de cette contrée ſont ſi reſpectés, qu'on les aborde avec les mêmes geſtes & les mêmes cé-

rémonies qui s'employent pour saluer les Dieux. On n'oseroit s'asseoir dans un lieu où leurs regards peuvent tomber.

Les Princes, à leur avénement au trône, ont coutume de faire le choix d'un premier Ministre, sur lequel ils se reposent de tous les soins du gouvernement. Ils mettent ordinairement cette place à l'enchere. Celui qui l'obtient a le premier rang dans l'Etat après le Souverain, & jouit même de toutes les prérogatives de la Royauté. Il regle les impôts, il signe les expéditions, il accorde les graces & les récompenses, il dispose de toutes les forces du Royaume. Mais s'il abuse de son pouvoir, il s'expose à perdre sa place, sans pouvoir exiger qu'on lui rende les sommes qu'il a déboursées pour l'obtenir. Les Rois Indiens portent, dans les jours de cérémonie, une couronne d'or, du poids d'environ sept marcs, & qui a la forme d'un bonnet, qui s'éleve en pointe. C'est du premier Ministre que chaque Monarque reçoit cette couronne, qui ne sert que pour lui, & qu'on dépose après sa mort dans la Pagode du Palais.

Les Nations qui peuplent le Ma- *Division des Habitans.*

labar peuvent ſe réduire à deux principales, les Gentils & les Mahometans. Les premiers, qui ſont les habitans originaires, forment ſans contredit la portion la plus nombreuſe. On les diviſe en pluſieurs Tribus, & cette diviſion eſt ici la même, pour le fonds, que celle dont j'ai parlé dans la deſcription de Golkonde, c'eſt-à-dire, qu'elle ſert à marquer le rang & la profeſſion de chaque citoyen, dont l'état eſt immuable. La derniere & la plus miſérable de toutes ces Tribus, eſt celle des *Pouliats*, qui ſont encore plus mépriſés que les *Piriaves* de Golkonde. Ils vont preſque nuds; ils n'ont point de demeures fixes; ils errent dans les champs & dans les forêts, ſans avoir d'autres aziles que le tronc des arbres, les cavernes, ou les huttes qu'ils ſe forment à la hâte avec des branches de palmier. On devient infâme en les touchant, & il ſuffit même d'approcher d'eux de vingt pas, pour contracter une ſouillure, qui aſſujettit à des expiations indiſpenſables. Dès qu'on apperçoit un de ces miſérables, on lui crie de ſe retirer à l'écart, & s'il n'obéit à ce ſignal, on a droit de le tuer. Leur vie paroît ſi mépriſable, qu'un

Malheureuſe condition des Pouliats.

Naïr, ou soldat Malabare, qui veut éprouver ses armes, tire de sang froid, sur le premier pouliat qu'il rencontre, & le massacre impunément. Les Prêtres ne leur permettent point d'entrer dans les Temples, ni même d'en approcher; mais ils ont l'indulgence de recevoir leurs offrandes, pourvu qu'elles soient en or & en argent, & qu'on les pose à terre, à quelque distance. Le Bramine qui va les prendre attend que le Pouliat ait disparu, lave les pieces avant de les offrir à l'Idole, & se purifie lui-même pour les présenter. Cette malheureuse espece d'hommes se nourrit de toutes les immondices qu'elle rencontre, sans excepter les charognes, celles même des bœufs & des vaches, ce qui contribue beaucoup à la rendre odieuse & exécrable, dans un pays où ces animaux sont universellement révérés.

Les Naïrs.

Les gens de guerre forment une classe nombreuse, qui est la quatriéme dans l'ordre des Tribus. On les appelle *Naher* ou *Naïr*. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & ils dédaignent toute autre profession. La plûpart s'engagent, en qualité de Gardes, au service des Rois, des Princes, des Gou-

verneurs, ou de quelques Particuliers puiſſans. Ils exercent le même office auprès des étrangers qui réſident ou qui paſſent dans le pays. C'eſt une néceſſité indiſpenſable, lorſqu'on voyage ſur les terres du Malabar, de ſe faire eſcorter de quelques Naïrs. Ceux qui négligent cette précaution, s'expoſent à toutes ſortes d'inſultes, ſurtout de la part des gens de cette tribu, qui devant une partie de ſa ſubſiſtance aux ſecours intéreſſés qu'elle donne aux voyageurs, ſe croit en droit de voler & d'aſſaſſiner les perſonnes qui refuſent d'employer ſes ſervices. D'un autre côté, la fidélité de ces Naïr eſt à l'épreuve de toute eſpece de corruption, & leur zele eſt ſi courageux, qu'ils ſe feroient plutôt mettre en pieces, que de laiſſer inſulter ceux dont ils ont entrepris la défenſe. On aſſure qu'un Européen n'eſt pas moins en ſûreté ſous la conduite d'un enfant Naïr, que ſous celle des plus redoutables ſoldats de la même tribu.

Loix des Mariages.

On ne peut ſe marier, ou prendre une concubine, que dans ſa Tribu, ou dans celle qui ſuit immédiatement, & jamais dans une Caſte ſupérieure. Si un homme débauche une fille d'une Tribu

plus distinguée que la sienne, les deux amans sont condamnés à l'esclavage ; & si la disproportion est considérable, on les punit de mort. On assure même que pour venger l'insulte faite à la Tribu, les gens qui la composent peuvent tuer pendant trois jours tous ceux de l'autre Caste qu'ils rencontrent ; mais, outre que cette vengeance s'exerce seulement dans le lieu où le crime s'est commis, elle ne doit commencer que du jour de l'exécution des deux coupables ; & les Magistrats different ordinairement leur supplice, pour donner à la Tribu menacée le tems de fuir.

Je n'oserois garantir ce que dit l'Historien des Voyages, sur la foi de Dellon, que les femmes Malabares peuvent avoir autant de maris qu'elles veulent, & qu'on en voit plusieurs qui en ont six ou sept, tandis que la plûpart des maris n'ont qu'une seule femme ; que cette concurrence ne produit aucun désordre ; que lorsqu'un de ces maris rend une visite secrette à la femme, il laisse à la porte ses armes, ou quelqu'autre signal, qui avertit ses rivaux que l'heure d'audience est pour lui. Voici peut-être ce qui a donné lieu à ce récit, que je soupçonne d'un

peu d'exagération. Les mariages n'engagent point ici par des nœuds indissolubles. Ces unions ne durent qu'autant qu'elles plaisent réciproquement, & la voie du divorce est permise aux femmes aussi-bien qu'aux hommes. Ces séparations sont fréquentes; mais elles se font à l'amiable & sans aucune querelle. Telle femme, d'humeur changeante, fait cinq ou six divorces dans sa jeunesse. Telle autre, sans se séparer de son époux, vit en même-tems avec plusieurs amans. L'exagération de Dellon consiste principalement en ce qu'il donne le nom de mariage à ce dernier genre de débauche.

On prétend trouver dans ces usages l'origine de plusieurs Loix Malabares, comme de celles qui rangent les enfans sous la tribu de leurs meres; qui adjugent les héritages aux neveux du côté des sœurs; qui font dépendre des meres la noblesse des enfans, & qui punissent si rigoureusement les alliances disproportionnées.

Jurisprudence criminelle.

On observe, comme une autre singularité très-remarquable, que les Malabares ont beaucoup moins horreur de l'homicide que du larcin. Le premier de ces crimes est très-commun: il ne des-

honore point ; il eſt rarement puni. Au contraire, le larcin imprime une tache d'infamie, & les loix le puniſſent avec la plus grande ſévérité. Le vol d'une grappe de poivre expoſe au dernier ſupplice. On n'enferme point ici les criminels dans des priſons : l'uſage de ces maiſons de force eſt inconnu. Mais lorſqu'on ſaiſit un coupable, on l'attache au premier endroit par les pieds avec une chaîne de fer, & on lui donne des gardes, juſqu'à ce qu'il ſoit conduit devant le Prince, ſeul Juge de la Nation. S'il eſt condamné à mort, l'Arrêt s'exécute ſur le champ, mais hors de l'enceinte du palais. Ce ſont les Naïr, & quelquefois les parens du criminel, qui font l'office d'exécuteurs. Le ſupplice ordinaire eſt de percer le corps de pluſieurs coups de lance, ou de le fendre avec le ſabre en pluſieurs quartiers, qu'on expoſe ſur des troncs d'arbre. Dans les affaires douteuſes on a recours à l'épreuve du feu. On fait rougir, en préſence du Prince, le fer d'une hache ; on l'applique ſur la main de l'accuſé, qu'on couvre d'une feuille de bananier, & on le laiſſe juſqu'à ce qu'il ait perdu ſa rougeur. On enveloppe enſuite la main du patient dans

Epreuve du feu.

une ſerviette mouillée, qu'on lie avec des bandes, ſur la jointure deſquelles le Roi met ſon cachet. Au bout de huit jours l'accuſé comparoît au tribunal du Prince : on viſite ſa main : ſi l'on n'y remarque aucune impreſſion de brûlure, il eſt déclaré abſous ; s'il y reſte quelque veſtige de playe, on le mene au ſupplice.

Comment ſe terminent les querelles des Grands.

Les Grands terminent leurs querelles de la même maniere que la Nobleſſe Françoiſe terminoit autrefois les ſiennes, c'eſt-à-dire, par des guerres particulieres, autoriſées par le Souverain. Chacun aſſemble ſes vaſſaux ou ſes eſclaves ; on convient du jour & du lieu du combat ; le Prince y aſſiſte avec ſa cour, & la victoire décide de la meilleure cauſe. Les chefs n'entrent point en lice, & voyent tranquillement répandre le ſang de leurs ſoldats, ſans expoſer le leur, qu'ils croiroient avilir. Le coutelas eſt la ſeule arme permiſe dans ces combats, qui ſont très-meurtriers, & qui ne finiſſent communément que par la mort de tous les braves d'un des partis. Souvent même les vainqueurs n'en ſortent qu'avec des bleſſures mortelles, & ne ſurvivent guere aux vaincus.

La Religion des Malabares est la même pour le fond que celle des Banians, dont je parlerai dans un autre article; mais ils adorent un plus grand nombre d'Idoles, & sous des figures plus monstrueuses qu'ailleurs. Le Soleil & la Lune sont les principaux objets de la vénération du peuple. J'ai parlé du culte infâme qui regne à Calécut. Il s'est répandu dans plusieurs autres quartiers du Malabar, & la Religion veut qu'on adore ici un objet, que la pudeur fait cacher dans toutes les contrées de l'univers. Les Temples du pays sont d'une grande magnificence. Ils ont un territoire qui leur appartient, & ces domaines, dont l'étendue est quelquefois très-vaste, sont autant d'aziles sacrés, qu'on ne peut violer sans se rendre coupable d'un crime irrémissible. Religion des Malabares.

Les anciens Habitans du pays sont ou noirs, ou fort bazanés. Les hommes ont la taille belle : les femmes sont petites, mais d'une propreté extrême, & généralement d'une figure agréable. On les marie très-jeunes, & plusieurs sont meres à l'âge de dix ans. L'habillement est à peu près le même pour les deux sexes, & consiste dans Portrait de ce peuple.

une piece de coton, ou de soye, qui ne couvre que la ceinture & les cuisses. Les bracelets, les bagues, & les pendans d'oreilles, sont des ornemens communs aux hommes & aux femmes. Ils ont naturellement les oreilles grandes, & ils les allongent encore dès l'enfance, en passant dans leur ouverture une feuille de palmier, roulée avec effort, qui tendant sans cesse à reprendre son état naturel, dilate le trou, & l'élargit de maniere qu'on peut aisément y passer le pouce. On en voit qui tombent jusque sur les épaules, & qui soutiennent des pendans d'or & d'argent, quelquefois du poids de quatre onces. Ils ont grand soin de leurs cheveux. Les hommes les portent dans leur longueur naturelle: les femmes les arrangent par le haut autour d'un mouchoir, qui leur sert de coëffure, & divisent le bas en plusieurs tresses qu'elles laissent flotter.

Leurs maisons ne sont bâties que de terre, & n'ont d'autres toits que des feuilles de cocotier. La même simplicité regne dans leurs meubles. Ils ont quelques nattes pour s'asseoir; une petite couchette pour dormir, formée de l'assemblage de quelques

ques planches ; une piece de bois pour oreiller ; des paniers de jonc pour mettre leurs provisions ou leurs hardes, & quelques ustensiles de terre ou de cuivre pour la table. Leurs chambres sont éclairées le soir par des lampes, & lorsqu'ils mangent ils tournent le dos à la lumiere. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons, où l'usage des cheminées est inconnu ; mais ils allument dans les cours les fourneaux qui servent à préparer leurs alimens. Le riz est la nourriture ordinaire de ces Indiens : le lait & les légumes sont leurs mets les plus délicats.

Ils ne manquent pas d'esprit ; mais ils négligent de le cultiver, & si l'on excepte l'ordre des Bramines, qui ont quelque teinture d'Arithmétique, de Médecine & d'Astronomie, toutes les autres Tribus ont une indifférence générale pour les Arts & pour les Sciences. Ceux que leur naissance appelle à la profession militaire, s'exercent de bonne heure à manier les armes. A peine ont-ils la force de marcher, qu'on leur met dans la main un arc. A l'âge de dix ou douze ans on les envoye dans les Académies publiques, où ils

ſont inſtruits & entretenus gratuitement. On leur apprend à ſe ſervir avec adreſſe de toute ſorte d'armes, à fabriquer des arcs, des ſabres, des fuſils & des balles. Quelquefois on les exerce, en préſence du Prince, à ſe livrer de petits combats, qui ne ſe paſſent guère ſans effuſion de ſang. Leurs mouſquets ſont fort légers. En tirant ils appuyent la croſſe, non contre l'épaule, mais ſur la joue. Dellon vante beaucoup leur adreſſe à ſe ſervir de l'arc, mais il ne perſuadera à perſonne qu'il leur *a vu* tirer *ſouvent* deux fleches, l'une immédiatement après l'autre, & *percer de la ſeconde le bois de la premiere*. C'eſt un conte puéril, que l'Hiſtorien des Voyages ne devoit pas adopter. Leurs arcs ont communément ſix pieds de longueur, les fleches trois, & le fer trois doigts de large ſur huit de long. Leurs fleches ſont beaucoup plus grandes que celles des Mogols. Ils ne les portent point dans un carquois, comme ces Tartares, mais dans leurs mains. Leurs autres armes ſont le coutelas, le ſabre & la rondache.

Quoique les Naïr & les autres guerriers de la nation ne ſortent jamais ſans leurs armes, ils s'en ſervent rarement

dans leurs querelles particulieres. S'ils se battent, c'est corps à corps, & avec les poings. En général, les Malabares sont doux, patiens, ennemis des disputes, & peu sujets à l'emportement. Ils sont incapables d'une vengeance lâche, & d'une trahison réfléchie. Ils ont tant d'horreur du poison, qu'ils ignorent même l'art détestable de le préparer; art trop connu dans toutes les autres contrées de l'Inde.

Caractere des Mores établis dans le Malabar.

On nous donne une idée beaucoup moins avantageuse des Mores, autre portion considérable des habitans du Malabar. Dellon les regarde comme les plus méchans & les plus infideles de tous les hommes. La plûpart font le métier de Corsaires. Ils s'embarquent sur des Galiotes & des Galeres, qu'ils nomment *Paras*, & qui contiennent jusqu'à cinq & six cens hommes d'équipage. Ils font des courses, non-seulement sur les côtes de l'Indostan; mais dans toutes les mers voisines, où ils commettent une infinité de brigandages, insultant sans distinction tous les navires qu'ils rencontrent. Les Princes Malabares ferment les yeux sur ces pirateries, parce qu'ils en partagent le profit. On prétend que ces Corsaires,

lorsqu'ils mettent pour la premiere fois un navire en mer, l'arrosent du sang de quelques captifs Chrétiens qu'ils font égorger, croyant se procurer un voyage heureux par cet horrible sacrifice.

Ces Mahométans font presque tout le commerce du Malabar, particulierement celui de mer; car les Indiens n'entendent rien à la marine, & n'entreprennent jamais des voyages de long cours. Ils sont établis dans de gros villages, où ils ne souffrent guère d'autres habitans qu'eux. Ils y ont des magasins considérables, & quelques Mosquées assez mal entretenues, où ils exercent librement leur culte. On les distingue facilement des Indiens à leur visage moins bazané, à leur barbe qu'ils laissent croître, & sur-tout à leurs turbans, & à leurs robes, qui leur couvrent tout le corps, tandis que les Indiens sont presque nuds.



ARTICLE IV.

CÔTE DE COROMANDEL.

PARTONS du Cap Comorin, qui sépare la côte de Coromandel de celle de Malabar, & laissant *Covalan*, *Manapar*, *Tutukurin*, *Callamede*, & d'autres places moins importantes, situées le long du détroit de Ceylan, passons à Negapatan, la premiere ville considérable qui s'offre au sortir du détroit.

I. NEGAPATAN a tiré son nom de la multitude des serpens qui se trouvent dans son territoire (1). On en voit de fort gros; mais l'espéce en est si peu nuisible, que plusieurs habitans les attirent dans leurs maisons, où ils les nourrissent de lait & de riz. Cette ville est située vers le onziéme degré de latitude septentrionale, à l'embouchure d'une petite riviere, qui est à sec dans certaines saisons, parce qu'elle est comblée par les sables que le vent y pousse avec violence. Avant l'arrivée des Portugais aux Indes, ce lieu n'étoit qu'un simple village. Quand ils l'eurent conquis, ils en firent une grande ville, qu'ils

Negapatan.

Lestra, Salmon, Guyon.

Comptoir Hollandois.

(1) *Nega* signifie Serpent, & *Patan*, Païs. Cette derniere terminaison est commune à plusieurs villes de cette côte.

environnerent d'une haute muraille, & qu'ils fortifierent de plusieurs bastions, & d'un large fossé. Les Hollandois la prirent en 1658. Ils y ont construit une forteresse assez bonne, avec des magasins très-vastes & bien entendus; mais ils ont dégradé, ou laissé tomber, ses anciennes murailles & ses plus beaux édifices. Ce poste leur est extrêmement avantageux pour leur commerce de Ceylan, & c'est-là qu'ils déposent toutes les richesses qu'ils tirent de cette île, dont ils ont aussi chassé les Portugais.

Le territoire de Negapatan produit beaucoup de riz. La volaille & les fruits n'y sont pas moins communs. Le païs est peuplé de Mores & d'Indiens, qui ne sont point troublés dans l'exercice de leur Religion, & qui font même assez tranquillement leur commerce. On y voit une grande multitude de Pagodes, la plûpart fort petites, sales, obscures, & semblables à des fours; les autres chargées d'ornemens confus, & décorées avec plus de richesse que de goût; toutes remplies de figures monstrueuses, que ce peuple imbécille prend pour des dieux.

Trinquebar. II. TRINQUEBAR est au Nord de

Negapatan, dont il n'est éloigné que de cinq lieues. C'est une ville bien bâtie, que les Danois possédent depuis l'année 1630, & dont ils sont les fondateurs. On y voit une forteresse considérable par son étendue, & par les ouvrages qui la défendent. La Compagnie Danoise y entretient une garnison de cent cinquante soldats Européens, & d'une fois autant d'Indiens. Cette ville fut attaquée en 1689 par le Raja de Tanjaour, qui la tint assiégée pendant six mois. Salmon assure que les Hollandois, jaloux de ce nouvel établissement, assisterent secrettement le Raja. Les Danois étoient en danger de succomber, si les Anglois de Madras ne fussent venus au secours de la place, qu'ils délivrerent par leur valeur.

Il y a ici une Eglise Catholique, des Temples Luthériens, des Mosquées & des Pagodes, & par conséquent liberté entiere de Religion. Cela n'empêche pas que les Rois de Danemark ne témoignent beaucoup de zele pour établir le Christianisme dans les lieux de leur domination. Ils entretiennent à Trinquebar, depuis l'année 1707, de zélés & de savans Missionnaires, qui prêchent l'Evangile aux Idolâtres, & qui

les instruisent de nos malheureuses divisions par les différences qu'ils introduisent dans le culte Romain. Les Danois ont établi dans leur ville une Imprimerie, composée de caracteres Portugais & Malabares, & l'on a publié dans ces deux Langues une Traduction de l'Evangile, & plusieurs autres Livre de piété. C'est la premiere & la seule Imprimerie qu'on ait vûe dans l'Inde.

Commerce des Danois aux Indes.

La Nation Danoise a commencé à faire le commerce des Indes orientales dans les premieres années du dernier siécle, c'est-à-dire, presqu'en même tems que les Hollandois & les Anglois. Elle a des comptoirs sur la côte de Malabar, sur celle de Coromandel, au Bengale, à Malaca, & en d'autres lieux. Elle entreprit en 1730, à l'exemple de plusieurs nations Européennes, d'établir une banque à Altena, en Danemark, sous le nom de *nouvelle maison des Indes*, pour recevoir les souscriptions des actionnaires qui se présenteroient. Ce projet allarma les Anglois & les Hollandois. Ils cabalerent dans le Nord, ils rappellerent d'anciens Traités, dont ils expliquoient à leur gré quelques

dispositions équivoques, ils passerent aux menaces, & ils vinrent à bout d'étouffer cette société dans sa naissance ; entreprise injuste & odieuse, dont le ressentiment sera long-tems gravé dans le cœur des Danois. Deux ans auparavant, l'Angleterre & la Hollande avoient employé avec succès les mêmes violences pour détruire la *Compagnie d'Ostende*.

III. FORT S. DAVID est une acquisition assez moderne des Anglois. C'est un poste avantageux, & bien fortifié, où ils font un grand commerce de coton & de toiles. Mais cet établissement n'a rien de comparable à celui de Madras, que nous ferons connoître plus particulierement.

Fort S. David.

IV. PONDICHERI. Je ne puis donner une juste idée de ce bel établissement des François, sans remonter à l'origine de leur commerce dans l'Inde ; & cette matiere est si intéressante pour la plûpart de mes Lecteurs, que j'ai résolu de la traiter avec un peu d'étendue.

Pondicheri.

Le premier projet d'une Compagnie Françoise pour le commerce des Indes orientales fut formé sous Henri IV, par *Gerard le Roi*, Navigateur Flamand, qui avoit fait quelques voyages

Premier projet d'une Compagnie Françoise pour le Commerce de l'Inde.

Q v

dans l'Inde sur les vaisseaux Hollandois. Le Roi accorda (1) à Gérard & à ses associés un port libre, deux piéces d'artillerie, un privilege exclusif de quinze années, & d'autres graces. Mais ce projet n'eut point d'exécution. Sept ans après, le même Gérard fit une nouvelle association, & obtint d'autres Lettres-Patentes, pour douze ans, datées du 2 Mars 1611. Quatre ans s'étant écoulés sans que cette Compagnie eût fait aucune entreprise, quelques Négocians de Rouen solliciterent le transport du même privilege, & promirent de faire partir des vaisseaux dans le cours de l'année 1615. Les associés de Gérard ayant formé opposition à cette demande, le Roi pour concilier les intérêts de ces deux Compagnies, les réunit, & leur accorda des Lettres-Patentes très-favorables (2).

1604. Guyon, T. 3.

1611.

1615.

On n'a point de preuve que leurs Navigateurs ayent pénétré jusqu'aux Indes; mais on sait qu'en 1616 & en 1619 ils firent voile vers la côte méridionale d'Afrique, & ce fut alors vraisemblablement que les François aborderent pour la premiere fois à *Madagascar* &

(1) Lettres-Patentes du 1 Juin 1604.
(2) Datées du 2 Juillet 1615.

à *Mascaregne*, dont ils prirent possession quelques années après.

En 1642 il se forma sous les auspices du Cardinal de Richelieu une nouvelle Compagnie de commerce, qui prit le nom de *Compagnie de Madagascar*. Elle fit quelques progrès dans cette île, elle y établit une colonie de cent François, & elle y bâtit un fort dans un lieu nommé *Tolonharen*, à vingt-cinq degrés trente minutes de latitude méridionale. Pendant dix ans que dura son privilege (1) elle envoya plusieurs vaisseaux à Madagascar, & fit des dépenses considérables, dont elle ne tira presque aucun avantage. Ses fonds s'étant épuisés, le Maréchal de la Meilleraie & M. Fouquet s'emparerent de son privilege. Le premier sur-tout fit à ses frais plusieurs armemens, que sa mort interrompit en 1664, & qui furent très-utiles à la nouvelle Colonie. *Chamargou*, Gouverneur de l'île pour le Maréchal de la Meilleraie, & qui tenoit de lui sa commission, poussa les conquêtes commencées par *Flacour*, par *la Roche Saint André*, par *Pronis*,

Compagnie de Madagascar.

1642.

(1) Il fut expédié le 24 Juin 1642 au nom du Cardinal de Richelieu, alors Surintendant du Commerce & de la Marine.

& par d'autres Navigateurs, acheva de soumettre presque tout le païs, & exigea le tribut de deux cens mille Insulaires, & fit redouter partout la puissance du nom François, quoiqu'il eût à peine sous ses ordres cent soixante avanturiers.

Voyage de Rennefort, dans l'Avant-propos.

Le zele inconsideré d'un Prêtre de la Mission de Saint Lazare attira une cruelle disgrace à la Colonie. Un Roi idolâtre, jusqu'alors ami de notre nation, ayant refusé d'embrasser le Christianisme, quoiqu'il eût promis de se faire baptiser, le Lazariste, au lieu de lui faire peur des châtimens du Ciel, s'avisa de le menacer de la colere des François, & s'emporta même jusqu'à lui déclarer la guerre. Le Prince fit expirer sous le bâton le Missionnaire, avec un homme qui l'accompagnoit; quarante François, qui étoient allés en course, furent massacrés par ses soldats dans une embuscade; plusieurs autres périrent par le fer de ces barbares, ou par la maladie; & l'établissement de Madagascar fut menacé d'une ruine prochaine.

L'état déplorable de cette colonie inspira à M. Colbert le projet d'une nouvelle Société, non-seulement pour rétablir les affaires de Madagascar,

mais pour étendre le commerce de la France jusqu'aux Indes. Neuf célèbres Négocians, ayant à leur tête un Secrétaire du Conseil, furent chargés de la direction de cette Compagnie dans la capitale. On créa dans les Provinces d'autres Syndics généraux & particuliers. Le Roi, dans l'Edit d'établissement, daté du mois d'Août 1664, s'engagea à prêter trois millions aux associés, sans intérêt, ne se réservant aucune part au profit pendant dix ans, & se chargeant même de toutes les pertes que la Compagnie pourroit faire dans cet intervalle. Mais il exigea que chacun des actionnaires fournît au moins une somme de mille livres, en trois payemens, dont le dernier devoit être fait au mois de Décembre 1666; & pour rendre les Directeurs plus attentifs à leurs fonctions, ceux de Paris furent obligés de s'intéresser pour une somme de vingt mille livres au moins, & ceux des autres villes pour une somme de dix mille.

Création d'une nouvelle Compagnie.

1664.

Le premier armement se fit au mois de Mars 1665. Il consistoit en quatre vaisseaux, qui furent envoyés à Madagascar, dont on changea le nom en celui de *l'île Dauphine*. M. de *Beausse*,

1665.

qui étoit sur la flotte, en fut nommé Gouverneur. On eut ordre de reconnoître en passant *Mascaregne*, autre île voisine, dont les François avoient pris possession quelques années auparavant, & qu'ils avoient nommée l'*île Bourbon*. Vingt passagers que l'escadre laissa dans ce lieu y jetterent les premiers fondemens de l'habitation que la Compagnie posséde aujourd'hui.

Etablissement de l'île Bourbon.

Les différends qui s'éleverent à Madagascar entre les Officiers de la nouvelle Compagnie, & Chamargou, l'agent de la maison de Mazarin, ne permirent pas de tirer une grande utilité de ce premier envoi. L'année suivante la Compagnie fit partir une flotte de dix navires, escortée de quatre vaisseaux de Roi, sous la conduite du Marquis de Mondevergue, qui fut revêtu du titre d'Amiral, & de Lieutenant Général du Roi dans toutes les places au-delà de la ligne. Caron & de Faye, deux Négocians expérimentés, étoient sur cette flotte. Mondevergue arriva le 10 Mars 1667 à la vûe de Madagascar, & mouilla dans la rade du Fort Dauphin. Quoique les François fussent établis depuis plus de vingt ans dans cette place, elle étoit dans un état qui

Supplément au Voyage de Rennefort.

1667.

surprit le nouveau Gouverneur. Ses fortifications se réduisoient à deux petits bastions presque ruinés, & à quelques pieux plantés irrégulierement. Toute son artillerie consistoit dans neuf piéces de canon de fer, qui étoient sans affuts. De mauvaises hutes formoient le logement des principaux Officiers. La guerre ou la maladie avoient enlevé la plus grande partie de la garnison, & la misere avoit dispersé le reste. Les Directeurs même avoient abandonné le Fort.

Mondevergue, à qui Chamargou fut obligé de remettre le commandement, se fit reconnoître en qualité de Gouverneur Général ; de Faye & Caron furent chargés de la Direction du Commerce. Mais ces nouveaux agens s'apperçurent bientôt que les espérances qu'on avoit fondées sur Madagascar n'avoient aucune réalité ; que ce lieu pouvoit à la vérité servir d'entrepôt & de magasin pour les marchandises de l'Inde, mais qu'il ne falloit pas s'attendre à tirer de grandes ressources de l'île, ni *à faire sortir des entrailles d'une terre inconnue, des richesses dont la découverte demande de grands soins, & autant de patience que d'application.*

C'est ce qu'ils manderent en propres termes à la Compagnie, l'exhortant à chercher ailleurs des trésors qu'elle ne trouveroit jamais dans cette île. En attendant sa réponse ils partirent pour Surate, où ils jetterent en 1668 les fondemens du premier comptoir que la France a possédé dans l'Inde. Mondevergue dont la conduite ne satisfit point M. Colbert, fut révoqué l'année suivante, & enfermé au Château de Saumur où il est mort. On envoya à Chamargou le Brevet de Lieutenant Général de l'île.

Premier établissement des François aux Indes Orientales.

1670.

M. de la Haie succéda à Mondevergue, & se rendit en 1670 dans la rade du Fort Dauphin, avec une flotte de neuf vaisseaux, tous armés en guerre, depuis trente-quatre pièces de canon jusqu'à cinquante-six. Il éprouva les mêmes obstacles que ses prédécesseurs, de la part de Chamargou & des autres Colons de l'île, dont la cabale fut toujours contraire aux projets de la nouvelle Compagnie. Leur indocilité le détermina à abandonner Madagascar, & à passer dans l'île Bourbon avec toutes les troupes qu'il avoit amenées de France. Quoique ce dernier établissement n'eût été commencé que cinq ans

auparavant, on y voyoit déja quatre habitations, celles de *Saint Paul*, de *Saint Denis*, de *Sainte Marie* & de *Sainte Susanne*. M. de la Haie donna une forme à cette colonie naissante, dont les progrès ont toujours augmenté. On y comptoit en 1717 deux mille habitans, parmi lesquels il y avoit onze cens esclaves. Depuis ce tems leur nombre a presque doublé. L'île de Bourbon est située entre vingt & un & vingt-deux degrés de latitude méridionale. Sa forme est ronde, & son circuit embrasse soixante lieues. L'air y est excellent, & le terroir tres-fertile, excepté dans la partie du Sud, où il est brûlé par les feux d'un volcan qui répand dans les vallées des torrens de souffre & de bitume. C'est dommage que cette île, dans toute sa circonférence, n'offre aucun endroit où le mouillage soit sûr, & qu'elle soit sujette à des ouragans, qui font de terribles ravages dans le païs. Les plantations de Caffé qu'on y a faites depuis l'année 1720, font aujourd'hui une des principales richesses de la Compagnie. Ses vaisseaux, qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent dans ce lieu un entrepôt commode, &

Progrès de la Colonie de l'île Bourbon.

tous les rafraîchissemens dont ils ont besoin. En un mot, la France a peu de colonies dont elle tire des avantages plus solides.

Sort tragique de la Colonie de Madagascar.

A l'égard de l'île de Madagascar, la Compagnie, après avoir fait de prodigieuses dépenses pour soutenir cet établissement, a été forcée de l'abandonner. Chamargou, secondé de *la Case*, autre fameux avanturier, y maintint son autorité tant qu'il vécut. Mais après la mort de ces deux braves hommes, la colonie Françoise fut entierement ruinée. Les uns attribuent sa destruction aux Hollandois, qui dans une descente qu'ils firent au Fort Dauphin, vers l'année 1672, massacrerent, dit-on, la plus grande partie des habitans. D'autres prétendent que les naturels de l'île firent égorger les François par les esclaves Negres qui cultivoient nos habitations.

Progrès de la Compagnie dans l'Inde.

Après l'abandon de Madagascar, Surate devint le comptoir favori de la Compagnie. Les François établis dans ce lieu en 1668, formerent dans le même tems d'autres *factories* dans l'Inde. Les principales furent fondées dans la Province de Bengale, sur les bords du Gange; à *Mirzeou*, dans le Royau-

lie de Visapour ; à *Balliepatan* & à *Tilseri*, dans la contrée de Cananor ; à *Alieote*, sur les terres de Calecut ; à *Masulipatan*, dans le Royaume de Golkonde, & enfin à *Pondicheri*. Ce fut en 1670 que la Compagnie établit ce dernier comptoir, au milieu de la côte de Coromandel, dans un lieu qui se nommoit auparavant *Boudoutscheri*.

Entreprise de Ceylan.

1672.

Quelque tems après l'Amiral de la Haie fit un entreprise sur l'île de Ceylan. Il mouilla au commencement de l'année 1672 à l'entrée de la Baie de *Trinquemale*, & tenta de s'en rendre maître. Mais l'arrivée d'une flotte Hollandoise, composée de quatorze vaisseaux, & les maladies qui désolerent celle de France, firent renoncer à ce projet. L'Amiral chercha à s'établir ailleurs, & emporta d'assaut la ville de *San Thomé*, qui appartient au Roi de Golkonde. Les François ne conserverent que deux ans cette importante conquête, qui leur fut enlevée en 1674 par les Mores, assistés des Hollandois.

La perte de San Thomé détermina la Compagnie à tourner toutes ses espérances du côté de Pondicheri, pour en faire le principal entrepôt de son commerce dans l'Inde. Ce lieu dépen-

doit de la principauté de Gingi ; qui est dans la partie orientale du Carnate. Le Gouverneur du païs accorda aux François un terrein près de la Mer, où ils bâtirent d'abord une maison spacieuse, qui leur servit de comptoir. En 1676 il leur permit de s'y fortifier, & leur envoya même trois cens soldats Indiens pour augmenter la petite garnison du lieu, qui n'étoit composée que de soixante hommes, tristes restes des troupes que M. de la Haie avoit employées dans les expéditions de Ceylan & de San Thomé. Ces premieres fortifications furent conduites par M. Martin, que la Compagnie avoit chargé de la direction de cet établissement. Elles furent peu considérables, puisque leur dépense ne monta qu'à sept cens écus.

Fondation de Pondicheri.

1676.

L'année suivante M. Martin afferma l'*Aldée*, ou la terre de *Pasquinambat*, qui étoit à un quart de lieue de la loge Françoise. Il y bâtit plusieurs maisons, & y attira un assez grand nombre d'ouvriers par les exemptions qu'il leur donna. Cet endroit se peupla en très-peu de tems, & forma un des principaux quartiers de la nouvelle habitation. Quelque tems après, le Gou-

verneur du païs céda à la Compagnie le revenu des terres de cette Aldée, & de l'emplacement de la loge Françoise, pour le cautionnement de quelques sommes qu'il avoit empruntées à la nation, & qu'il n'a jamais restituées.

En 1680 le fameux *Sevagi*, Roi d'une partie du Visapour, ayant subjugué la Province de Gingi, menaça le comptoir François d'une irruption. Un présent de cinq cens Pagodes l'appaisa, & l'engagea même à accorder aux habitans de la colonie plusieurs nouveaux privileges: mais il exigea que toutes les marchandises qu'ils feroient embarquer ou débarquer payeroient à ses Receveurs un & demi pour cent pendant le cours de cinq années, & après ce terme, deux & demi pour cent à perpétuité. M. Martin trouva bientôt le moyen de s'affranchir de cette espéce de tribut. La loge Françoise étoit alors réduite à une garnison de trente à quarante hommes. Son toit n'avoit qu'une couverture de paille, & elle n'étoit point environnée de murs. On l'augmenta en 1686 de deux grands magasins de brique, & de quelques autres édifices. Deux ans après M. Martin fit élever du côté de l'Ouest une 1680.

bonne muraille, qui a été continuée depuis des autres côtés de la loge. Cette muraille fut flanquée de quatre tours, sur chacune desquelles on plaça six pièces de canon.

Cette ville tombe au pouvoir des Hollandois.

Les François commençoient à peine à se fortifier dans ce poste, que les Hollandois vinrent les assiéger par terre & par mer, avec des forces si supérieures, que la ville fut obligée de capituler le 6 Septembre 1693. La Compagnie y rentra cinq ans après par un des Articles du Traité de Riswick. Elle trouva les murs de la loge achevés, & les fortifications augmentées de sept bastions. On paya seize mille Pagodes aux Hollandois pour le remboursement de ces dépenses. M. Martin, qui fut continué dans ses ancienns fonctions, fit de nouveaux ouvrages, pour mettre la loge à l'abri de toutes sortes d'insultes, & reçut une garnison de deux cens François, auxquels il joignit trois cens topases, ou soldats Indiens. Vers le même tems on établit dans la ville un Conseil Souverain. Ce fut alors que Pondicheri commença à devenir une place importante. M. Martin mandoit à la Compagnie en 1699 qu'il avoit augmenté la ville de cent nou-

Elle est rendue aux François par le Traité de Risvvick.

velles maisons, destinées aux Etrangers qui venoient s'y établir, & dans le commencement de ce siécle on y comptoit déja cinquante à soixante mille habitans.

Décadence de la Compagnie.

Depuis l'année 1700 jusqu'à la Régence, le commerce de la Compagnie tomba dans une extrême langueur. Dès l'année 1686 les Fermiers Généraux avoient fait taxer à des droits exorbitans les toiles & les autres marchandises de l'Inde, qu'elle faisoit entrer dans le Royaume. Suivant l'Edit de 1664, dressé sous les yeux de M. Colbert, chaque piéce de toile de dix aunes ne devoit payer que dix-huit sols d'entrée. Les autres marchandises étoient aussi taxées à une somme modique, & les droits les plus forts ne montoient qu'à trois pour cent. Après la mort de M. Colbert ce tarif fut porté si haut, qu'indépendamment des anciens droits, on exigea six livres pour chaque piéce de coton; vingt francs par aune pour les étoffes brochées d'or ou d'argent; cinquante sols pour les taffetas & les satins unis, & trente sols pour les simples étoffes d'écorce d'arbre. Dans la suite le débit de toutes ces marchandises fut interdit dans le Royaume,

& l'on défendit même pendant un tems l'entrée des mousselines.

D'un autre côté, le Ministere permit à plusieurs Négocians des villes maritimes du Royaume de faire le trafic de l'Inde sur les navires de la Compagnie en lui payant un fret modique. Enfin les Agens de son commerce furent assujettis en 1707 à prendre de l'Amirauté
1707. des brevets & des commissions pour la guerre, à lui rendre compte de leurs prises, à faire inventorier par les Officiers tous les papiers qui s'y trouveroient, & à d'autres soumissions gênantes, dont l'Edit de 1664 les avoit affranchis.

Tant de coups portés à la Compagnie sembloient annoncer sa chûte prochaine. En 1708, se trouvant dans l'impuissance absolue de faire aucun armement, elle permit à M. Croizat d'équiper deux Navires pour l'Inde. Elle se réserva un bénéfice de quinze pour cent sur le débit des marchandises, & de deux pour cent sur les prises qu'on pourroit faire. Quatre ans après elle traita, à peu près aux mêmes conditions, avec les Négocians de
1712. Saint Malo, auquel elle abandonna son commerce. Elle devoit alors plus de

de dix millions, soit dans le Royaume, soit aux Indes. Son Comptoir de Surate étoit si obéré, qu'aucun navire François n'osoit mouiller dans cette rade, dans la crainte d'être arrêté pour les dettes de la Nation. Elle ne laissa pas de solliciter en 1714 le renouvellement de son privilége, qui alloit expirer, & dont elle avoit joui pendant cinquante ans. Elle obtint une prorogation de dix années, & elle ne s'en servit que pour continuer de vendre au plus offrant des commissions & des brevets. Notre commerce de l'Inde, exercé ainsi précairement, sous des conditions onéreuses, s'affoiblissoit de jour en jour, & ne pouvoit entrer en concurrence avec celui de l'Etranger.

Deux Compagnies particuliéres avoient obtenu le privilége de faire le commerce maritime, l'une à la Chine, & l'autre au Sénégal. La Compagnie de la Chine avoit été établie en 1660, & renouvellée en 1698. Ses affaires n'alloient pas mieux que celles de la Compagnie d'Orient. La Compagnie du Sénégal étoit plus moderne. Elle s'occupoit principalement du trafic des Négres. On vit éclore en 1717 une nou- 1717.

velle Société, à laquelle on réunit celle du Sénégal, & qui prit le nom de *Compagnie d'Occident*, parce qu'elle se proposoit de trafiquer dans les Indes Occidentales, ou dans l'Amérique. Deux ans après, toutes les Sociétés commerçantes du Royaume furent réunies, & ne formerent qu'une seule Compagnie. C'est celle qui subsiste aujourd'hui, sous le nom de *Compagnie des Indes*, qui lui fut donné par l'Edit de son établissement. Cet Edit portoit, entre autres articles, que la nouvelle Compagnie auroit le privilége exclusif de commercer dans toutes les mers de l'Inde, & dans celle Sud; qu'elle entreroit en possession des terres, des établissemens, des vaisseaux, des marchandises, & généralement de tous les effets, meubles ou immeubles de toutes les autres Compagnies, à la charge de payer leurs dettes légitimement contractées, soit en France, soit dans les deux Indes; qu'elle pourroit faire venir des païs de sa concession toutes sortes d'étoffes & de marchandises, sous la condition expresse que celles qui étoient prohibées dans le Royaume ne seroient vendues qu'à l'Etranger.

Création de la Compagnie d'Occident.

Réunion de toutes les Compagnies commerçantes.

1719.

Etablissement des Actions.

En instituant la Compagnie d'Oc-

cident on avoit créé pour cent millions d'Actions; de quinze cens livres chacune, portant un intérêt de dix pour cent. Avant la publication de l'Edit de réunion, ces Actions prirent une telle faveur, qu'elles monterent jusqu'à cent trentre pour cent. Non-seulement elles furent conservées dans le nouveau projet, mais on permit à la Compagnie des Indes d'en créer encore pour vingt-cinq millions. Quoique celles-ci fussent moins avantageuses que les autres, il se présenta pour plus de cinquante millions de souscriptions.

En 1720 les billets de banque succéderent aux Actions, & les richesses *fictices* se multiplierent. La Compagnie eut un moment d'éclat, & fit partir pour les Indes Orientales trois vaisseaux richement chargés. Les Directeurs de Pondicheri, ignorant ce qui se passoit en France, furent extrêmement surpris, après un si grand affoiblissement de commerce, de recevoir une grande abondance de munitions & de marchandises, avec une quantité considérable d'espéces d'or & d'argent. La plus grande partie de ces richesses fut employée à payer les dettes que l'ancienne Compagnie avoit contrac- 1720.

tées à Surate, à Cambaye, au Bengale, & en d'autres quartiers de l'Inde. Les retours furent médiocres.

Les Billets disparurent : on brûla plusieurs milliers d'Actions : les ressources & les espérances de la Compagnie s'évanouirent. Dans le cours de 1721 & de 1722 on fut dans l'impuissance de faire aucun envoi aux Indes. Cette interruption de commerce nous attira les railleries de toute l'Europe. En 1723 on fit partir deux vaisseaux pour Pondicheri. Ils ne rapporterent qu'une médiocre cargaison; mais les Employés & les Directeurs de tous nos Comptoirs furent payés, & l'on acheva d'éteindre les dettes de l'ancienne Compagnie.

1723. Accroissemens de Pondicheri.

On commença alors à environner de murs la ville de Pondicheri, où le nombre des habitans & des maisons étoit considérablement augmenté, malgré les disgraces de notre commerce. La Compagnie fit une partie des frais de cette entreprise, & les habitans contribuerent pour le reste, moyennant une imposition de deux sous par mois sur chaque tête.

Dans le cours des années suivantes notre commerce de l'Inde prit des

forces, & ses progrès devinrent sensibles sous l'administration de M. Orry. M. Dumas, nommé Gouverneur de Pondicheri en 1735, obtint du Grand-Mogol la permission de battre Monnoye dans cette ville, & fit frapper tous les ans, depuis 1736 jusqu'en 1741, qui fut l'année de son retour en France, pour cinq à six millions de roupies, dans la marque desquelles la Compagnie fit par an un profit d'environ quatre cens mille livres.

En 1739 un Nabab More, nommé *Sander-Saheb*, mit les François en possession de la ville de Karikal, du Fort de *Karcangeri*, & de quelques autres Domaines, situés dans la Principauté de *Tanjaour*. Karikal n'est qu'à deux lieues de l'établissement Danois de Trinquebar, & à vingt-cinq de Pondicheri. C'est une ville fort ancienne, & qui paroît avoir été très-considérable. On y compte cinq Mosquées, quatorze Pagodes, & cinq à six mille habitans. Elle est située sur un des bras de la grande riviere de *Colram*, qui reçoit de grosses chaloupes, & des bâtimens de deux à trois cens tonneaux. La Forteresse de Karcangeri est à la portée du canton de Karikal, & à un demi-

1739. Acquisition de Karikal.

quart de lieue de la Mer. Les François, pour s'y loger plus commodément, ont détruit une partie de ses fortifications, qui consistoient dans huit grosses tours, dont la construction étoit ancienne. Le Domaine de Karikal, dans une circonférence de cinq ou six lieues, contient dix Bourgs, dont le plus considérable s'appelle *Titoumale*. On comptoit deux mille cinq cens habitans dans ce seul village, lorsque les François en prirent possession. Le païs est excellent, & produit beaucoup de riz, de coton, d'indigo, & d'autres grains. Ses habitans, Mores & Indiens, fabriquent quantité d'étoffes de coton & de toiles peintes. Le revenu de ce Domaine, en y comprenant la Ferme du tabac & du bétel, avec les droits d'entrée, monte annuellement à dix mille pagodes d'or, c'est-à-dire, à près de cent mille livres de notre monnoie.

Guerre d'Arcat.

La guerre qui s'alluma dans la Presqu'île de l'Inde entre le Nabab d'*Arcat* & le Roi des Marattes (1), dans le

(1) Le païs d'Arcat est à cinquante ou soixante lieues de Pondicheri, vers le Nord. Il est gouverné par des Princes Mores, tributaires du Grand-Mogol. Les Marattes, Peuple idolâtre, gouverné par des Princes de sa Religion, habitent dans le voisinage d'Arcat, au Sud-Est des Montagnes de Gate.

tems que les François firent l'acquisition dont je parle, fut une occasion glorieuse d'accroissement pour la Colonie de Pondicheri. Le Nabab d'Arcat, ancien allié de notre nation, fut vaincu & tué dans un sanglant combat, qui se donna le 20 Mai 1740, & son païs fut saccagé par les Marattes. Sa veuve & toutes les femmes de sa famille, accompagnées de leurs enfans & d'une multitude prodigieuse de fugitifs, Mores & Gentils, vinrent chercher un azile à Pondicheri, où elles apporterent tout ce qu'elles avoient pu sauver en or, en argent, en pierreries, & en meubles précieux. M. Dumas les reçut avec tous les égards dus à leur rang, à leur situation malheureuse, & à l'amitié que le Nabab avoit toujours portée aux François. Cette générosité pensa lui attirer une guerre fâcheuse. Le Général Maratte, informé du lieu où la famille du Nabab s'étoit retirée, écrivit au Gouverneur François deux lettres menaçantes, dans lesquelles il le somma de satisfaire au tribut annuel dont il prétendoit que les François étoient redevables au Roi des Marattes, de payer outre cela cinq cens mille roupies, & de remettre dans ses mains la 1740.

veuve du Nabab More & les autres réfugiés, avec leurs trésors, leurs éléphans, leurs chevaux, & tous leurs équipages. M. Dumas ayant rejetté ces propositions, un détachement de quinze ou seize mille ennemis s'avança jusqu'au bourg d'*Archiouac*, qui n'est qu'à une lieue & demie de Pondicheri, & pilla en passant *Porto-novo*, le Comptoir Anglois de *Gondelour*, & d'autres habitations Européennes. La fermeté que témoignerent les François, une diversion que fit le Roi de Golkonde, & d'autres circonstances heureuses sauverent Pondicheri. On assure que quelques bouteilles de liqueur, envoyées au Général Maratte, acheverent de le déterminer à la retraite.

1741. La Cour de Dehli, qui protégeoit l'ancien Nabab d'Arcat, fut si satisfaite de la conduite des François dans cette guerre, que *Nisam-Ul-Mulk*, premier Ministre, écrivit au Gouverneur de Pondicheri une lettre de remerciment, en lui envoyant de la part de son Maître une robe très-riche. Quelque tems après M. Dumas fut fait Nabab, & obtint que ce titre passeroit à ses successeurs. Dans la même année

(1741), le fils du feu Nabab d'Arcat, en reconnoissance des bons traitemens que sa mere avoit reçus à Pondicheri, envoya au Gouverneur François un *Paravana*, par lequel il lui cédoit personnellement, & non à la Colonie, les Aldées d'*Archiouac*, de *Tedouvanatan*, de *Villanour*, & quelques autres districts, situés au Sud de Pondicheri. Ces terres, que M. Dumas a depuis vendues à la Compagnie, ont considérablement augmenté son Domaine dans cette partie de l'Inde. Nouveaux Domaines cédés à la Compagnie.

1742. Notre commerce Etranger fut porté en 1742 au plus haut période où il soit jamais parvenu. Sept vaisseaux qui furent envoyés aux Indes rapporterent pour vingt-quatre millions de marchandises, dont on fut obligé de laisser une partie dans les magasins, pour n'en pas jetter une trop grande quantité dans le commerce. Une marine plus puissante eût peut-être fixé alors pour jamais la prospérité de la Compagnie, & nous eût garantis des pertes que nous avons essuyées dans la derniere guerre, & des insultes récentes faites en pleine paix à notre pavillon.

Revenons au principal objet de cette

longue digreſſion, & diſons quelque choſe de l'état préſent de Pondicheri. Cette ville eſt ſituée vers le milieu de la côte de Coromandel, environ à douze dégrés de latitude ſeptentrionale. Suivant le dernier dénombrement, on y comptoit cent vingt mille habitans, Chrétiens, Mahométans, ou Gentils. Son plan eſt quarré, & ſa circonférence eſt de trois mille toiſes, ou d'une grande lieue. Sa forme eſt auſſi réguliere que ſi le plan en avoit été tracé méthodiquement, ce qui vient de l'attention que les Gouverneurs ont toujours eue d'aſſigner auparavant le terrain aux particuliers qui demandoient la permiſſion de bâtir. Ses rues ſont larges & bien alignées. La principale, qui va du Sud au Nord, a mille toiſes de long. Toutes les maiſons ſont contigues. Celles des Européens ſont bâties de brique, & n'ont communément qu'un étage, ſoit à cauſe de la rareté des bois de conſtruction; ſoit par la crainte des ouragans qui ſe font ſentir ſur cette côte. Celles des Indiens & des Mores ne ſont que de terre glaiſe, cuite au Soleil, & enduite d'une eſpéce de chaux, qui ſe fait avec des coquilles d'huitres calcinées. Leur

Etat préſent de Pondicheri.

longueur ordinaire est de huit toises, sur six de large, & elles servent d'habitation à quinze ou vingt personnes. Les cours sont plantées de palmiers & de cocotiers, à l'ombre desquels les tisserans & les peintres en toiles fabriquent ces beaux ouvrages qui nous viennent de l'Inde. C'est dans ces mêmes cours, ou sur les plateformes qui servent de toit aux maisons, que les Indiens passent la nuit, couchés sur une simple natte, & presque nuds.

La maison du Gouverneur est un édifice comparable à nos plus beaux hôtels. Cet Officier a douze Gardes à cheval, & trois cens à pied, qui portent le nom de *Pions*. Les jours de cérémonie il se fait porter par six hommes dans un palanquin, dont le dais & les carreaux sont brodés en or, avec des crépines & des glands de même matiere. Ce faste est presque nécessaire dans un païs où l'on ne juge de la puissance d'une nation que par la magnificence de ceux qui la représentent.

Les Jésuites ont dans la ville un beau Collége, où le Roi entretient douze ou quinze Religieux, qui montrent à lire & à écrire, qui donnent des leçons de Mathématique, mais qui n'enseignent

point le Latin. Les Ecclésiastiques des Missions Etrangeres & les Capucins y ont aussi une maison. Les Gentils ont deux Pagodes, où ils exercent librement leur culte. Ces derniers, qui portent ici le nom de *Brames*, font toute la richesse de la ville & du païs. Ils sont laborieux, sobres, industrieux, d'une douceur & d'une soumission extrême, pourvu qu'on n'attaque point leurs loix & leurs préjugés. Leurs meilleurs ouvriers ne gagnent que deux sous par jour, & ce gain modique fait subsister leur famille. Du riz cuit à l'eau, & des gâteaux sans levain, cuits sous la cendre, sont la seule nourriture qu'ils connoissent. Le premier de ces alimens est très-commun ici, malgré la sécheresse du païs, & c'est à l'industrie & au travail des Brames qu'on est redevable de cette abondance. Comme le riz ne croît que dans l'eau, ils creusent dans les champs, de distance en distance, des puits de dix à douze pieds de profondeur, & ils mettent sur le bord une espéce de bascule, avec un seau d'un côté & un poids de l'autre. Un homme se tient debout au milieu de la bascule, qu'il fait aller en appuyant alternativement un pied de chaque côté, & chantant,

Industrie & utilité des Brames de Poudicheri.

suivant la variation de ces mouvemens, *un*, *deux*, *trois*, &c, pour marquer le nombre des seaux qu'il a tirés. Lorsqu'un de ces puits est tari, il passe à un autre, & ce travail l'occupe tout le jour. En général, ces Indiens sont très-adroits à ménager & à distribuer l'eau, qu'ils conservent dans la saison des pluyes, ou après le débordement des rivieres, non-seulement dans leurs puits & dans leurs citernes, mais dans des canaux & des lacs, qu'ils creusent de leurs propres mains. Ce genre d'industrie est particulier aux Gentils, qui sont aussi laborieux que les Mores sont paresseux.

La ville de Pondicheri a plusieurs magasins très-vastes, six grandes portes, une Citadelle considérable, treize petits Forts particuliers ou bastions, avec une artillerie formidable, composée de plus de quatre cens piéces de canon. Les Anglois l'attaquerent inutilement en 1748, & furent obligés de se retirer après un siége de quarante jours, dans lequel ils perdirent beaucoup de monde.

Situation peu favorable de cette ville.

C'est dommage qu'une si belle ville n'ait point de port, & que la mer n'offre dans cet endroit qu'une rade fort

basse, où les vaisseaux ne peuvent aborder. Il faut envoyer des bateaux, jusqu'à la distance d'une lieue, pour aller recevoir ou porter les marchandises. Rien n'y manque d'ailleurs du côté de l'aisance & de la douceur de la vie. Son terroir, quoique sablonneux, produit une grande abondance de riz. On y fait bonne chere en volaille, en gibier, en poisson; & tous ces alimens sont à vil prix. Les racines potageres croissent difficilement dans le païs: celles qu'on y recueille, telles que les raves, l'oseille, les épinards, les citrouilles, la chicorée, les choux blancs, & les concombres, n'ont aucune ressemblance avec les nôtres du côté du goût. Il y croît beaucoup de citrons, quelques oranges, des grenades, & des melons d'eau. Les bananiers, les palmiers, les cocotiers, & d'autres arbres inconnus en Europe, se rencontrent ici communément. On trouve dans le païs quelques bœufs & quelques vaches, qu'on n'ose tuer ni maltraiter, par un juste égard pour les Brames, qui adorent ces animaux. On tire plus d'utilité des buffles, dont l'espéce est très-commune, & dont on se sert pour le labourage & pour le transport des fardeaux.

V. SADRASPATAN, gros Bourg, situé à deux grandes journées de Pondicheri, vers le Nord, appartenoit autrefois à la Compagnie d'Ostende. Les Hollandois lui ont enlevé cette place, où ils font fabriquer plusieurs sortes de toiles, particulierement des gazes. On trouve aux environs une belle pierre grise, propre à bâtir, que les Hollandois font tailler sur les lieux, & qu'ils envoyent à Batavia. Sadraspatan.

VI. SAN THOMÉ qui est vingt lieues au-dessus de Sadraspatan, a été bâti par les Portugais, dans le tems de leurs premieres navigations aux Indes, près d'une autre ville qui porte le nom de *Méliapor*. Ils l'appellerent en leur langue *San Thomé*, en mémoire de l'Apôtre S. Thomas, qui prêcha, dit-on, l'Evangile dans ces quartiers. On leur assura que son corps reposoit dans une petite grotte qu'on leur montra, & ce fut dans ce lieu qu'ils jetterent les fondemens de leur nouvelle ville. Elle s'étendit avec le tems jusqu'à Méliapor, & l'on s'accoutuma insensiblement à regarder les deux villes comme une seule, qui n'est guère connue aujourd'hui des Européens que sous le nom de San Thomé. Elle a changé San Thomé.

plusieurs fois de maître depuis un siécle. Le Roi de Golkonde la fit assiéger en 1662 par ses Lieutenans, qui s'en emparerent. Les François la prirent d'assaut sur les Mores en 1672, & y furent assiégés la même année par ces barbares, qui ne purent la reprendre qu'au bout d'un siége de deux ans. Les Hollandois, jaloux de voir les François établis dans l'Inde, joignirent dans cette guerre leurs troupes à celles des Mores, & contribuerent beaucoup à la reddition de cette ville, dont ils obtinrent que toutes les fortifications seroient détruites. Depuis ce tems San Thomé est une place ouverte & sans défense, que les Européens ont abandonnée, à l'exception de quelques familles Portugaises, qui continuent d'y vivre. Méliapour n'est peuplé que d'Indiens, moitié Mores & moitié Gentils. Du reste l'une & l'autre ville ne sont aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi lesquelles on trouve quelques pauvres habitations, couvertes de feuilles de palmier ou de chaume. San Thomé a perdu son ancien commerce; mais il a conservé son siége Episcopal.

Madras.

VII. MADRAS, autrement appellé *le Fort S. George*, est une célèbre

colonie Angloise, qui s'est formée des débris de celle de San Thomé, dont elle n'est éloignée que de quatre milles d'Angleterre. Sa situation est entre treize & quatorze dégrés de latitude septentrionale, & à soixante-dix-neuf de longitude. On y distingue, comme à Londres, deux Cités, la *Cité blanche* & la *Cité noire*. La premiere est habitée par des blancs, c'est-à-dire, par des Européens. Elle a trois belles rues du côté du Nord, & trois autres qui regardent le Midi. On y voit un grand nombre de maisons bâties de brique, à deux étages. Les toits forment des terrasses, où l'on respire le matin & le soir un air frais. Leur charpente est couverte de pierres, cimentées dans leur jointure d'une espéce de chaux, formée de coquillages calcinés, qui empêche que la pluye ne les pénétre. Les maisons sont si serrées dans ce quartier, qu'on n'y voit point de jardins. Mais le Gouverneur & les principaux habitans ont des maisons de plaisance hors de la ville. En sortant de Madras par la porte de la Cité noire, on rencontre, dans l'espace de près d'une demi-lieue, une longue file de jardins qui se touchent, & qui for-

La Cité blanche.

Salmon, ubi suprà.

ment une des plus agréables perspectives qu'on puisse voir.

C'est dans la Cité blanche qu'est la citadelle. Sa forme représente un quarré, dont chacun des côtés a trois cens pieds de longueur. Dans chaque angle il y a un bastion de pierres grises, appellées dans le païs *pierres de fer*, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec ce métal. Le corps de la place est environné d'un fossé, & d'une muraille de pierre.

Le Palais du Gouverneur est au centre de la citadelle. C'est un édifice très-vaste & très-somptueux, qui sert de logement au Directeur de la Compagnie Angloise, & à quelques autres Officiers. L'Eglise des Portugais est dans la partie Septentrionale de la forteresse. Celle des Anglois est au Midi. Sa grandeur est médiocre; mais sa forme est élégante, & ses murailles sont revêtues d'une boiserie dont la sculpture est très-estimée. Ce vaisseau est éclairé de plusieurs grandes fenêtres, qui n'ont point de vitres, à cause de la chaleur du climat. Les Anglois Protestans s'assemblent deux fois le jour dans cette Chapelle, le matin entre six & sept heures, & le soir après le cou-

cher du Soleil. Ils doivent y paroître en habits décents, ce qui est une gêne dans un païs aussi chaud que l'Inde, où l'usage est de s'habiller fort légérement.

Dans la partie Occidentale de la Cité blanche il y a de longues casernes, pour les soldats qui sont en garnison dans ce quartier. On voit au Nord un bel Hôpital. L'Hôtel de la Monnoye est au Midi. La Compagnie y fait frapper quantité de roupies d'or & d'argent, marquées au coin du Grand-Mogol. Du côté du Couchant un grand fleuve baigne la ville, qui dans cet endroit n'a point de murs, & n'est défendue que par la riviere même, & par de fortes batteries qui la dominent. A l'Orient elle est protégée d'une haute muraille, qui est lavée par les flots de la Mer. Mais cette rade est si basse, que les navires ne peuvent aborder qu'à une lieue de-là.

La Cité noire.

La Cité noire, ainsi appellée à cause de la couleur de ses habitans, la plûpart Indiens, a près d'une lieue de circuit. Son plan est quarré. Elle est environnée d'un bon rempart, revêtu de pierre, & flanqué de plusieurs bastions.

Ses rues sont larges, bien alignées, & bordées d'arbres dans quelques quartiers. Elle est bornée au Levant par la Mer, au Couchant par une riviere, & au Nord par un canal qui lui sert de fossé.

Salmon ne nous donne pas une grande idée des fortifications de Madras, & il est certain qu'elles étoient encore très-médiocres il y a dix ou douze ans. On les a considérablement augmentées depuis la derniere guerre, & ce travail occupe aujourd'hui très sérieusement les Anglois, qui se rappellent avec douleur qu'une poignée de François s'empara en 1746 de cette grande ville, sans perdre un seul homme.

La plûpart des maisons de la Cité noire ne sont que de pauvres cabanes, bâties de terre cuite au Soleil, & couvertes de paille. On n'y voit point de fenêtres, ni d'autres meubles que des nattes, qui servent de siéges & de lits. Ces habitations, quoique fort basses & peu spacieuses, contiennent quelquefois vingt-cinq ou trente personnes, dont sept ou huit couchent dans une seule chambre sur la même natte. Les maisons des plus riches Négocians

n'ont pour fenêtre qu'une petite lucarne quarrée, qui n'a point de vitres. Devant la porte est une espéce d'appentis long & étroit, qui sert de vestibule. C'est dans ce lieu que les Banians reçoivent les visites, & s'entretiennent familierement avec leurs amis.

Outre les Indiens, qui forment la plus grande partie des habitans de la Cité noire, on y voit des Portugais, des Arméniens, des Arabes, & des Juifs, qui jouissent tous ici d'une grande liberté. Les Arméniens ont une Eglise dans le quartier qu'ils habitent. Les Indiens ont conservé leurs anciennes Pagodes, qui sont desservies, non-seulement par des Bramines, mais par de jeunes filles, dont la principale fonction est de chanter les louanges de leurs Dieux. Cette religieuse profession ne les empêche pas de se prostituer sans distinction à tous ceux qui se présentent, de quelque Secte & de quelque Nation qu'ils soient. Elles servent de cortége aux Seigneurs Indiens dans les cérémonies publiques. Les Gouverneurs de Madras avoient anciennement à leurs gages un grand nombre de ces chanteuses, qui marchoient devant eux toutes les fois qu'ils pa-

roiſſent en public : mais le Gouvernement a aboli cette coutume.

Madras eſt une ville fort peuplée, où l'on ne compte pas moins de cent mille habitans. Elle a ſous ſa dépendance pluſieurs gros villages, dont elle tire annuellement un revenu conſidérable. Son commerce eſt ſi floriſſant, que Salmon ne craint point de dire qu'il connoît peu de villes qui raſſemblent plus de richeſſes, & où l'argent ſoit plus commun.

Gouvernement de Madras.

Les affaires de la Compagnie ſont ſous la Direction d'un Conſeil Souverain, dont le Gouverneur de Madras eſt le Chef, & qui s'aſſemble deux fois la ſemaine dans le Palais. Il diſpoſe de tous les emplois ; il juge en dernier reſſort les cauſes civiles & criminelles qui concernent les Européens. Dans la Cité noire il y a des Magiſtrats particuliers, qui adminiſtrent la juſtice aux Indiens, mais qui ne peuvent prononcer des Sentences de mort. Les Soldats ſont traités ici avec beaucoup de rigueur, & la moindre faute les expoſe à être fuſtigés cruellement. Ceux qui ſe mutinent ſont enfermés dans des cachots obſcurs, auſſi brûlans que des étuves, où ils ne reçoivent d'autre nour-

riture que du riz & de l'eau. Personne ne peut les voir ni les assister, & cette captivité leur paroît plus insupportable que la mort même. Du reste leur paye est très-forte, &, si l'on en croit l'Auteur que j'ai cité, il n'est point de simple factionnaire qui n'ait un homme du païs à son service. J'observerai par occasion que les Indiens de Madras ont coutume d'envoyer leurs enfans servir quelque tems, pour un salaire très-modique, chez les Européens, afin de s'instruire de la Langue Angloise & du Commerce. Salmon, *Ibid.*

Le Gouverneur du Fort S. George commande sur toute la côte de Coromandel, & sur celles de Bengale & de Sumatra. La Compagnie ne lui donne que six mille livres d'appointemens fixes; mais il a plusieurs occasions de faire une fortune considérable, soit par le commerce particulier qu'il exerce, soit par les profits casuels que lui procure son emploi. Les autres membres du Conseil Souverain ont aussi plusieurs moyens de s'enrichir, malgré la modicité de leurs pensions.

La Compagnie entretient à Madras quatre Directeurs subalternes, qui ont l'intendance du Commerce; un Tréso-

rier, deux Inſpecteurs des Monnoyes, cinq Facteurs, dix Ecrivains, un Médecin, un Chirurgien, & deux Miniſtres. Ces derniers ont une penſion annuelle de deux mille francs, avec un logement au Palais. Ils n'oſent faire le commerce, du moins ouvertement, & l'on ignore les reſſources ſecrettes qu'ils employent pour s'enrichir. Tout ce qu'on ſait, dit Salmon, c'eſt qu'ils reviennent rarement des Indes ſans y avoir amaſſé de grandes richeſſes, dont ils ſe ſervent ordinairement pour acheter en Angleterre quelque Evêché, qui leur donne ſéance dans la Cour des Pairs.

Il y a ici une Ecole publique, où l'on inſtruit gratuitement tous les jeunes gens qui ſe préſentent. On y apprend à lire, à écrire & à calculer. C'eſt à quoi ſe bornent les principales études de cette ville de commerce. Salmon regrette que la Compagnie n'ait pas établi une Chaire pour les Mathématiques, Science honorée dans les principales Cours de l'Aſie, & qui pourroit attirer aux Anglois l'eſtime & l'amitié de pluſieurs Princes.

L'Egliſe Angloiſe eſt bien dotée, & ſes revenus ſuffiſent, non-ſeulement pour la décoration des Autels, mais pour

pour l'entretien des pauvres. Les Administrateurs du temporel de cette Eglise sont chargés de la tutelle de tous les orphelins de famille riche, dont ils font valoir les biens jusqu'au tems de leur majorité.

Les Anglois font le commerce des Indes depuis l'année 1600. Leur Compagnie Orientale se forma en 1599, sous le regne d'Elisabeth, & l'année suivante elle envoya dans l'Inde quelques navires, qui revinrent avec une riche cargaison. Ses premiers fonds monterent à près de trois cens soixante-dix mille livres sterling (1). Elle les doubla en peu de tems, & ses richesses augmenterent avec la même rapidité jusqu'à l'année 1665. La guerre qui s'alluma alors entre l'Angleterre & la Hollande porta de rudes atteintes au commerce de la Compagnie, & les Hollandois pillerent & saccagerent plusieurs de ses comptoirs. Ses actions diminuerent considérablement vers la fin du regne de Charle II, ce qu'on attribua principalement à la facilité qu'eut ce Monarque d'accorder un trop grand nombre de permissions

Origine de la Compagnie Angloise.

Guyon, T. II.

(1) La livre sterling vaut environ vingt-trois livres de France.

pour le commerce de l'Inde. En 1685, dans la premiere année du regne de Jacques II, les Anglois se brouillerent imprudemment avec le Grand-Mogol, & furent chassés de leur comptoir de Surate, où ils étoient établis depuis plus de cinquante ans. La retraite de Jacques II, & l'installation du Prince Guillaume, attira aux Anglois une autre guerre, qui fut encore plus pernicieuse à leur commerce. La France, qui prit le parti du Prince qu'ils avoient détrôné, occupa pendant plusieurs années toutes leurs forces maritimes, porta le ravage dans plusieurs de leurs colonies, & leur enleva un grand nombre de vaisseaux. La Compagnie Angloise tomba alors dans un tel épuisement, que chacun la crut menacée d'une déroute prochaine.

La paix de Riswick, conclue en 1697, mit fin aux troubles qui déchiroient l'Europe. Les Anglois pour relever leur commerce, formerent une nouvelle Compagnie, qu'ils réunirent à l'ancienne. Cette entreprise réussit au-delà de leurs propres espérances, & les souscriptions furent si abondantes, que la nouvelle Compagnie se trouva dans un degré d'opulence auquel l'an-

tienne n'étoit jamais parvenue. En moins de deux ans elle mit en mer quarante vaisseaux, & elle fut en état d'envoyer aux Indes, année commune, un million de livres sterling, tant en espéces qu'en lingots, ce que la premiere Compagnie n'avoit point fait dans les plus beaux jours de son commerce. Le succès des armes Angloises, dans la guerre de la succession d'Espagne, lui procura de nouveaux accroissemens, & depuis cette heureuse époque ses progrès ont toujours augmenté. Un avantage inestimable, & que nos Compagnies de commerce ne peuvent trop envier, c'est que celle d'Angleterre, dans les diverses révolutions qu'elle a essuyées, n'a jamais manqué à ses engagemens, & a soutenu dans tous les tems sa réputation & son crédit.

Les Anglois ont des comptoirs dans les places les plus commerçantes de l'Inde; à Amadabad, à Cambaye, à Surate, à Agra, à Daman, à Báliepatan; dans les villes de Cochin, de Cranganor & de Coulang, sur la côte de Malabar; à Goudelour, & à Masulipatan, sur celle de Coromandel; à Ougli, dans la Province de Bengale, & en d'autres lieux voisins du Gange.

Madras est le centre & le principal entrepôt de ce grand commerce. C'est là que se rassemblent, dans la saison, jusqu'à quarante & cinquante navires, dont la destination est différente. Il en part tous les ans quatre ou cinq pour l'Angleterre; deux pour les Manilles, avec pavillon Indien; deux pour Surate; autant pour la Perse, & pour la mer Rouge; dix ou douze pour le Gange & pour cette partie du Golphe de Bengale; d'autres pour Mergui & pour Jonsalam, dans le Royaume de Siam; d'autres pour le Pégu, pour la côte de Malabar, pour la Chine, &c.

Les Négocians de la Compagnie portent aux Indes des draps de leur païs, du plomb, de l'étain, des miroirs, des lames d'épées & de couteaux, des cordonnets d'or & d'argent, des vins étrangers, des eaux-de-vie, & d'autres liqueurs fortes, & sur-tout beaucoup d'or & d'argent, soit en lingots, soit en especes. Ils rapportent en échange des diamans & d'autres pierres fines, du poivre, du salpêtre, de l'indigo, du cardamome, de l'opium, des drogues médicinales, & quantité de mousselines & de toiles.

On observe une différence remarquable entre les maximes des Anglois

& des Hollandois touchant le commerce de l'Inde. La Compagnie Hollandoise s'en est réservée le privilege exclusif, & ne permet à aucuns Négocians d'en partager les avantages avec ses membres. Les Anglois sont moins jaloux, & sans doute plus habiles. Non-seulement leur Compagnie permet à tous les particuliers le commerce d'Inde en Inde, mais elle ne fait point difficulté de charger sur ses vaisseaux plusieurs marchandises pour leur compte, moyennant un fret de cinq pour cent. Les Indiens, Mores & Gentils, les Arméniens, les Portugais, les Juifs, & généralement tous les peuples établis dans ses colonies, jouissent des mêmes privileges, & cette liberté, l'ame & le plus puissant ressort du commerce, augmente tous les jours la prospérité des établissemens Anglois.

VIII. PALIACATE est dix ou douze lieues au-dessus de Madras, vers le quatorziéme degré de latitude. Les Hollandois, maîtres de cette ville depuis l'année 1606, y ont un comptoir, & un Fort, revêtu de quatre bastions, qui porte le nom de *Gueldres*. Il est séparé de la ville par une grande esplanade. On y entretient une garnison Paliacate.

d'environ deux cens hommes. Ses bastions sont défendus d'une bonne artillerie, & la mer vient battre ses murailles, dont l'épaisseur, est telle qu'on peut se promener facilement sur le haut des courtines. Les Hollandois ont attiré dans cette ville beaucoup d'ouvriers, qui rendent ses Manufactures de toiles très-florissantes. Sa situation est agréable: ses maisons sont bien bâties: la plûpart de ses rues sont bordées de deux rangs d'arbres, qui forment des promenades charmantes.

La Compagnie Hollandoise tire beaucoup de salpêtre du territoire de Paliacate. Elle a aux environs de cette ville un Hôtel des Monnoies, où elle fait battre des roupies & des pagodes. Elle posséde plusieurs autres comptoirs sur la même côte, où elle s'est établie sur la ruine des Portugais. Nous parlerons ailleurs de l'origine & de l'étendue de son commerce dans l'Inde.

IX. MASULIPATAN étoit autrefois la principale ville maritime du Royaume de Golkonde. Elle est tombée depuis sous la puissance du Grand-Mogol. Aujourd'hui elle appartient moins à ce Monarque, qu'aux François, aux Hollandois, & à d'autres nations Euro-

péennes, établies depuis plusieurs années dans ce lieu, où elles donnent la loi aux Indiens. Il s'y fait un grand commerce de mousselines, & d'autres toiles fines. C'est une ville mal bâtie, mais considérable par le nombre & par l'industrie de ses habitans.

Ce que M. l'Abbé Guyon raconte des chaleurs qu'on éprouve dans ce canton est à peine croyable. Tous les ans, il y souffle au mois de Mai, pendant sept ou huit jours, un vent d'Ouest, qui échauffe plus l'air que le Soleil même, dans sa plus grande ardeur. La chaleur est alors aussi grande que celle qui se fait sentir lorsqu'on approche d'une maison qui est en feu. Dans les chambres les mieux fermées le bois des tables, des chaises, & des planchers est si brûlant, qu'on est obligé de l'arroser continuellement.

Ce païs est sujet, comme l'Egypte, à des inondations périodiques, qui fertilisent les terres. Il n'y pleut que dans cette saison. Les habitans recueillent tous les ans deux moissons de riz, & il est des terres qui rapportent trois fois. On assure que les vivres y sont à si vil prix, qu'un mouton ne se vend qu'onze ou douze sols dans Masulipa-

tan, & quelque chose de moins hors de la ville.

CHAPITRE II.

De la Religion, des Mœurs, & des Usages des Habitans naturels de l'Indostan.

QUELQUES traits semés dans le précédent Chapitre, & qui ne concernent que quelques Peuples particuliers de la Presqu'île, ne sauroient donner une idée complette de la Religion, des Mœurs & des Usages des Indiens. Entrons dans des détails plus étendus, & qui puissent s'appliquer à tous les habitans Idolâtres de l'Inde. Commençons par faire connoître les *Banians* & leurs différentes Sectes.

ARTICLE I.

Des Banians.

Ancienneté des Banians.

LES *Banians* forment la plus nombreuse & la plus considérable portion des habitans Idolâtres de l'Inde, & tiennent le premier rang dans le païs après les Mogols. Leur origine se perd dans les siécles les plus reculés. Ils descendent incontestablement de ces

premiers habitans de l'Inde, qui se croyoient contemporains des Dieux mêmes, & qui regardoient Bacchus comme leur premier Législateur. Ainsi c'est un des plus anciens peuples du Monde connu. Dans le long espace qui s'est écoulé depuis le premier établissement de cette nation, elle s'est préservée de tout mêlange, & quatre mille ans ont vu couler dans ses veines le même sang, dans toute sa pureté. Elle a conservé avec autant de soin sa Religion, ses Loix, ses Usages. Elle est si attachée au culte de ses Dieux, que les Mahométans n'ont jamais osé l'inquiéter sur cet article. Les Chrétiens ont été obligés d'avoir la même tolérance.

Mandflo, Roger, Schouten, Bernier, cités dans l'Histoire des Voy. T. X. Saluuon, *ubi suprà.*

Ces Indiens s'adonnent à toutes les professions qui sont relatives au commerce. On voit parmi eux des Banquiers, des Joailliers, des Ecrivains très-versés dans l'Arithmétique, des Courtiers intelligens, des Marchands de toute espéce. Le peuple s'applique à l'agriculture & aux arts méchaniques, principalement à la fabrique & à la peinture des toiles.

Professions qu'ils exercent.

Les riches Banians sont vêtus de longues robes, assez semblables à

Leurs habillemens.

celles des Mogols. Elles sont ordinairement blanches, & d'une toile de coton très-fine, dont ils se font aussi des turbans, mais un peu moins grands que ceux des Mores. Leurs caleçons sont aussi plus courts. Ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils portent rarement les cheveux fort longs. Leurs femmes ont des robes de la même finesse, qui leur descendent jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent par-dessus un habit plus court, qu'elles serrent d'un cordon à la hauteur des reins. Comme ces étoffes sont transparentes, & que le haut de l'habillement est fort lâche, elles paroissent presque nues depuis le col jusqu'à la ceinture. Elles ont, comme les hommes, des caleçons qui embrassent les cuisses & les jambes. Elles portent pendant l'été des souliers de bois vernis, & pendant l'hiver des pantoufles de cuir doré, de velours, ou de brocard, dont le talon est fort bas. Elles ne se couvrent point le visage d'un voile, comme les Dames Mahométanes. Elles chargent leur tête de pendans & de colliers; elles passent des anneaux d'or dans leurs nez & dans leurs oreilles; elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & au gros doigt

du pied. Le bétel qu'elles mâchent continuellement leur noircit les dents & les gencives, & elles sont parvenues à se persuader qu'il est beau de les avoir de cette couleur. Elles raillent à ce sujet les Européens, *qui ont*, disent-elles, *les dents blanches comme les chiens & les singes.*

Usages particuliers.

Les enfans de l'un & de l'autre sexe sont nuds jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. La coutume est de les fiancer à cet âge, & de les marier à dix ou douze ans. Les cérémonies du mariage sont différentes, selon la diversité des cantons. L'usage constant est de n'accorder les filles à ceux qui les recherchent que pour une somme d'argent, ou quelque présent. Dans les familles les plus riches il est rare qu'une fille apporte d'autre dot que son trousseau & quelques meubles. Le jour du mariage les deux familles, après avoir marché en cérémonie dans les principales rues de la ville, se placent sur des nattes autour d'un grand feu, dont on fait faire deux ou trois fois le tour aux deux époux. Un Bramine prononce sur eux quelques prieres. Dans plusieurs quartiers l'époux & la femme, pour gage de leur union, se donnent réciproque-

ment une noix de coco, pendant que le Bramine leur lit une formule dans un Livre qu'il tient dans ses mains.

Les Banians sont d'une propreté extrême, & font même consister une partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Ceux qui habitent les bords d'une riviere s'y baignent tous les jours de grand matin, quelquefois avant le lever du Soleil, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, & tenant à la main une paille qu'ils reçoivent de leurs Prêtres, & à laquelle ils attachent la vertu de chasser les Diables. Pendant qu'ils se baignent, un Bramine leur donne sa bénédiction, & leur prêche ses Dogmes. Les peuples établis sur les rives du Gange s'estiment plus heureux que les autres, parce qu'on attribue ici une idée particuliere de sainteté aux eaux de fleuve. Ils s'y lavent plusieurs fois le jour, & ils veulent que leurs cendres y soient jettées après leur mort.

Un usage particulier aux Banians, c'est d'avoir au front une marque jaune, qu'ils se font imprimer tous les jours par leurs Bramines dans les Pagodes, avec une eau mêlée de bois de sandal, & dans laquelle on broye quelques grains de riz.

Ces Indiens s'abstiennent de la chair de toute espece d'animaux, & ne vivent que de riz, de beurre, de lait, de fruits & de légumes. Ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes, & naît de l'opinion de la transmigration des ames, qui forme un des principaux dogmes de la Religion Baniane. Les plus dévots poussent à cet égard la superstition à des excès qui paroîtroient incroyables, si l'on ne connoissoit ce que peut le fanatisme sur l'esprit des hommes. Les uns s'abstiennent de faire du feu pendant la nuit, & d'allumer des lampes, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Une secte entiere, c'est celle des *Bisnaux*, ne brûle jamais de bois, dans la crainte de faire périr par le feu les vers qui s'y rencontrent. Ils ne mettent dans leurs foyers que de la fiente de vache, mêlée de paille, & séchée au Soleil, qu'ils coupent en petits carreaux comme les tourbes. D'autres, n'allument jamais de feu dans leurs maisons, & font cuire leurs alimens dans des cabanes voisines. Leur coutume est d'avoir toujours un linge sur la bouche, de peur d'avaler quelque insecte volant, & ils portent dans leur main

Respect des Banians pour les animaux.

un petit balai, pour écarter les reptiles qu'ils pourroient rencontrer. Ils ne s'asseyent nulle part, sans nettoyer soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Quelques-uns rachettent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans, & se font un plaisir de leur rendre la liberté. J'ai parlé ailleurs des Hôpitaux fondés pour les bêtes infirmes & languissantes, pour les insectes mêmes.

Superstitions à l'occasion des Eclipses.

Une superstition commune à tous les Banians, c'est de se plonger dans l'eau pendant les Eclipses, de lever les yeux & les mains vers le ciel, de remuer les bras & la tête, de jetter par intervalle de l'eau avec les mains vers le Soleil, & de faire mille autres contorsions, pour détourner les malheurs dont ils croyent que ce phénomene les menace. Bernier étant à Dehli, dans le tems de la fameuse Eclipse de 1666, fut témoin d'un spectacle dont la singularité le frappa. Placé sur la terrasse de sa maison, qui étoit située sur les bords du Gemené, « il vit les deux côtés de ce fleuve, dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les petits garçons & les petites filles étoient nuds

Bernier, dans l'Histoire des Voyages, *ubi suprà*.

comme la main. Les hommes l'étoient aussi, excepté qu'ils avoient autour des cuisses une espece d'écharpe. Les femmes mariées & les jeunes filles étoient couvertes d'une simple toile. Les Rajas, les Princes & les autres Seigneurs Gentils, attachés à la Cour & au service de l'Empereur, les plus riches Marchands, & tous les Indiens de quelque considération, étoient au-delà de la riviere. Ils avoient dressé leurs tentes sur ses bords, & planté dans l'eau des *Kanates* (1), pour y faire la priere, & s'y baigner tranquillement, sans être vûs de personne. Aussi-tôt que le Soleil eut commencé à s'éclipser, cette multitude poussa un grand cri, & se plongea dans l'eau, où chacun demeura caché pendant quelque tems. On se releva ensuite, & sans sortir de la riviere, tout le monde se tint debout, les yeux & les mains levés vers le Soleil, prononçant des prieres avec beaucoup de dévotion, prenant de tems en tems de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, inclinant la tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant ces cérémonies jusqu'à la fin de l'Eclipse. Alors chacun sortit de

(1) Especes de Cabinets formés par des paravents.

l'eau, en jettant des pieces d'argent fort loin dans la riviere, & distribuant des aumônes à leurs Prêtres, qui se présentoient en grand nombre. Ils prirent tous de nouveaux vêtemens, qui les attendoient sur le sable, & les plus dévots laisserent aux Bramines leurs anciens habits. „ Bernier ajoute que cette Eclipse fut célébrée avec les mêmes cérémonies sur les bords de l'Indus, sur ceux du Gange, & sur tous les autres fleuves de l'Inde.

La Religion Baniane se partage en tant de branches, qu'il n'est pas possible de faire une exposition précise de ses pratiques & de ses dogmes. On y compte jusqu'à quatre-vingt-trois sectes, qui ont chacune leurs Prêtres, leurs Temples, leurs Rites, & souvent leurs Dieux particuliers, & qui ne laissent pas de s'accorder entre elles sur certains points fondamentaux, tels que l'immortalité & la transmigration des ames, les purifications corporelles, l'abstinence de tout ce qui a l'apparence de vie, &c.

Sectes Banianes.

Entre ces différentes Sectes, on en distingue trois principales; les *Ceuravats*, les *Samarats*, & les *Bisnaux*. Voici ce qu'elles offrent de plus particulier.

Les Ceuravats.

Les Ceuravats n'admettent point

de Providence, de Paradis, ni d'Enfer. Ils ne laissent pas de croire que l'ame est immortelle, & qu'elle passe successivement dans plusieurs corps d'hommes & d'animaux, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait. Dans leurs Temples ils ont, entre plusieurs Idoles, certaines figures de pierre, de bois & de carton, qui représentent quelques personnages fameux de leur Secte. Leurs principales dévotions se font au mois d'Août, & sont accompagnées de plusieurs austérités. Mandeslo assure que quelques dévots passent tout ce tems sans manger, & ne prennent d'autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent un peu de bois amer. On ajoute que cette Secte admet toutes sortes de gens à la Prêtrise, même des enfans & des femmes. Les personnes initiées dans le Sacerdoce font vœu de célibat & de chasteté.

Les Samarats forment une classe beaucoup plus nombreuse, composée de Soldats, de Marchands, d'Ecrivains, & d'une multitude infinie d'Artisans. Ils admettent une Providence, & un Dieu suprême, créateur & conservateur de l'Univers. Ils l'appellent *Visnum* ou *Visnou*, & ils lui donnent trois

Les Samarats.

Subſtituts, *Brahma*, qui diſpoſe du ſort des ames, & de leurs tranſmigrations heureuſes ou malheureuſes; *Buſfina*, qui par des inſpirations ſecrettes, porte les hommes à pratiquer les Commandemens de Dieu : il fait croître auſſi le riz, les légumes & les autres plantes; *Mais*, qui examine les bonnes & les mauvaiſes actions des hommes après leur mort. Il en fait un rapport fidele à Viſnum, qui après les avoir peſées, fait ſubir à l'ame les métamorphoſes qu'elle mérite, & par leſquelles elle s'épure par degrés. Les ames qu'on envoye dans le corps d'une vache ſont bientôt purifiées, parce que cet animal a quelque choſe de divin. Celles qui entrent dans le corps d'un éléphant, d'un lion, d'un léopard, d'un porc, ou de quelqu'autre bête moins noble, ſubiſſent des épreuves plus longues, & n'achevent d'expier leurs crimes qu'après avoir paſſé ſucceſſivement dans pluſieurs autres corps. C'eſt *Mais* qui préſente à Viſnum les ames purifiées, qu'il reçoit à la fin dans ſon Paradis. Une des choſes qui diſtinguent le plus cette Secte, c'eſt que les femmes s'y ſacrifient ſur le bûcher de leurs époux plus communément que dans aucune

autre. Les Samarats ont une coutume remarquable. Dès qu'un enfant est né, sa mere fait apporter une écritoire, du papier, & des plumes, dans la vue d'engager Bussina à graver la Loi de Visnum dans le cœur de cet enfant. Si c'est un garçon, on ajoute un arc à ces symboles, & l'on se persuade qu'après cette cérémonie il ne peut manquer d'être heureux à la guerre, supposé qu'il embrasse cette profession.

Les Bisnaux ont un Dieu qu'ils appellent *Ram-Ram*, & auquel ils donnent une femme. Ils représentent l'un & l'autre sous différentes formes, & ils parent leurs statues de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres riches ornemens. Leur usage, dans les ablutions, est de se plonger entierement dans l'eau, & de s'y veautrer. Ensuite un Bramine leur frotte d'une drogue odoriférante le front, le nez & les oreilles, & reçoit pour récompense une petite mesure de riz ou de légumes. Ils ne permettent point aux femmes de se brûler avec leurs maris; mais ils les condamnent à un veuvage perpétuel, quand même leur époux seroit mort avant la consommation du mariage. La plûpart des Bisnaux font le Les Bisnaux.

commerce, ou directement, ou par commission; & comme ils sont communément fort entendus, c'est parmi eux que les Mores & les Européens choisissent leurs interprêtes & leurs courtiers.

On peut ajouter à ces trois Sectes celle des *Fakirs*, autrement appellés *Jauguis* ou *Gougis*, c'est-à-dire, unis à Dieu. Ce sont les Hermites & les Moines du païs. J'en parlerai dans un Article particulier. Les *Rasbouts*, que d'autres nomment *Ragipoutes*, different en plusieurs points du reste des Banians. Ils mangent de la chair; ils répandent le sang; ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils sont néanmoins fort humains envers les oiseaux, dans la persuasion que leurs ames, par une destination particuliere, doivent un jour entrer dans ces petits corps. La guerre est leur principal métier, & leur valeur est si renommée dans toute l'Inde, que le Grand-Mogol & la plûpart des autres Princes du païs ont coutume de les employer dans leurs armées. Mandeslo raconte un trait, qui prouve autant leur férocité que leur hardiesse. « Cinq Rasbouts étant un jour entrés dans la maison d'un paysan, le feu pris au

Les Rasbouts.

village, & s'approcha bientôt du lieu où ils s'étoient retirés. On les en avertit, ils répondirent qu'ils n'avoient jamais tourné le dos au péril, qu'ils étoient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspiroit aux autres, & qu'ils le forceroient bien à s'arrêter. En effet ils s'obstinerent à se laisser brûler, plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un qui prit le parti de se retirer; mais il fut ensuite inconsolable de n'avoir pas suivi l'exemple des autres. „ Les différences qui se trouvent entre les Rasbouts & les Banians, sur plusieurs points capitaux, n'empêchent pas que plusieurs de nos Relations ne mettent les premiers au nombre des Sectes Banianes. En effet ils croyent la transmigration des ames, & suivent, dans leur façon de vivre & dans leur culte, une grande partie des usages qui sont communs à toutes les anciennes castes de l'Inde.



ARTICLE II.

Des autres Sectes Idolâtres. Juifs & Chrétiens de l'Indostan.

LES Banians ne sont pas les seuls Idolâtres de l'Inde. Les *Gaures*, que quelques-uns appellent *Parsis*, les *Gentives*, les *Theers*, & les *Molaks*, forment d'autres Sectes Payennes, répandues en divers quartiers de l'Indostan.

Les Gaures. Les Gaures sont Persans d'origine. Forcés d'abandonner leur patrie dans le septiéme siécle du Christianisme, lorsqu'Abubeker, Prince Arabe, désola la Perse, ils se réfugierent dans l'Inde, au nombre de dix-huit à vingt mille, & s'établirent aux environs de Cambaye, dans la Province du Guzarate, où ils se sont extrêmement multipliés.

Leur respect pour le feu. Quelques Ecrivains soutiennent que les Gaures adorent le feu, qui étoit la Divinité des anciens Perses. D'autres se contentent de dire que ces Idolâtres ont un respect infini pour cet élément. Ils l'entretiennent avec soin dans leurs maisons; ils regarderoient comme un crime

d'éteindre une chandelle ou une lampe; ils n'osent même employer l'eau dans les incendies; ils n'employent que la terre, avec laquelle ils tâchent d'étouffer les flammes.

Mandeslo; Bernier, Schouten, dans l'Hist. des Voy. T. X. Salmon, ubi suprà.

Leur Religion.

Ils reconnoissent un Dieu créateur & conservateur de l'Univers, qu'il gouverne avec une autorité absolue. Ils lui donnent sept Ministres, qui partagent avec lui le soin de ce vaste empire, mais qui lui sont entierement subordonnés. Ceux-ci ont pour Adjoints vingt-six autres Ministres, d'un ordre inférieur, chargés de différentes fonctions. Quoique les Gaures reconnoissent la supériorité du premier Etre, ils ne laissent pas d'invoquer & d'adorer ces Génies subalternes, parce qu'ils les regardent comme de puissans intercesseurs auprès de Dieu.

Ils ne s'assemblent point dans des lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils ont dans leurs maisons de petites Chapelles, où ils entretiennent soigneusement le feu sacré, & où ils font leurs prieres, assis, & sans aucune inclination de corps. Le premier & le vingtiéme de la Lune sont leurs jours de dévotion. Dans certaines fêtes, ceux qui sont établis à Surate, s'assem-

blent dans les fauxbourgs de la ville. Chacun porte son repas, & ils partagent mutuellement ce qu'ils ont apporté. Il n'y a point de mendians parmi eux, parce qu'ils s'assistent les uns les autres avec beaucoup de charité.

Leurs Usages. Leurs Prêtres n'ont point d'habit particulier qui les distingue. Le peuple a pour eux une vénération extrême, & leur donne abondamment de quoi subsister. Ces Idolâtres ont un grand respect pour les cocqs. Ils mangent de la chair sans aucun scrupule, excepté celle de vache & de porc, dont ils s'abstiennent par égard pour les Indiens & pour les Mahométans, leur maxime étant de bien vivre avec tout le monde, & de n'offenser personne. Cependant ils ne mangent jamais avec les Chrétiens. Ils ne se marient point hors de leur Secte.

On distingue les Gaures des autres Idolâtres de l'Inde à un cordon de laine ou de poil de chameau, qu'ils passent plusieurs fois autour du corps, & qu'ils nouent par derriere. C'est une marque essentielle de la Religion qu'ils professent, & ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni boire, ni manger,

ni

ni parler, ni faire un seul pas, avant qu'ils en ayent envoyé chercher une autre chez le Prêtre qui les distribue. Ces cordons sont communs aux deux sexes, & se portent depuis l'âge de douze ans.

Les Gaures s'adonnent principalement à la culture du tabac, & au trafic du *terry*, ou du vin de palmier. Les plus riches font la banque & le commerce : le peuple exerce toutes sortes de métiers, excepté ceux de Serrurier & de Forgeron, parce qu'il ne croit pas qu'il soit permis en aucun cas d'éteindre le feu. Ceux qui habitent dans les villes affectent de se loger tous dans un même quartier. Ils choisissent parmi eux des personnes d'autorité, chargées de décider tous leurs différends. Leurs enfans se marient fort jeunes ; mais ils continuent de vivre dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves peuvent se marier.

Les cérémonies qu'ils observent dans leurs funérailles ont quelque chose de particulier. Lorsqu'un malade est sur le point de mourir, on le tire de son lit, & on le couche sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Lorsqu'il est

mort, on l'enveloppe dans un drap, on l'étend sur une grille de fer, en forme de civiere, & on le porte au lieu de la sépulture commune. Les cimetieres Gaures sont divisés en trois petits clos, environnés de murailles. L'un est pour les hommes, l'autre pour les femmes, & le troisiéme pour les enfans. Chaque fosse a sur son ouverture une grille de fer, sur laquelle on place le corps mort, pour servir de pâture aux oiseaux de proye, jusqu'à ce que ces os tombent d'eux-mêmes dans la fosse. Au bout de six semaines on porte au même lieu la terre sur laquelle le mort est expiré: elle sert à couvrir ce qui reste du corps, & à combler la fosse. Les Gaures ont tant d'horreur des cadavres, que s'ils touchent seulement aux os d'une bête morte, ils se croyent obligés de jetter leurs habits, de se laver, de se séparer pendant neuf jours de leurs femmes & de leurs enfans. Ils se persuadent que ceux dont les os tombent dans l'eau, sont très-malheureux dans l'autre vie.

On observe que ces Idolâtres sont communément de taille médiocre; qu'ils ont le teint plus clair que les autres Indiens, & que leurs femmes sont beaucoup plus belles que celles des Banians

& des Mogols. Leurs mœurs ſont douces, & fort réglées.

Les Gentives. Les *Gentives*, autres Sectaires de l'Inde, ſont principalement établis dans le Bengale. La plûpart ſont Laboureurs ou Tiſſerands; mais les femmes ſont encore plus laborieuſes que les hommes. Elles aident leurs maris dans les travaux les plus pénibles, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, & elles ſe chargent outre cela de tous les ſoins du ménage. On les voit travailler aſſidument à la terre, ou à leurs métiers, ayant leurs petits enfans à leur col, ou dans leurs bras.

Leurs Dogmes, & leurs Uſages religieux. Ils croyent que l'Univers a été créé par un Dieu, unique dans ſon origine, mais qui s'eſt dans la ſuite aſſocié pluſieurs Dieux, à meſure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs ſaintes actions. Ils admettent la tranſmigration des ames, & ils abhorrent l'effuſion du ſang. Ils puniſſent ſévérement l'adultere; mais ils n'attachent aucune peine, ni même aucun deshonneur à la ſimple fornication, & l'on aſſure qu'il y a parmi eux des familles entieres, où les filles ne font d'autre métier que de ſe proſtituer ouvertement.

Les Gentives ont un fameux Temple

dans la ville de *Jagannat*, sur le Golphe de Bengale, où ils célèbrent tous les ans, pendant huit ou neuf jours, une fête solemnelle, en l'honneur d'une Idole qui porte aussi le nom de *Jagannat*. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On construit une grande machine de bois, posée sur seize roues, & chargée d'une multitude d'Idoles, entre lesquelles on distingue le Dieu Jagannat. Cinquante ou soixante personnes la font rouler, & promenent ces Dieux de Temple en Temple. Pendant que le charriot marche, plusieurs misérables se couchent sur le chemin, ou se précipitent sous les roues, pour faire à Jagannat un sacrifice de leur vie. Les Prêtres entretiennent le peuple dans ces horribles superstitions, & se jouent en mille manieres de sa crédulité. Voici une imposture qui se renouvelle tous les ans, à l'occasion de cette fête. Les Bramines choisissent parmi les familles Gentives une jeune fille, d'une beauté distinguée, qu'ils destinent pour épouse au Dieu Jagannat. Ils la laissent la nuit dans le Temple, où ils lui promettent que ce Dieu viendra la visiter. Ils l'exhortent à demander à l'Idole, pendant cette entrevue

Fête en l'honneur du Dieu Jagannat.

Imposture des Bramines de cette Secte.

Bernier, ubi supra.

intéressante, si l'année sera fertile, & par quelles bonnes œuvres on peut obtenir une heureuse moisson. Le dénouement de cette scêne, est qu'un Bramine entre secrettement dans le Temple, à la faveur des ténèbres, abuse de cette fille innocente, & lui persuade tout ce qu'il veut. Le lendemain on la transporte de ce Temple dans un autre, à côté de son époux Jagannat, & elle débite au peuple ce qu'elle croit avoir appris de ce Dieu.

Les Molaks.

Les *Molaks* & les *Theers* forment deux sociétés fort obscures, & généralement méprisées. On assure que les premiers ont quelques fêtes qui ont beaucoup de rapport avec les anciennes Bacchanales; une entre autres, qu'ils célèbrent une fois l'année, avec beaucoup de mystere, & dans laquelle les hommes & les femmes s'assemblent pêle-mêle, boivent & mangent les uns avec les autres, & se retirent ensuite dans une salle obscure, qui devient le théâtre d'une débauche honteuse. Aurengzeb défendit sous peine de la vie ces assemblées infâmes; mais toute l'autorité des Empereurs n'a pu les abolir, sur-tout dans les provinces les plus éloignées de la capitale.

Salmon.

Les Theers. Les Sectaires que Mandeslo appelle *Theers*, ne me paroissent point différer des *Pouliats* du Malabar, & des *Piriaves* de Golkonde. C'est une société d'hommes vils & grossiers, qui, dans tous les lieux, ne sont employés qu'aux plus basses fonctions. Ils nettoyent les puits & les cloaques, ils écorchent les bêtes mortes, dont ils mangent la chair; ils exécutent les criminels. Ils ne sont ni Payens, ni Mahométans, & on ne leur connoît aucune Religion. On les abhorre dans toutes les Sectes; on craint de les toucher; on ne leur permet point de demeurer dans les villes.

Juifs de l'Inde. J'ai parlé ailleurs des Juifs & des Chrétiens, que les Portugais trouverent sur la côte de Malabar, & sur celle de Coromandel, à leur arrivée dans l'Inde, & qui étoient établis dans ces quartiers depuis plusieurs siécles. J'observerai ici que les Juifs, dont l'établissement paroît plus ancien, ont fort altéré la Religion de leurs peres; que plusieurs ont mêlé à la Loi de Moyse quelques pratiques de l'Alcoran; que d'autres ont adopté les superstitions Indiennes, en retenant néanmoins le précepte de la Circoncision. Ibid.

A l'égard des anciens Chrétiens de

l'Inde, appellés *Chrétiens de Saint Thomas*, parce qu'on croit que ce Saint Apôtre prêcha l'Evangile à leurs peres, les premiers Missionnaires Portugais s'apperçurent que leur foi s'étoit aussi altérée, & que le Nestorianisme s'étoit glissé parmi eux. Ils en convertirent un grand nombre, qui se laisserent ramener au bercail. D'autres furent moins dociles, & persévérerent dans le Schisme. On trouve encore aujourd'hui à Madras & à San-Thomé plusieurs de ces Chrétiens Hétérodoxes. Ils communient sous les deux especes ; ils ne baptisent leurs enfans que quarante jours après leur naissance, à moins qu'ils ne soient en danger de mort ; ils n'honorent point d'autre Image que celle de Jesus-Christ ; leurs Prêtres se marient ; ils ne connoissent point l'Onction des malades ; ils n'ont point l'usage de la Confession auriculaire ; ils ne reconnoissent point l'autorité du Pontife de Rome. Leur Patriarche réside à Bagdad. Chrétiens de S. Thomas.



ARTICLE III.

Des Etudes, des Sciences, & des Livres sacrés des Banians. Détails plus particuliers sur leur Religion.

Colleges des Banians.

REVENONS aux Banians, qui demandent une attention plus particuliere. *Benarès* ou *Banarou*, ville située sur le Gange, est l'Ecole la plus célèbre des Savans de leur Secte. On y voit un fameux College, fondé par un Raja du païs, outre un grand nombre d'Académies particulieres, dispersées dans la ville, principalement dans les jardins des fauxbourgs.

Bernier, *ubi suprà.*

Il n'y a communément dans chaque Ecole qu'un seul maître, qui se charge de l'instruction d'un petit nombre de disciples. Leur cours d'études est de dix ou douze années. On ne monte point ici d'une classe à l'autre, distinction frivole, que nos Grammairiens modernes ont introduite dans les Colleges, & qui est fort éloignée de l'ancienne maniere d'enseigner. Les Indiens étudient sans contention, en mangeant leur *Kicheri*, qui est un mêlange de légumes.

Ordre de leurs études.

Le *Hanscrit*, langue des Savans,

tout-à-fait différente de l'idiome ordinaire, est la premiere étude de ceux qui s'appliquent aux Sciences. Hanscrit signifie *langue pure*. Les Indiens se persuadent que c'est dans cette langue que Dieu leur a communiqué, par le ministere de Brahma, les quatre Livres qu'ils appellent *Beths*, & qui contiennent l'Histoire de leur Religion. Ils en ont un Abregé, appellé *Purane*. C'est le premier Livre qu'on met dans les mains de ceux qui entendent le Hanscrit. La plûpart des Etudians se bornent à la lecture de cet Abrégé, dont l'intelligence est plus facile. L'original est obscur, & se communique d'ailleurs à peu de personnes, soit pour le rendre plus respectable par sa rareté, soit pour empêcher qu'il ne tombe dans les mains des Mahométans, qui ont coutume de confisquer & de jetter au feu toutes les Bibles Indiennes qu'ils rencontrent.

L'étude des Livres Philosophiques succéde à celle du Purane. La Philosophie Indienne est partagée en plusieurs Sectes, dont les dogmes, sur les principes des choses, sont très-opposés. Les uns enseignent que tout est composé de particules de matiéres très-déliées, — Sciences Indiennes.

que leur petitesse rend indivisibles. D'autres reconnoissent pour premiers principes la matière & la forme ; d'autres, les quatre élémens & le néant ; d'autres, la lumiere & les ténèbres ; d'autres, certains êtres métaphysiques, qu'ils appellent *accidens*, *privations*, &c. & qu'ils distinguent du néant. Tous les Philosophes du païs s'accordent à croire que leurs principes sont éternels, & que l'Univers n'a pu sortir que d'une matiére préexistante.

Ibid.
Opinion sur l'origine des Animaux & des Plantes.

Leurs Savans ont une opinion assez particuliere sur l'origine des animaux & des plantes. Ils prétendent que les semences des uns & des autres ne se renouvellent point par la génération, mais qu'elles existent toutes depuis le commencement du monde ; qu'elles se trouvent dispersées & mêlées par tout ; qu'elles sont de véritables plantes, de véritables animaux, entiers & parfaits, mais si petits qu'on ne peut distinguer leurs parties ; qu'elles ne paroissent dans leur véritable forme, qu'au moment où elles commencent à se nourrir, à se développer, à s'étendre ; qu'ainsi les semences d'un pommier, d'un éléphant & d'un homme, sont un petit pommier, un petit éléphant & un petit

homme, entiers & parfaits, avec toutes leurs parties essentielles, & auxquels il ne manque que le développement pour les faire paroître tels qu'ils sont en effet.

Doctrine de l'Ame universelle.

Si l'on en croit Bernier, quelques Philosophes modernes ont introduit ou renouvellé dans l'Inde, la doctrine très-ancienne de l'Ame universelle. Ils prétendent « que l'Etre souverain, qu'ils nomment *Acher*, & qu'ils croyent immuable, a tiré de sa propre substance, non-seulement les Ames, mais tous les Etres matériels; qu'il a opéré cette production, non pas simplement en qualité de cause efficiente, mais comme cause physique & matérielle, comme une araignée, qui produit une toile, la tire de son propre corps, & la reprend quand elle veut; qu'ainsi la création n'est, à proprement parler, qu'une extraction & une extension que Dieu fait de sa propre substance, par des especes de rets qu'il tire de ses entrailles, comme la destruction n'est qu'une reprise de cette divine substance, & de ces mêmes rets. Ils concluent de-là qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos sens, & que ce monde n'est qu'une espece de songe

& d'illusion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu même; comme les nombres dix, vingt, cent, mille, &c. ne sont qu'une même unité répétée plusieurs fois. »

Les Indiens comptent quatre âges depuis la création du Monde. Ils appellent le premier l'âge d'or, & ils prétendent qu'il a duré dix-sept cens mille ans & plus. Brahma, qu'ils regardent comme leur premier ancêtre, naquit au commencement du second âge, dont la durée comprend douze cens dix-neuf mille ans. Ce fut sur la fin de cet âge que parurent les Rajas, qui succéderent à la génération du premier âge. Les hommes commencerent alors à dégénérer: le péché s'introduisit dans le monde, & la vie humaine, qui duroit quatre cens ans pendant l'âge d'or, fut bornée à l'étendue d'un siécle. Le troisiéme âge subsista pendant plus de huit millions d'années. Le quatriéme est celui qui court. Sa durée ne peut être longue, parce que l'iniquité des hommes étant arrivée à son dernier comble, il n'est pas à présumer que les Dieux laissent subsister long-tems une race si coupable.

Salmon, ubi suprà.

Les Indiens ont une infinité de Livres de Médecine, qui ne contiennent guère que des méthodes & des recettes, & dont le principal est écrit en vers. Ils croyent que la diete est le plus souverain de tous les remedes; qu'un malade, qui a la fievre, n'a pas besoin de nourriture, & qu'il est très-dangereux de lui donner des bouillons de viande, parce que rien ne se corrompt plus facilement dans son estomac; qu'on ne doit tirer du sang que dans une nécessité évidente, comme lorsqu'on craint un transport au cerveau, ou l'inflammation de quelque partie noble. Bernier observe par occasion, que les Médecins Mogols, qui suivent tous la pratique d'Avicenne & d'Averroès, saignent une ou deux fois dans les mêmes cas; & *ce n'est pas*, dit-il, *de ces petites saignées de nouvelle invention; ce sont de ces saignées copieuses des anciens, de dix-huit & vingt onces de sang, qui vont souvent jusqu'à la défaillance, mais qui ne manquent guère aussi d'étrangler.......... les maladies dans leur origine*. C'est un Médecin qui parle.

Médecine.

Bernier, Salmon, *ubi suprà*.

Ils n'ont aucune connoissance de

l'Anatomie, & ils ne sont pas même à portée d'en acquérir, à cause des préjugés de leur Religion, qui défend de tuer les animaux, & de toucher les corps morts.

Maladies les plus communes.

Leurs maladies les plus communes sont 1°. le *Mordechin*, espece de colique, qui regne sur la côte de Bengale, & dans d'autres quartiers de l'Inde. Ils la guérissent en appliquant sur la plante des pieds un fer brûlant. Ils employent le feu dans plusieurs autres maladies. 2°. Le *Sonipat*, genre de léthargie, qu'ils guérissent aussi par l'application des fers chauds, ou en insinuant dans les yeux du poivre pulvérisé, qu'on a fait bouillir dans le vinaigre. 3°. Le *Pilhai*, genre d'obstruction, pour lequel ils employent un remede particulier, qu'ils appellent *Joghis*, qui consiste à enfoncer dans les parties affligées une aiguille longue & déliée. C'est l'*Acupuncture* des Japonnois (1). 4°. La peste, qui fait de terribles ravages dans plusieurs quartiers de l'Inde méridionale, principalement depuis Surate jusqu'à la côte

(1) Voyez sa description, dans le Tome II de cette Histoire, page 252. de la premiere Edition.

de Malabar, & dans toute la longueur du Golphe de Bengale, jusqu'à la frontiere de Golkonde.

Leurs Médecins font un grand usage du souffre, du poivre, de l'encens, de la poudre de corne de cerf, de différentes huiles, & d'une infinité de racines. Ils prétendent guérir les fievres les plus invétérées avec de l'aconit, sorte de plante venimeuse, qu'ils infusent dans de l'urine de vache; la surdité, causée par une humeur froide, avec quelques gouttes de suc de limon injectées dans l'oreille; les morsures venimeuses, avec la pierre serpentine, ou avec le feu; les maux de tête, en faisant respirer une eau imprégnée de sel ammoniac & de chaux; les vertiges, avec des grains d'encens infusés dans du vin; les coliques ordinaires, avec une décoction de poivre & de fenouil, ou en appliquant sur le ventre un emplâtre d'ail & de gingembre, broyés ensemble. Dans les maladies désespérées on employe aussi les conjurations, les pactes, les caracteres magiques, & d'autres prétendus secrets; mais ces superstitions sont beaucoup moins communes dans l'Indostan, que dans les païs situés au-delà du Gange.

Astronomie. Ils n'entendent rien à la Géométrie, à l'Algebre, ni aux autres parties ſpéculatives de Mathématiques ; mais ils ont quelques méthodes paſſables pour la ſupputation des nombres, & pour les calculs Aſtronomiques. Ils annoncent les Eclipſes avec aſſez de juſteſſe. Du reſte ces foibles lumieres ſont offuſquées par les préjugés de la barbarie & de la ſuperſtition. Par exemple, ils attribuent les Eclipſes à la fureur d'un Dragon, qui ſaiſit la Lune & le Soleil, & qui infecte ces Aſtres de ſon venin. Ils ſoutiennent que la Lune brille de ſa propre lumiere ; qu'elle eſt plus de cinquante mille lieues au-deſſus du Soleil ; qu'il y a au milieu de la terre une montagne pyramidale, haute de pluſieurs mille lieues, derriere laquelle le Soleil ſe cache, lorſque la nuit arrive, & d'où il revient, lorſque le jour paroît ; que la terre eſt plate ; que ſa forme eſt triangulaire ; qu'elle a ſept étages, dont chacun eſt entouré d'une mer, & renferme diverſes perfections, juſqu'au ſeptiéme qui les contient toutes.

Théologie. Bernier eut l'occaſion de s'inſtruire de pluſieurs articles particuliers de la Théologie Indienne, dans les entretiens qu'il eut avec les *Pendet*, ou Doc-

teurs du païs. Il les questionna plusieurs fois sur la nature de leurs Idoles, & sur les hommages qu'ils rendoient à ces étranges Divinités, témoignant qu'il étoit extrêmement surpris d'un tel culte, qui lui paroissoit indigne de leurs lumieres & de leur Philosophie. Ils lui dirent qu'ils reconnoissoient trois sortes de *Deutas*, ou de Génies, dont les uns étoient bons, les autres mauvais, & les autres indifférens, c'est-à-dire, ni bons ni mauvais; que les Théologiens étoient partagés sur la nature de ces intelligences; que les uns les croyoient une portion de la Divinité; que d'autres les regardoient comme des Dieux; que quelques-uns soutenoient qu'elles étoient formées de feu; que les autres les croyoient de lumiere; que plusieurs les tenoient pour incorruptibles.

Nature des Deutas.

Quant aux honneurs qu'on rendoit aux Idoles, les *Pendet* lui dirent qu'ils ne croyoient pas que ces statues fussent ou Brahma lui-même, ou quelqu'autre Dieu; qu'ils ne les regardoient que comme les images & les représentations de ces sublimes intelligences, & qu'ils les honoroient sous ce rapport. *Nous les plaçons dans nos Temples*, ajouterent-ils, *parce qu'il faut offrir à*

Véritable objet du culte des Indiens.

la piété des hommes quelque objet sensible. Quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au reste nous reconnoissons que DIEU *est le seul maître absolu, le seul Tout-puissant.*

L'Auteur que je viens de citer, en nous présentant sous ce point de vûe la Religion Indienne, fait en quelque sorte l'Apologie de ses Sectateurs; & quand on compare son récit avec celui de la plûpart de nos Voyageurs, on est tenté de croire que ces derniers nous en imposent, lorsqu'ils nous représentent les Indiens comme un peuple livré à la plus grossiere idolâtrie. Il est certain que dans cette matiere il faut se défier des préventions ordinaires de nos Ecrivains, & sur-tout des déclamations passionnées de certains Missionnaires.

Ce qu'il faut penser du culte qu'on rend ici aux Animaux.

Appliquons les mêmes observations au culte apparent que les Indiens rendent aux animaux, & à d'autres Idoles monstrueuses qu'ils placent dans leurs Temples. Ce culte, examiné avec quelqu'attention, & rapproché des principes de la Théologie Baniane, n'est pas aussi grossier ni aussi absurde qu'on se l'imagine d'abord. J'explique ma pen-

ſte. La Religion Indienne enſeigne la Métempſycoſe, ou la tranſmigration des ames humaines dans différens corps; Dogme accrédité dans cette partie du monde depuis trois mille ans, adopté par quelques Philoſophes de la Grece; & porté juſqu'en Italie par le célèbre Pythagore. Les Banians ſe perſuadent que leurs Deutas, ſoit pour purifier leur vertu, ſoit dans la vûe de ſe rendre utiles à l'eſpece humaine, ont paru ſur la terre ſous diverſes figures d'hommes & d'animaux, & qu'ils ont été tantôt ſerpens, tantôt éléphans, quelquefois lions, bœufs, ou pourceaux, &c. Ils croyent que Viſnum lui-même, le premier & le plus puiſſant de leurs Dieux, s'eſt communiqué aux hommes par une voye ſemblable, & qu'invifible & ſpirituel de ſa nature, il s'eſt montré dans le monde ſous pluſieurs formes matérielles & ſenſibles. On place ces mêmes figures dans les Temples, pour apprendre au Peuple l'Hiſtoire de ſa Religion, pour échauffer ſon zele & ſa reconnoiſſance envers les Dieux. Ce n'eſt point le ſerpent ni l'éléphant qu'on adore, mais le grand Viſnum, qui, pour inſtruire les hom-

mes & les rendre meilleurs, a daigné se faire éléphant & ſerpent.

Il en eſt de même de quelques autres repréſentations, qui nous paroiſſent bizarres, monſtrueuſes, effrayantes. Telle Idole offre l'aſſemblage étrange de pluſieurs animaux, une tête de bœuf, le corps d'un lion, & la queue d'un ſerpent. Telle autre a une tête d'animal ſur un corps humain. On en voit qui ont quinze ou vingt têtes, & trente ou quarante bras. Il ne faut pas croire que les Indiens éclairés adorent de tels monſtres. La plûpart de ces prétendues Idoles ſont des emblêmes, ou des repréſentations hiéroglyphiques, qui ſervent de voile à quelques vérités morales, ou à quelques dogmes Théologiques. C'eſt ainſi qu'on repréſente ſouvent le Dieu Brahma avec quatre têtes, parce qu'on croit qu'il publia la Loi du Viſnum, diſtribuée en quatre Livres. Quelques Bramines voulant donner à un Européen une haute idée de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu, lui dirent que Viſnum avoit mille yeux, mille mains & mille pieds.

Salmon.

Beths, ou Livres ſacrés.

Les *Beths*, comme on l'a déja remarqué, ſont une eſpece de Bible In-

dienne, distribuée en quatre Livres. On les nomme Beths, c'est-à-dire, Sciences, parce qu'on prétend qu'ils renferment toute espece de connoissances. Le premier s'appelle *Atherbabed*, le second *Zagerbed*, le troisiéme *Rekbed*, & le quatriéme *Samabed*. Salmon réduit aux Articles suivans le précis de leurs Dogmes Théologiques.

Leur Doctrine.

I. Il y a un Dieu éternel, infini, souverainement parfait.

II. Ce Dieu a créé trois Etres très-parfaits. Il a donné au premier le pouvoir de créer, au second le pouvoir de conserver, au troisiéme le pouvoir de détruire.

III. Brahma, en vertu de la puissance qu'il a reçue de Dieu, a créé ce monde visible, & plusieurs autres, au nombre de quatorze.

IV. Avant cette vie chacun en a mené une autre, & le bien ou le mal qu'il ressent est la récompense ou la punition de la maniere dont il s'est conduit dans la vie précédente.

V. On obtient le pardon de ses péchés en visitant les Pagodes situées à l'embouchure du Gange, & l'eau de ce fleuve a la vertu de purifier l'ame de toutes ses souillures.

VI. Il est défendu de tuer, de mentir, de voler, de faire tort à son prochain.

Bernier, ibid.

La Loi des Beths commande encore à ses Sectateurs de s'abstenir de la chair des animaux & des liqueurs fortes; d'aimer les pauvres; de faire la priere trois fois le jour, le matin, à midi, & le soir; de se laver trois fois, ou du moins une, avant de prendre aucune nourriture, & dans une eau courante plutôt que dans une eau tranquille.

Combien la politique a influé dans quelques dogmes Indiens.

Bernier paroît persuadé que les Législateurs Indiens, en ordonnant au Peuple ces fréquentes ablutions, ont eu principalement en vûe de lui faire prendre une habitude très-utile à la santé. Il attribue aussi à des considérations politiques la Loi qui prescrit aux Banians un si grand respect pour les vaches. C'est un point capital de la Théologie Indienne, qui enseigne que tous les hommes, au sortir de cette vie, doivent traverser un grand fleuve en se tenant à la queue d'un de ces animaux. Bernier croît que les Législateurs ont peut-être pris la premiere idée de ce dernier dogme dans une coutume qui se pratique en Egypte, où les bergers, qui traversent le Nil avec leurs troupeaux,

ſe tiennent à la queue d'un buffle ou d'un bœuf. Quant à l'eſprit de cette Loi, il paroît que ſes inſtituteurs n'ont eu d'autre vûe que de veiller à la conſervation d'un animal très-utile au païs. L'Auteur obſerve qu'il n'en eſt pas de l'Inde comme de l'Europe; que la terre, deſſéchée pendant huit mois de l'année par un Soleil brûlant, n'y ſauroit nourrir une grande quantité de beſtiaux, & que s'il s'en tuoit ici la moitié de ce qui ſe tue en France & en Angleterre, l'Indoſtan en feroit bientôt dépourvu. Il ajoute que les Bramines firent valoir cette conſidération ſous les regnes de Jehan-Guir & d'Aurengzeb, pour obtenir qu'on défendît pendant un certain tems le maſſacre des bœufs & des buffles. Ils repréſenterent que les Laboureurs ſe plaignoient de la diſette des beſtiaux, & que ſi l'on n'arrêtoit ces meurtres, il faudroit bientôt renoncer à la culture des terres.



ARTICLE IV.

Des Bramines & des Fakirs.

Bramines. LA plûpart de nos Voyageurs donnent en général le nom de *Bramines*, ou *Brahemers*, à tous les Prêtres Idolâtres & de l'Indoſtan, de quelque Secte qu'ils ſoient ; mais ce nom ne convient proprement qu'aux Prêtres Banians, qui deſſervent les Pagodes du Dieu *Brahma*, & qu'on doit regarder comme les ſucceſſeurs des anciens *Bracmanes*. Ces Bramines ſont infiniment reſpectés dans le païs, ſoit à cauſe de l'ancienneté de leur caſte, ſoit par le crédit qu'ils ont dans toutes les Cours idolâtres. Pluſieurs ſe croyent deſcendus de race royale, & il eſt certain que leur Tribu a donné des Princes à quelques peuples de l'Inde. On les diſtingue des autres Banians à trois filets de petite ficelle, qu'ils portent en écharpe ſur la peau, depuis l'épaule juſqu'aux reins, & qu'ils n'ôtent jamais, tant ils ſont jaloux de cette marque de leur profeſſion. Ceux de Bengale paſſent dans leurs bras une grande robe de toile, lorſqu'ils ſortent de leurs maiſons

maiſons. Dans la plûpart des autres quartiers, les Bramines ſont nuds juſqu'à la ceinture, qu'ils couvrent d'un morceau d'étoffe, qui deſcend juſqu'aux pieds, en forme de jupon. Leur tête eſt couverte d'une toile fine, qui fait quatre ou cinq tours, & qui enveloppe leurs cheveux, qu'ils ne coupent jamais. Leurs oreilles longues & pendantes ſont ornées d'anneaux & d'autres bijoux.

Fakirs Indiens.

Les *Fakirs* ſont des Moines Indiens, qui font profeſſion de mépriſer les biens & les plaiſirs de la vie. Ils ne poſſédent rien en propre. Les uns vivent en communauté, ſous la diſcipline d'un Supérieur, auquel ils font vœu d'obéir. D'autres vivent ſeuls, dans les bois ou dans quelques maſures, où ils ſe nourriſſent de racines & de fruits ſauvages. Ils ſe croyent heureux lorſqu'ils peuvent mêler à ces alimens de la bouze de vache qu'ils regardent comme une choſe ſacrée. La plûpart ſont nuds, à l'exception des parties naturelles. Ils renoncent au commerce des femmes, & ils ſe font même un ſcrupule de les toucher. Ils n'exercent aucun métier. Ces Moines contemplatifs paſſent leur vie à prier, à méditer,

à mortifier leur corps. Ils font profession de ne rien demander; mais ils reçoivent ce qu'on leur offre, & le peuple s'empresse toujours de pourvoir à leurs besoins. Ils laissent croître à une longueur démesurée leurs cheveux & leur barbe, qu'ils ne peignent jamais, & ils paroissent couverts de poil comme des bêtes.

Leur austérité.

Ce qu'on raconte de leur austérité est presque incroyable. Les uns couchent nuit & jour sur la cendre, ou se veutrent dans la boue & dans les plus sales immondices, ne craignant pas de se montrer en cet état à la porte des Temples, & dans d'autres lieux publics. On en voit qui se font une cruelle habitude de tenir les deux bras élevés & tendus perpétuellement au-dessus de la tête, en joignant les mains. L'effet de cette tension violente est de faire perdre aux nerfs leur souplesse & leur ressort, & d'ôter aux bras la faculté de se baisser pour prendre la moindre chose. De jeunes novices sont chargés de servir ces Fakirs impotens, & s'acquittent de ce devoir avec un grand respect. Quelques-uns font vœu de se tenir sept ou huit jours debout sur leurs jambes, qui enflent extraordinaire-

Bernier, Salmon, *ubi suprà.*

ment; ils s'appuyent ſeulement quelques heures de la nuit ſur une corde tendue. D'autres ont toujours les yeux tournés vers le ciel, ſans les abbaiſſer ſur la terre, objet indigne de leurs regards. Pluſieurs entreprennent de longs pélerinages, chargés de groſſes chaînes de fer, ſemblables à celles qu'on met aux pieds des éléphans. D'autres abſolument nuds, ou n'ayant qu'une peau de tigre ſur l'épaule, avec une maſſue à la main, courent le païs comme des inſenſés, & traverſent effrontément les villes & les bourgades. Bernier vit à Dehli un fameux Fakir, qui alloit ainſi nud par les rues, malgré les défenſes réitérées de l'Empereur Aureng-zeb, qui lui fit à la fin trancher la tête, n'ayant pu obtenir, ni par promeſſes ni par menaces, qu'il ſe couvrît au moins la ceinture d'un morceau de toile.

Fakirs Mahométans.

Les Mogols & les autres Mahométans, établis dans l'Inde, ont auſſi leurs Fakirs ou Dervis. Ces Moines Muſulmans menent une vie errante, comme les Hermites Banians, & ne ſubſiſtent que des libéralités qu'on leur fait. Tavernier en rencontra un jour une bande nombreuſe. Leur Supérieur avoit été grand Ecuyer de

Tavernier, Tome IX de ſes Voyages.

Jehan-Guir, S'étant dégoûté du monde, parce que son petit-fils avoit été étranglé par l'ordre de l'Empereur, il avoit embrassé ce genre de vie. On voyoit dans la même troupe quatre autres Seigneurs, qui avoient exercé des emplois considérables à la Cour. Leur habillement, ainsi que celui du Supérieur, consistoit dans une piéce de toile de trois ou quatre aunes, dont ils se couvroient les reins & les cuisses. Ils avoient sur les épaules une peau de tigre, attachée sous le menton. Les autres Fakirs avoient pour ceinture une simple corde, avec un petit morceau d'étoffe, pour servir de voile à la pudeur. Leurs cheveux étoient relevés en tresse autour de la tête, & formoient une espéce de turban. Ils étoient tous armés, les uns d'arcs & de fléches, les autres de mousquets ou de demi-piques. Quelques-uns avoient autour du cou un cercle de fer, large & tranchant, que l'Auteur compare au tour d'un bassin, dont on auroit ôté le fond. Les Mogols en passent huit ou dix autour du cou, & les lancent avec beaucoup de force & d'adresse. Chacun de ces Hermites guerriers avoit aussi une espéce de petit cor-de-chasse, dont il

ſonnoit lorſque la troupe approchoit de quelque ville ou de quelque bourgade.

Ces Dervis ayant choiſi un terrain pour camper, commencerent par arroſer la place de quantité d'eau, & la racletent ſoigneuſement avec une petite truelle. C'eſt un inſtrument que les Indiens portent toujours dans leurs voyages. Ils s'en ſervent, non-ſeulement pour nettoyer la terre, dans les lieux où ils veulent s'arrêter, mais pour ramaſſer la pouſſiere en monceau, afin d'être couchés plus mollement. Leur uſage, pendant leurs longs pélerinages, eſt d'envoyer quêter dans tous les lieux habités. Les vivres qu'on leur donne ſe diſtribuent avec égalité dans toute la troupe. Ce qu'ils ont de trop eſt abandonné aux pauvres, & jamais ils ne réſervent rien pour le lendemain.

Ils font vœu d'une pauvreté abſolue; mais on les accuſe d'être peu fideles à cet engagement. Aurengzeb, qui fut Viceroi de Decan avant que d'être Empereur, apprit que les Fakirs de ſon Gouvernement mettoient tout le païs à contribution, & cachoient ſous de mauvais haillons beaucoup d'or & Salmon.

de diamans. Il les assembla un jour dans la Capitale, sous prétexte de leur donner un grand festin. Quand on fut sorti de table, il fit apporter autant de robes qu'il y avoit de convives, & les présenta aux Dervis, disant qu'il étoit bien juste que des hommes, consacrés si particulierement au service du grand Prophéte, fussent au moins vêtus d'une maniere décente. Les Fakirs, qui avoient caché beaucoup de pierres fines & de piéces d'or dans les plis & dans les coutures de leurs mauvais vêtemens, alléguerent plusieurs prétextes pour ne point accepter les robes qu'on leur offroit. Mais le Viceroi ayant exigé qu'ils se dépouillassent, il fallut obéir, & l'hypocrisie de ces Cénobites avares fut démasquée.

ARTICLE V.

Pagodes, Idoles, Pélerinages, Charités singulieres.

Forme des Pagodes.

LES Pagodes un peu distinguées ont assez généralement la forme d'une croix, dont les quatre branches sont égales. Au milieu s'éleve une tour assez haute, à plusieurs pans, qui finit

en pointe, & quelquefois chaque branche est terminée par un semblable édifice. Les différens étages de ces tours offrent des balcons saillans. Les dehors & les dedans sont ornés de figures en relief, qui représentent communément des animaux. Au milieu de la Pagode est un Autel, en forme de table, de sept à huit pieds de long, sur cinq ou six de largeur. On y monte par des dégrés, sur lesquels on étend de riches tapis. L'Autel, qui est aussi couvert magnifiquement, répond à la principale porte du Temple, de maniere que les femmes & les filles, & les gens d'une certaine Tribu, qui n'ont pas la liberté d'entrer dans la Pagode, le voyent en face, avec toutes les Idoles qu'il soutient. Devant la porte est une espéce de vestibule ou de porche, soutenu par des piliers. C'est-là que se tient un des principaux Bramines, assis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé une matiere jaune. Tous les Banians viennent se prosterner à ses pieds, & reçoivent l'empreinte de cette eau sacrée sur le front, sur le nez, sur les bras & sur l'estomac. Quelques Sectes particulie-

res ont des onctions de différentes couleurs.

Les Temples s'ouvrent de grand matin, un peu avant le lever du Soleil, & les galeries qui les précedent sont toujours remplies d'un grand nombre d'adorateurs. Deux Bramines arrivent, font sonner trois fois une cloche, qu'ils tiennent dans leur main, & frappent avec un petit maillet contre la porte, qui s'ouvre à ce signal. Tous les Banians entrent alors, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens, ayant à la main une queue de paon, ou quelqu'autre éventail, pour écarter du Sanctuaire les mouches & les autres insectes.

Les Pagodes des grandes villes sont ordinairement bâties de pierre ou de brique. On en voit plusieurs qui peuvent passer pour des édifices très-somptueux, & qui sont décorées magnifiquement. Elles ont quelquefois trois ou quatre portes; mais on n'y voit point de fenêtres. Les Temples des petites villes & des bourgades n'ont qu'une porte. J'ai parlé ailleurs de la pauvreté de ces édifices, plus semblables à des fours, qu'à des lieux consacrés à l'exercice de la Religion. Leur

nombre est presque infini dans l'Inde.

Les Idoles offrent une variété confuse de représentations de toute espéce. Les Autels de toutes les Pagodes en sont chargés. Nous ne parlerons ici que de celles qui ont une forme humaine. Les unes sont entierement nues; d'autres ne montrent que la tête & le cou: le reste est couvert d'une longue robe, qui s'élargit par dégrés vers le bas. Plusieurs ont autour du cou une chaîne d'ambre ou de corail, & quelquefois d'or, de perles & de diamans. Il y en a d'une grandeur démesurée, & qui sont aussi hautes que le Temple même où elles résident. D'autres n'ont qu'un ou deux pieds de hauteur. La plûpart sont assises les jambes en croix, à la maniere du païs. Le marbre & la brique sont la matiere la plus ordinaire de ces statues: en en voit quelques-unes d'argent & d'or massif, avec des yeux de diamant, & un riche dais sur la tête, soutenu de piliers d'or ou d'argent.

Les dévotions des Indiens dans leurs Temples consistent dans des chants & des danses en l'honneur des Dieux; dans des sacrifices de riz, de farine, d'huile, de laitage, & d'autres offran-

des, dont les Prêtres font leur profit; dans le ſoin d'orner les Autels, de laver les Idoles, de chaſſer les mouches de leur viſage avec de grands éventails, de leur offrir de l'encens & des prieres. Une de leurs pratiques religieuſes eſt de jetter à un Prêtre des piéces de toile, des guirlandes de fruits & de fleurs, des chaînes d'ambre, de corail, ou d'autres grains, qui leur ſervent de chapelets pour dire leurs prieres. Le Prêtre fait toucher toutes ces choſes à l'Idole qu'ils lui déſignent, & les rend à ceux qui les ont préſentées.

Pélerinages.

Leurs pélerinages ſont remarquables par la longueur des courſes, par la multitude des voyageurs, par la modeſtie qui régne dans ces pieuſes caravanes. Leur terme ordinaire eſt quelque Pagode ſituée vers la ſource du Gange. Il n'eſt pas rare de rencontrer dans les grandes routes des proceſſions de quatre ou cinq mille Pélerins, qui entreprennent un voyage de pluſieurs mois. Ils menent avec eux un grand nombre d'Idoles, portées ſur des Palekis ornés de brocard ou de velours à franges d'or. Chaque voiture eſt environnée de pluſieurs hommes, dont les uns la ſoutiennent ſur leurs épaules,

Tavernier, Tome II.

tandis que les autres portent de grands parasols, garnis de sonnettes d'or & d'argent, pour garantir l'Idole des ardeurs du Soleil, ou chassent les mouches de son visage avec des éventails de quatre ou cinq pieds de diametre, composés de plumes d'autruches & de paons, dont le manche, long de cinq ou six pieds, est couvert de plaques d'argent. Dans tous les lieux où passent ces caravanes le peuple s'empresse de les assister. Les uns apportent du feu pour allumer les pipes des Pélerins, & leur donnent du tabac s'ils en manquent. D'autres leur présentent du riz cuit, du kicheri, & de l'eau de féves. On assure que cette boisson est beaucoup plus saine que l'eau commune, & que les personnes les plus échauffées en peuvent boire sans aucune crainte de pleurésie. Au reste ces sortes de charités sont très-communes dans toute l'Inde, & se pratiquent assez généralement envers les voyageurs, de quelque Religion qu'ils soient. Quantité de femmes se consacrent par état à ce pieux devoir, & passent leur vie sur les grands chemins, pour soulager toutes les personnes qui ont besoin d'assistance.

Charités des Indiens envers les Voyageurs.

ARTICLE VI.

Mariages, Funérailles, Usages dans les repas. Portrait du peuple Indien.

Formalités des Mariages.

Salmon.

LE consentement réciproque des parties n'est pas ici une condition essentielle des mariages. Les peres disposent à cet égard du sort de leurs enfans, & s'assurent de bonne heure de leur obéissance en les fiançant dès l'âge de trois ou quatre ans. Tous les avantages de cette union sont du côté du mari. Il a une autorité absolue sur sa femme ; il peut la répudier, ou la réduire au rang de ses esclaves.

Les Indiens ne se marient jamais qu'avec des personnes de leur secte, de leur tribu, & d'une condition à peu près égale à la leur. Les Rajas seuls dérogent quelquefois à cet ancien usage, & ne font pas difficulté de donner leurs filles au Grand-Mogol, aux Omras, & aux Vicerois Mahométans. Quelques femmes galantes se livrent aussi sans scrupule aux Etrangers, de quelque Religion qu'ils soient : mais elles cachent soigneusement ces intrigues, pour ne pas encourir la censure

de leurs Prêtres, qui leur font un crime de toucher ſeulement l'habit d'un More ou d'un Chrétien.

Les mariages des perſonnes riches ſe célèbrent avec beaucoup d'appareil. Les époux, vêtus magnifiquement, & portés dans des palekis ſéparés, parcourent les principaux quartiers de la ville. Leurs carroſſes ſont précédés de Muſiciens, & environnés d'une foule d'eſclaves, qui portent des paraſols, des éventails, & de longs bâtons qui ſoutiennent des banderolles. Les parens & les amis ferment le cortége. Après pluſieurs jours de promenades, de feſtins, & de réjouiſſances, on ſe rend à la maiſon de la mariée, où la cérémonie ſe termine. On fait aſſeoir les deux époux vis-à-vis l'un de l'autre: ils ſe donnent la main: un Bramine leur couvre la tête avec des feuilles de palmier, ou avec un voile; récite ſur eux quelques prieres, & met le dernier ſceau à leur union en jettant ſur eux une eau parfumée, dont la teinture eſt jaune. Tous les aſſiſtans reçoivent la même onction ſur leurs habits, qui en ſont abſolument trempés.

Modeſtie des Dames Indiennes.

Les femmes ſont ici d'une grande

modestie, & menent une vie fort retirée. Celles du peuple sortent le matin & le soir, pour aller chercher l'eau dont elles se servent dans leurs ablutions. Hors de ces occasions on ne les rencontre point dans les lieux publics. Les femmes de qualité ne sortent jamais.

Maniere d'élever les enfans.

Quoique la stérilité soit regardée dans toute l'Inde comme un état très-humiliant, les femmes qui accouchent ne laissent pas de passer pour immondes pendant quarante jours; & personne, à la réserve des sages-femmes, n'ose les toucher. On n'enveloppe point les enfans dans des langes; & ce qui justifie cette conduite, c'est que les Indiens ont en général la taille plus libre & plus dégagée que la plûpart des Européens. Rien n'est plus rare que de trouver ici des corps estropiés ou difformes. Les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans, & les couchent sur des nattes, ou dans des berceaux de canne, suspendus au plafond de leur chambre. On les laisse nuds jusqu'à l'âge de sept ans. Leur couleur en venant au monde tire sur le rouge, & au bout de quelques années ils deviennent tout-à-fait noirs. On leur donne un nom dix jours

après leur naissance. Douze jeunes garçons, choisis autant qu'il se peut dans la famille des mariés, tiennent dans leurs mains un grand drap, dans lequel un Bramine jette quelques poignées de riz. On couche l'enfant sur ces grains, & c'est alors que la sœur du pere, ou, à son défaut, le pere & la mere lui donnent un nom. Un ou deux mois après on le porte au Temple pour le faire initier dans la Religion Baniane. Un Bramine fait cette cérémonie, qui consiste à jetter sur la tête de l'enfant une poudre odoriférante, composée de bois de sandal, de camfre, de girofle, & de quelques autres plantes aromatiques.

Usages dans les funérailles.

Il paroît que l'usage laisse indifféremment aux Indiens la liberté de brûler leurs morts, de les jetter dans l'eau, ou de les ensevelir dans la terre. Cependant ils préférent les deux premiers genres de sépulture, parce qu'ils croyent que le feu & l'eau sont plus propres à purifier l'ame. Ceux qui habitent dans le voisinagne du Gange n'ont point d'autre tombeau que les eaux de ce fleuve, dont la sainteté est révérée dans toute l'Inde. On leur met

Salmon.

des poids aux pieds & au cou, afin que leurs corps ne ſurnagent point. Preſque partout les enfans ſont enterrés dans une foſſe, ſans aucune cérémonie. On en uſe de même à l'égard des pauvres, des peſtiférés, & de ceux qui meurent d'une maniere violente. Ils ſont enſevelis les jambes croiſées, dans la poſture où ils s'aſſeyent ordinairement. Dans les lieux éloignés du Gange l'uſage le plus ordinaire eſt de brûler les morts, dans le voiſinage d'une riviere, d'un étang, ou d'une citerne, où leurs cendres ſont enſuite jettées. Si c'eſt une perſonne de diſtinction, on la couvre de ſes plus beaux vêtemens, après avoir lavé & embaumé ſon corps. Le bucher eſt composé de bois odoriférans & précieux, auxquels on ajoute quelques parfums.

Femmes qui ſe brûlent ſur le bucher de leurs maris.

La Loi barbare, qui forçoit autrefois les femmes de ſe brûler ſur le bucher de leurs maris, a été abolie dans preſque tous les quartiers de l'Inde. Mais celles qui veulent ſe ſacrifier volontairement obtiennent quelquefois cette permiſſion. On aſſure que ce cruel uſage ſubſiſte dans toute ſa force dans le Royaume de Canara, ſur les

confins du Malabar, & qu'une femme de cette contrée qui ose survivre à son mari est deshonorée pour jamais. On place le bucher dans une fosse large & profonde. Une grosse piéce de bois est suspendue vers le bord à un cable qui la retient. La femme, qui doit s'immoler, s'avance vers le bucher, prend congé de ses amis & de ses parens, auxquels elle distribue ses bracelets & ses bagues, fait trois ou quatre fois le tour de la fosse, chantant & dansant au son des hautbois & des tambours, & se jette enfin au milieu des flammes. On lâche alors la corde qui soutient la piéce de bois dont j'ai parlé, & le poids de cette machine précipite la femme au fond du brasier.

Plusieurs de nos Voyageurs ont été témoins de ces horribles spectacles. Mandeslo vit brûler à Cambaye une jeune veuve, dont le mari avoit été tué à la guerre. Comme l'Empereur & ses Officiers n'épargnent rien pour abolir une coutume si barbare, on résista longtems aux désirs de cette femme; mais le Gouverneur voyant qu'elle redoubloit ses instances, & que rien n'étoit capable d'ébranler son courage, lui permit enfin de se sacrifier. » Mandeslo

Mandeslo; *ubi suprà.*

la vit arriver au lieu de ſon ſupplice avec tant de conſtance & de gayeté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hébété les ſens avec une doſe extraordinaire d'opium. Son cortége formoit une longue proceſſion, qui étoit précédée de la muſique du païs, c'eſt-à-dire, de hautbois & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient devant la victime, qui étoit parée de ſes plus beaux habits. Ses bras, ſes mains, & ſes jambes étoient chargés de bracelets, de bagues & de carcans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche. Le bucher qui l'attendoit ſur la rive étoit de bois de cocotier, mêlé de ſandal & de canelle. Auſſi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens pour le conſidérer. Ses regards témoignoient plus de mépris que d'émotion. En prenant congé de ſes parens & de ſes amis, elle leur diſtribua ſes bracelets & ſes bagues, & jetta un de ces bijoux à Mandeſlo, qui étoit à cheval auprès d'elle avec deux Marchands Anglois..... Lorſqu'elle fut montée ſur le bucher, on y mit le feu. Elle ſe verſa ſur la tête un vaſe d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris auſſi-tôt, elle fut étouffée

en un instant, sans qu'on lui entendît faire aucune plainte. Il est vrai que les cris de l'assemblée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle auroit eu le tems d'en pousser dans le feu qui l'étouffa comme un éclair. »

Origine de cette coutume.

On attribue l'origine de cet usage à la détestable coutume qu'avoient autrefois les femmes d'empoisonner leurs maris, pour se livrer plus librement à la débauche. Ce désordre s'étant répandu dans toutes les conditions, les Magistrats, pour couper le mal dans sa racine, ordonnerent que toutes les femmes qui survivroient à leurs époux seroient brûlées avec eux sur le même bucher. La Religion vint au secours de la politique, & persuada à ces malheureuses victimes, que les Dieux leur tiendroient compte de ce sacrifice, & qu'elles jouiroient dans l'autre vie d'un bonheur sept fois plus grand que celui qu'elles avoient goûté sur la terre. On éleve aujourd'hui les jeunes femmes dans les mêmes idées, afin de leur inspirer de bonne heure un tendre attachement pour leurs époux ; & il n'est pas étonnant qu'un tel préjugé, inspiré dès l'enfance, accrédité par les Prêtres, soutenu de tems en tems par

Artifices dont on se sert pour la perpétuer.

d'illuſtres exemples, ait aſſez de force pour déterminer pluſieurs veuves à ces ſacrifices volontaires. On a ſoin de fortifier leur courage en leur faiſant avaler de l'opium, ou d'autres breuvages qui engourdiſſent les ſens. Si une femme témoigne quelque foibleſſe aux approches du bucher, les Bramines qui l'environnent la forcent de conſommer le ſacrifice, & empêchent par leurs cris confus que ſes plaintes ne pénétrent juſqu'aux oreilles des aſſiſtans. Il eſt certain que les Prêtres n'épargnent rien pour procurer au peuple ces édifians Spectacles, & qu'ils ſouffrent fort impatiemment que les Mores entreprennent de proſcrire cet uſage dans tous les païs de leur domination. Dans le tems que Methold & d'autres Voyageurs Anglois étoient à Golkonde, ils apprirent qu'une femme, âgée de vingt ans, devoit ſe brûler ſur le bucher de ſon mari, aux environs de la capitale. Ils monterent auſſi-tôt à cheval, pour ſe rendre en diligence au lieu du ſupplice. Les Bramines, appercevant de loin ces cavaliers, qui accouroient à toute bride, s'imaginerent que le Gouverneur les envoyoit pour empêcher la jeune veuve de ſe ſacrifier.

Methold, dans l'Hiſt. des Voyages, Tome IX.

Ils presserent le dénouement de cette triste scène, & la victime étoit ensevelie dans les flammes lorsque les Anglois arriverent. Un Bramine s'approcha en leur présence de la fosse, appella la femme par son nom, dit aux spectateurs qu'elle lui avoit répondu, & qu'elle avoit témoigné être très-contente de son sort. On jetta beaucoup de terre sur la fosse, & toute l'assemblée donna des marques d'une joye sensible. Un jour que le Magistrat de la police étoit chez le même Methold, la femme d'un Orfévre vint lui demander la permission de se brûler. Il répondit qu'il examineroit sa demande, & lui fit entrevoir qu'il auroit beaucoup de peine à y consentir, lui offrant au reste de prendre soin d'elle, & lui suggérant plusieurs raisons pour lui ôter cette funeste pensée. Mais l'Indienne rejetta ses offres, en disant que s'il lui refusoit la permission d'expirer sur un bucher, elle trouveroit aisément d'autres genres de mort, En effet elle se pendit quelques jours après,

Le deuil des veuves consiste à se faire couper les cheveux, à renoncer au monde, & à passer leur vie dans une affreuse solitude. Plusieurs fem-

mes, pour se délivrer de cette contrainte, prennent la fuite. Si elles ne trouvent point des maris dans leur secte, elles se font Mahométanes ou Chrétiennes, ou elles embrassent la profession de Baladines, pour se livrer avec plus d'impunité à une vie licentieuse.

Le deuil des hommes est moins austère. Il consiste à porter pendant quelque tems des habits d'une toile grossiere, qu'ils se déchirent eux-mêmes sur le corps. Ils ne font couper leurs cheveux que lorsqu'ils perdent leur pere ou leur Raja. Ils visitent souvent les lieux où l'on a brûlé leurs morts, & ils y portent du riz, des noix de cocos, & d'autres alimens, pour servir de nourriture à l'ame des défunts. Les Indiens avoient autrefois coutume d'ensevelir dans un lieu particulier les os que la flamme n'avoit pas consumés, & de jetter dans la même fosse quantité de piéces d'or & d'argent: mais cet usage a cessé, depuis qu'on s'est apperçu que les Chrétiens & les Mores exhumoient ces os, pour s'emparer des richesses qu'ils trouvoient dans les fosses.

Usages dans les repas.

Les Indiens prennent leur premier repas le matin, & l'autre le soir. Ils ne mangent point à midi, à cause de la

chaleur exceſſive qui régne alors. Ce tems eſt conſacré au ſommeil. Les Banians, qui s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie, & de ce qui peut la donner, juſqu'à ſe priver de l'uſage des œufs, ne vivent que de riz, de racines, d'herbes & de fruits. Les Indiens des autres Sectes mangent de la chair de toutes ſortes d'animaux, ſi l'on excepte le bœuf, la vache, & quelques oiſeaux qui paſſent pour ſacrés. Le *Pileau* eſt le ragoût dont ils font le plus de cas. C'eſt du riz bouilli, cuit à un dégré médiocre, & dont tous les grains ſe détachent facilement. On l'aſſaiſonne de diverſes épices, & l'on met deſſus une volaille bouillie. Ce mets n'eſt pas moins eſtimé des Mogols, & fait auſſi les délices des Perſans & des Turcs. Le *Cabob* eſt un autre ragoût Indien, compoſé de bœuf & de mouton, que l'on coupe en pluſieurs morceaux, ſur leſquels on jette du ſel & du poivre, & qu'on trempe dans de l'huile où l'on a broyé de l'ail. On les fait enſuite rôtir à la broche, en y ajoutant quelques herbes, trempées auſſi dans de l'huile mêlée d'ail.

Ovington, Salmon, Dellon.

Ragoûts Indiens.

Le peuple fait un grand uſage du riz cuit à l'eau. On le ſert preſque ſec,

& on l'assaisonne à table avec un coulis de poisson ou de viande. On y joint d'autres mêlanges, tels que le *Soy*, le *Bamboes*, l'*Achar*, le *Mango*, &c, qui sont des plantes & des racines confites dans le sel. On met quelquefois autour du plat de petits morceaux de viande, taillés en dés. Le saffran, qu'ils appellent *Kurkuma*, entre dans la plûpart des assaisonnemens.

Ils font avec le riz une espéce de pâte, qui leur sert de pain. Chaque morceau est de la grosseur d'un œuf. Ils y mêlent de l'*Assa fœtida*, qu'ils appellent *Hin*. Cette drogue, que les Indiens croyent utile à la santé, donne au pain un goût très-fort, qui déplaît généralement aux Etrangers. On en fait une telle consommation à Surate, que l'air qu'on y respire en est quelquefois infecté.

L'eau est communément la seule boisson de leurs repas. On ne laisse pas de trouver dans le païs plusieurs liqueurs fortes, telles que le vin de palmier, l'arak, & l'eau-de vie de sucre. Mais leur usage est sévérement interdit dans presque toutes les Sectes. Ovington raconte une plaisante naïveté d'un Indien, qui eut la curiosité de voir dîner

dîner les Anglois dans leur comptoir de Surate. Comme on ouvrit en sa présence une bouteille de bierre, il parut extrêmement surpris de voir sortir la liqueur avec impétuosité. Le Gouverneur lui ayant demandé le sujet de son admiration : *Je ne m'étonne pas*, dit l'Indien, *de voir ainsi sortir la liqueur; mais je ne puis comprendre comment on a pu la faire entrer.* L'usage du caffé est plus commun chez les Mogols que parmi les Indiens. On le tire directement de l'Arabie, qui est si voisine de l'Inde.

Ils mangent assis sur des nattes, ou sur des carreaux, les jambes croisées. Le couvert est à terre, ou sur une table qui n'a guère que sept ou huit pouces de hauteur. Ils ne connoissent point l'usage des serviettes ni des nappes : ils n'ont ni fourchettes, ni couteaux, ni cuillers, ni rien qui supplée à ces instrumens. Leurs plats sont de terre ou de cuivre : des feuilles de palmier leur servent d'assiettes. L'esclave qui apporte les plats distribue à chaque convive une portion de riz & de viande sur ces feuilles. Il boivent sans toucher des levres les bords du vase, avalant à chaque fois de grandes gorgées. C'est

Salmon qui rapporte ces particularités, en parlant d'un repas Indien auquel il assista. Dellon & d'autres Voyageurs François furent traités avec plus d'appareil, chez un Seigneur Mahométan. Après un Ballet, qui fut exécuté par les Danseuses du païs, & interrompu de tems en tems par des feux d'artifice, on conduisit les convives dans un sallon ouvert de toutes parts. On les fit asseoir sur des carreaux. Le couvert étoit à terre sur un tapis qui servoit de nappe, & qu'on couvrit d'une grande variété de viande. On y voyoit plusieurs vases de porcelaine pleins de limonade. Ceux qui vouloient boire y puisoient avec des cueillers de bois, qui tenoient environ la mesure d'un petit verre. On donna de l'arak & d'autres liqueurs fortes à ceux qui en demanderent; mais les Mahométans n'en burent point, par respect pour leur Loi. Quand les viandes eurent été desservies, on apporta quantité de fruits & de confitures. Les convives furent reconduits au son des instrumens, & le Seigneur Mogol leur envoya le lendemain de riches présens.

Maniere de se saluer.

Voici quelques autres usages. Le salut ordinaire consiste à porter une

main, ou toutes les deux, au front. Les personnes qui se piquent d'une plus grande politesse inclinent la tête & le corps. La révérence la plus respectueuse est de s'incliner entierement, & de toucher avec la main, premierement la terre, ensuite la poitrine, & puis la tête. C'est ainsi qu'on aborde les Princes, en faisant trois fois la même inclination. Quelquefois on se tient à genoux en leur présence, jusqu'à ce qu'on reçoive l'ordre de se relever. Les paroles qui accompagnent le salut sont celles-ci, *Salam Alakum*, Dieu vous donne la santé. La réponse est, *Alakum Salam*, Dieu vous fasse la même grace.

Usages dans les visites.

Les Indiens reçoivent assis les personnes qui les visitent, & les placent à côté d'eux sur la même natte, ou sur le même sopha. Ils leur font offrir du bétel & des noix d'arékier. Ils parlent peu, d'une voix basse, mais en articulant fort vîte les paroles. Quelquefois la visite se passe à jouer aux échets, ou à d'autres jeux.

Portrait des Indiens.

Ces Asiatiques ont la taille médiocre, mais libre, dégagée, & exacte dans ses proportions. Leur physionomie est douce & agréable. Les femmes ont de la vivacité, de l'esprit, & des

graces naturelles, qui leur concilient les hommages des naturels du païs, & quelquefois même l'amour des étrangers.

Ceux qui habitent la partie septentrionale de l'Indostan ont le teint plus jaune que noir. Ils ont pour habillement une chemise de coton, qui est toute ouverte par devant, & qui descend un peu plus bas que les reins, autour desquels on l'attache avec une ceinture. Ils y ajoutent pendant l'hiver une espece de manteau, qui leur couvre les épaules. Les femmes ont de plus une juppe de coton blanc, qui leur tombe sur les genoux. Dans les parties méridionales les hommes & les femmes sont absolument noirs, & vont presque nuds.

Je n'ai qu'un mot à dire du caractere général de ce peuple, que j'ai déja fait connoître dans plusieurs tableaux particuliers. Il est simple & réglé dans ses mœurs; grave & réservé dans ses manieres; doux, modeste, uni; l'extérieur sérieux & un peu froid; circonspect avec ses égaux; indulgent & facile avec ses inférieurs; souple, respectueux, & d'une fidélité inviolable envers ses maîtres. Ce n'est point flatter l'Indien, que de dire qu'il n'est point de peuple plus compâtissant & plus

humain. Les animaux & les plus petits insectes se ressentent de sa bienfaisance. L'habitude des vertus pacifiques lui inspire une espece de timidité qu'il a peine à vaincre, & qu'il le rend peu propre au métier des armes. Cependant les Rasboutes, les Marattes, & d'autres Montagnards de l'Inde sont très-belliqueux. Sa Religion le rend farouche & insociable avec l'Etranger. Un Banian, qui respecte ses Dieux, craint de toucher un Mahométan ou un Chrétien, comme nous craignons de toucher un pestiféré. Un Européen, pressé de la soif, s'adressa à un Indien. Celui-ci lui présenta de l'eau dans un vase de porcelaine, qu'il rompit un moment après, de peur de souiller sa bouche, s'il buvoit dans le même vase qu'un Chrétien. Dans quelques contrées les Banians font la garde autour des citernes & des sources publiques, pour empêcher qu'aucune main impure n'y vienne puiser. Ils croiroient ces eaux souillées, & ils s'en interdiroient l'usage, si des gens d'une autre Secte y avoient touché. Salmon.

Ce peuple est laborieux, actif, intelligent dans la culture des terres, industrieux dans plusieurs Arts méchani-

ques. On connoît la perfection de ses manufactures de coton & de soye, si estimées pour la finesse des étoffes, & pour la beauté inimitable du coloris. Les Indiens sont sans contredit les plus habiles Tisserands de l'Univers. Les productions de leurs Artistes sont recherchées des Chinois, des Japonnois, des Persans, des Arabes, des Turcs, c'est-à-dire, des peuples les plus industrieux de l'Asie. On les porte en Egypte, en Barbarie, en Guinée, & dans les régions les plus reculées de l'Afrique. Les Européens mêmes, si amoureux des inventions de leur païs, & si prévenus de leur prétendue supériorité sur les autres peuples, vont chercher à six mille lieues les mêmes étoffes; aveu tacite de l'impuissance de leurs Artistes, & de l'excellence des manufactures Asiatiques. Rien ne fait plus d'honneur aux Indiens, que ce tribut presque général qu'on paye à leur industrie.

Fin du quatriéme Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Histoire Moderne des Chinois, des Japonnois, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 15 Mars 1754.

DE GUIGNES.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés JEAN DESAINT L'AISNÉ, ET CHARLES SAILLANT, Libraire à Paris, Nous ont fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour Titre : *Histoire Moderne des Chinois, des Japonnois, &c.* par M. l'Abbé DE MARCY ; s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre autant de fois que bon leur semblera ; & de le vendre,

faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril mil sept cent vingt-cinq ; qu'avant de l'expo-

ser en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans ou leurs ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donne' à Compiegne, le onziéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre

Regne le quarante-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 282. Fol. 132. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 21 Juillet mil ſept cent ſoixante-quatre.

LE BRETON, Syndic.

Fautes à corriger.

Tome III.

PAge 16, *ligne* 9, un Seïd, ou Docteur du païs, *lisez*, un Seïd du païs.

Page 27, *lignes* 26 & 27, puisqu'il avoit le même aïeul: *effacez ces mots.*

Tome IV.

Page 2, *ligne* 19, on compte quatre cens cinquante lieues, *lisez*, on compte environ cinq cens soixante lieues.

Page 368, *ligne* 23, à Altena en Danemark, *lisez*, à Altena, ville soumise au Danemark.

